



ASHSM/ SVMM

Les attachés militaires français à Berne et les grandes manœuvres de l'armée suisse

1874-1911

Les attachés militaires français à Berne et les grandes manœuvres de l'armée suisse

(1874-1911)



**ASHSM
SVMM**

Association suisse d'histoire et de sciences militaires

**Schweizerische Vereinigung für Militärgeschichte
und Militärwissenschaft**

**Les attachés militaires
français à Berne et
les grandes manœuvres
de l'armée suisse
(1874 - 1911)**

Publication de sources

par

le capitaine Dimitry Queloz, Dr ès lettres

Vice-président du Comité de bibliographie
de la Commission internationale d'histoire militaire

Association suisse d'histoire et de sciences militaires

Bibliothèque militaire fédérale

2006



Publié en collaboration avec la Bibliothèque militaire fédérale et tiré à **xxx** exemplaires

© 2006, Association suisse d'histoire et de sciences militaires, Berne

ISBN 2-9700034-8-1

Imprimé en Suisse

Comité de l'Association suisse d'histoire et de sciences militaires

Président: commandant de corps Adrien Tschumy, ancien commandant du corps d'armée de montagne 3, chemin de Bénex 37, 1197 Prangins.

Vice-président: colonel EMG Jürg Stüssi-Lauterburg, directeur de la Bibliothèque militaire fédérale et Service historique, Papiermühle-Strasse 21 A, 3003 Berne

Secrétaire général: colonel Dominic M. Pedrazzini, chef des Services généraux de la Bibliothèque militaire fédérale et Service historique, Papiermühle-Strasse 21 A, 3003 Berne.

Trésorier: colonel Hervé de Weck, historien, rue Saint-Michel 7, 2900 Porrentruy

Assesseur: brigadier Jean Langenberger, ancien commandant de la brigade de forteresse 10, rue de l'Eglise 2, 1122 Romanel-sur-Morges.

Assesseur: brigadier Fritz Stoeckli, professeur à l'Université de Neuchâtel, chemin des Rochettes 28, 2072 Saint-Blaise.

Assesseur: colonel Hans Rudolf Fuhrer, privat-docent à l'Académie militaire de Wädenswil, Juststrasse 32, 8706 Meilen.

Assesseur: colonel Rudolf Jaun, professeur à l'Académie militaire de Wädenswil, Aesternweg 5, 8057 Zurich.

Assesseur: colonel Roland Haudenschild, Grünenbodenweg 19, 3095 Spiegel b. Bern.

Assesseur: major Hubert Foerster, archiviste de l'Etat de Fribourg, route Mgr-Besson 5, 1700 Fribourg.

Adresse pour le courrier

Col Dominic M. Pedrazzini
Secrétaire général ASHSM
Bibliothèque militaire fédérale / Papiermühle-Strasse 21A
CH-3003 Berne

Tél 0041 (0) 31 324 50 98

Fax 0041 (0) 31 324 50 93

e-mail dominic.pedrazzini@gs-vbs.admin.ch

Remerciements

Nous tenons à exprimer notre plus profonde gratitude aux personnes et institutions suivantes, sans qui la réalisation de cet ouvrage n'aurait pas été possible:

– L'Association suisse d'histoire et de sciences militaires (ASHSM) et la Bibliothèque militaire fédérale (BMF), en particulier le commandant de corps Adrien Tschumy, le colonel EMG Jürg Stüssy-Lauterburg et le colonel Dominic Pedrazzini, pour leur soutien financier et institutionnel.

– Le Service historique de la défense (SHD) de Vincennes, en particulier le colonel Frédéric Guelton, le lieutenant-colonel Rémy Porte, le lieutenant-colonel Michel Boyer et tous les membres de son service, pour l'aimable accueil et les conditions de travail qui nous ont été offertes.

– Le colonel Hervé de Weck, pour sa précieuse collaboration dans le travail d'édition.

– Le professeur Philippe Henry, professeur à l'Université de Neuchâtel, pour avoir eu l'amabilité de bien vouloir préfacer notre ouvrage.

Table des matières

Table des matières	page 7
---------------------------------	--------

Préface	9
----------------------	---

Professeur Philippe Henry, Université de Neuchâtel

Introduction	11
---------------------------	----

Capitaine Dimitry Queloz, docteur ès lettres

Rapports des attachés militaires français en Suisse

– Manœuvres 9 ^e division 1874.....	37
– Manœuvres 5 ^e division 1877.....	53, 61
– Manœuvres 1 ^{re} brigade 1877.....	54
– Manœuvres 2 ^e division 1878.....	101
– Etude comparative des manœuvres fédérales de 1877 et de 1878.....	104
– Manœuvres 1 ^{re} division 1879.....	114
– Manœuvres 3 ^e division 1880.....	127
– Manœuvres 7 ^e division 1881.....	142
– Comparaison entre les manœuvres de la 7 ^e division (1881) et celles de la 3 ^e division (1880).....	146
– Manœuvres 7 ^e division 1881.....	156
– Manœuvres 6 ^e division 1882.....	185
– Manœuvres 4 ^e division 1883.....	198
– Manœuvres 3 ^e division 1884.....	205
– Manœuvres 3 ^e et 5 ^e divisions 1885.....	211
– Manœuvres 2 ^e division 1886.....	213
– Manœuvres 6 ^e et 7 ^e divisions 1887.....	218
– Manœuvres 1 ^{re} et 2 ^e divisions 1890.....	219, 232
– Manœuvres spéciales au Gothard 1890.....	220
– Manœuvres 6 ^e et 7 ^e divisions 1891.....	235

– Manœuvres II ^e corps d’armée 1893.....	236, 253
– Manœuvres IV ^e corps d’armée 1894.....	252, 254
– Manœuvres I ^{er} corps d’armée 1895.....	257
– Manœuvres III ^e corps d’armée 1896.....	261
– Manœuvres II ^e corps d’armée 1897.....	265
– Manœuvres IV ^e corps d’armée 1898.....	266
– Manœuvres I ^{er} et II ^e corps d’armée 1899.....	271
– Manœuvres IV ^e corps d’armée 1902.....	275
– Manœuvres I ^{er} corps d’armée 1903.....	277, 288
– Manœuvres sur la Thièle 1903.....	279
– Manœuvres sur la Linth 1904.....	290
– Manœuvres II ^e corps d’armée 1905.....	297
– Manœuvres IV ^e corps d’armée 1906.....	302
– Manœuvres I ^{er} corps d’armée 1907.....	315
– Manœuvres 1908.....	318
– Manœuvres 1 ^{re} , 4 ^e et 2 ^e divisions 1909.....	328
– Manœuvres I ^{er} et II ^e corps d’armée 1910.....	354, 365
– Manœuvres I ^{er} corps d’armée 1911.....	363
 Liste des attachés militaires français en Suisse (1874-1913).....	 367
 Index des noms de personnes.....	 368
 Index des noms de lieux.....	 374

Préface

A première vue, la lecture de ce livre pourrait paraître ardue et austère. Il n'en est rien. Les rapports des attachés militaires français au sujet des grandes manœuvres d'automne de l'armée suisse entre 1874 et 1910 sont passionnants. Ces documents, fort bien présentés et édités par Dimitry Queloz, ne constituent pas seulement une source d'informations de premier intérêt pour la compréhension des réalités militaires helvétiques contemporaines. Ils permettent aussi un contact privilégié et concret, par le biais du regard attentif et perspicace d'observateurs impartiaux, avec la problématique typiquement helvétique de la dissuasion. Car ils sont révélateurs de l'effet produit sur les attachés, donc sur le Ministère de la Guerre de la République française, ainsi fort bien informé, par l'état de préparation et les capacités opératives de notre armée telles qu'elles apparaissent dans le cadre des grandes manœuvres d'automne. A cette occasion, en effet, coïncident manifestement sur le terrain, où voisinent politiques et militaires, les deux bases de la stratégie helvétique de défense, structurellement dominée par le principe de dissuasion. D'une part les mesures générales de dissuasion proprement dite, ou l'ensemble des pratiques (militaires, diplomatiques, économiques...) visant à convaincre l'ennemi de ne rien entreprendre contre le pays et qui constitue en l'occurrence une sorte d'arrière-plan ; d'autre part la « défense réelle », c'est-à-dire le dispositif militaire mis sur pied dans un but opérationnel défini en vue de l'optimisation de la défense dans des circonstances particulières ¹.

On comprend donc l'importance considérable de la présence aux manœuvres de représentants militairement qualifiés des puissances voisines, entre le jeu diplomatique épineux desquelles la Suisse se fraie alors un chemin difficile vers le XX^e siècle. Ces textes offrent donc un éclairage très utile à l'interprétation de l'histoire de la neutralité armée pendant la Première Guerre mondiale. On souhaiterait la confrontation des regards français avec les rapports des attachés militaires allemands, autrichiens ou italiens, généralement présents, eux aussi, sur le théâtre des manœuvres, où ne manquent pas entre eux des querelles de préséance joliment révélatrices de l'état de tension des relations internationales... Car les dix attachés français dont la prose est ici transcrite sont, à des degrés variables mais toujours élevés, des observateurs extrêmement vigilants, critiques, objectifs. Ils sont en somme très représentatifs de l'affirmation de leurs fonctions, ou de leur promotion, en cette fin de XIX^e siècle qui voit partout, sur fond de montée des antagonismes, l'amélioration des dispositifs permanents de défense nationale ; de 1870 à 1914, le corps des attachés militaires et navals français, héritiers des « voyageurs militaires » des XVII^e et XVIII^e siècles, passe d'une

¹ Sur ces concepts, cf. Philippe Marguerat: *La Suisse face au Troisième Reich. Réduit national et dissuasion économique, 1940-1945*. Lausanne, Editions 24 heures, 1991, pp. 28-34.

trentaine à environ trois cents ; ils deviennent eux aussi permanents. Proches du corps diplomatiques, ils lui seront bientôt assimilés. Bien accueillis en Suisse, remarquablement renseignés grâce aux bonnes dispositions du Conseil fédéral et du Département militaire fédéral qui se montrent visiblement fiers de l'intérêt que porte l'étranger à l'armée nationale et sont surtout très conscients de l'utilité de cet intérêt pour la crédibilité de la dissuasion, les attachés sont soucieux de ne rien surinterpréter, de ne dire que la stricte vérité et de préparer utilement l'avenir en démontrant au Ministère la pertinence de leurs assertions avec beaucoup de clarté, de rigueur, et une surabondance parfois ahurissante de détails.

Ainsi la diversité et la minutie de leurs rapports permettent au lecteur de s'initier, au gramme près, au secret de la fabrication du « pain de conserve » des manœuvres de 1902, de tout savoir sur les cuisines roulantes ou sur la technique d'abattage du bétail de boucherie militaire en 1877, pour ne pas parler des fours de campagne ou du contenu des « chariots à ustensiles » en 1879... Mais cette approche microscopique est parfaitement compatible, chez tous les attachés, avec des visions, des appréciations ou des analyses larges, d'un intérêt différent. Tous en effet s'efforcent sans complaisance de soupeser les réelles capacités des milices helvétiques, à travers les aptitudes stratégiques des cadres supérieurs, la bonne volonté et la vista tactique des officiers de troupe, la discipline et l'endurance des miliciens. Si en général les commandants d'unités « stratégiques » de l'armée sont bien notés, il n'en va pas de même des officiers placés à la tête des unités « tactiques » de troupes, voire des corps de troupes, dont les insuffisances sont régulièrement stigmatisées, surtout dans l'infanterie, moins bien exercée, semble-t-il parfois, que la cavalerie, l'artillerie et le génie. Quant aux soldats, leurs qualités « naturelles », « innées », de résistance et de docilité intelligente provoquent bien souvent l'admiration. Plus intéressants encore sont les passages, nombreux, relatifs à une estimation de la résolution nationale, soit des « valeurs » militaires helvétiques ou de la place, jugée privilégiée, de l'armée dans la société, car « il n'y a pas de peuple plus militaire que le peuple suisse. » La fonction identitaire de l'armée en Suisse est aussi soulignée avec pertinence. Ce contexte est un des éléments qui expliquent le succès des réformes militaires de l'époque, l'acceptation de leur coût économique et des efforts demandés aux exécutants. Finalement, les rapports des attachés constatent les progrès accomplis jusqu'à la guerre, pour le plus grand bien de la dissuasion par la neutralité armée. On sera enfin frappé, dans les scénarios des manœuvres des dernières années prises en considération, par la faiblesse de l'impact des leçons de la Guerre russo-japonaise de 1904-1905, annonciatrice de l'enlèvement de 1914-1918 dans des tranchées figées par la puissance du feu. Pas plus qu'ailleurs, l'avenir n'est pressenti...

Philippe Henry, Professeur à l'Université de Neuchâtel

² Voir notamment le remarquable rapport de l'attaché de La Villestreux, du 18 octobre 1903, très admiratif.

Introduction

La guerre franco-allemande de 1870-1871 constitue un tournant pour l'Europe entière et pour la Suisse en particulier ¹. L'environnement international de cette dernière, établi par les traités de 1815, est profondément modifié par les mutations intervenues chez ses voisins du Nord et de l'Ouest. Après la victoire allemande, la Suisse perd l'appui traditionnel de la France, un bouleversement qui vient s'ajouter à l'effacement autrichien depuis 1866 et à la constitution d'un Etat italien relativement puissant, tandis que le contrepoids constitué par les Etats allemands du Sud disparaît du fait de l'hégémonie prussienne.

La Suisse se retrouve donc isolée, faible en comparaison de ses voisins immédiats, et consciente de son infériorité, notamment militaire, qui s'est cruellement révélée au cours des mobilisations de 1870-1871². Elle prend aussi conscience que, divisée en plusieurs nations, elle peut constituer une proie facile pour les puissants Etats-nations qui l'entourent.

1. La situation politico-stratégique de la Suisse (1871-1914)

Une première période peut être définie jusqu'en 1890, moment où Bismarck disparaît de la scène politique. Elle se caractérise, au niveau des relations internationales de la Suisse avec ses voisins, par la constitution du système bismarckien destiné à isoler la France (Alliance des trois Empereurs en 1872, Duplice en 1879, Triplice en 1882), par la lancinante question de la neutralisation de la Savoie et des fortifications françaises de l'Est, par la concurrence acharnée que se livrent les groupes financiers étrangers pour contrôler les grands axes de

¹ Pour une synthèse de la période, voir Ruffieux, Roland : « La Suisse des radicaux 1848-1914 », *Nouvelle histoire de la Suisse et des Suisses*. Lausanne, Payot, 1986, pp. 599-682.

² La faiblesse et les lacunes de l'armée suisse des années 1870 sont connues dans les armées étrangères. Le jugement porté par un major de l'armée allemande, professeur de tactique à la *Kriegsakademie*, sur les manœuvres de l'armée suisse auxquelles il vient d'assister est sans appel : « *Je ne suis pas fâché de partir demain, car si je restais un peu plus longtemps j'oublierais tout ce que je sais.* » SHD/T, 7 N 1580, 1880, N° 7, 25 octobre 1880 (cf. *infra* pp. 134-141).

communication du Gothard et du Simplon et par la pression exercée sur la Suisse dans la question des réfugiés, pression qui culmine avec l'affaire Wohlgemuth en 1889 ³.

Prise entre ses quatre grands voisins, la Suisse aurait pu être écrasée par les réseaux diplomatiques et militaires qui l'entourent. Elle est finalement sauvée par sa neutralité et sa petite taille. Sa politique extérieure se caractérise par l'engagement progressif d'un appareil administratif en voie de constitution et par la recherche tâtonnante d'objectifs adaptés aux capacités modestes d'un petit pays.

La seconde période, qui commence en 1891 pour se terminer en 1914, se caractérise par une influence extérieure plus profonde et plus diversifiée, exposant davantage la Suisse dans le concert des nations. La situation internationale est marquée par des politiques nationales d'expansion et une augmentation de la concurrence économique. La vigueur des impérialismes nourris par le darwinisme social fait sauter la barrière existant jusqu'alors entre la politique intérieure et la politique extérieure. En dépit des efforts en faveur de la paix, l'environnement international devient de plus en plus menaçant pour la Confédération, qui ne parvient pas à inspirer confiance aux puissances, malgré sa volonté affichée de rester à l'écart des blocs d'alliance.

Les attitudes des quatre voisins de la Suisse résultent de l'effritement du système bismarckien, qui se produit en quatre étapes successives ⁴, et de rivalités en Europe dues à des visées impérialistes. Avec le rapprochement germano-autrichien et l'affaire Wohlgemuth, la bonne entente germano-russe se désagrège lentement, favorisant un rapprochement franco-russe qui débouche sur un premier accord en août 1891. Une dizaine d'années plus tard, l'Italie ne renouvelle la Triplice que pour la forme. Les tensions, notamment territoriales, avec l'Autriche sont toujours présentes et la politique d'expansion en Tunisie, encouragée par la France, conduit à des divergences avec l'Allemagne, car elle menace la Turquie, allié du *Reich*. L'Entente cordiale, en 1904, met clairement la Gran-

³ En 1889, un commissaire de police allemand du nom de Wohlgemuth est arrêté en Suisse alors qu'il essaie de recruter des agents provocateurs parmi ses compatriotes réfugiés. Son expulsion soulève les protestations les plus vives de Berlin. La Suisse refusant de transiger sur les limites du droit d'asile, Bismarck la menace des pires représailles: blocus économique, action commune avec la Russie et l'Autriche qui ont aussi à se plaindre de la politique d'asile helvétique, retrait de la garantie de la neutralité. La Suisse sort de cette crise grâce à la fermeté de Numaz Droz et à l'intervention du jeune Guillaume II, qui conduit au retrait de Bismarck. Renk, Hansjörg: *Bismarcks Konflikt mit der Schweiz. Der Wohlgemuth-Handel von 1889. Vorgeschichte, Hintergründe und Folgen*. Bâle, Stuttgart, Helbing & Lichtenbahn, 1972.

⁴ Concernant la désagrégation du système bismarckien et la politique extérieure de la France durant cette période, voir Carrias, Eugène : *Le danger militaire allemand* (1866-1945). Paris, Presses universitaires de France, 1952, pp. 97-113 ; Clayes, Louis : *Delcassé*. Pamiers, Acala, 2001 ; Doise, Jean ; Vaisse, Maurice : *Diplomatie et outil militaire. Politique étrangère de la France. 1871-1969*. Paris, Imprimerie nationale, 1987, pp. 24-132.

de-Bretagne, puissance économique et coloniale la plus importante, dans le camp de la France. Enfin, en 1907, a lieu la signature de la Triple Entente. Ainsi, à partir du début du XX^e siècle, ce n'est plus la France, mais bien l'Allemagne qui se trouve isolée.

Au lendemain de l'affaire Wohlgemuth, on assiste à une réconciliation entre la Suisse et l'Allemagne, en raison de la politique de Guillaume II, tournée vers le Rhin, et de similarités culturelles. Avec les autres puissances, les relations restent plus délicates. A cause de l'irrédentisme, l'Italie se montre toujours hésitante face à la neutralité helvétique. Elle exploite largement l'affaire Silvestrelli⁵, ce qui conduit, durant quelques mois en 1902, à la rupture des relations diplomatiques entre les deux pays.

L'Autriche se montre longtemps méfiante envers la Suisse, l'accusant de complaisance envers les groupes anarchistes⁶. Cette méfiance est toutefois modérée comme le montrent les réactions suite à l'assassinat de l'impératrice Elisabeth à Genève en 1898. L'intérêt de l'Autriche pour la Suisse s'avère également moindre, parce que sa politique extérieure est essentiellement tournée vers l'Est. La neutralité helvétique n'a d'intérêt pour elle qu'en cas de guerre avec l'Italie. Dès lors, c'est à partir du moment où cette dernière s'éloigne de la Triplice que l'Autriche courtise la Suisse. Leurs relations deviennent cordiales au cours de la décennie précédant la Première Guerre mondiale, notamment avec le voyage effectué par le chef de l'Etat-major général autrichien, Conrad von Hötzendorf, aux grandes manœuvres suisses de 1910⁷.

Quant aux relations avec la France, elles sont des plus difficiles, comme nous allons le voir.

La politique extérieure de la Suisse, au cours de cette seconde période, est marquée par une diminution de l'autonomie du pays. Contrainte à une neutralité plus vigilante pour tenir compte des idées d'une opinion publique naissante, la Confédération doit restreindre sa politique d'asile. Ces mesures s'inscrivent dans le cadre du repositionnement des puissances secondaires autour des nouvelles grandes puissances. Cette perte d'autonomie est cependant compensée

⁵ Giulio Silvestrelli, diplomate italien en poste à Berne, s'est plaint de l'attitude tolérante de la Suisse envers les publications anarchistes paraissant sur son territoire et justifiant les actions terroristes et régicides. L'article qui a déclenché l'affaire est celui paru en janvier 1902 dans le journal anarchiste genevois *Il Risveglio*, qui justifie le meurtre du roi d'Italie Humbert I^{er}. Le conflit s'envenime et conduit à la rupture diplomatique entre l'Italie et la Suisse, qui voit dans l'attitude de l'Italie une immixtion dans ses affaires intérieures.

⁶ Concernant les relations austro-suisses, voir Dannecker, Rudolf : *Die Schweiz und Österreich-Ungarn. Diplomatische und militärische Beziehungen von 1866 bis zum ersten Weltkrieg*. Bâle, Stuttgart, Helbing & Lichtenhahn, 1966.

⁷ Voir le rapport de Morier, l'attaché militaire français à Berne. SHD/T, 7 N 1583, N° 221, 12 septembre 1910 (cf. *infra* pp. 356-360).

par la recherche d'une politique internationale plus active, même si elle fait l'objet de controverses, et par un accès direct à la communauté internationale en cours de formation, grâce à une contribution importante destinée à favoriser la codification du droit international.

2. Les relations politico-militaires franco-suisse

La connaissance des relations politico-militaires entre la France et la Suisse au cours de la période 1871-1914 repose encore essentiellement sur les ouvrages classiques de Bonjour⁸ et de Gorgé⁹, et surtout sur celui de Lacher, publié en 1967¹⁰. Depuis cette date, à l'exception de l'article d'Olivier Lahaie¹¹, seules des études ponctuelles éclairent d'un jour nouveau certains points particuliers du sujet. Les Actes du colloque de Neuchâtel, parus en 1982, apportent ainsi leur contribution à la compréhension des relations économiques¹², de la politique helvétique de la France¹³ et du rôle qu'elle joue dans la complexe affaire de la construction du chemin de fer du Simplon¹⁴.

1883-1891 : L'importance de la Suisse et de sa neutralité face à la Triplice

Lacher définit trois grandes périodes en ce qui concerne la neutralité helvétique dans les relations franco-suisse¹⁵. La première s'étend de 1883 à 1891¹⁶. Elle

⁸ Bonjour, Edgard : *Histoire de la neutralité suisse. Trois siècles de politique extérieure fédérale*. Neuchâtel, La Baconnière, 1949, pp. 245-256.

⁹ Gorgé, Camille : *La neutralité helvétique. Son évolution politique et juridique des origines à la Seconde Guerre mondiale*. Zurich, Editions Polygraphiques, 1947, pp. 133-140.

¹⁰ Lacher, Adolf : *Die Schweiz und Frankreich vor dem Ersten Weltkrieg. Diplomatische und politische Beziehungen im Zeichen des deutsch-französischen Gegensatz 1883-1914*. Bâle, Stuttgart, Helbing & Lichtenhahn, 1967. Voir également Ruffieux, *op. cit.*

¹¹ L'article couvre également la période 1914-1918. Il est écrit essentiellement sur la base des sources françaises. Lahaie, Olivier : « La France et l'Allemagne face au principe suisse de neutralité armée de 1871 à 1918 », *Revue Historique des Armées*, 4^e trimestre 2003, N° 233, pp. 107-121.

¹² Bitsch, Marie-Thérèse : « Les relations commerciales franco-suisse de 1909 à 1914 », *Aspects des rapports entre la France et la Suisse de 1843 à 1939*. Actes du colloque de Neuchâtel sous la direction de Raymond Poidevin et Louis-Edouard Roulet. Neuchâtel, La Baconnière, 1982, pp. 73-84 ; Gern, Philippe : « Les origines de la guerre douanière franco-suisse (1891-1892) », *Aspects des rapports entre la France et la Suisse, op. cit.*, pp. 59-72.

¹³ Allain, Jean-Claude : « La politique helvétique de la France au début du XX^e siècle (1899-1912) », *Aspects des rapports entre la France et la Suisse, op. cit.*, pp. 95-112.

¹⁴ Kreis, Georg : « De la concurrence à la coopération : la France et le chemin de fer du Simplon avant 1914 », *Aspects des rapports entre la France et la Suisse, op. cit.*, pp. 37-49.

¹⁵ Lacher, *op. cit.*, pp. 5-71.

commence au moment où la période de francophilie liée à la défaite française de 1870 s'achève et où les relations commerciales avec l'Allemagne se développent. La germanophilie des milieux protestants étend son influence, tandis qu'en Suisse, on voit avec la plus grande méfiance la construction des fortifications françaises de l'Est¹⁷. La France prend conscience de l'importance de la Suisse dans le contexte de la situation géopolitique qui découle de la conclusion de la Triplice : la Confédération contrôle les principales voies de communication entre l'Allemagne et l'Italie et son territoire constitue un passage presque obligé pour toute opération militaire germano-italienne contre la France¹⁸. Si, d'une manière ou d'une autre, la Suisse favorisait la Triplice, le front défensif de Belfort se trouverait face à de sérieuses difficultés.

Toutefois, l'intérêt pour la neutralité suisse ne se développe que petit à petit. Jusqu'au milieu des années 1880, la politique française reste essentiellement occupée par ses problèmes intérieurs et par ses rivalités coloniales avec l'Angleterre¹⁹. Sa stratégie européenne apparaît purement défensive. Ce sont les milieux militaires qui s'intéressent d'abord à la question « Suisse ». L'arrivée du commandant Sever en tant qu'attaché militaire à Berne joue un rôle primordial. Dans son premier rapport du 19 juin 1883, il souligne que la Suisse considère que la France constitue la menace principale, il met également en doute la volonté de défense de la neutralité, affirmant que Berne pourrait se contenter de simples protestations en cas de violation allemande, alors qu'on peut être sûr d'une défense militaire totale si les atteintes à la neutralité provenaient de la France.

Au début 1886, après l'arrivée du général Boulanger au ministère de la Guerre, les tensions entre la France et l'Allemagne augmentent et l'intérêt pour la neutralité suisse gagne en importance. L'étude du commandant Picot, attaché au 2^e Bureau de l'Etat-major français, confirme l'analyse de Sever et montre à quel

¹⁶ Lacher, *op. cit.*, pp. 5-22.

¹⁷ Voir notamment à ce sujet l'ouvrage anonyme du Neuchâtelois Perret, officier d'état-major. [Perret] : *La neutralité suisse et les nouveaux forts français par un officier d'état-major*. Neuchâtel & Genève, Jules Sandoz, 1880. Concernant les fortifications françaises, voir Doise ; Vaïsse, *op. cit.*, pp. 41-64.

¹⁸ Concernant les plans italiens de passage de troupes au travers de la Suisse en vue d'une attaque conjointe avec les armées allemandes contre la France, voir Biagini, Antonello ; Reichel, Daniel : *Italia e Svizzera durante la Triplice Alleanza. Politica militare e politica estera*. Rome, Stato Maggiore dell'Esercito, Ufficio Storico, 1991 ; Eberhart, Hans : *Zwischen Glaubwürdigkeit und Unberechenbarkeit. Politisch-militärische Aspekte der Schweizerischen Beziehungen 1861-1915*. Zürich, ADAG, 1985, pp. 60-130 ; Alberto Rovighi : *Un secolo di relazioni militari tra Italia e Svizzera, 1861-1961*. Rome, SMEUS, 1987, pp. 85-118.

¹⁹ La France, isolée sur le continent, souffre par ailleurs des incapacités liées à la défaite. Les querelles intérieures sont nombreuses et les gouvernements instables, absorbant les énergies et empêchant la Chambre de s'occuper des questions de politique extérieure autres que celles liées aux contentieux à propos de l'occupation de l'Égypte et du Soudan, du Nigéria, de la Nouvelle-Gui-

point la confiance en la volonté helvétique de défendre sa neutralité dans tous les cas est ébranlée. Picot souligne cependant la position difficile de la Suisse et l'attitude « provocatrice » de la France qui a constitué la menace principale contre la Suisse au cours du XIX^e siècle. Ainsi l'édification des fortifications de l'Est peut raisonnablement apparaître comme une cause de méfiance helvétique²⁰. La France cherche dès lors à regagner les faveurs de Berne grâce à une politique de rapprochement qui dure jusque vers 1890.

La situation politique internationale de la Suisse se définit alors par sa complexité, chacun de ses voisins cherchant à la fois à montrer son attitude respectueuse et à discréditer un de ses adversaires. Si l'Allemagne évoque avec insistance les risques d'une violation de la neutralité suisse par la France, tout en soulignant sa volonté, passée et présente, de la respecter, elle mène avec l'Italie des discussions relatives à un plan de concentration des forces italo-allemandes utilisant le territoire helvétique, elle développe son activité d'espionnage, notamment au Gothard, et se montre particulièrement agressive à propos des socialistes établis ou réfugiés en Suisse.

De son côté, la France insiste sur la menace italienne et le fait que le commandement allemand a modifié son opinion et prend en considération les idées italiennes de coopération militaire dirigées contre la Suisse. Dans ce climat de méfiance, l'affaire Wohlgemuth convainc Berne de la possibilité d'une double invasion de la Suisse, par le Nord et par le Sud. On croit que la France a certainement changé d'avis à propos des relations germano-suisse : la Confédération doit aussi être considérée comme une proie possible pour Berlin et pas simplement comme une alliée presque certaine.

Paris essaie de tirer parti de la tension diplomatique germano-suisse. Retrouvant une certaine confiance due à la fin de son isolement et au rapprochement avec la Russie, la France mène une politique offensive, dans le but de soustraire la Suisse à l'influence de la Triplice. Tout d'abord, elle cherche à régler la question savoyarde et à briser la domination allemande dans le financement des chemins de fer helvétiques avec, au début de 1890, un projet de construction au Simplon. Elle tente aussi de convaincre la Suisse des menaces que fait peser sur elle l'Italie. Bien qu'il ne présente aucun caractère officiel et qu'il soit anonyme, l'article de Charles de Mazade, paru dans la *Revue des Deux Mondes*, exprime clairement cette idée²¹. Par ailleurs, Freycinet, ministre de la Guerre et président du Conseil, établit des contacts officieux avec Pfyffer, chef de l'Etat-

née et de la Somalie. Claeys, *op. cit.*, pp. 42-53 ; Doise ; Vaïsse, *op. cit.*, pp. 71-72.

²⁰ Comme le souligne Lacher, la vision de Picot est juste, dans le sens où la Suisse éprouve réellement une grande méfiance à l'encontre de la France. Voir à ce sujet le mémoire de 1887 du chef de l'Etat-major général Pfyffer.

²¹ [Mazade, Charles de] : « L'Europe et les neutralités ; la Belgique et la Suisse devant la Triple-

major général, en vue de coordonner les opérations militaires françaises et suisses, en cas de guerre avec l'Italie ²². Enfin, l'attaché militaire à Berne, d'Heilly, fait des efforts considérables pour faire obstacle à l'influence allemande en Suisse ²³.

Les tentatives de rapprochement de Freycinet échouent : d'une part, l'action « Simplon » n'est pas suffisamment soutenue par les financiers français, d'autre part, le problème savoyard ne peut être résolu. Enfin et surtout, la mort de Pfyffer, en 1890, entraîne la rupture des contacts avec l'Etat-major général suisse. Son successeur, Arnold Keller, ne jouit pas de la même considération, ni auprès de Freycinet ²⁴, ni auprès du conseiller fédéral Numaz Droz, qui considère, une fois Pfyffer disparu, qu'il n'y a plus, à l'Etat-major général suisse, quelqu'un de « discret et de compétent » ²⁵.

Les effets de la guerre commerciale et le rapprochement avec l'Allemagne (1892-1902)

La deuxième période définie par Lacher commence en 1892, avec le début de la guerre commerciale franco-suisse, et se termine en 1902 ²⁶. Ce conflit provoque une profonde rupture dans les relations entre les deux pays. Les négociations les plus intenses ont lieu au lendemain de l'affaire Wohlgemuth, qui a renforcé l'esprit national et la fierté des Suisses. Ceux-ci ont le sentiment d'être traités sans aucun égard par la France, d'autant que le nouvel accord est très favorable à cette dernière. L'affaire prend un très fort caractère émotionnel. Elle n'entraîne pas seulement des conséquences pour certaines industries, des parties de la population se voient contraintes de changer leurs comportements quotidiens, du fait de la chute des importations et du boycott des produits français. Les Suisses, culturellement et linguistiquement proches de l'Allemagne, se tournent vers leur voisin du Nord. L'affaire Wohlgemuth tombe vite dans

Alliance », *Revue des deux Mondes*, 15 mars 1890, pp. 274-312.

²² Freycinet cherche à exploiter l'idée fixe de Pfyffer qui consiste en une opération dans la plaine lombarde destinée à s'emparer de Milan. Il a l'idée de renforcer le dispositif français dans la région de Mulhouse, de manière à soulager l'effort suisse dans le secteur Nord et de coordonner l'action suisse avec celle des troupes françaises du général Berge à la frontière franco-italienne. Sur les projets de Pfyffer, voir Eberhart, Hans. *op. cit.* pp. 100-106.

²³ Cf. *infra* pp. 329-235.

²⁴ Freycinet considère Keller comme un bon « *technicien, un parfait chef d'Etat-major connaissant merveilleusement sa géographie militaire, ses routes et ressources de transport, mais qui n'est pas un généralissime comme le colonel Pfyffer* ». Lettre de Lardy, ambassadeur suisse à Paris, à Numa Droz du 18 avril 1890, citée dans Lacher, *op. cit.*, p. 18.

²⁵ Lettre de Numaz Droz à Lardy, ambassadeur suisse à Paris, du 19 avril 1890, citée dans Lacher, *op. cit.*, p. 18.

l'oubli, une fois Bismarck éloigné des affaires, notamment grâce aux habiles initiatives diplomatiques du *Kaiser*. Sa visite en Suisse en 1893, au retour de son voyage en Italie, scelle le rapprochement germano-suisse ²⁷.

Pendant sept ans, aucune affaire, celle de la Savoie ou celle du Simplon, ne peut être réglée entre la Suisse et la France. Les diplomates en poste à Berne dans la deuxième moitié des années 1890, l'ambassadeur Barrère et l'attaché militaire Du Moriez, soulignent la détérioration de l'image de la France en Suisse et le développement de la sympathie pour l'Allemagne. Il y a toutefois une importante différence de perception et d'approche entre les deux hommes.

Le premier n'a pas confiance dans la neutralité helvétique. Il distingue trois positions dans le pays : celle du Gouvernement, qui lui paraît sincère dans certaines limites, celle des militaires de milice et celle des militaires de carrière. Il considère ces derniers comme une caste à part, belliqueuse, préparant la Suisse à jouer un rôle déterminant aux côtés de l'Allemagne. C'est la raison pour laquelle il voit un danger pour la France dans la centralisation militaire en cours ²⁸. Elle va conduire, selon lui, à un alignement sur l'Allemagne. Aussi voit-il d'un très bon œil, en 1896, la mise à l'écart d'Ulrich Wille, incarnation de cet alignement.

Du Moriez se montre moins extrême. S'il est satisfait par le « retrait » de Wille, il manifeste une certaine crainte pour l'avenir. Contrairement à Barrère, il ne souhaite pas un affaiblissement de l'armée suisse, dont les conséquences ne peuvent pas être réellement appréciées. Il cherche par tous les moyens à redorer l'image et le prestige de la France en Suisse et à resserrer les liens entre les deux pays, notamment en jouant sur l'importance de la mission militaire que la France envoie chaque année aux manœuvres helvétiques ²⁹.

Lacher affirme qu'il est difficile d'estimer dans quelle mesure des liens existent entre la guerre commerciale, les actions diplomatiques et l'élaboration des

²⁶ Lacher, *op. cit.*, pp. 22-45.

²⁷ Du Moriez, attaché militaire français à Berne, insiste sur l'impression très favorable produite dans l'armée par la visite de l'Empereur à Lucerne. SHD/T, 7 N 1582, 1893, N° 27, 21 août 1893 (*cf. infra* p. 239).

²⁸ Cet avis est partagé par Delcassé, qui souhaite une Suisse stable et confédérale, gage d'un Etat relativement faible, par conséquent neutre et désirant le rester. Allain, *op. cit.*, pp. 97-98.

²⁹ Du Moriez cherche à ce que la France envoie toujours un officier chef de mission qui ait un grade ou une ancienneté de grade lui permettant d'avoir la préséance sur son homologue allemand. Des généraux sont fréquemment envoyés en Suisse. Le temps est loin où l'attaché militaire français (Patry, 1882) considérait qu'il ne fallait pas envoyer un officier dont le grade fût supérieur à celui de colonel. SHD/T, 7 N 1580, 1882, N° 29, 20 mai 1882 (*cf. infra* pp. 185-188) ; voir également les nombreux rapports de Du Moriez abordant ce thème (*cf. infra* pp. 318-362) ; Lacher,

plans français de mobilisation ³⁰. Il mentionne cependant que le Plan XII, de février 1892, est le premier à envisager la violation de la neutralité suisse par l'Allemagne, ainsi que les mesures correspondantes. Ces dernières auront une validité qui coïncide *grosso modo* avec celle de la guerre commerciale. Par ailleurs, Paris examine avec le plus grand intérêt l'opinion de Barrère sur la neutralité de la Suisse, qui est transmise aux ambassades de Berlin et de Rome.

Barrère se pose en fait une triple question. Quand la Suisse entrera-t-elle dans l'arène, en cas de guerre entre la France et l'Allemagne ? Attendra-t-elle que le plus fort ait montré sa supériorité ou anticipera-t-elle sa décision, en se rangeant d'emblée aux côtés de l'Allemagne, dans l'hypothèse que celle-ci remportera la victoire ? L'Allemagne cherchera-t-elle à influencer la décision suisse – qui pourrait être ou devenir préconçue – par des menaces ou des promesses territoriales ? Dans ce contexte, Barrère souligne l'importance de la question de la Savoie.

Ses craintes ne se fondent pas uniquement sur l'existence d'un puissant parti germanophile au sein de la population helvétique et en particulier de l'armée. Des textes à caractère officiel, comme l'étude du Dr. Simon Kaiser, mandaté par le conseiller fédéral Emil Frey, ou des brochures, en particulier celles de Robert Weber et d'Emil Frey lui-même ³¹, contiennent des thèses qui préoccupent beaucoup les diplomates français. Ces textes affirment que la Suisse est souveraine, donc a le même droit que les autres Etats de déclarer la guerre ou de conclure des alliances, selon sa volonté et ses intérêts.

Bihourd, ambassadeur français à Berne, écrit, dans un rapport du 12 janvier 1901 à Delcassé ³² : « [...] *Sans être pessimiste à l'excès, on peut prévoir que, si dans l'état actuel de l'Europe, la guerre éclatait entre la France et l'Allemagne ou l'Italie, la Suisse sortirait probablement de sa neutralité, sous prétexte même de la mieux défendre et s'unirait, soit à l'Allemagne, dont elle escompterait la victoire et l'alliance fructueuse, soit à l'Italie, assistée plus ou moins ouvertement de l'Allemagne. Il existe bien dans la Confédération un parti qui demeure attaché à la neutralité loyalement pratiquée, opposé à la politique d'annexion et hostile à un protectorat déguisé de l'Allemagne mais, selon toute probabilité, ce parti serait complètement débordé.* »

Il n'y a pas qu'aux Affaires étrangères que l'on met en question la sincérité de la neutralité helvétique. Le général Zédé, membre du Conseil supérieur de la

op. cit., pp. 419-425.

³⁰ La correspondance entre le ministère de la Guerre et celui des Affaires étrangères a en grande partie disparu.

³¹ Frey, Emil : *Die Neutralität der Schweiz*. Winterthour, 1900 ; Weber, Robert : *Die strategische Bedeutung der Schweiz in den Feldzügen des verflossenen Jahrhunderts und an der Schwelle des zwanzigsten*. Berne, 1898.

Guerre, gouverneur militaire de Lyon et commandant du XIV^e corps d'armée, Vittu de Kerraoul, membre de la mission française aux manœuvres suisses de 1899 et attaché militaire à Berne de 1900 à 1902, manifestent, eux aussi, des doutes très sérieux. Quant à Du Moriez, prédécesseur de Vittu de Kerraoul, sa position apparaît moins alarmiste, même s'il lui arrive de penser que la Suisse abandonne sa neutralité. Il souligne l'existence d'un parti favorable à la France, incarné dans la personne de l'Argovien Arnold Künzli, commandant du IV^e corps d'armée et « *homme politique le plus influent de la Suisse allemande [...] véritable chef de la majorité [radicale] de l'Assemblée fédérale* ³³. »

Ces rapports, très négatifs concernant la Suisse, reflètent-ils les intentions des autorités fédérales ? Le conseiller fédéral Frey, chef du Département militaire fédéral, demande à deux reprises, en 1892 et en 1896, l'avis du chef de l'Etat-major général, Arnold Keller, pour savoir quelles seraient les implications pour la Suisse d'une guerre entre ses voisins et quelles seraient les conditions juridiques, militaires et politiques d'une alliance avec l'un des belligérants. Quelles conditions devraient être présentées à l'allié envisagé et quelles seraient les conséquences politiques et militaires, au cas où la Suisse maintiendrait une neutralité stricte, en dépit d'une violation de sa neutralité par l'un des belligérants et rejeterait toute alliance avec l'autre ? Les mémoires de Keller (5 mars 1892, 20 février 1896, un troisième en 1900) contiennent les mêmes idées. La neutralité militaire constitue toujours un désavantage pour un pays ; plus les conditions de cette neutralité sont strictes, plus le pays se trouve désavantagé. Keller repousse l'idée de ne pas s'allier avec l'adversaire de l'agresseur, mais il insiste, dans le second rapport, sur la liberté par rapport à cette alliance. Selon lui, il ne faudrait pas qu'elle soit automatique. La Suisse devrait rester entièrement libre de contracter une alliance, et cette liberté de décision devrait être conservée jusqu'au dernier moment.

La France, au courant du contenu des mémoires de Keller, y voit la confirmation que la Suisse agira selon ses seuls intérêts. En cas de conflit, Paris est convaincu que la Suisse s'alliera avec le belligérant le plus fort, dans le but d'obtenir des gains de territoires. Cet avis est encore confirmé par certaines déclarations recueillies par Vittu de Kerraoul au moment de l'Affaire Silvestrelli, qui montrent une attitude très offensive des milieux militaires helvétiques. Dans une étude sur l'engagement de l'armée suisse en cas de guerre, l'Etat-major français, convaincu de l'existence d'accords entre la Suisse et l'Allemagne, écrit en 1902 : « *Au point de vue français, il convient de ne pas trop s'illusionner sur la valeur de la neutralité. On doit être bien convaincu que, dans tous les cas, la Suisse se fera le client de celui des belligérants qu'elle jugera le*

³² Cité dans Lacher, *op. cit.*, p. 33.

plus fort. Son armée ne sera pas appelée à défendre une neutralité qui restreint ses ambitions. Aussi ne faut-il attribuer qu'une portée très relative aux dispositifs de concentrations éventuelles dont il sera parlé plus loin ³⁴. »

1902-1914 : Une période de rapprochement dans la méfiance

La dernière période définie par Lacher commence en 1902 et se termine en 1914, au moment de la déclaration de guerre ³⁵. Dans les années qui suivent l'affaire Silvestrelli, au cours de laquelle elle garde une prudente neutralité, laissant l'Allemagne arbitrer le conflit et risquer dans un moment critique de déplaire à l'Italie ³⁶, la France a une attitude face à la Suisse difficile à saisir. Jean-Claude Allain dit qu'elle « *combine l'observation critique et une réserve plus méfiante qu'indifférente* » ³⁷. D'une part, il y a un certain désintérêt de la part de la France, du fait que l'Italie n'appartient plus à la Triplice et que Paris est sorti de son isolement international. Le danger de voir le territoire helvétique utilisé pour une opération commune n'est plus pris en considération. De fréquents changements d'ambassadeurs à Berne empêchent également d'avoir une ligne directrice claire. D'un autre côté, on évite de parler du problème de la Savoie ; la question de la neutralité helvétique n'apparaît que dans le cadre du problème du Simplon.

Les craintes françaises relatives à la neutralité helvétique se renforcent en 1906 avec l'affaire Fisch ³⁸ et la désignation à la tête de l'Etat-major général de Theophil von Sprecher, qui est convaincu que la principale menace pour la Suisse vient de la France et de l'Italie, alors qu'il éprouve une certaine confiance

envers l'Allemagne et l'Autriche. Les craintes françaises ressortent dans un mémoire, rédigé en 1907, de l'Etat-major de l'armée ³⁹ qui se méfie de la sympathie et de l'admiration suisse pour l'Allemagne sans, pour autant, qu'il n'en conclue à un alignement automatique sur cette dernière. La Suisse pourrait adopter une attitude pragmatique et exploiter la situation, de manière à ce qu'elle lui soit la plus favorable possible.

³³ SHD/T, 7 N 1582, 1898, N° 354, 21 mars 1898 (cf. *infra* pp. 266-267).

³⁴ Cité dans Lacher, *op. cit.*, p. 45.

³⁵ Lacher, *op. cit.*, pp. 46-71.

³⁶ Rappelons qu'en 1902, la Triplice a été renouvelée. Allain, *op. cit.*, pp. 100-101.

³⁷ Allain, *op. cit.*, p. 97.

³⁸ En 1906, le colonel d'état-major général et officier d'état-major du Département militaire fédéral Karl Fisch tient une conférence devant les officiers du *landsturm* au cours de laquelle il déclare qu'il faut s'attendre à une violation de la neutralité suisse par la France, en cas de guerre entre cette dernière et l'Allemagne. Les diplomates français en poste à Berne protestent vivement. Fisch est licencié, ce qui donne satisfaction à la France.

Dès 1906, des tensions entre l'Allemagne et la Suisse commencent pourtant à apparaître. Le marché suisse est inondé par des farines allemandes, le *Reich* prend des mesures restrictives à l'encontre de certains produits helvétiques ; une pléthore de professeurs et d'étudiants allemands en Suisse romande amènent nombre de Suisses, surtout dans la partie francophone du pays, à réagir et à se distancier de l'Allemagne. Et la signature de la Convention du Gothard ⁴⁰ provoque une véritable crise nationale alors que, dans le même temps, les relations franco-suisse s'améliorent lentement : bien qu'encore marquées par un fort protectionnisme, les relations commerciales deviennent plus satisfaisantes. Paris perçoit la nouvelle Organisation militaire de 1907 de manière très positive : elle montre la volonté suisse de rester neutre et indépendant en cas de guerre. La politique réservée et méfiante de la France cède la place à une « *politique de rapprochement discret et de consolidation d'une influence pour contenir celle de l'Allemagne* ⁴¹. » La France exploite les tensions germano-suisse pour regagner de l'influence en Suisse.

Morier, l'attaché militaire à Berne, favorise le développement des relations militaires, notamment par des visites réciproques d'officiers. La venue en Suisse du président Fallières, en 1910, participe à cette politique, d'autant qu'elle perturbe la réalisation de celle souhaitée par le *Kaiser*, qui ne viendra finalement qu'en 1912.

Il n'en reste pas moins que des inquiétudes concernant la position que la Suisse adopterait en cas de guerre franco-allemande continuent d'exister. Les avertissements de Delmé Radcliffe, l'attaché militaire britannique à Rome et à Berne, qui mettent en évidence l'existence de pourparlers entre les états-majors allemand, autrichien et suisse en vue d'une coopération en cas de guerre contre la France, même si Paris les reçoit avec scepticisme, entretiennent le doute à propos de la neutralité helvétique ⁴², tout comme l'attitude de la Suisse dans l'af-

³⁹ Cité dans Lacher, *op. cit.*, pp. 48-49.

⁴⁰ Par la Convention du Gothard du 13 octobre 1909, la Confédération rachète les chemins de fer du Gothard. Berlin et Rome ont obtenu des avantages tarifaires importants en échange de l'abandon d'une participation au capital et aux bénéfices de l'exploitation. La signature de cette convention est considérée comme une limitation de la souveraineté nationale. Une pétition est adressée à l'Assemblée fédérale. La ratification de l'accord, en 1913, entraîne le dépôt d'une initiative introduisant le référendum facultatif en matière d'accords internationaux ayant une durée supérieure à quinze ans.

⁴¹ Allain, *op. cit.*, p. 101.

⁴² Depuis la guerre des Boers, au cours de laquelle l'opinion helvétique se trouvait du côté des ennemis de la Grande-Bretagne, celle-ci pense que la Suisse s'est alignée sur les Empires centraux. Les relations deviennent plutôt froides entre les deux pays, ce qui est une nouveauté, la Grande-Bretagne, soucieuse de l'équilibre européen, ayant toujours manifesté une attitude très favorable envers la Suisse. A noter que l'attaché militaire britannique passe la majorité de son temps à Rome où il subit la *mauvaise influence* italienne. Sur les discussions entre les états-majors suisse,

faire de la gare badoise de Bâle ⁴³. En outre, la politique de « neutralité active » n'est pas bien comprise et l'on craint toujours, en cas de guerre, une application du droit à occuper la partie neutralisée de la Savoie.

L'image d'une Suisse intéressée, prête à *rentabiliser* ses dépenses militaires par des annexions territoriales, reste forte chez les dirigeants français. Il y a, de plus, les scénarios des grandes manœuvres helvétiques, qui prennent en compte à plusieurs reprises une violation de la neutralité par la France. Ils sont critiqués par les diplomates en poste à Berne, bien que ces hypothèses ne constituent pas un argument significatif qui permette de conclure à une inféodation de l'armée suisse à l'Allemagne. En effet, la Suisse envisage plusieurs scénarios de manœuvres, dans lesquels l'Allemagne joue le rôle d'agresseur contre la neutralité helvétique ⁴⁴. Comme le souligne justement le chef du Département militaire fédéral, le colonel Müller, à l'attaché militaire français venu se plaindre du thème récurrent de la violation de la neutralité suisse par la France, « *la Suisse n'est pas très étendue ; dès qu'on veut y monter des manœuvres à gros effectifs, on se trouve conduit à l'une des frontières [...] et à une hypothèse d'invasion.* »

La visite en Suisse du *Kaiser* en 1912 devient un autre sujet d'inquiétude française : elle coïncide avec l'élection du conseiller fédéral Ludwig Forrer comme président de la Confédération. Celui-ci passe pour l'un des chefs de file du parti germanophile en Suisse. On craint la mauvaise influence que pourrait avoir, dans un tel cadre, la visite de l'Empereur d'Allemagne. Les craintes françaises ne sont pas fondées. A Paris, on est, en fin de compte, soulagé par l'attitude officielle de la Suisse. Le toast que porte le Président de la Confédération en présence de Guillaume II contient des propos sans équivoque sur la volonté du Gouvernement de faire respecter la neutralité helvétique, dans toutes les situations, un discours qui fait grande impression en France, d'autant plus qu'il n'y a pas eu une telle mise en garde dans les propos du conseiller fédéral Robert Comtesse, lors de la visite du président Fallières en 1910 ⁴⁵.

allemand et autrichien, et les réactions françaises, voir Lacher, *op. cit.*, pp. 164-177.

⁴³ Au début du XX^e siècle, l'Allemagne a construit des fortifications et complété ses installations ferroviaires près de la frontière bâloise. La France a vu dans ces entreprises une menace directe contre son flanc droit. Si l'Allemagne s'emparait de Bâle, il lui était possible de contourner la place fortifiée de Belfort via la vallée de la Birse et le Jura. Paris a comparé la situation de Bâle avec celle de Genève et a reproché à la Suisse son absence de réaction. Lacher, *op. cit.*, pp 177-190.

⁴⁴ Ainsi, en 1907, Ulrich Wille lui-même accepte le scénario d'une invasion allemande par Schaffhouse. En 1912, il est également prévu de retenir le scénario d'une violation de la neutralité par l'Allemagne. Le thème est modifié du fait de la visite du *Kaiser* aux grandes manœuvres. SHD/T, 7 N 1584, N° 50, 11 janvier 1911 (*cf. infra* pp. 363-364).

⁴⁵ En 1912, Valdrôme précise à ce propos à Poincaré, alors président du Conseil et ministre des Affaires étrangères : « *Le Conseil fédéral jugeait sans doute que les appréhensions de violation*

Jusqu'au début de la Première Guerre mondiale, la France cherche à soutenir la Suisse dans sa volonté de renforcer sa neutralité, tout en essayant d'augmenter son influence dans le pays. L'accord sur le ravitaillement de la Suisse en cas de guerre, signé avec la France au printemps 1914, constitue l'aboutissement de cette politique ⁴⁶. Paris pense alors disposer d'un moyen de garantir le maintien de la neutralité helvétique en cas de guerre.

A la veille des hostilités, les militaires continuent à garder une certaine défiance vis-à-vis de la Suisse ⁴⁷. Toutefois, ils sentent bien la multiplicité des opinions dans le pays et distinguent la position du Conseil fédéral, soutenant la neutralité absolue, de celle de certains milieux militaires favorables à l'Allemagne. Ils accordent une confiance certaine au Gouvernement helvétique qu'ils jugent capable de contrôler les dérives éventuelles de son Etat-major général. Enfin, ils rejettent toute hypothèse d'une offensive suisse de grande envergure contre la France, en coopération avec l'Allemagne ou l'Italie. Les capacités de soutien logistique de l'armée suisse empêchent toute action extérieure et les relations avec l'Italie se dégradent.

Les aspects militaires des relations franco-suisse

En ce qui concerne les volets plus strictement militaires des relations franco-suisse, le terrain d'étude reste largement inexploré. La question de l'estimation de la valeur de l'armée suisse par l'armée française est le domaine qui a le plus retenu l'attention ⁴⁸. Elle a fait l'objet de deux études principales, sans que le sujet soit pour autant épuisé. Lacher ⁴⁹ et, plus encore, Poidevin ⁵⁰ restent succincts et synthétiques. Leurs analyses, très générales, ne montrent pas les nuances dans les appréciations des attachés militaires français. Celles-ci varient en

de la neutralité étaient superflues de notre côté. » Cité dans Lacher, *op. cit.*, p. 58.

⁴⁶ Si cet accord présente des avantages politiques importants pour la France dans la situation d'avant-guerre, il devient une cause de problème au cours des hostilités. On soupçonne que le ravitaillement livré à la Suisse finira par être livré à l'Allemagne. Lacher, *op. cit.*, pp. 191-199.

⁴⁷ Voir le compte-rendu du Plan XVII pour le Conseil supérieur de la Guerre du 15 juin 1914. Cité dans Lacher, *op. cit.*, pp. 69-70.

⁴⁸ Lacher a abordé deux autres thèmes : les missions militaires françaises et leur signification au niveau politique et les relations entre l'armée suisse et l'industrie française d'armement, dans le cadre de l'acquisition d'une artillerie moderne au tournant du siècle. Lacher, *op. cit.*, pp. 419-433.

⁴⁹ Lacher, *op. cit.*, pp. 433-439.

⁵⁰ Outre l'estimation de la valeur de l'armée suisse, Poidevin s'est intéressé au rôle qu'elle jouerait en cas de guerre franco-allemande. Il se place dans la perspective des attachés militaires français et insiste sur l'admiration de certains milieux suisses pour l'Allemagne et sur leur volonté d'inféoder la Suisse à cette dernière, acceptant de voir l'armée helvétique jouer le rôle de l'aile gauche de l'armée allemande. Poidevin, Raymond : « Aspects militaires des relations franco-suisse

fonction du temps, des Armes et des Grandes Unités. Ces auteurs n'abordent que de manière restreinte la question de la qualité du commandement (états-majors et commandants des Grandes Unités), mais ils soulignent la faiblesse des officiers subalternes.

Les sources

Si les sources, du côté français, restent limitées en nombre, elles n'en sont pas moins très riches ⁵¹. En dehors des documents émis par l'Etat-major de l'armée, la documentation est principalement constituée par les rapports des attachés militaires français en poste à Berne et par ceux que rédigent les missions spécifiques envoyées aux grandes manœuvres de l'armée suisse. Ces documents, conservés au Service historique de la défense (SHD) à Vincennes ⁵², n'ont été que partiellement exploités jusqu'à présent. Pris dans leur ensemble, ils constituent une remarquable source d'étude des quarante premières années d'existence de l'armée fédérale moderne (1874-1914) ⁵³.

Ces documents proposent un regard externe sur l'armée suisse ; ils présentent une grande continuité dans le temps et couvrent une grande variété de thèmes. Les attachés militaires et les membres des missions envoyées aux grandes manœuvres depuis 1879 étudient l'armée suisse de manière très détaillée et sous de nombreux aspects, dont il serait fastidieux de dresser une liste exhaustive. Par exemple, ils s'intéressent de près à la législation militaire, au moment où celle-ci connaît des modifications importantes, notamment avec les lois sur l'Organisation militaire de 1874 et de 1907, l'Organisation des troupes de 1911, l'organisation de la *landwehr* et du *landsturm*, la création des corps d'armée en 1891 et les tentatives de réformes, avortées, du milieu des années 1890 ⁵⁴.

Les attachés militaires cherchent à obtenir les informations les plus diverses sur les infrastructures, tant civiles que militaires. Ils ne se contentent pas d'*espionner* la construction des lignes de chemins de fer et des fortifications, mais envoient au ministère de la Guerre nombre d'informations concernant les places d'armes, les arsenaux, les ateliers de fabrication d'armement. Leurs rapports

avant 1914 », *Aspects des rapports entre la France et la Suisse*, op. cit., pp. 85-93.

⁵¹ Poidevin, op. cit., p. 85.

⁵² SHD/T, 7 N 1578-1583 et 7 N 1607-1619. Les fonds 7 N 1578-1583 comprennent les rapports des attachés militaires à Berne, les fonds 7 N 1610-1613, les rapports des missions envoyées aux grandes manœuvres suisses. Voir également les divers rapports et études de l'Etat-major contenus dans les fonds 7 N 1607-1609 et 1614-1619.

⁵³ Par armée fédérale moderne, nous entendons celle issue de la loi sur l'Organisation militaire du 13 novembre 1874, découlant de la Constitution de 1874.

⁵⁴ Sur les débuts de l'armée fédérale moderne, voir Martin, Paul : « L'armée fédérale de 1815 à 1914 », *Histoire militaire de la Suisse*, vol. 4, cahier 12. Berne, Commissariat central des

constituent également une source des plus intéressantes pour saisir le climat général, politique et militaire, dans une période de mutations profonde en Suisse et dans son armée. Ils mettent en lumière les oppositions entre Romands et Alémaniques, entre fédéralistes et centralisateurs, entre partisans de différentes doctrines militaires.

Les documents que nous publions concernent spécifiquement les grandes manœuvres de l'armée suisse. Il s'agit des textes émanant des attachés militaires en poste à Berne relatifs à ce thème, soit les rapports rédigés au lendemain des manœuvres et la correspondance destinée au ministère de la Guerre. Les rapports des missions militaires envoyées aux grandes manœuvres à partir de 1879 constituent un complément indispensable à cette documentation et mériteraient, eux aussi, une publication. Ces missions, d'une part, se composent de spécialistes des différentes Armes, capables de donner des jugements fondés sur les matériels et les doctrines d'emploi. Elles ont, d'autre part, fréquemment à leur tête un officier d'un grade supérieur à celui des attachés militaires. Dès lors, ces derniers gardent une certaine retenue, se contentant d'aborder des thèmes d'ordre plus politique, dans le but de ne pas empiéter sur les compétences d'un supérieur ou de ne pas être en contradiction avec lui.

Quelques pistes de recherche

Les rapports des attachés militaires permettent de saisir les relations militaires franco-suisse et de mieux connaître l'armée suisse elle-même. Nous ne ferons qu'esquisser, dans ces pages d'introduction, quelques pistes de recherches intéressantes, en n'abordant que deux thèmes : le jugement porté sur l'armée suisse et les grandes manœuvres en tant que moyen d'instruction.

Les attachés militaires français traitent de la valeur de l'armée suisse avec beaucoup d'attention et le font de manière approfondie. Conscients que la Suisse occupe une position géographique et stratégique importante pour la sécurité de la France, ils veulent envoyer à Paris une image aussi précise que possible de la force militaire de la Confédération. La participation aux grandes manœuvres et leur analyse détaillée constituent le meilleur moyen de parvenir à ce but.

Ces rapports sur l'armée suisse contiennent des appréciations concernant la valeur du commandement, des états-majors et des services, des troupes et des différentes Armes. Ces appréciations, qui présentent d'importantes variations synchroniques et diachroniques, mériteraient une étude très attentive.

Le commandement supérieur est généralement considéré comme compétent et instruit, bien que composé, le plus souvent, de miliciens, mais des exceptions sont signalées, avec des formulations qui n'ont rien de la langue de bois. Ainsi

d'Aiguy et Sever jugent que le colonel Lecomte, commandant de la 2^e division et penseur militaire réputé⁵⁵, manque totalement d'expérience, en dépit de ses nombreuses études et de ses séjours dans des armées étrangères⁵⁶. De même, Morier considère que le colonel Heller, commandant de la 4^e division « *commande sa division avec autorité et avec calme [que] ses critiques sont extrêmement consciencieuses et durent fort longtemps, mais [qu'] elles sont théoriques* », en un mot qu'il n'est pas « *un homme du métier*⁵⁷ ».

Si l'absence d'expérience et de pratique des officiers de milice revient souvent sous la plume des attachés militaires, ils mentionnent aussi les avantages que procure une activité civile. Les professions exercées par les cadres supérieurs les entraînent non seulement à décider et à commander, mais leur donnent une culture générale et une habitude des situations complexes et évolutives de la vie moderne que les militaires de carrière, plus spécialisés techniquement, ne possèdent pas : « *Les officiers qui exercent le haut commandement dans l'armée suisse ont même une supériorité sur ceux des armées permanentes, c'est qu'ils sont plus jeunes, et que leur horizon n'a pas été borné pendant la presque totalité de leur vie par le détail des occupations subalternes*⁵⁸. »

Les attachés militaires soulignent les défauts, les lacunes et les manquements des commandants des corps de troupes et des chefs des petites formations. « *Sortis du terrain d'exercices et de la manœuvre à rangs serrés, où ils montrent une attitude vraiment militaire qui en impose à celui qui les voit pour la première fois, les gradés n'ont plus le moindre esprit de direction de la troupe*⁵⁹. »

En 1904, de La Villestreux, très partisan de l'offensive qui emporte la décision, souligne que l'infanterie suisse de milice applique cette doctrine, malgré les insuffisances d'instruction au niveau de la troupe et des cadres. Selon lui, les manœuvres de 1906 révèlent que l'armée suisse n'est pas préparée aux opérations en montagne. Les officiers subalternes, surtout dans l'infanterie, sont faibles, le combat interarmes pratiquement inexistant. Il ne faut donc pas s'inspirer du modèle suisse pour l'instruction des officiers de réserve français...

guerres, 1921, pp. 106-140.

⁵⁵ Lecomte est le fondateur de la *Revue militaire suisse*, dont il assume la rédaction en chef de 1856 à 1895, et l'auteur de nombreux ouvrages de pensée et d'histoire militaires.

⁵⁶ Sever écrit en 1886 : « *Le colonel Lecomte [...] est, dit-on, un bon écrivain, mais il est incapable de mener quatre hommes et c'est sur lui qu'on fait peser la responsabilité du désarroi général et de la mésintelligence des officiers sous ses ordres. Il lui faudra déployer de réels talents militaires pendant les manœuvres pour échapper à une mise en demeure de donner sa démission.* » SHD/T, 7 N 1579, 1878, N° 32, 21 octobre 1878 ; SHD/T, 7 N 1580, 1886, N° 28, 18 mai 1886 (cf. *infra* pp. 104-117, 213).

⁵⁷ SHD/T, 7 N 1583, N° 127, 6 octobre 1909 (cf. *infra* pp. 342-348).

⁵⁸ SHD/T, 7 N 1583, N° 214, 2 février 1907 (cf. *infra* pp. 313-314).

Il n'en reste pas moins que les qualités de la troupe sont unanimement reconnues, malgré les différences et les insuffisances. L'armée fédérale arrive à des résultats étonnants, vu les temps d'instruction qui sont très courts.

« Sa force [réside] dans l'esprit de patriotisme inculqué par la famille et par l'école ; elle est dans les sociétés de tir et de gymnastique ⁶⁰. » Morier ajoute en 1909 : « On sent que chacun veut, non seulement faire son devoir, mais plus que son devoir. C'est là [...] une des caractéristiques de l'armée suisse. En raison du peu de durée du service militaire, on demande le maximum d'efforts. [...] Plus le temps de service est réduit, plus le drill doit être employé rigoureusement pour tous, officiers et soldats ⁶¹. »

Les causes des carences, qui sont générales, proviennent d'un manque de pratique et de défauts, qui ne sont pas spécifiques à une armée de milice, mais qui s'expliquent par les structures suisses de la fin du XIX^e siècle, avec des écoles de formation très courtes pour les cadres et des cours de répétition bisannuels de durée limitée ⁶². Avec les réformes de la loi sur l'Organisation militaire de 1907, des progrès sérieux sont d'ailleurs constatés et signalés dans les rapports.

Il faudrait étudier toutes ces nuances en fonction des importantes réformes dans l'organisation de l'armée. Une telle approche permettrait de mettre en évidence le rôle joué par la nouvelle législation dans les progrès réalisés, ainsi que le temps nécessaire à une réforme pour déployer pleinement ses effets dans une armée de milice. Il faudrait aussi étudier ces nuances en fonction de la doctrine et de ses changements. Apparaîtraient alors toute la difficulté, le temps nécessaire et les oppositions qui font obstacle à la mise en pratique d'un nouveau règlement. Il faudrait enfin analyser les différences existant entre les Armes.

Il serait également utile de se pencher sur la question des différences liées à l'appartenance linguistique. Plusieurs attachés militaires français à Berne voient les Suisses divisés en trois « races », allemande, française et italienne. Ils ne parlent pas de *Suisse romande* ou de *Suisse alémanique*, mais de *Suisse française* et de *Suisse allemande*, soulignant des points communs entre la mentalité des militaires français et celle des Romands. Bien que ceux-ci aiment leur armée, ils sont moins militaires sous les drapeaux et plus *légers* que leurs compatriotes d'outre-Sarine. Il y a des antagonismes qui apparaissent également lors des manœuvres lorsque s'affrontent des formations romandes et aléma-

⁵⁹ SHD/T, 7 N 1580, N° 7, 25 octobre 1880 (cf. *infra* pp. 134-141).

⁶⁰ SHD/T, 7 N 1583, N° 2147, 2 février 1907 (cf. *infra* pp. 313-314).

⁶¹ SHD/T, 7 N 1583, N° 122, 26 septembre 1909 (cf. *infra* pp. 330-341).

niques ⁶³... Les Alémaniques manifestent visiblement un complexe de supériorité face à leurs compatriotes latins. Les attachés militaires prétendent que ce complexe n'a aucune raison d'être et que la réputation de certaines unités, comme la 3^e division bernoise, est parfois surfaite. Si certaines formations romandes, par exemple la 2^e division dans les années 1870-1880, sont inférieures aux troupes alémaniques, elles ne sont globalement pas moins bonnes. Elles ont, certes, une allure moins martiale que les troupes alémaniques, mais manifestent d'autres qualités qui en font des troupes équivalentes à ces dernières.

Ces différences de mentalité doivent poser des problèmes conceptuels aux attachés militaires français, qui viennent d'un pays très centralisé, une *nation*, à une époque où l'on a la conviction que les « races » possèdent des caractéristiques spécifiques et que les institutions doivent en tenir compte. Ils surmontent ces difficultés en insistant sur les qualités qu'ils considèrent comme propres au peuple suisse dans son ensemble : amour de la patrie et « du militaire », sérieux, esprit de discipline, esprit démocratique, etc. Ils peuvent ainsi souligner l'adéquation entre ces qualités et les particularismes de l'organisation militaire de la Suisse, faisant de cette dernière une véritable nation en arme.

«Lorsqu'on assiste aux manœuvres de l'armée suisse, elle apparaît disciplinée, active et vivace, on l'admire, on la sent capable de tenir tête momentanément à n'importe quelle armée permanente de même force numérique, et l'on se demande aussitôt comment de pareils résultats peuvent être obtenus malgré l'instruction sommaire des cadres et de la troupe. C'est que cette instruction se donne à des éléments préparés pour la recevoir.

Contrairement à ce qu'on croit, il n'y a pas, en effet, de peuple plus militaire que le peuple suisse ; tous, officiers, sous-officiers et soldats, s'intéressent à leurs obligations, y pensent, en causent et s'y préparent, non pas dans un but spéculatif, dans l'espoir d'un avancement, qui ne donne guère d'avantages, ou de distinctions honorifiques qui n'existent pas, mais par devoir et par goût.

⁶² SHD/T, 7 N 1581, N° 201, 13 septembre 1890 (cf. *infra* pp. 232-234).

⁶³ D'Auiguy commente ainsi les critiques violentes adressées à la 2^e division au lendemain de ses grandes manœuvres de 1877 : « Quant aux journaux de la Suisse allemande, ils n'obéissent, pour la plupart, qu'à un sentiment que l'on trouve presque naturel quand il s'agit de deux peuples rivaux, mais qu'on s'explique moins entre nationaux d'un même pays. Ce sentiment est l'antagonisme des races et aussi des religions ; antagonisme qui existe à l'état latent dans les circonstances ordinaires de la vie, que l'on couvre même souvent de déclarations conventionnelles dans les discours ou les toasts, mais qui éclate à la moindre occasion favorable, et dont on a pu apercevoir les traces, même au cours des manœuvres, dans l'ardeur particulière qui semblait animer les deux partis en présence. » SHD/T, 7 N 1579, 1878, N° 32, 21 octobre 1878 (cf. *infra* pp. 104-112). Patry, de son côté, écrit, parlant du fait que l'ennemi de la 3^e division a été joué par des troupes romandes au cours des manœuvres de 1880 : « Les troupes composant ce parti ennemi avaient été empruntées à la 2^e division composée d'éléments de langue française. Pour les Bernois, c'était

Les institutions militaires de ce pays-ci ne sont viables que parce qu'elles se basent sur ces dispositions, et sur le sentiment de la discipline, inhérent au caractère national. Ces institutions s'adaptent, en outre, aux mœurs démocratiques, tout en respectant l'esprit de corps que donnent, à la plupart des unités, la cocarde, le drapeau et le recrutement cantonaux. Ces institutions, enfin, ne sont pas calquées sur celles d'un Etat voisin, elles ne sont ni l'œuvre d'une imagination personnelle, ni le résultat des combinaisons ingénieuses d'une commission spéciale, mais la conséquence, sauf pour certains détails, des expériences faites avec les anciennes milices, qui existaient dans tous les cantons.

L'armée suisse, c'est bien la nation elle-même, avec tout son développement moral, avec toutes ses qualités de discipline, de force, et de résistance ; elle manquerait peut-être de cohésion, au début d'une guerre par suite du fonctionnement insuffisant des organes qui, seuls, permettent de manœuvrer, mais elle constituerait, après quelques semaines de préparation, une force assez redoutable pour faire respecter la neutralité qu'elle est appelée à défendre ⁶⁴. »

Un deuxième axe d'étude intéressant concernerait les grandes manœuvres en tant que moyen d'instruction des Grandes Unités. Les documents que nous publions constituent un précieux complément à ceux qui existent en Suisse, dans le sens où ils sont extérieurs à l'armée suisse et présentent une opinion *neutre*. Ils ne sont pas influencés par les questions politiques, confessionnelles, doctrinales ou linguistiques qui peuvent entacher les jugements de certains militaires ou journalistes suisses ⁶⁵. Les attachés militaires cherchent à étudier le plus objectivement possible les grandes manœuvres et à faire la part des querelles intestines dans l'armée. Ils n'ont pas besoin de dissimuler les insuffisances de tel personnage, de telle formation et n'ont pas à préserver des amours-propres, comme il semble que cela soit le cas dans les critiques de manœuvres, à certaines périodes du moins.

Au moins dans les premières années de l'Etat fédératif suisse, les attachés militaires ont une certaine avance en matière de conception des grandes manœuvres, du rôle qu'ont à jouer les arbitres et la direction d'exercice. Leurs rapports montrent, dans ces domaines, les très grandes faiblesses de l'armée suisse des années

presque un ennemi réel. » SHD/T, 7 N 1580, 1880, N° 7, 25 octobre 1880 (cf. *infra* pp. 134-141).

⁶⁴ SHD/T, 7 N 1583, N° 63, 18 octobre 1903 (cf. *infra* pp. 284-287). La nécessité de faire découler les institutions militaires des qualités de la « race » constitue un facteur important du rejet du système helvétique pour les réserves françaises, au moins aussi important que les insuffisances d'instruction qui en découlent et que les attachés militaires français mettent en évidence.

⁶⁵ Les attachés militaires français sont toutefois plus ou moins marqués par la doctrine de l'armée française. Certains d'entre eux apparaissent nettement comme des adeptes convaincus de la « manœuvre napoléonienne » et soulignent l'influence de la doctrine allemande sur la doctrine suisse,

1870-1880 : les errances, avec des scénarios où tout est prévu, avec un accent mis, non sur les opérations et les manœuvres précédant le combat, mais sur le combat lui-même, avec une organisation défailante du service d'arbitrage.

Les rapports montrent également l'évolution dans ces domaines et les progrès réalisés, qui finissent par conduire le général Langlois, observateur aux manœuvres en 1906, à saluer la qualité du système d'organisation et de préparations des cadres, la pertinence des thèmes joués, la bonne préparation des arbitres et la vraisemblance des scénarios qui obligent à travailler avec des unités encadrées ⁶⁶.

Il serait intéressant enfin de voir comment l'organisation générale et la conception des grandes manœuvres influencent l'instruction des troupes et des cadres, comment elles contribuent à la diffusion de la doctrine et à quel rythme. Dans une approche comparatiste, cette mise en pratique des règlements pourrait être mise en rapport avec celle de l'armée française à la même époque, dans laquelle la conception défailante des grandes manœuvres et du service d'arbitrage a une influence directe des plus néfastes sur l'application de la doctrine ⁶⁷. L'intérêt particulier que manifeste le ministre de la Guerre français pour la manière dont l'armée suisse réglemente son service d'arbitrage est, à cet égard, des plus significatifs ⁶⁸.

Dimitry Queloz

basée sur le déploiement préconçu et la recherche de l'enveloppement.

⁶⁶ Langlois, Hippolyte : *Dix jours à l'armée suisse*. Paris, Charles Lavauzelle, 1907, pp. 97-118.

⁶⁷ Queloz, Dimitry : *De la « manœuvre napoléonienne » à l'« offensive à outrance »*. *La tactique générale dans la pensée et la doctrine de l'armée française, 1871-1914*. Thèse de doctorat de l'Université de Neuchâtel (à paraître).

Rapports des attachés militaires

Notes explicatives concernant les sources publiées

Documents et fonds

La présente publication de sources comprend l'ensemble des documents ayant trait aux grandes manœuvres de l'armée suisse, qui émanent des attachés militaires français à Berne au cours de la période 1874-1911. Ces documents sont conservés au Service Historique de la Défense, Département Terre (SHD/T) à Vincennes dans les fonds 7 N 1578, 7 N 1579, 7 N 1580, 7 N 1581, 7 N 1582, 7 N 1583 et 7 N 1584. Ces derniers ne comprennent pas les rapports des missions militaires françaises envoyées aux grandes manœuvres qui, eux, sont conservés dans les fonds 7 N 1610, 7 N 1611, 7 N 1612 et 7 N 1613.

Nous avons renoncé à éditer les annexes des documents. Dans la plupart des cas, elles ne se trouvent d'ailleurs pas dans les fonds. Le lecteur pourra prendre connaissance des informations les concernant au fil des documents, qui portent quelques mentions à ce sujet.

En-tête

Chaque document est précédé d'un en-tête de cinq lignes. La première ligne comprend les indications suivantes : lieu de conservation, fonds et dossier. L'exemple SHD/T, 7 N 1578, 1874 se lit de la manière suivante :

- SHD/T Service Historique de la Défense, Département Terre (Vincennes)
- 7 N 1578 N° du fonds
- 1874 N° du dossier

La deuxième ligne comprend les indications concernant l'expéditeur et le destinataire. L'expéditeur est toujours l'attaché militaire français à Berne, dont nous donnons le nom. Le destinataire « premier » est toujours le Ministre de la Guerre. Nous avons mis, entre parenthèses, le destinataire « second », lorsqu'il est mentionné, qui est l'Etat-major français et plus particulièrement le 2^e Bureau. Nous avons employé les abréviations EMG et EMA pour désigner l'Etat-major général et, depuis 1890 (moment du changement de nom de l'institution), l'Etat-major de l'armée.

La troisième ligne est la date de rédaction du document.

La quatrième ligne est le numéro du document. L'absence de numéro est mentionnée par —.

La dernière ligne est le « Titre » du document. Lorsqu'il est entre crochets [], cela signifie que le titre est donné par le transcripteur.

Paramètres de transcriptions employés

Les fautes d'orthographe et de grammaire flagrantes ont été corrigées, sans aucune mention spécifique. Les noms de fonction (ministre, colonel, etc.) ont été uniformisés en ce qui concerne les majuscules. Les abréviations, qui souvent rendent difficile la lecture des textes, ont été remplacées par les mots en entier. Enfin, une ponctuation « moderne » a été établie, de manière à permettre une lecture plus aisée et une meilleure compréhension du texte.

Les interventions de transcription sont signalées clairement par des []. Par exemple, [de] signifie que le mot a été ajouté par le transcripateur, [...] signifie qu'un passage du document n'a pas été transcrit, car n'intéressant pas notre thème.

Les noms de lieux ont été uniformisés. Nous avons choisi comme référence orthographique le *Dictionnaire géographique de la Suisse*¹ et, à défaut, la carte nationale. Lorsque des noms étaient écrits, selon les documents, sous leurs formes française, alémanique ou italienne (exemple : Biel-Bienne), nous avons opté pour la forme française. Les interventions particulières sont signalées par des notes de bas de page.

Les notes de bas de page ont été établies selon un double système. Les notes numérotées 1, 2, 3, etc. correspondent aux notes contenues dans les documents. Les notes représentées par * correspondent à des commentaires d'édition.

¹ *Dictionnaire géographique de la Suisse*. Neuchâtel, Attinger Frères, 1902-1910, 6 volumes.

SHD/T, 7 N 1578, 1874

Frayermouth au Ministre de la Guerre

Berne, 5 septembre 1874

N° 3

(Manœuvres de la 9^e division)

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence que le 22 août j'arrivai à Altdorf pour assister aux manœuvres de la 9^e division militaire. L'état-major déjà réuni en cette ville préparait les instructions détaillées pour les mouvements. Le commandant de la division, Monsieur le colonel Wieland, me fit un accueil bienveillant. Sa courtoisie fut constante pendant tout mon séjour à sa division, c'est-à-dire jusqu'au 1^{er} septembre au soir, où je quittai Bellinzone pour rentrer à Berne le 3.

Le Gouvernement fédéral mit, à titre gracieux, à ma disposition, ainsi qu'à celle de chacun des officiers étrangers, un cheval de régie. Nos dîners et le logement nous furent également offerts par le Gouvernement.

Les manœuvres commencées le 24 se terminèrent le 1^{er} septembre. Les troupes du Tessin furent licenciées le 2 ; celles du canton au Nord du St-Gothard le seront à leur retour à Altdorf le 6.

Le Conseiller fédéral chargé du Département militaire, Monsieur le colonel Welte, arriva le 26 à Faido. Il passa la revue des troupes le 30 à Bellinzone, et offrit le 31 un grand dîner auquel il invita tous les officiers étrangers.

Le 26 arrivèrent également à Faido M^r le général Herzog, inspecteur de l'artillerie, les colonels Isler, inspecteur des carabiniers, et Zehnder, inspecteur de la cavalerie.

Les officiers étrangers qui prirent part aux manœuvres sont M^r :

- Döttinger, capitaine d'état-major wurtembergeois, arrivé le 23 à Altdorf ;
- de Werthern, lieutenant au 16^e hussards en garnison dans le Schleswig, détaché pour venir remplir la fonction d'aide de camp du colonel de Wangenheim ; il arriva le 26 ;
- de Wangenheim, colonel prussien arrivé le 25 au soir à Faido. C'est un homme d'un certain âge, grand, maigre, type prussien par excellence. Certainement il n'est pas venu rien que pour assister aux manœuvres, auxquelles il ne prêtait qu'une médiocre attention. D'après les renseignements que je recueillis, il ferait partie de l'arme du génie, aurait été longtemps à Mayence et serait actuellement à la tête d'une direction au ministère de la Guerre à Berlin ;

– enfin le capitaine russe attaché à l’ambassade à Paris.

Ne pouvant terminer que demain la relation des marches et manœuvres exécutées, je crois cependant devoir, Monsieur le Ministre, faire connaître à votre Excellence l’impression générale que me produisirent les troupes de la 9^e division.

Je ne parle que pour mémoire de la cavalerie, très peu nombreuse (*trois compagnies*) ; le terrain lui était excessivement défavorable, mais elle paraît audacieuse et vigoureusement conduite.

L’artillerie a ses pièces et ses caissons attelés à 6 chevaux. Le Lt-colonel Brun qui commandait la brigade du Nord est un homme très instruit et très intelligent. Il était chargé de la partie militaire suisse à l’Exposition de Vienne. Cette arme m’a semblé excellente sous tous les rapports.

L’infanterie n’a pas la précision de l’infanterie des armées permanentes pour les mouvements d’ensemble, mais elle connaît parfaitement le combat en ordre mince ; pratique très bien le service de tirailleurs, mettant à profit le moindre accident du terrain pour se dérober aux vues et aux coups de l’ennemi ; obéissant à ses chefs sans faire entendre le moindre murmure.

Quant aux officiers, ce ne sont point des officiers de gardes nationales ; ils ont étudié les règlements de manœuvre et de service, les connaissent, lisent très bien les cartes et conduisent très bien les unités sous leurs ordres. Les chefs supérieurs, comme Messieurs les colonels Wieland, Am Rhyn, de Mola, ont montré que, non seulement ils ont étudié la tactique, mais aussi la stratégie.

Ce qui paraît étonnant à un étranger, c’est que presque tous les officiers connaissent au moins deux langues, beaucoup en parlent trois et un certain nombre quatre.

En résumé, Monsieur le Ministre, je crois que l’armée suisse ne doit point être considérée à la légère parce que c’est une armée de milice, mais les autres divisions devant être au moins à la hauteur de la 9^e qui est moins *une*, étant composée de bataillons de divers cantons, cette armée est une armée sérieuse de vrais soldats, et comme elle irait facilement à 80 000 hommes (*les chiffres officiels portent 102 000*), elle mérite d’être prise en sérieuse considération.

L’institution des guides pour le service des états-majors me semble une excellente chose. Ils connaissent et remplissent bien leurs devoirs.

En m’informant sur l’artillerie, j’ai appris que l’avant-train italien serait de beaucoup préférable au nôtre.

Ci-joint, les cartes du théâtre des manœuvres et les ordres de la division qui serviront à expliquer ou à suivre la relation que j’enverrai demain, je pense.

Je suis avec un très profond respect, Monsieur le Ministre, de Votre Excellence, l’obéissant subordonné.

[Frayermouth]

SHD/T, 7 N 1578, 1874

Frayermouth au Ministre de la Guerre

Berne, 8 septembre 1874

Relation des manœuvres exécutées par la 9^e division de l'armée fédérale

Rassemblement de la 9^e division

L'armée suisse n'étant pas permanente, pour donner aux colonels commandant les divisions, les brigades, les régiments, l'occasion de s'exercer à faire manœuvrer les troupes sous leurs ordres, aux officiers d'état-major de remplir les fonctions qui leur incomberaient à la guerre, aux chefs des divers services d'en mettre en mouvement les différents rouages, aux commandants des unités tactiques l'habitude de faire agir ces unités, non seulement isolément, mais en combinant leurs mouvements avec ceux des unités voisines, etc., il y a chaque année un rassemblement de division.

Pendant la durée de ce rassemblement, la division et tous les services qui en dépendent opèrent en se rapprochant le plus possible des circonstances qui peuvent se présenter à la guerre.

Comme l'armée est partagée en 9 divisions, le rassemblement n'a lieu pour chacune d'elles que tous les 9 ans : période trop longue, qui sera certainement diminuée par la nouvelle loi sur l'organisation militaire.

D'après une décision du Conseil fédéral du 19 janvier 1874, le rassemblement devait avoir lieu cette année pour la 9^e division, commencer le 21 août et finir le 7 septembre. Les manœuvres devaient avoir lieu dans le Tessin.

La 9^e division est formée des trois brigades d'infanterie 25, 26 et 27. Le canton du Tessin fournit les bataillons composant la 25^e brigade et le bataillon 25 qui fait partie de la 26^e. Les autres bataillons appartiennent aux petits cantons : Unterwald, Uri, Schwyz, Zoug. Lucerne fournit un bataillon d'élite ; Zurich, un bataillon de réserve.

La composition détaillée de cette division était donnée dans l'*Einteilung der schweizerischen Armee (année 1874)* qui se trouve au ministère, il n'est pas nécessaire de la donner ici, il suffira d'indiquer les quelques modifications qui sont à y faire pour avoir la composition de l'état-major et des troupes qui prirent part au rassemblement.

Ces modifications sont les suivantes :

<i>Etat-major.</i>	Chef d'état-major :	major Crousaz ;
	Adjudant :	major Pedevilla (<i>en remplacement du capitaine Colombi</i>) ;
	Médecin divisionnaire adjoint :	Massini lieutenant.

*Brigades*². Les bataillons 110, 43, etc. de la seconde ligne et le bataillon de carabiniers 19, étant des bataillons de réserve, ne prirent pas part au rassemblement. Pour la même raison, le bataillon de carabiniers 13 n'était qu'à deux compagnies.

La batterie 44, la compagnie de parc 37, les compagnies de soutien d'artillerie 8, 9, 11 et l'ambulance 39 ne furent pas non plus appelées.

Altdorf était le lieu de rassemblement des troupes du Nord, Bellinzzone, celui des troupes du Tessin.

L'ordre de la division N° 1 fit connaître aux troupes que le colonel Wieland prenait le commandement du rassemblement.

L'ordre N° 2 contient des instructions sur : 1° Les préparatifs de marche ; 2° l'ordre de marche jusque sur la place de rassemblement et la tenue ; 3° la prise des bivouacs ou cantonnements ; 4° la solde et les subsistances ; 5° l'ordre journalier ; 6° le service de surveillance ; 7° les rapports ; 8° le service de la poste ; 9° la justice militaire ; 10° le service militaire.

L'ordre N° 3³ donne la supposition générale d'après laquelle les manœuvres doivent être conduites.

A. Supposition générale. Un corps venant du Sud (*ce corps est représenté par les troupes du Tessin*) a pénétré dans le canton du Tessin. Il envoie une avant-garde pour occuper les passages des Alpes ; la 9^e division (*représentée par les brigades 26 et 27 moins le bataillon 25*) vient pour chasser l'ennemi, etc.

B. Prescriptions tactiques pour les manœuvres.

C. Idem pour la conduite des différentes armes.

D*. Prescription générale pour les manœuvres.

² Le colonel Glutz-Blotzheim étant absent, le lt-colonel Hug prit le commandement de la 26^e brigade.

³ Les ordres 2 et 3 méritent d'être lus attentivement. Parus en allemand et en italien, la *Revue militaire suisse* en a donné la traduction française dans les N° 15 et 16 (15 et 25 août).

* Frayermouth écrit C. Nous corrigeons.

Un autre ordre trace les règles d'après lesquelles devront opérer les juges du camp*.

Avant le rassemblement, il y eut des cours préparatoires pour chacune des unités tactiques, pour le personnel d'administration et le personnel sanitaire.

20 août

Le 20 août, les états-majors de la division et des brigades 26 et 27 arrivaient à Altdorf. Celui de la 25^e à Bellinzone.

22 [août]

Le 22, les trois compagnies de dragons arrivent. L'une est poussée en avant jusqu'à Amsteg (14 km). Les deux autres à Schattdorf** (*afin de ne pas faire bivouaquer les chevaux, on mit toujours ces compagnies dans des villages. Les chevaux d'artillerie seront aussi envoyés dans des écuries. Il n'y eut d'exception qu'au Monte Ceneri le 31 et le 1^{er}, où ces derniers bivouaquèrent*).

23 [août]

Le 23, la cavalerie se porte à Andermatt. Elle doit surveiller les routes et passage venant des vallées supérieures du Rhin, du Rhône et surtout du Tessin.

Les troupes arrivent. La 26^e brigade et le 12^e carabiniers campent au nord d'Amsteg au point marqué 533. Derrière elle, la batterie légère N° 12.

La 27^e brigade, à un kilomètre au nord d'Ertsfeld, sa droite appuyée à la Reuss. Derrière elle, le train. La batterie de 10 cm N° 3, à Schattdorf.

L'ordre de la division N° 4 prescrit la disposition de marche pour le 24.

24 [août]

Corps du Sud. Réunion à Biasca.

Corps du Nord. Cavalerie : une compagnie à Ambri, les deux autres à Airolo. Infanterie : elle bivouaque à l'ouest d'Andermatt ; la brigade 26 au sud de la route ; la brigade 27 au nord. L'artillerie et le train entre cette brigade et Andermatt.

La marche avait été longue, pénible, d'abord à cause de la montée (*altitude d'Amsteg 536 m ; d'Andermatt 1475*), ensuite à cause de la poussière. La brigade 26 arriva à 9 h, l'artillerie à 4 ; la brigade 27, à 6 h 1/4. D'Altdorf à Amsteg 14 km, d'Amsteg à Andermatt 22 km. La route large de 6 m est belle, bien

* Les arbitres.

** Frayermouth écrit Schaddorf. Nous corrigeons.

empierreée, elle suit constamment le cours de la Reuss qui, d'Amsteg à Andermatt, est un torrent fougueux coulant dans une gorge bordée de rocher nu, de montagnes très élevées et presque à pic.

La position d'Andermatt est très importante au point de vue militaire comme nœud de routes stratégiques.

25 [août]

Le corps du Sud laissant le bataillon 25 et les deux compagnies de carabiniers pour surveiller le débouché du val Blenio arrive à Faido. Un bataillon est campé au nord de ce village, un au sud, le 3^e à Dalpe, ses avant-postes en arrière du défilé de Dazio Grande.

Du corps du Nord, la cavalerie marche vers Fiesso, ses éclaireurs rencontrant l'ennemi en force à Faido, se replient et rendent compte.

Le colonel Am Rhyn, laissant quelques éclaireurs en arrière de Fiesso, retire sa cavalerie à Ambri. Une batterie d'artillerie campe à un kilomètre au nord de Fiesso (*position trop rapprochée de l'ennemi*). La 27^e brigade est campée au Nord d'Ambri à l'ouest de la route ; la 26^e au nord de la Piotta entre la route et le Tessin.

Le colonel Wieland commandant la division se rend à Faido.

Jusqu'alors, les mouvements avaient pour but d'exercer les troupes à la marche, de les habituer à camper. Maintenant commencent les manœuvres de brigade. Le colonel Wieland laisse les chefs du corps du Nord, colonel Am Rhyn, et du Sud, colonel Bernasconi, maîtres des dispositions à prendre, soit pour l'attaque, soit pour la défense.

Les attaques et les surprises de nuit sont interdites. La journée du 25 fut très fatigante pour les troupes du Nord. A partir d'Hospenthal (2 km d'Andermatt) la route monte constamment, au 1/20^e environ, jusqu'au St-Gothard (*altitude d'Andermatt 1475 m ; du col du Gothard 2114*). De là, elle descend avec la même pente jusqu'à Airolo (1179 m) en faisant une foule de lacets dans le val Tremola. La 26^e brigade n'arrivait à la Piotta qu'à 6 heures du soir (*C'est à Airolo et à Göschenen, village de la vallée de la Reuss à 5 km nord d'Andermatt, qu'ont lieu les travaux pour la construction du tunnel de 15 km de longueur du chemin de fer du Saint-Gothard*).

26 [août]

Le colonel Am Rhyn, informé de la présence de l'ennemi à Faido, prévoit que le passage du défilé de Dazio Grande lui serait disputé (*La carte au 1/50 000 donnera mieux que toute description la connaissance du terrain*).

A Dazio Grande, la vallée du Tessin, qui s'était élargie depuis le point 1039, au sud de Bruggnasco, est barrée par le Monte Piottino qui se relie à l'Alpe di Chièra au Nord et à l'Alpe Cadonighino au Sud.

Le Tessin s'est creusé un passage dans le rocher de ce mont : ces rochers à peu près à pic ont leurs crêtes, au dessus du lit, de plus de 100 mètres. La route, taillée dans le roc, court dans ce couloir pendant 4 à 500 mètres et traverse deux fois le Tessin sur des ponts.

La défense du défilé dans le défilé même est impossible, les défenseurs étant dominés par le rocher ; il en est de même de la défense à son débouché ; mais il est impossible de le forcer si l'on n'est pas maître des hauteurs. Par conséquent, c'était de la possession de ces hauteurs qu'il fallait s'assurer.

Sur la rive gauche du Tessin, le Monte Piottino est abrupt, il est impossible d'y faire agir une troupe nombreuse. Un sentier, sentier de chèvre, conduit de Catto à Freggio. Des tirailleurs peuvent s'y engager.

Sur la rive droite, depuis Rodi, le terrain s'élève vers le Sud en pentes mamelonnées, assez douces jusqu'à Prato, rapides de Prato au col, entre ce village et celui de Cornone. Ce terrain permet l'emploi de l'infanterie et de l'artillerie mais, étant coupé de nombreuses tranchées naturelles et divisé par des clôtures en dalles de pierres micacées d'un mètre de hauteur, il est très désavantageux à la cavalerie.

Ce terrain était très favorable à la défense. Le colonel Am Rhyn, jugeant que s'il était défendu énergiquement, il lui serait sinon impossible, du moins très difficile, d'enlever la position, résolut de la faire tourner et désigna la 26^e brigade pour opérer ce mouvement.

Celle-ci, sous les ordres du Lt-colonel Hug, partant à 5 h du matin, traversa le Tessin, gravit les pentes escarpées de la rive gauche en suivant le sentier qui, de la Piotta par Altanca, mène au lac Ritom (*la Piotta 1012 m, lac Ritom 1829*) dans le val Piora. De celui-ci, se rendit par un col à 2375 m d'altitude dans le val Maria en suivant un sentier à peine praticable, et arriva à Olivone, dans le val Blenio, n'ayant que quatre retardataires. Tous les chevaux et les bagages avaient dû être laissés à la Piotta. D'Olivone, cette brigade, bataillon 74 et demi-bataillon 75, devait descendre sur Biasca et attaquer les derrières de l'ennemi.

Afin de tâter la défense et de donner à la 26^e brigade le temps d'opérer son mouvement, le commandant des troupes du Nord fit une reconnaissance offensive le même jour.

Dispositions prises par la défense. Le colonel Bernasconi n'ayant que trois bataillons à sa disposition et voulant défendre le passage du défilé sans éparpiller ses forces, concentra la défense à Prato. En conséquence, il indiqua la route du

défilé comme impraticable, les ponts étant supposé rompus ; la compagnie du génie fut laissée dans le défilé pour s'opposer à leur rétablissement.

Les troupes furent ainsi réparties :

2 compagnies du 2^e bataillon sur la rive gauche du Tessin entre Freggio et Catto, pour intercepter le passage par le sentier dont il a déjà été parlé.

Les 4 autres compagnies du 2^e bataillon, en tirailleurs, de la montagne au Tessin, le long du ruisseau qui descend du lago Tremorgio. Les berges de ce ruisseau couvraient ces tirailleurs. Leurs soutiens étaient très bien abrités derrière les clôtures dallées indiquées plus haut. Ils battaient la sortie du bois et du village de Faido. L'artillerie ennemi ne pouvait rien sur eux sans se mettre à bonne portée de leurs feux (*ils étaient peut-être un peu avancés, en battant en retraite ils eussent souffert beaucoup*). Si ces compagnies étaient obligées de battre en retraite, elles devaient se retirer vers Dazio Grande, pour induire l'ennemi en erreur et lui faire croire que les ponts n'étaient pas rompus.

Le 12^e bataillon, en colonnes de division, caché derrière le ruisseau de Morasco.

Le 8^e en réserve derrière l'église de Prato.

La batterie d'artillerie avait été laissée vers Faido, car il eût été impossible de la sauver par Cornone, si la position eût été forcée.

Cependant, le corps du Nord, pour éclairer et appuyer sa gauche, avait envoyé trois compagnies sur la rive gauche du Tessin ; l'une devait longer le fleuve, les deux autres se diriger sur Freggio.

A 9 heures, à hauteur de Fiesso, ses éclaireurs ayant reçu des coups de feu, 3 compagnies du 13^e bataillon s'avancèrent en tirailleurs à droite et à gauche de la route ; le 32^e bataillon forma la seconde ligne, le demi 77^e la réserve. Le bataillon de carabiniers reçut l'ordre de s'avancer sous bois, à l'extrême droite, en suivant le flanc de la montagne, pour tourner la gauche du défenseur.

La batterie d'artillerie légère s'établit au Sud de la route, au point 970.

Une compagnie de dragons fut laissée en réserve, une placée [en] soutien d'artillerie, la 3^e devait éclairer. Dès les premiers coups de feu, elle eût dû se retirer, le terrain n'étant pas propice à son action.

La manœuvre commencée à 9 heures finit à 11, le mouvement des carabiniers sur le flanc gauche de l'ennemi ayant forcé celui-ci à se retirer derrière le ruisseau qui descend d'Alpe Cadonighino.

Les troupes entrèrent dans leurs bivouacs. Jusqu'au lendemain à 7 heures, aucun des deux partis ne devait attaquer, ni dépasser la position qu'il occupait lorsque avait cessé le combat.

Après la manœuvre, réunion des officiers d'état-major et des officiers supérieurs. Conférence et critique.

Ces conférences, d'institution récente en Suisse, devant donner d'excellents résultats tant qu'elles seront dirigées avec le tact nécessaire pour ne pas froisser les amours-propres, nous croyons devoir donner le récit détaillé de la première.

Le colonel Bernasconi développe d'abord le plan de défense, les raisons qui l'ont fait agir.

Le colonel Am Rhyn, son plan d'attaque.

Le lt-colonel Brun, de l'artillerie, indique ce qu'il a fait. Il se plaint de ce que l'infanterie ennemie n'a pas assez tenu compte des avertissements qu'il lui a donnés en tirant sur elle. Elle se découvrait trop. En tirant à shrapnells, il aurait délogé la seconde ligne de sa position.

Le major commandant la cavalerie dit qu'il n'a pas pu agir. Au reproche qui lui est fait d'avoir laissé sa 1^{re} compagnie sur la route sous le feu de l'ennemi, il répond qu'il la croyait abritée par les maisons.

Critique : Le lt-colonel d'Erlach, commandant en chef de l'artillerie, reproche à cette arme de n'avoir pas tiré assez tôt, de n'avoir pas suffisamment préparé l'attaque de l'infanterie.

Le colonel Am Rhyn répond qu'il ne pouvait pas faire entrer son artillerie en action, avant d'être sûr de la rive gauche.

Le colonel Stocker, juge du camp, reproche à l'aile gauche de l'assaillant d'avoir avancé trop vite ; on y fit des feux de salve contre des tirailleurs, ce qui est contraire aux principes ; une compagnie s'est avancée en terrain découvert sans tenir compte du feu du défenseur. A l'aile droite, des soutiens se sont avancés à 400 mètres de l'ennemi, en terrain découvert, en marchant par le flanc.

Colonel Wieland, commandant la division :

On a eu tort d'attaquer les maisons de Dazio Grande, maisons solides, en pierres, avec des tirailleurs. L'artillerie aurait dû les détruire.

Les tirailleurs du défenseur étaient généralement bien conduits mais, dans la retraite, ne se reliaient pas suffisamment. Ils se retiraient en essaims, ce qui forme un but pour l'artillerie.

En général, on tire trop.

Les chefs des bataillons 13 et 32 se sont trop avancés, de même que le colonel Am Rhyn qui n'était pas à plus de 400 m des tirailleurs ennemis.

La 2^e ligne a débouché des bois en colonne serrée à 750 m des tirailleurs, ce qui était une grande faute. Faute corrigée de suite par le colonel Diethelm.

27 [août]

Le 27, la brigade Bernasconi occupait les positions suivantes :

Aile droite : Deux compagnies du 8^e bataillon dans les maisons de Dazio Grande. Une compagnie nichée dans les rochers du Monte Piottino. Les trois autres compagnies en arrière des maisons, à gauche, en réserve.

Le 12^e bataillon derrière le ruisseau qui descend d'Alpe Cadonighino. Le 2^e bataillon en réserve sur les hauteurs entre Cornone et Prato. Il surveille aussi le sentier qui, passant par le lago Tremorgio, descend à Cornone.

Les dispositions d'attaque furent ainsi ordonnées :

Le demi-bataillon 77 devait longer sous bois le flanc de la montagne et déborder le flanc gauche du défenseur.

Le bataillon de carabiniers en tirailleurs à l'ouest de la route. Le 32^e à l'est.

Le 13^e en réserve.

La batterie de 8 occuper l'emplacement de la veille.

Vu la marche à faire après la manœuvre, aucune troupe n'avait été envoyée sur la rive gauche du Tessin.

Le combat, commencé à 7 h 30, finit à 9 h 30. L'artillerie commença par détruire les maisons de Dazio Grande ; la batterie de 10 vint se mettre en position entre l'église et le village de Fiesso ; lorsque l'ennemi eut été refoulé sur Prato, la batterie légère, quittant son 1^{er} emplacement, vint se mettre en batterie à l'ouest de la route près du point 949.

Le corps du Sud ne défendit point le hameau de Mascengo ; très peu l'église de Prato, trop exposée au feu de l'artillerie ; mais il ne put être délogé de la position qu'il avait prise en arrière de Prato.

A la réunion qui suivit, le juge de camp fit remarquer que les soutiens étaient trop près des tirailleurs et trop rassemblés ; que le corps du Nord s'était déployé trop tard. Le corps du Sud n'était pas battu mais, apprenant le mouvement qui s'opérait par la vallée du Blenio, il se replia sur Biasca.

L'ordre de marche N° 5 indique les bivouacs occupés. L'ordre N° 6, les dispositions pour le 28.

28 [août]

La position de Biasca en arrière du Brenno, torrent pour le moment inguéable [*sic*], et ayant son flanc gauche couvert par le Tessin, est très forte. Le point faible est la droite, mais la vallée du Brenno étant presque barrée par une colline (*ancien éboulement*) nommée Buzza di Biasca *, très favorable à la dé-

* Frayermouth écrit « buzzadi Biasca ».

fense, ce côté, malgré sa faiblesse, est encore très fort. Biasca est entouré de vignes qui, formant tonnelle, empêchent de voir le défenseur qui est abrité par des murs en pierre sèche qui séparent les propriétés et bordent le Brenno. Cette rivière peut être traversée en un pont en pierre de 5 mètres de largeur.

Défense de Biasca. A l'extrême droite, un bataillon au point où la route fait un coude, un peu en arrière du ruisseau des Buzzadi [sic] ; des tirailleurs sur cette colline. Les deux compagnies de carabiniers en arrière.

A l'extrême gauche, deux compagnies sur la rive droite du Tessin qu'elles passèrent sur un léger pont en chevalets jeté la veille par les sapeurs. Ces compagnies, ayant été fortement attaquées, furent renforcées par deux autres.

2 compagnies pour la défense du pont.

Un bataillon en tirailleurs le long du Brenno.

Un bataillon en réserve.

Le colonel Bernasconi, placé à l'église, découvrait tous les mouvements de l'ennemi qui ne pouvait voir les siens. Son artillerie devait battre surtout le débouché du pont.

Attaque. Le demi-bataillon du 77^e devait s'emparer des hauteurs de la rive droite du Tessin d'où il aurait dominé les défenseurs de Biasca. Son attaque, bien que soutenue par l'artillerie, fut repoussée. Le bataillon de carabiniers, en tirailleurs, ne put passer le Brenno. Le 13^e bataillon ne put forcer le passage du pont. L'attaque du corps tournant commença beaucoup trop tard. Le demi-bataillon du 75, qui avait gravi le Monte [Regiuna], perdit beaucoup de temps.

L'assaillant, qui avait commis la faute de ne pas envoyer de tirailleurs sur les escarpements du Monte Erlo, eût certainement été repoussé.

La pluie, qui commença vers 5 h 30 du matin et dura toute la journée, gêna beaucoup la manœuvre.

29 [août]

L'ordre de la division 7 indique les dispositions pour le 29.

L'ennemi devait disputer le passage de la Moesa à Arbedo, position très forte.

L'attaque devait se faire par les deux rives du Tessin. On avait, dans ce but, jeté le 29 à Osogna un pont sur le fleuve ; mais à cause du mauvais temps, la manœuvre n'eut pas lieu et toutes les troupes furent cantonnées le 29 dans Bellinzone.

Bellinzone. Cette ville de 2500 habitants avait autrefois une très grande importance, parce que ses fortifications fermaient complètement la vallée du Tessin ; ce qu'il reste de ces anciennes fortifications n'a plus qu'une valeur historique,

ce sont les châteaux d'Unterwald, de Schwyz et d'Uri (*ce dernier sert actuellement d'arsenal*), châteaux du Moyen-Age, à mâchicoulis, reliés entre eux par d'épaisses murailles crénelées. La ville qui se trouve à leurs pieds était aussi ceinte complètement de murs, mais celui du Sud est complètement détruit ; il ne reste plus que celui du Nord, en ruine, qui relie les châteaux.

En 1848, craignant une attaque des Autrichiens par la Lombardie, le général Dufour fit élever des fortifications à hauteur de Giubiasco :

A droite du Tessin sur le contrefort qui descend du Monte Carasso, une chemise * en pierre, mur crénelé, flanqué par de petites tours rondes à deux étages. Du Tessin à Giubiasco quelques redoutes et quelques batteries ; au pied du Monte da Cuna entre Camorino et Giubiasco, une redoute ; et en remontant ce mont, un mur crénelé flanqué de petites tours à deux étages.

Tout cet ensemble, avec la portée actuelle de l'artillerie, ne doit pas être très fort. Mais la position de Bellinzone, qui couvre les débouchés des cols du Saint-Gothard, du Bernardino et du Lukmanier, est trop importante pour qu'on n'y fasse pas des travaux de défense, dès que la Suisse construira des fortifications.

30 [août]

Le 30, messe sur le terrain de manœuvre, à demi-lieue au sud de Bellinzone. Après la messe, revue passée par le Conseiller fédéral chef du Département militaire, Monsieur Welti. Les troupes étaient sur trois lignes :

1^{re} ligne, infanterie par bataillon en colonnes d'attaque ;

2^e ligne, cavalerie ;

3^e ligne, artillerie.

Le défilé eut lieu : par bataillon en colonnes d'attaque pour l'infanterie ; par compagnie, au trot, pour la cavalerie ; par batterie et au trot pour l'artillerie.

31 [août] Manœuvres de division

Le 31 commençaient les manœuvres de division (*voir l'ordre 10*). La division devait attaquer le Monte Ceneri ⁴. Les 6 compagnies de carabiniers et une batterie d'artillerie représentaient l'ennemi supposé fort de 12 bataillons et de 3 batteries. Le major von Mechel dirigeait la défense.

* Ouvrage de maçonnerie peu résistant revêtant un rempart ou un bastion.

⁴ La division avec ses bataillons actifs seulement n'aurait pas pu songer à attaquer un ennemi aussi nombreux, dans une position aussi forte que l'est celle du Monte Ceneri. Cette montagne très escarpée, couverte de châtaigniers, peut être difficilement tournée. Les crêtes élevées, à droite et à gauche de la position, permettent d'y appuyer solidement les ailes de la défense. Il faut donc supposer que la division était au complet, bataillons actifs et de réserve, total 19.

Disposition de défense. Une batterie d'artillerie à l'ouest de Robasacco au tournant de la route. Cette batterie bat la plaine et enfile la route de Bellinzone. Un bataillon à Robasacco pour battre le ravin en avant et soutenir la batterie.

2 batteries sur la route à 1,5 km à l'ouest de la 1^{re}. Elles battent la plaine. Deux bataillons au sommet du Monte Ceneri, la droite appuyée aux escarpements de [Yrun]. 2 bataillons près de la Guardia et à gauche. 5 bataillons en réserve derrière le Monte Ceneri. 2 bataillons à l'est de Bironico pour surveiller la vallée d'Isoe.

Dispositions d'attaque. A partir de Giubiasco, la route étant battue par le feu de l'artillerie ennemie qui découvre toute la plaine, la division se massa derrière ce village.

Aussitôt réunie, la 25^e brigade eut l'ordre de longer le pied des hauteurs au sud de Camorino – Sant'Antonio – Cadenazzo – Contone – Quartino ; de là, remonter vers la Guardia en débordant le flanc gauche ennemi.

La 26^e, de détacher le 25^e bataillon qui, gravissant la montagne, se rendrait à Isoe et, le lendemain, attaquer l'ennemi ou par derrière ou en flanc vers Bironico ; de suivre avec les autres bataillons le mouvement de la 25^e brigade, mais arrivée à Cadenazzo, de se porter directement sur la Guardia.

La 27^e brigade, de suivre en réserve.

L'artillerie, soutenue par la cavalerie qui éclairait jusqu'au lac Majeur, avait été envoyée sur la rive droite du Tessin ; elle prit position à droite et à gauche de Progero.

Arrivé à Quartino, le colonel Bernasconi déploya le 2^e bataillon en tirailleurs à droite, le 8^e à la gauche, et gardant le 2^e en réserve, il marcha à l'attaque vers la Guardia. Arrivé à Cadenazzo, le Lt-colonel Hug déploya deux de ses compagnies en tirailleurs par groupes, puis, peu à peu en avançant, toute les compagnies du bataillon 74, gardant le demi-bataillon 75 en réserve.

Le feu ouvert à 10 heures cessa vers une heure, l'ennemi étant supposé battu.

Le corps du nord prit position au Monte Ceneri où son artillerie vint le rejoindre, l'ennemi vers Rivera.

Le défenseur avait commis quelques fautes ; ainsi, il n'avait pas fait surveiller le pied de la montagne et, par conséquent, n'apercevait pas les mouvements préparatoires de l'ennemi ; il n'avait pas protégé suffisamment sa 1^{re} batterie ; les deux autres n'avaient pas de soutien. L'assaillant avait placé ses batteries trop loin (*plus de 3000 m*). Elles n'auraient pu soutenir efficacement l'attaque ; les têtes de colonnes marchaient trop vite, elles n'auraient pu être soutenues à temps et auraient certainement été refoulées, si le combat eût été sérieux.

1^{er} [septembre]

Le défenseur dispose ses troupes sur trois lignes.

La 1^{re}, vers le point 460, trois bataillons en tirailleurs ;

La 2^e, trois bataillons en colonnes de division ;

La 3^e, 4 bataillons en réserve à hauteur de Rivera.

2 bataillons pour la défense de la route de Bironico à Isonne. Une batterie d'artillerie à l'Est et près de la route à hauteur du mont Tiogiorno. Une autre près de la route à l'Est de Rivera, et la 3^e à l'ouest de l'église de ce village.

Attaque. La 25^e brigade devait former la droite, la 26^e la gauche, la 27^e la réserve.

La division s'avance en colonne serrée sur la route ; n'ayant pas de cavalerie, ses éclaireurs étaient très rapprochés. L'ennemi, profitant habilement de la faute de son adversaire, ouvrit contre lui, à moins d'un kilomètre, le feu de sa première batterie.

Ce feu eût certainement été très meurtrier. La colonne dut rétrograder. Les batteries de la division n'étant pas encore attelées, il s'écoula plus d'une heure avant que l'une d'elle, ayant pris une position dominante, n'obligeât la 1^{re} batterie ennemie à la retraite. L'infanterie put alors commencer son mouvement. La batterie de 10, ayant pris position à une centaine de mètres à gauche de la batterie de 8, leurs feux éteignirent celui des batteries de l'ennemi qui, défendant le terrain pied à pied, se retira vers Bironico.

Le bataillon 25 venant d'Isonne n'avait pu forcer le passage, il avait été arrêté à 2 km à l'est de Bironico.

Le combat, commencé à 7 h 30, finissait à 10 heures.

Le même jour, deux des bataillons du sud se rendaient à Bellinzzone, deux à Lugano, pour être désarmés ; les manœuvres étaient terminées.

Observations générales

Manière de combattre. Les troupes ayant généralement suivi les prescriptions de l'ordre de la division N° 3, il y a seulement à ajouter que :

1° Les tirailleurs, d'abord peu nombreux, sont successivement renforcés ;

2° Que l'assaillant s'efforçait toujours de déborder les ailes de l'ennemi ;

3° Qu'il aimait les grands mouvements devant demander plusieurs jours pour leur exécution (Olivone, Isonne) ; mouvements mauvais en pays ennemi à moins d'être très supérieur en nombre ; dangereux même en pays ami contre un adversaire actif et résolu. Le défenseur se borna toujours à la défensive passive, il n'employa pas les embuscades.

Marches. Pour la marche, les hommes étaient sur quatre rangs et suivaient le côté droit de la route. Les Suisses sont bons marcheurs ⁵, mais la marche est un peu lente.

Habillement. La tunique d'infanterie, de même forme que la tunique française, est trop étriquée.

Coiffure. Le képi (*qui répond au shako français ; la casquette ou le bonnet de police est la coiffure de petite tenue*), en feutre, est de bonne qualité. Exposés à la pluie pendant tout un jour, il n'y en eut aucun de détériorés, ayant une espèce de visière sur le derrière, moins haut que le shako français, il semble préférable à celui-ci.

Chaussures. Les hommes fournissant leurs chaussures, il y a peu d'uniformité ; les uns emportent des bottes, d'autres des souliers avec de grandes guêtres en toile ou en drap. Les officiers sont en général partisans des souliers avec guêtres en toile pour l'été, en cuir pour l'hiver ; ils les préfèrent aux bottes.

Équipement. A peu près semblable à l'équipement français. La giberne est un peu plus grande. Chaque soldat est muni d'un sac à pain (espèce de musette), recouvert par un cuir qui met son contenu à l'abri de la pluie ; il se porte sur le côté gauche. La gourde, bouteille en verre, couverte en cuir, se porte sur le côté droit (elle doit être assez fragile).

Armement. L'infanterie est armée du fusil à répétition Vetterli, les carabiniers de la même arme, mais un peu plus courte et à double détente. Dans les marches, les manœuvres, les combats, la baïonnette, baïonnette quadrangulaire, était toujours fixée au bout du canon. Les canons de 8 cm sont en bronze, ceux de 10 en acier, toutes en pièces se chargeant par la culasse. Les affûts sont en tôle. Les pièces et les caissons sont attelés à 6 chevaux.

Campement. Les nouvelles tentes consistent en un carré de toile que porte chaque homme ; à ce carré on a ajouté un triangle, de manière qu'avec deux de ces toiles on forme une tente. Les officiers campaient sous des tentes semblables à celles des hommes. Les colonels commandant les brigades avaient de grandes tentes.

Marmites. L'infanterie a une petite marmite semblable à la marmite Bottéon. Elle pourrait servir pour trois hommes, mais ne sert généralement que pour deux. Elle a pour avantage de permettre à chaque homme de faire sa soupe en toute circonstance, de demander moins de temps que la grande marmite pour la

⁵ Très bons marcheurs dans la montagne et les sentiers, ils le sont moins sur les routes.

cuisson ; mais elle exige plus de bois, plus de temps pour faire les portions, plus d'hommes employés à la cuisine.

Vivres. Les réserves étaient assurées au moyen de marchés passés d'avance avec des fournisseurs (*les prix de la viande sont très élevés*). Bien que la ration fût très forte (*une ration de chocolat, 750 g de pain, 375 g de viande et demi-litre de vin par homme et par jour, de plus les légumes achetés par les hommes dont la solde journalière est de 45 cts*), certains soldats se plaignaient ; mais cela provenait de ce que, faisant la soupe le soir, ils ne gardaient rien pour le lendemain.

Instruction. Les officiers et les soldats connaissent et mettent très bien en pratique les règles du combat en tirailleurs.

En résumé, la 9^e division est une bonne division, largement instruite pour l'attaque et la défense dans les pays de montagne.

Berne, le 8 septembre 1874
[Frayermouth]

SHD/T, 7 N 1579, 1877

D'Aiguy au Ministre de la Guerre

Berne, le 5 juillet 1877

N° 17

(Premières dispositions prises en vue des manœuvres de la 5^e division)

[...] Le colonel Rothpletz, qui va diriger les manœuvres prochaines de la 5^e division, s'occupe dès maintenant de l'envoi des ordres pour le rassemblement des troupes ; il a publié une instruction sur le service de sûreté en campagne pour l'infanterie et la cavalerie ; dès qu'elle me sera parvenue, je m'empresse-
rai d'en envoyer un exemplaire à Votre Excellence. Ces manœuvres seront précédées, à l'instar de ce qui se pratique pour les écoles de recrues, d'une école préparatoire des cadres. Cette école durera, pour l'état-major de la division, du 4 au 14 septembre ; pour les états-majors des brigades et des régiments du 5 au 14 et, pour les états-majors des bataillons, les cadres et la troupe, du 7 au 14. Tous les bataillons d'infanterie entreront en ligne le 15 à Brugg et prendront leurs cantonnements pour les manœuvres. Les arbitres sont aussi désignés ; ils sont au nombre de trois, dont un président, plus un colonel suppléant. Le président est le colonel Siegfried, chef du Bureau d'Etat-major fédéral. Je me rendrai prochainement à Aarau, pour me présenter au colonel Rothpletz. [...]

[d'Aiguy]

SHD/T, 7 N 1579, 1877

D'Aiguy au Ministre de la Guerre

Berne, le 5 septembre 1877

N° 20

(Manœuvres de la 1^{re} brigade)

Monsieur le Ministre,

Avant de me rendre aux manœuvres de la 5^e division, manœuvres dont les exercices préparatoires commencent le 4, il m'a paru intéressant de suivre, pendant quelques jours, celles de la 1^{re} brigade de la 1^{re} division, établie à Bière.

La place de Bière se compose de deux casernes, séparées par un pavillon destiné aux officiers ; derrière ces bâtiments se trouvent de nombreuses écuries, un manège spacieux et une cantine pour les officiers ; devant, s'étend un polygone mesurant à peu près 1800 m de longueur, dans la direction est-ouest, sur 8 à 900 m de largeur, du nord au sud. Chaque caserne peut recevoir un bataillon sur le pied de guerre, ou un bataillon et demi sur le pied de paix. Le polygone, situé sur un plateau, est dans de bonnes conditions de terrain ; il est susceptible d'être augmenté de 8 à 900 m dans le sens de la longueur. L'importance de la position de Bière est considérablement diminuée par suite de l'absence de toute voie ferrée réunissant cette place aux autres points principaux du territoire * ; la station d'Allaman, sur la ligne Genève – Lausanne, est la plus rapprochée ; mais la route fait de longs circuits, et les moyens de transport sont rares.

Pressé par le temps, je n'ai pu assister qu'à trois manœuvres. Le régiment d'artillerie N° 3, comprenant les batteries 5 et 6 de 8 cm, a exécuté un tir par échelon. Les batteries ont débuté par prendre position en arrière d'un pli du terrain ; l'une d'elles a ouvert le feu à 2600 m sur une série de panneau en bois, représentant une pièce d'artillerie, accompagnée de deux servants et de deux cavaliers placés en arrière ; chaque pièce a tiré deux obus. Pendant ce tir, la seconde batterie est allée s'établir à 100 m plus près, sur la gauche, et a commencé le feu dans les mêmes conditions, et ainsi de suite, en alternant, jusqu'à la distance d'environ 1200 m ; à ce moment, le tir à shrapnells a succédé au tir à obus.

Les batteries ont fait preuve d'une assez ** grande mobilité dans les mouvements, mais la mise en batterie est lente ; on emploie trop de temps à ouvrir le feu. Les officiers rectifient bien le tir et commandent avec calme ; les caissons

* La ligne Bière-Apple-Morges (BAM) n'existe pas encore.

** Le terme « assez », suscrit, a été ajouté ultérieurement par d'Aiguy.

de réserve ont été bien abrités à chaque position. Le tir des shrapnells a été particulièrement bon, bien que les munitions aient laissé parfois à désirer : quatre shrapnells ont éclaté en sortant de la bouche, rendant ainsi dangereuse la situation de l'échelon placé en avant.

Pendant la durée de ce tir, on a pris successivement pour buts : des pièces d'artillerie de 2600 à 1800 m ; des panneaux représentant des pelotons de cavalerie, de 1800 à 1200 m ; à partir de cette dernière distance, le tir des shrapnells a été dirigé sur des panneaux figurant des sections d'infanterie debout et sur deux rangs : les distances choisies pour le tir étaient inconnues, autant du moins qu'elles peuvent l'être sur un polygone.

Le tir terminé, je me suis rendu à l'emplacement des cibles. Sur six pièces d'artillerie, trois ont été atteintes au moyeu de l'une des roues et à l'essieu, une quatrième l'a été à la crosse ; quelques servants et trois chevaux ont reçu des éclats ; la cavalerie a reçu d'assez nombreux éclats, mais les panneaux, représentant l'infanterie, ont été littéralement broyés, surtout au second rang.

En résumé, le tir à obus a manqué de précision ; le tir des shrapnells seul a été excellent. Néanmoins, si l'on considère les conditions d'instruction de l'armée suisse, les résultats sont très satisfaisants. Je joins aux annexes les divers tableaux en usage pour le relevé du tir ; ces tableaux contiennent les explications nécessaires à leur établissement ; une instruction générale les accompagne.

A Bière, comme à Frauenfeld, j'ai pu constater combien la vis, dont j'ai parlé dans mon dernier rapport*, se dégrade vite, par suite de l'obligation où l'on se trouve de la resserrer souvent.

Le tir a été suivi d'exercices de l'école de batterie, et enfin d'un défilé. Sans faire preuve d'une grande précision dans les mouvements, l'artillerie a exécuté ces manœuvres d'une manière très convenable. Il a été fait, dans ces exercices, l'application de la nouvelle école de batterie, dont l'édition française n'a pas encore paru.

Aux exercices de l'artillerie ont succédé ceux du régiment d'infanterie N° 1, composé de quatre bataillons de fusiliers : N° 1, 2, 3 et 98. Ce régiment a deux de ses bataillons casernés, les deux autres sont cantonnés à Bière même et à Ballens. Le régiment N° 2, comprenant trois bataillons de fusiliers N° 4, 5, 6, est cantonné à Mollens et aux villages environnants de Montricher et de Pampigny. Les bataillons ont un effectif moyen de 530 à 540 hommes ; chaque compagnie présente un effectif de 130 hommes environ. Ces troupes exécutent, dans ce moment, l'école de régiment d'après un règlement provisoire qui sera

* Il s'agit de la vis qui fixe le manchon fileté sur le noyau creux de la vis de fermeture du système de fermeture des canons. Sortant fréquemment de son écrou, elle doit être constamment resserrée, ce qui entraîne une importante usure. SHD/T, 7 N 1579, 1877, Rapport N° 19, pp. 22-23.

vraisemblablement adopté ; j'en joins un exemplaire au présent rapport. Les principes en sont tirés de l'école de bataillon ; ils rappellent beaucoup ceux adoptés en France.

La principale manœuvre que j'ai vu exécuter consiste à faire prendre au régiment la formation de la colonne double, chaque bataillon étant lui-même en colonne double ; les compagnies sont en colonne de compagnie. C'est de cette formation que partent les mouvements. Au lieu d'être une simple colonne de rassemblement, la colonne double devient dans ce cas, et colonne de rassemblement, et colonne de manœuvre. Le régiment étant ainsi formé, les deux bataillons de tête se mettent en marche vers la droite et vers la gauche, jusqu'à la distance de 300 m ; arrivés à ce point, ils s'arrêtent et envoient à 100 m plus loin deux compagnies par bataillon, lesquelles déploient leurs tirailleurs à 100 m plus en avant, de manière à couvrir un espace de 150 m. Les tirailleurs conservent leurs soutiens derrière leur centre, mais les réserves, composées chacune de deux compagnies en colonne de compagnie, appuient à droite et à gauche, pour s'établir en arrière des ailes de la ligne, de façon à pouvoir renforcer ou étendre celles-ci. Les deux bataillons de réserve forment une ligne de colonnes de compagnie.

Telle est la formation de combat. Elle peut se prendre en partant, soit de la colonne simple, soit de la colonne de rassemblement (les bataillons étant sur une même ligne), soit de la colonne de rassemblement (ou colonne double). Le règlement provisoire contient, outre la description des mouvements de régiment et de brigade, des prescriptions sur la composition des corps de troupes supérieurs au bataillon et des divers échelons de voitures ; des règles sur la transmission des ordres et des rapports ; quelques prescriptions concernant l'artillerie, entre autres que cette arme n'est ordinairement protégée que par les troupes voisines, sans avoir un soutien particulier ; et enfin les formations pour l'inspection.

L'application de ce règlement, nouveau pour les officiers comme pour la troupe, a naturellement amené un peu d'indécision dans l'exécution ; cependant, les soldats sont très promptement parvenus à se le rendre familier. Le mouvement, que j'ai décrit plus haut, a été répété souvent ; le jeu des échelons, dans les différentes phases du combat, a dû être remis au lendemain, jour de la manœuvre avec armes combinées. Dans la formation de combat, il semble que les distances, qui séparent les échelons, sont un peu faibles ; les soutiens et les réserves offriraient un but facile à l'artillerie ennemie.

La manœuvre avec armes combinées a eu lieu dans les conditions suivantes. Une division d'armée suisse occupe la ligne Yverdon – Cossonay. La 1^{re} brigade, pour couvrir sa gauche, a détaché un régiment d'infanterie, qui est cantonné dans les villages de l'Isle, Pampigny et Montricher.

Le 30 août, le grand quartier général, ayant appris qu'il est possible qu'une colonne ennemie tente le passage de la frontière par les routes de la Faucille ou des Rousses, envoie l'ordre au divisionnaire, qui s'est transporté à Cossonay, de se garder soigneusement sur sa gauche et, au besoin, de pousser une forte reconnaissance sur les routes qui longent le pied du Jura, dans la direction de Bière et de la conduire de manière à obliger l'ennemi à déployer toutes les forces dont il dispose.

Le 2^e régiment d'infanterie (bataillons 4, 5 et 6), auquel est adjoint une batterie d'artillerie, est chargé de faire cette reconnaissance. Les bataillons seront réunis le 31 août à 8 heures du matin, dans les environs de Villars-Bozon, à peu près à la cote 666,5 de la carte au 1/25 000 (voir cette carte aux annexes). Afin d'éviter les mouvements trop excentriques, l'action doit se concentrer sur la route de l'Isle à Ballens. La route du pied de la montagne doit être laissée complètement de côté.

Le 1^{er} régiment d'infanterie, auquel est adjoint, pour la manœuvre, une batterie du 3^e régiment d'artillerie, représente l'avant-garde d'un corps ennemi, qui a franchi la frontière suisse par la route des Rousses. Cette avant-garde ne doit pas être appuyée par sa division, et n'a d'autre but que de tromper l'armée suisse sur les points où se présenteront les colonnes ennemies. En conséquence, elle a pour instruction de se porter le long du pied du Jura, d'occuper, s'il est possible, le plateau et la place d'armes de Bière et de continuer son mouvement dans la direction de l'Isle, jusqu'à ce qu'elle rencontre des forces ennemies, qui l'obligent à battre en retraite, ce qu'elle fera par la même route.

Les bataillons 1, 2, 3 et 98 et la batterie N° 5 seront réunies à 8 heures du matin, le 31 août, au moulin de la Gollie, sur la route de Ballens à l'Isle.

Tel était le programme général de la manœuvre. Je me suis occupé d'abord de la marche du 1^{er} régiment et de la batterie, partant de Bière. La colonne a suivi une seule route, celle de Bière à l'Isle, la route au pied du Jura devant rester entièrement libre. Les mesures de sûreté n'ont été prises qu'au moment où la tête de colonne a atteint le pont en bois jeté sur le Veyron, près du moulin de la Gollie. Ces mesures étaient les suivantes : un bataillon d'avant-garde, détachant à 200 m environ une compagnie suivie d'une section d'artillerie ; derrière le gros de l'avant-garde (3 compagnies) marchait le reste de la batterie ; la colonne se composait donc de trois bataillons ; on n'a pas envoyé de troupes sur les flancs de la colonne. En approchant des hauteurs situées entre Mollens et le Veyron, vers la cote 681,5, la compagnie de tête s'est couverte d'une ligne de tirailleurs ; et alors seulement, deux compagnies du gros ont été portées en avant, sur chaque flanc ; ces compagnies se sont aussi fait précéder d'une chaîne de tirailleurs.

Les tirailleurs avaient à peine gravi les pentes, que l'artillerie ennemie a ouvert le feu ; la section d'artillerie, attachée à la tête d'avant-garde, a pris aussitôt position sur le chemin qui, de la cote 681,5, se dirige sur Mollens, et a répondu au feu de l'ennemi, tandis que les tirailleurs gagnaient du terrain en avant et vers la gauche, en franchissant la partie supérieure de l'Etrembloz. La colonne s'était arrêtée en arrière des crêtes, au-delà du pont de la Gollie. Les troupes venant de Bière étaient commandées par le colonel Grand, l'ennemi par le commandant Gaulis, en l'absence du colonel de Guimps empêché.

Le commandant Gaulis avait envoyé toute sa batterie, transportant sur les caissons et les chevaux un peloton d'infanterie, avec mission de s'établir sur les mamelons A et B situés entre l'Etrembloz et La Malagne, deux très petits ruisseaux, qui se jettent dans le Veyron. La position AB est très bonne ; l'artillerie y était masquée par un rideau assez épais de taillis, et avait pris position en arrière de la crête sud du mamelon. La batterie avait été envoyée ainsi sans autre soutien, le régiment se trouvant encore à 2 km de là, et ne se mettant que lentement en mouvement. Cette manœuvre, malgré sa témérité, a réussi à tromper l'adversaire ; une faute grave a d'ailleurs été commise de part et d'autre, à ce qu'il me semble.

Si l'on considère le terrain, les mamelons, occupés par le corps du nord, forment une bonne ligne de défense avec le mamelon C. Le mamelon du Monnod, s'il ne la dominait pas, était au moins de niveau avec la batterie du commandant Gaulis, et la débordait même un peu. Il est bon de faire remarquer qu'à ce moment de l'action, le corps du sud s'était étendu vers la gauche, presque parallèlement à la ligne formée par les trois mamelons ; sa réserve s'était rapprochée, en s'établissant dans le petit ravin de l'Etrembloz. Le commandant Gaulis, se basant sur une phrase des instructions particulières qu'ils avaient reçues (que ses éclaireurs ne devaient pas dépasser l'Etrembloz), en a conclu que ses troupes, même l'action engagée, ne pouvaient occuper le Monnod. D'autre part, le colonel Grand, après avoir fait avancer vers sa droite un bataillon en colonne serrée, par la seule route de l'Isle, sous le feu de l'artillerie ennemie, alors qu'il pouvait, en profitant des pentes du terrain, dissimuler ce mouvement, n'a pas exigé que ce bataillon, une fois dans l'ordre de combat, avançât rapidement, et vînt s'établir sur le mamelon du Monnod, alors complètement inoccupé ainsi que ses abords bien au loin.

Cette erreur a empêché l'artillerie de s'y établir, ce qui aurait aussitôt déterminé la retraite de la batterie ennemie, empêché le déploiement du régiment du nord, lequel était seulement en marche pour rejoindre son artillerie et prendre part à l'action, et qui, dans ce cas, n'aurait même pu profiter des quelques avantages que lui offrait le terrain. Ce n'est qu'après une heure environ de combat qu'enfin le Monnod a été occupé par les troupes du sud, et par la batte-

rie tout entière, qui est venue s'établir en arrière des crêtes, dans une position remarquablement belle par rapport au terrain occupé par l'ennemi. Cette prise de possession tardive a eu pour résultat de faire évacuer les mamelons A et B par l'artillerie de l'ennemi, dont la batterie est allée se placer à 2000 m plus loin, sur les pentes de Montricher, le terrain n'offrant pas d'autres position favorable.

Pendant ce temps, l'infanterie du nord était entrée en ligne et prenait position sur les hauteurs A, B et C ; mais, battue en flanc par la batterie du Monnod, attaquée de front et de flanc par l'infanterie ennemie, elle dut bientôt céder à celle-ci sa propre ligne de défense. Dès ce moment, grâce à la position dominante occupée par le corps du sud, l'armée du nord, prise en écharpe par l'artillerie ennemie, n'avait plus qu'à battre en retraite, en profitant des haies et de quelques plis du terrain, pour arrêter le plus possible la poursuite. Cette partie de l'action s'est beaucoup trop prolongée ; ne pouvant, dans ces sortes de manœuvres, tenir compte de la mortalité et du moral des troupes, il semble qu'une position telle que celle que j'ai essayé de décrire, devrait dans tous les cas déterminer la retraite de l'adversaire. Ce rôle revenait évidemment aux arbitres qui, d'ailleurs, se sont contentés d'observer, sans faire usage des droits qui leur sont dévolus, chaque fois qu'une invraisemblance par trop choquante se produit. Le corps du sud a continué la poursuite jusqu'au ruisseau de La Malagne, laissant son artillerie répondre du Monnod à la batterie établie à Montricher.

En résumé :

1° Les deux corps du nord et du sud ne s'étaient pas fait éclairer d'assez loin, pour pouvoir prendre à temps des dispositions en rapport avec la situation de leur adversaire.

2° Le corps du nord, en occupant la ligne ABC, présentait le flanc à l'ennemi ; le vice de cette disposition n'a pas même été corrigé par la présence de fortes réserves en arrière de l'aile la plus menacée. Il semble que le commandant de ce corps se soit laissé séduire, dans son étude préliminaire de la carte, par la symétrie que présentent les accidents du terrain en cet endroit.

3° Le commandant du corps du sud n'a pas su profiter à temps de la faute commise par son adversaire, en s'emparant dès le début de la position du Monnod, ce qui lui assurait le succès en deux fois moins de temps qu'il n'a dû en employer pour obliger l'ennemi à la retraite.

4° Les lignes de tirailleurs ont été mal conduites, les officiers manquant d'initiative, les cadres encore plus, et les hommes ne cherchant jamais à mettre à profit les accidents du terrain, pour se dissimuler aux vues de l'ennemi.

5° Il a été donné infiniment trop d'importance aux attaques de front, et les attaques de flanc ont été presque constamment négligées des deux côtés.

6° L'enlèvement des positions ABC par le corps du sud n'a pas été fait à la baïonnette, comme il était indispensable de le faire ; dans l'armée suisse, d'ailleurs, on n'admet pas comme possible une charge à la baïonnette, alors même qu'on se trouve très rapproché d'un ennemi qui tient encore, quoique ébranlé par le feu.

7° Les munitions se sont épuisées trop tôt dans l'infanterie (il est vrai que chaque homme n'avait que 10 cartouches) ; le feu n'a pas reçu de direction de la part des officiers ni des gradés, l'homme restait juge de son emploi ; aussi, n'ai-je pas vu une seule fois modifier la hausse de la troupe.

8° Les réserves de part et d'autre ont été bien ménagées et constamment abritées.

9° L'artillerie a très bien manœuvré ; les positions étaient rapidement reconnues et choisies avec discernement ; le feu, très bien conduit, a été ouvert avec une rapidité qui contrastait avec la lenteur du tir à la cible, ce qui paraît prouver que les pointeurs ne visaient pas avec tout le soin voulu (chaque pièce était munie de 20 coups).

10° La marche des troupes a été bonne, deux hommes seulement sont restés en arrière.

J'ai signalé, dans le cours de cette narration, les fautes commises pendant le combat au point de vue de la valeur des accidents du terrain ; il est bon d'ajouter que c'est la première fois, depuis la nouvelle organisation militaire, que de semblables manœuvres ont lieu. Les colonnes n'étaient pas suivies de leurs trains de ligne ; un seul chariot de blessés les accompagnait.

La critique n'a pas été faite sur le terrain ; elle a dû se faire par écrit, pour être transmise hiérarchiquement de grade à grade.

Il m'a été dit par tous les chefs de bataillon que la majorité de leurs hommes a demandé à porter, pour les manœuvres, le soulier qu'ils sont autorisés à posséder concurremment avec la botte ; celle-ci est loin de rencontrer beaucoup de partisans dans la Suisse française.

Le chef du Département militaire et le colonel Feiss, chef d'arme de l'Infanterie, assistaient à la manœuvre. [...]

[d'Aiguy]

SHD/T, 7 N 1579, 1877

D'Aiguy au Ministre de la Guerre

Berne, le 20 octobre 1877

N° 21, première partie

Manœuvres de la 5^e division (première partie)

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence le rapport suivant sur les manœuvres de la 5^e division fédérale. Je diviserai mon travail en deux parties, comme l'ont été les manœuvres elles-mêmes : exercices préparatoires, manœuvres de la division.

Exercices préparatoires

J'ai suivi les exercices de la 10^e brigade (colonel Saxer), dont le siège était à Aarau. Les troupes étaient casernées à Aarau et cantonnées dans les villages de Lenzbourg, Suhr, etc., tous sur la rive droite de l'Aar. Les premiers jours d'instruction ont été consacrés aux exercices de combat de compagnie, auxquels ont succédé ceux de bataillon, de régiment et de brigade. Les manœuvres de compagnie et celles de bataillon s'effectuaient dans les environs des lieux où les troupes étaient établies ; les autres exercices nécessitaient souvent d'assez longues marches, pour que le rassemblement pût se produire. Le colonel-brigadier Saxer assistait aux exercices de détail des troupes d'Aarau, pendant que son chef d'état-major (du grade de major) surveillait ceux d'une autre portion quelconque. A son retour, ce dernier rendait compte à son chef de la manière dont la manœuvre avait été exécutée. En outre, le colonel-divisionnaire, établi à Brugg, envoyait chaque jour son chef d'état-major, le major Colombi, à la 10^e brigade, et le capitaine d'état-major Isler à la 9^e. Ces deux officiers avaient pour mission de se rendre auprès de telle ou telle troupe, pour en suivre les exercices ; ils transmettaient ensuite au divisionnaire les observations qu'ils avaient faites.

Les chefs de brigade avaient dû soumettre, dès le début, au quartier général chacune de leurs hypothèses de combat ; ces pièces leur revenaient approuvées ou rectifiées par les soins du divisionnaire ou de son état-major. Il est bon de rappeler ici que les deux officiers composant l'état-major proprement dit du colonel Rothpletz ont l'un et l'autre servi pendant un an, d'une manière effective,

dans un régiment allemand. Le major Colombi commandait une compagnie d'un régiment de la Garde, mais dans les exercices seulement.

Pour plus de clarté, je détaillerai successivement chaque journée.

10 septembre

L'ordre suivant devait être exécuté par le bataillon de carabiniers N° 5 (je traduirai de manière à laisser aux ordres leur caractère propre) :

«Bataillon de carabiniers, détachement de droite de la 10^e brigade, marchant sur la ligne Lostorf – Ober Gösgen – Däniken, contre une avant-garde ennemie. L'ennemi sera représenté par une compagnie du bataillon ; les compagnies 2, 3, 4 passant par le pont d'Aarau, se dirigeront par Unter Erlisbach vers Stüsslingen. Attaque et combat. Départ du bataillon à 8 heures du matin ; arrivée probable à Stüsslingen à 10 heures. »

(Des cartes au 1/25 000, épreuves non revues et faites à la hâte en vue des manœuvres, sont jointes aux annexes).

La compagnie N° 1 du bataillon était établie près de l'église de Lostorf (cote 452), et défendait le mouvement de terrain sur lequel cette église est bâtie. Les trois compagnies, formant détachement de droite de l'adversaire, après avoir dépassé Stüsslingen, sont venues prendre position en arrière des crêtes du mouvement de terrain opposé, près de Weid, à l'est de Lostorf. Le chef du bataillon commandait personnellement ce détachement ; il résolut d'attaquer l'ennemi de front avec une compagnie, chargée de l'occuper, et de le tourner par sa gauche avec les deux autres. Il n'était pas conservé de réserve.

Les tirailleurs de la compagnie de front, se servant assez habilement des dernières maisons de Lostorf et des arbres bordant le petit ruisseau qui coule au fond d'un vallon, à pentes très douces du côté de l'assaillant, ont ouvert le feu pendant que leur groupe extrême de gauche s'avancait jusqu'au pied de l'église, vers les pentes sud-est de la position.

Assez longtemps après, les deux compagnies chargées de tourner l'ennemi ont franchi le village de Lostorf et sont descendues dans le vallon, espace entièrement découvert, tranquillement, en ordre compact, quoique en désordre, sans éclaireurs ni tirailleurs pour les couvrir ; elles durent recommencer le mouvement, qui cette fois s'est mieux effectué.

La position ennemie conquise, la compagnie qui la défendait s'est repliée par échelon sur le mouvement de terrain situé en arrière, au sud-ouest. Attaquée de nouveau par l'aile droite de l'adversaire, tandis que la gauche et le centre repondaient à son feu, elle s'est définitivement retirée, et l'ordre a été donné de cesser le combat.

La critique, comme en général à la suite de chaque manœuvre, s'est faite sur le terrain même ; mais le colonel Saxer m'a prié de ne pas y assister, pour laisser le commandant libre dans ses appréciations.

Cette manœuvre, en dehors des fautes particulières que je viens de signaler, présente des défauts de détail que j'ai retrouvés dans tous les exercices suivants, y compris ceux de la division ; aussi, pour ne pas me répéter et trop allonger ce rapport, je terminerai par des observations générales, ne signalant dans chaque manœuvre, autant que possible, que les erreurs qui lui doivent être particulièrement attribuées.

Nuit du 10 au 11 septembre

Le colonel Saxer, m'ayant averti qu'il avait l'intention de faire sonner la générale pendant la nuit, nous nous sommes rendus au corps de garde de la caserne à 2 h 55 ; le trompette seul fut réveillé et, à 3 heures, la générale se faisait entendre. Les becs de gaz furent aussitôt allumés partout ; à 3 h 05, une centaine d'hommes d'infanterie descendaient dans la cour, entièrement armés et équipés ; à 3 h 15, le bataillon entier des carabiniers était sous les armes, et l'appel fait en comptant les files. Les guides et les aspirants-officiers de la cavalerie étaient à cheval à 3 h 10, sans paquetage, il est vrai, et partaient dans la direction indiquée par le colonel Saxer. A 3 h 20, le bataillon se mettait à son tour en mouvement. Ce rassemblement s'est donc effectué avec une grande rapidité ; il faut ajouter qu'on y exerce les soldats dans toutes les écoles, ce qui a le grand avantage de les habituer à tout préparer la veille, comme s'ils devaient se mettre en route le lendemain. Mais je crois devoir insister sur ce fait que l'ordre était complètement ignoré ; à 3 h 10, le chef du bataillon des carabiniers recevait sous pli l'ordre de marche, étudiait la carte et prenait ses dispositions.

L'ennemi était signalé dans la direction d'Entfelden, et il s'agissait de s'emparer avant lui de l'important passage du Distelberg, au sud d'Aarau. Le bataillon cantonné à Entfelden, mis sur pied à la même heure que celui d'Aarau, représentait l'ennemi. Des exercices analogues avaient lieu en même temps dans tous les détachements.

Les aspirants-officiers ont très mal éclairé ; ils se tenaient à quelques centaines de mètres de l'infanterie et ne sont pas parvenus à découvrir à temps l'ennemi. C'est cependant à 800 m au plus des carabiniers que le colonel et moi avons rencontré l'infanterie d'Entfelden, marchant à rangs serrés, en ordre, mais sans se faire couvrir, ni en avant, ni sur les flancs. Les carabiniers, au reste, ne se sont fait précéder que par quelques hommes, qui suivaient les bords de la route, laissant par conséquent leurs flancs à découvert. Le colonel a relevé ces erreurs, mais sans faire comprendre qu'il est plus important de s'éclairer au loin la nuit que le jour, puisqu'alors les surprises sont plus faciles, que le désordre

se met plus vite dans les rangs et qu'il faut plus de temps en toutes choses. La manœuvre s'est ainsi bornée à quelques coups de fusil, après que le bataillon d'Entfelden, forcé de rétrograder, eût pris position en arrière de la Suhr, à l'entrée d'Ober Entfelden.

11 septembre

Malgré l'alerte de la nuit, la manœuvre de bataillon eut lieu à midi. Voici quelle en était l'idée générale.

«Une division de l'ouest est en marche de Olten sur Aarau. L'avant-garde, composée d'un bataillon, a occupé la hauteur de Eich (au sud de Gretzenbach). Une division de l'est, venant d'Aarau et de Suhr à la rencontre de la première, cherche à prendre la position d'Eich et à repousser l'ennemi. Départ du 19^e régiment de Suhr à midi. Commencement du combat à 2 heures. »

L'ennemi était représenté par deux bataillons. Cette manœuvre a été la meilleure parmi celles du cours préparatoire.

Le bataillon occupant la position d'Eich était commandé par le major Régnier, avocat de profession, et qui a très bien opéré. Il a débuté par reconnaître le terrain avec tous les capitaines de son bataillon, pendant que des patrouilles allaient à la recherche de l'ennemi ; et ce n'est que d'après les indications de ces patrouilles qu'il a pris ses dispositions. Il s'attendait à être attaqué sur sa droite, par les bois de Grod ; aussi avait-il établi deux compagnies de réserve derrière l'aile qu'il considérait comme la plus menacée ; mais, malgré les renseignements recueillis, il n'a placé cette réserve en ce point que lorsque le combat a été assez bien dessiné, pour lui faire comprendre d'une façon certaine de quel côté était réellement dirigée l'attaque principale. Le front de la position était en effet difficile à aborder ; l'ennemi se contenta de maintenir l'adversaire de ce côté, et la partie intéressante du combat se développa à droite.

L'ennemi, supérieur en nombre, qui, à la faveur des bois, avait pu s'approcher beaucoup et sans danger de l'aile droite de la défense, ne tarda pas à obliger le commandant Régnier à la retraite. Elle s'opéra du côté de Däniken, afin que l'ennemi, maître des hauteurs, ne vînt pas s'emparer de la route et couper le commandant Régnier de sa division. Cependant, ce bataillon, avant-garde d'une division qui suivait une route constamment dominée sur sa droite, aurait mieux fait de se retirer par les hauteurs. Il aurait pu, de cette façon, prolonger sa résistance et garantir le flanc droit de la division dont il dépendait, côté qui, d'après la nature du terrain, était certainement le plus vulnérable.

L'ennemi aurait pu, grâce aux bois et aux mouvements du terrain, arriver brusquement sur le flanc de la position et atteindre plus rapidement le but qu'il se proposait. C'est un avantage qu'il a perdu, en sortant trop tôt des bois qui l'avaient tout d'abord soustrait aux vues de l'adversaire.

13 septembre

La journée du 12 a été consacrée au repos des troupes. J'en ai profité pour visiter les bâtiments militaires. Ils comprennent une caserne pouvant recevoir un bataillon sur le pied de guerre ; des écuries pour un escadron ; une caserne qui s'élève dans ce moment et qui est destiné à la cavalerie ; un arsenal contenant quelques armes à répétition, 900 fusils ancien modèle, mais se chargeant par la culasse (fusils transformés) et deux batteries de 8,4 cm; enfin une fonderie civile, qui essaie actuellement de couler une pièce de 15 cm; elle a déjà livré à l'armée quelques pièces se chargeant par la culasse, à l'usage des écoles de cadets. Elle n'a d'ailleurs qu'une très médiocre importance comme installation ; avant l'introduction dans les armées des pièces nouvelles, cet établissement avait, paraît-il, malgré l'exiguïté de son matériel, fondu un nombre de pièces assez considérable, tant pour la Suisse que pour l'étranger.

Voici l'idée générale pour la manœuvre exécuté le 13.

«La ligne Schönenwerd – Gretzenbach – Safenwil est occupée par les troupes d'une division dite de l'est. Pour défendre les approches de l'Aar près d'Aarau, le 19^e régiment reçoit l'ordre de s'emparer du col de Staffelegg. Le bataillon N° 56 (du corps de l'ouest) occupe Küttigen et le défilé en avant du Staffelegg. Les bataillons 55 et 57 sortent d'Aarau et cherchent à forcer le défilé, pour occuper le col. »

L'ennemi avait pris de bonnes dispositions de défense du défilé : une ligne de tirailleurs était placée en arrière du petit ruisseau, le Hohenbach, qui coupe la route du Staffelegg ; le pont barré par des poutrelles, était supposé détruit ; à gauche, d'autres tirailleurs occupaient la lisière des bois qui couvrent le Homberg. La droite du défilé est inaccessible, se composant d'une paroi presque verticale de roches sablonneuses ; cependant, l'ennemi pouvait en occuper la sommité et menacer de là les soutiens placés en arrière de l'entrée du défilé. La réserve avait été établie derrière le mouvement de terrain coté 623, au-dessus du grand crochet que forme la route, de l'est à l'ouest. C'était un peu loin : le crochet même de la route offrait un abri sûr et plus à portée de la première ligne.

Les bataillons de l'est, mal éclairés, se sont avancés en masse beaucoup trop près de l'ennemi ; ils avaient d'ailleurs marché sans précautions de sûreté, précédés de quelques hommes seulement. Le major qui les commandait, après avoir étudié la position de l'ennemi, résolut de la tourner par les pentes même du Homberg, tout en simulant une attaque de front ; mais, soit que l'ordre ait été mal donné ou mal compris, le bataillon, chargé de cette mission, fut conduit par son adjudant jusqu'au sommet du Homberg et ne put plus prendre part à l'action.

L'attaque, ne comptant plus qu'un bataillon, n'en a pas moins successivement forcé le défilé et, contre toute vraisemblance, délogé le bataillon ennemi d'une

position des plus fortes, dont il pouvait balayer de ses feux toutes les approches. Je laisse de côté les fautes de détail, parce qu'elles se reproduisent invariablement à chaque manœuvre ; comme je l'ai dit, elles prendront place dans la critique générale.

14 septembre

Les exercices préparatoires se sont terminés par une manœuvre de régiment contre régiment. L'ordre pour la journée était le suivant :

« Idée générale. *Une division venant du Jura (division de l'ouest, lt-colonel Marti) occupe Aarau. Une division suisse (division de l'est, lt-colonel Tanner) se rassemble près de Mellingen.*

Idée spéciale pour la division de l'ouest. *La division de l'ouest envoie un régiment d'infanterie (N° 19) et le bataillon de carabiniers contre les lignes de l'Aar et de la Bünz, pour reconnaître l'ennemi et empêcher sa concentration.*

Idée spéciale pour la division de l'est. *La division de l'est envoie le régiment N° 20 à la rencontre de l'ennemi pour le reconnaître. Ayant affaire à des forces supérieures, le détachement a dû se retirer derrière l'Aar, entre Lenzbourg et Niederlenz ; il se maintiendra dans cette position avec la dernière énergie.*

Le combat commencera à 11 heures. »

La position Lenzbourg – Niederlenz est très belle. Assez élevée pour battre le terrain au loin, elle est de plus défendue par l'Aar et ses dérivations et par un petit canal. Les bords de ces cours d'eau sont couverts d'arbres et de haies ; plusieurs maisons ou scieries s'y trouvent établies ; des ponceaux, au nombre de quatre, en permettent le passage.

La ligne du chemin de fer d'une part, et les maisons situées au bas de l'Alt-Feld d'autre part, limitaient le champ d'action des deux troupes opposées (cette ligne de chemin de fer est nouvellement ouverte ; elle conduit de Zofingue à Baden par Lenzbourg).

Le régiment de l'est occupait le bois de Lindwald et spécialement sa pointe ouest ; mais le lt-colonel Tanner, qui le commandait, a commis la faute de dépasser vers sa droite la limite assignée à la manœuvre, en envoyant une compagnie du côté de la pointe nord-ouest du Lindwald, à une distance d'au moins 600 m du bataillon dont elle dépendait, sans soutien, sans liaison. C'est cette compagnie qui, la première, a ouvert le feu contre les tirailleurs d'un bataillon débouchant du village de Niederlenz.

Pendant ce temps, le front de la position était attaqué par les tirailleurs d'un second bataillon ; ce dernier occupait les bords de l'Aa et du canal, que l'ennemi n'avait pas cru devoir défendre, au moins pendant quelque temps, ne serait-ce que pour retarder la marche de l'ennemi ; les troupes placées en cet endroit

eussent pu facilement se retirer sous la protection de celles qui occupaient les pentes de la position.

Un troisième bataillon se tenait en réserve derrière le mamelon coté 413, au Lenzhardfeld ; enfin le bataillon de carabiniers, arrêté trop longtemps en arrière de l'angle sud de la forêt du Lenzhard, s'est présenté trop tard pour soutenir, au moment voulu, les efforts du corps de l'ouest.

La compagnie ennemie, placée à l'extrémité droite du Lindwald, fut attaquée successivement par deux compagnies. Ne croyant pas devoir céder la lisière du bois à ses adversaires, une discussion s'éleva entre les soldats et les officiers des deux côtés. Le colonel Saxer fit retirer l'assaillant et recommencer l'attaque ; après quoi, la compagnie de l'est reçut l'ordre de se rapprocher de son bataillon.

La pointe ouest du Lindwald fut abandonnée presque sans résistance, et toute l'action se concentra dans l'étroit espace, nommé le Schützenmatt, où toutes les troupes se réunirent pour se livrer à une fusillade sans nom, les tirailleurs étant sur cinq, six et même sept rangs ; c'est en somme dans ce terrain plat, sans couverts, que la résistance la plus énergique a été faite, alors qu'on devait s'attendre à ce que le bois, qui occupe une position dominante, serait le point le plus disputé.

C'est ainsi que la manœuvre s'est terminée, le corps de l'ouest n'ayant pas même laissé quelques troupes en position au delà de la rivière, pour parer à un insuccès. Le colonel Saxer a fait ensuite défiler toute la brigade, ce qui d'ailleurs s'est exécuté dans le plus grand ordre. Il n'a pas été fait de critique ce jour-là.

En résumé, au point de vue général, si les officiers supérieurs témoignent, soit dans leurs conversations, soit dans leurs ordres, d'une certaine entente des choses de la guerre, ils laissent beaucoup à désirer au point de vue pratique.

Les manœuvres affectent constamment le même caractère : un des adversaires occupe une position et attend l'autre ; celui-ci ignore à la vérité les dispositions prises par l'ennemi ; mais, après renseignements plus ou moins certains, c'est toujours une attaque de front produite par l'avant-garde, combinée avec une attaque tournante opérée par le gros, lequel arrive ordinairement trop tard. Celui des deux partis qui occupe la position ne prend jamais l'offensive, et la victoire est dévolue à l'assaillant, quelles que soient les difficultés qu'oppose la position même. L'attaque enveloppante a été complètement négligée pendant ces exercices.

La direction du feu, le jeu si difficile à bien conduire des divers échelons, le rôle des réserves, qui souvent n'existaient plus vers le milieu de l'action, enfin

les principes les plus élémentaires touchant l'occupation du terrain d'après la valeur de ses différents accidents, ont été complètement laissés de côté.

Tout est convenu, et personne ne relève les manques d'initiative à certains moments de l'action, tels, par exemple, lorsque, par suite d'une erreur de calcul ou une fausse manœuvre, l'assaillant étant privé pendant longtemps de la réserve qui doit donner de la solidité à sa ligne, son adversaire se maintient sur la défensive, alors qu'en principe du moins, il lui est laissé pleine liberté à cet égard. En un mot, rien, malgré l'opinion manifestée fréquemment par les officiers suisses, ne ressemble moins à un combat que ces attaques et ces défenses monotones, pendant toute la durée des exercices préparatoires. Il est impossible que l'esprit des officiers comme de la troupe n'en sorte pas faussé sur ce qu'il faut entendre par combat.

Quant aux détails concernant les chefs de compagnie et les officiers de section, il n'y a guère que des critiques à faire. Les tirailleurs marchent imparfaitement déployés, au pas, sans s'arrêter de temps en temps, surtout à l'approche des positions ennemies et en terrain découvert ; tout se fait avec une lenteur extrême ; comme je l'ai dit, le feu reste sans direction. Il n'y a qu'une formation qui m'ait semblé bonne, c'est le déploiement sur une ligne, à un pas d'intervalle, des hommes composant le premier échelon, immédiatement derrière la ligne des tirailleurs. Cette formation, outre qu'elle soustrait en partie ce groupe aux effets du feu (groupe qui ne peut pas toujours trouver un abri), présente encore l'avantage de rendre plus prompt le renforcement de la ligne, puisque cette dernière opération nécessite toujours le déploiement préalable du soutien (renfort).

Les observations que je viens de faire ne tiennent naturellement aucun compte des moyens d'instruction ni du temps dont dispose l'armée suisse pour se former aux manœuvres, cette considération ne pouvant trouver place à la guerre. Cette réserve faite, on ne peut que s'étonner que des officiers, astreints presque toute l'année à des travaux d'un caractère tout différent, soient encore en état de faire quelque chose qui ressemble à une manœuvre, au point de rendre même la critique possible.

Le régiment de dragons qui devait prendre part aux manœuvres de la division, n'est arrivé à Aarau que le 13 au soir ; il n'a donc eu que la journée du 14 pour appliquer l'instruction du colonel Rothpletz sur le service de sûreté. Tous les officiers s'en sont plaints, mais il paraît que par mesure d'économie, le Département militaire fédéral n'a pas cru devoir convoquer plus tôt les cavaliers.

Le 15, je me suis rendu à Brugg, en même temps que la 10^e brigade prenait le chemin de Lenzbourg.

L'attaché militaire
[d'Aiguy]

SHD/T, 7 N 1579, 1877

D'Aiguy au Ministre de la Guerre

Berne, le 20 octobre 1877

N° 21, deuxième partie

Manœuvres de la 5^e division (deuxième partie)

Le 16 [septembre], toute la division, sauf le bataillon de fusiliers N° 99, la batterie N° 30 de 8 cm et l'escadron de dragons N° 13, composant le corps de l'ouest, a été passée en revue par le chef du Département militaire fédéral. Les bataillons d'infanterie en colonnes de rassemblement formaient la 1^{re} ligne, la cavalerie et l'artillerie la 2^e, les trains divers et les pontonniers la 3^e.

L'immobilité sous les armes a été absolue pendant la revue. La tenue présentait des différences suivant les cantons ; ainsi les bataillons bâlois se faisaient remarquer par leur propreté et la régularité de leur ajustement ; ce sont eux aussi qui ont le mieux défilé. On a généralement été étonné de la tenue de ces bataillons bâlois qui autrefois, paraît-il, étaient peu disciplinés.

Chaque bataillon était précédé d'un grand drapeau fédéral ; cette profusion de drapeaux pourrait avoir l'inconvénient de permettre à l'ennemi de compter les bataillons ; j'ai pu m'en convaincre plus d'une fois dans le cours des manœuvres.

Quant au défilé, assez bon dans l'infanterie, il a été bon dans l'artillerie et médiocre dans la cavalerie. En ce qui concerne le défilé de la 3^e ligne, il s'est produit des pertes de distance excessives entre les voitures ; elles atteignaient parfois 200 m.

Les Suisses n'attachent pas ou feignent de ne pas attacher grande importance à la rectitude des alignements ; les troupes sont d'ailleurs peu exercées à marcher en ligne ; la marche par le flanc est de beaucoup la plus usuelle et elles l'exécutent d'une manière parfaite.

Parmi les mouvements qu'ont fait les bataillons, j'en ai remarqué un qui m'a paru pratique, non sur les routes, leur largeur s'y opposerait généralement, mais en plein terrain. Le bataillon étant en masse par colonne de compagnie, les sections de droite font un *à gauche* et celles de gauche un *à droite*, puis elles se mettent en marche en faisant par file à droite et par file à gauche ; la colonne se compose alors de deux colonnes par le flanc juxtaposées, et le front total est de huit hommes. Lorsque le terrain le permet ou quand on veut replacer la colonne dans la situation première, un simple mouvement en ligne des fractions suffit.

Dès la revue terminée, les troupes se sont rendues dans leurs cantonnements d'après le tableau suivant.

<i>Quartier général :</i>	<i>Othmarsingen</i>
<i>Etat-major de la 9^e brigade :</i>	<i>Wohlenswil</i>
<i>17^e régiment d'infanterie :</i>	<i>Büblikon, Birrhard et Wohlenswil</i>
<i>18^e régiment d'infanterie :</i>	<i>Mellingen, Tägerig</i>
<i>Etat-major de la 10^e brigade :</i>	<i>Othmarsingen</i>
<i>19^e d'infanterie :</i>	<i>Othmarsingen, et avant-postes</i>
<i>20^e d'infanterie :</i>	<i>Brunegg, Birr, Lupfig</i>
<i>Carabiniers :</i>	<i>Wildeg</i>
<i>Sapeurs :</i>	<i>Möriken</i>
<i>Pontonnières :</i>	<i>Brugg</i>
<i>Pionniers :</i>	<i>Hausen</i>
<i>14^e escadron de dragons :</i>	<i>2/3 Möriken, 1/3 Mägenwil</i>
<i>15^e escadron de dragons :</i>	<i>Hendschikon</i>
<i>1^{er} d'artillerie :</i>	<i>Othmarsingen, Dottikon et Hägglingen</i>
<i>2^e d'artillerie :</i>	<i>Mellingen, Wohlenswil</i>
<i>3^e d'artillerie 29^e batterie :</i>	<i>Wildeg</i>
<i>Parc de division :</i>	<i>Brugg</i>
<i>Ambulance 21 :</i>	<i>Othmarsingen</i>
<i>Ambulance 23 et 25 :</i>	<i>Müllingen</i>
<i>Colonne de vivres :</i>	<i>Mägenwil</i>

Vers le soir, l'ordre suivant a été communiqué aux troupes.

«1. D'après les nouvelles reçues, les avant-postes ennemis occuperaient les bord de la Suhr.

2. La division marchera demain sur Lenzbourg, dans la direction d'Aarau.

3. La division occupera ce soir ses cantonnements, d'après le tableau de disposition.

4. La ligne des avant-postes s'appuiera à l'Aar, et comprendra les hauteurs est de l'Aar, la lisière ouest du Lindwald et la lisière ouest du village de Hendschikon, jusqu'à la hauteur située au sud de Dottikon.

5. Les places d'alarme sont :

a) pour le 20^e régiment, le carrefour au sud de Brunegg ;

b) pour la 9^e brigade et les autres troupes du gros, à l'exception du train de bateaux et du parc de division, entre Wohlenswil et Mägenwil.

6. Si les cantonnements ne suffisent pas, un certain nombre de compagnies ou de bataillons par régiment bivouaqueront.

7. Train

<i>Le train du détachement de droite :</i>	<i>Holderbank</i>
<i>Le train d'avant-garde :</i>	<i>Mägenwil</i>
<i>Celui du 17^e d'infanterie :</i>	<i>Wohlenswil, Büblikon, Birrhard</i>
<i>Celui du 18^e d'infanterie :</i>	<i>Mellingen, Tägerig</i>

Les demi-caissons des régiments seront rassemblés. Les voitures des bagages suivront leurs bataillons respectifs. La colonne de vivre chargée est à Hausen et à Scherz.

8. Les rapports seront adressés à Othmarsingen. »

Le lendemain 17, à la suite des renseignements fournis par les patrouilles de cavalerie envoyées dès l'aube, le colonel-divisionnaire a fait communiquer l'ordre suivant :

«Les avant-postes ennemis sont établis le long de la Suhr. La division marchera sur Aarau par Lenzbourg. Dans ce but, les troupes occuperont à 8 h 30 du matin les points suivants de rendez-vous.

a) Le détachement de droite (carabiniers) rassemblé à la croisée des chemins près de la gare de Wildegg ; il sera couvert par la cavalerie.

b) L'avant-garde (un bataillon, une batterie de 10 cm, un escadron, l'ambulance, les bagages et la voiture de munitions) en formation de rassemblement à l'ouest d'Othmarsingen, protégée par la cavalerie.

c) Quant au gros :

Le 20^e régiment avec ses échelons de munitions, caissons et fourgons, au sud de Brunegg ; le reste des troupes à l'ouest de Mägenwil. Les voitures à bagages du 20^e resteront jusqu'à nouvel ordre au sud de Birr, le reste à l'ouest de Wohlenswil.

La colonne de vivres B et le convoi au Totenweg sur le Birrfeld.

Le parc de division au sud de Hausen.

Les pontonniers près de Schinznach, les pionniers à l'est d'Othmarsingen.

Les adjudants devront se trouver à 8 heures au rendez-vous du gros.

Les rapports seront adressés jusqu'à 8 h 30 à Othmarsingen, ensuite à l'avant-garde.

Remarque générale :

1° Il est sévèrement défendu de laisser monter les hommes sur les voitures.

2° A chaque rendez-vous, les adjudants doivent être prêts à recevoir des ordres. »

L'action commença à 9 heures du matin ; les carabiniers, établis à Wildeggen, se portèrent en avant ; l'avant-garde, sous la protection des éclaireurs de cavalerie, franchit Lenzbourg, prit position entre le bois de Lenzhard et le Stauffberg et établit des tirailleurs sur les pentes boisées ouest de la montagne.

L'ennemi occupait Schafisheim, la montagne coté 557, qui domine ce village, Hunzenswil et Ruppenswil.

L'artillerie de l'avant-garde de l'est, sur l'ordre du divisionnaire, ouvrit le feu contre Schafisheim et la hauteur 557. L'ennemi, s'attendant à être attaqué surtout de ce côté, y avait concentré des forces importantes.

Il est à remarquer que, malgré le peu de différence qui existe entre les portées des pièces de 10 cm et de celles de 8 cm, le colonel Rothpletz a jugé utile de placer à l'avant-garde du gros calibre. La canonnade traîna de longues heures, sans que l'infanterie pût agir et sans que le gros entrât en ligne. Voici ce qui s'était passé. Le colonel Rothpletz, voulant couper la retraite à l'ennemi sur Aarau, avait résolu de diriger le *gros* contre la position de Schafisheim. Il avait chargé, à cet effet, son chef d'état-major de conduire cette colonne, mais sans l'avertir qu'il avait fait établir sur l'Aar, par les soins du génie, des ponceaux supplémentaires. De sorte que le major Colombi chercha un passage plus en amont, et l'arrivée du gros en fut considérablement retardée. Les batteries du gros n'entrèrent en ligne qu'à midi, c'est-à-dire trois heures après le commencement d'une action soutenue de ce côté par un bataillon, une batterie et un escadron de dragons.

On ne peut que critiquer sévèrement l'ennemi qui, libre de ses mouvements, puisque le colonel-divisionnaire avait renoncé à le diriger, n'a pas su se faire renseigner et profiter, par une vigoureuse offensive, de la faute commise par l'adversaire. En effet, pendant ces trois heures d'attente, le gros des forces de l'est se trouvait [de] l'autre côté de l'Aar, le bois de Lenzhard n'était pas occupé et séparait l'avant-garde du bataillon de carabiniers ; l'avant-garde se trouvait donc seule en face des forces principales de la division de l'Ouest.

C'est ici le cas de faire observer qu'en général, on n'a pas su se servir de la cavalerie ; je laisserai de côté la question de l'étendue du champ d'exploration, infiniment trop restreinte ; mais il semble qu'une cavalerie hardie peut, même en pleine action, avec deux ou trois cavaliers, informer rapidement le chef de la troupe si tel village, tel bois, etc. est occupé par l'ennemi ou non. J'ai maintes fois remarqué, pendant le cours de ces manœuvres, des régiments restant prudemment à distance de village ou de bois évacués depuis longtemps par l'ennemi, qui d'ailleurs, il faut le dire, les avaient abandonnés beaucoup trop tôt.

Dans le combat de Lenzbourg, par exemple, le colonel Troxler, qui commandait la division de l'ouest, aurait pu facilement envoyer des éclaireurs à cheval dans le bois situé au sud-est de Schafisheim, bois qui s'étend presque jusqu'à l'Aar ; de cette façon, il aurait su à quoi s'en tenir sur la marche du gros de

l'ennemi et agir en conséquence. Ordinairement, sauf au début de l'action, avant l'ouverture du feu, on s'est peu préoccupé d'avoir des nouvelles de l'ennemi, et l'on passait souvent de longues heures dans l'ignorance absolue du véritable point d'attaque choisi par l'adversaire ; ce défaut paraissait d'autant plus saillant, que le pays est couvert, montueux et coupé. Les chefs militaires ont paru considérer comme pleinement terminée la mission de la cavalerie, une fois le feu commencé ; il semble cependant qu'un rôle bien intéressant se présente pour elle, au point de vue des renseignements à fournir au chef de la troupe.

Quoi qu'il en soit, les quatre batteries de l'est prirent position au sud du Stauffberg, entre cette hauteur et le bois de Schafisheim, dans un terrain plat, sans couvert aucun, entièrement dominé par les batteries installées sur les pentes nord-est de la hauteur 557. L'infanterie de l'est n'arriva qu'un peu plus tard ; puis l'artillerie s'avancant jusqu'à 1000 m de la hauteur 557 (dont les batteries commirent la faute de descendre dans la plaine et de s'approcher jusqu'à 700 m), l'infanterie se déploya vers sa gauche, envahit le bois de Schafisheim, attaqua le village, dont elle débusqua l'ennemi ; puis, étendant sa ligne en demi-cercle, enveloppa tout le côté sud de la hauteur 557, dont elle gravit les pentes, en chassant l'ennemi devant elle. Ce mouvement a été assez bien indiqué dans son ensemble. On ne peut en dire autant de celui qu'ont exécuté des bataillons du gros, venus pour renforcer l'avant-garde et qui, voulant prolonger la ligne des tirailleurs vers le nord, la longeaient en conservant l'ordre serré, reproduisant en réalité notre ancienne formation de *sur la gauche par file en bataille*.

Pendant ce temps, le bataillon de carabiniers, appuyé d'une batterie, livrait, comme presque tous les jours suivants, un combat particulier, sans relation avec le reste de l'action et s'emparait de Rupperswil.

En résumé, il y a à relever, dans cette journée, le retard de trois heures apporté par le gros dans son déploiement ; le manque d'initiative de l'ennemi dans cette circonstance ; la témérité par trop excessive de l'artillerie dans certains de ses mouvements ; la faute commise par la cavalerie, se rassemblant en masse, une fois le feu commencé, et se retirant au pas à travers la ligne des tirailleurs ; enfin, l'isolement du bataillon de carabiniers. Ce dernier était destiné à faire croire à l'ennemi qu'il serait attaqué par la gauche ; il eût fallu pour cela que cette attaque se prononçât beaucoup plus tôt.

Les chefs de brigade et surtout le colonel-divisionnaire ne sont pas restés en un point fixe et connu de tous les intéressés, et n'ont pas eu le soin de se faire remplacer, lorsqu'ils étaient obligés de s'absenter : plusieurs ordonnances ont dû parcourir longtemps le terrain, avant de pouvoir leur communiquer des rapports, dont ils auraient peut-être pu profiter.

Le colonel Troxler, commandant de la division de l'ouest, avait pris de bonnes dispositions et, malgré la difficulté d'agir avec des troupes aussi disséminées que celles qui sont chargées de figurer seulement l'ennemi, a bien su tirer parti du terrain.

Les ordres ont été donnés avec assez de sûreté, mais leur exécution était molle et par suite peu ponctuelle. Bien des détails ont été négligés, alors que les instructions publiées avant les manœuvres auraient pu faire espérer le contraire.

La manœuvre terminée, le colonel Rothpletz a fait à tous les officiers supérieurs et aux adjudants réunis une critique sévère sur les détails, mais dans laquelle les erreurs principales n'ont pas été mentionnées.

L'ordre de division suivant fut communiqué le 17 au soir.

«1. L'ennemi a été partout repoussé. Ses avant-postes sont établis derrière la Suhr.

2. La division prend ses cantonnements resserrés (alarm-cantonnement), d'après le tableau de dislocation ci-joint.

3. L'ordre de bataille est fixé par l'ordre spécial ci-après.

4. La ligne des avant-postes s'appuiera à l'Aar et comprendra la lisière ouest du bois de Suhrhard, les environs nord de Gränichen et Loch. Le détachement de droite couvrira le terrain depuis l'Aar jusqu'à l'est de Buchs ; le reste des avant-postes sera fourni par l'avant-garde.

5. Le colonel-brigadier Frey prendra le commandement du gros ; le colonel de Greyerz celui des deux régiments d'artillerie.

6. Les rapports seront adressés à Lenzbourg. »

Dislocation

1° Avant-garde	bataillon 58 :	avant-postes de l'aile
	bataillon 59 :	avant-postes à Gränichen
	bataillon 60 :	de réserve à Hunzenswil
	15 ^e escadron de dragons :	Gränichen
	batterie 29 :	Hunzenswil
	ambulance 20 :	Hunzenswil
	sapeurs :	Gränichen
	munitions et bagages :	Hunzenswil
2° Détachement de droite	bataillon de carabiniers :	Rupperswil
	(2 pelotons) 14 ^e escadron de dragons :	Rupperswil
	(1 peloton) 14 ^e escadron de dragons :	Rohr
	munitions et bagages :	Rupperswil

3° Gros	état-major de la division :	Lenzbourg
	9 ^e brigade :	état-major Lenzbourg
	17 ^e régiment :	état-major Lenzbourg
	bataillons 49 et 50 :	Lenzbourg
	bataillon 51 :	Staufen
	18 ^e régiment :	état-major Niederlenz
	bataillon 52 :	Möriken
	bataillon 53 :	Wildeggen – Holderbank
	bataillon 54 :	Niederlenz
	19 ^e régiment :	état-major Seon
	bataillon 55 :	Schafisheim
	bataillon 56 et 57 :	Seon
	1 ^{er} d'artillerie :	état-major Lenzbourg
	batterie 25 :	Lenzbourg
	batterie 28 :	Staufen
	2 ^e d'artillerie :	état-major Seon
	batterie 26 :	Seon
	batterie 23 :	Egliswil – Ammerswil
	parc de division :	Othmarsingen
	lazaret de campagne, ambulance 21 et 25 :	Hendschikon
	bataillon du génie :	Lenzbourg
	pontonnières :	Lenzbourg
	pionniers :	Othmarsingen
	colonne de vivres et convoi :	Othmarsingen

Par suite des nouvelles reçues, le colonel-divisionnaire a arrêté le 17 au soir les dispositions suivantes :

«1. La division ennemie est placée à l'ouest de la Suhr, ses avant-postes le long de ce cours d'eau.

2. La division marchera demain contre les positions de l'ennemi, et cherchera à le pousser vers l'Aar. Dans ce but, les différents corps de troupes occuperont à 8 h 30 les positions suivantes de rendez-vous :

a) Le détachement de droite, à l'est de Rohr.

b) L'avant-garde, près de Hunzenswil.

c) Le gros, au sud de la route Lenzbourg – Hunzenswil, près de Schoren.

d) Le 19^e régiment au sud de Schafisheim.

3. Les officiers d'état-major des brigades 9 et 10, ainsi que les adjutants du 19^e régiment d'infanterie auront à reconnaître les lieux de rendez-vous.

4. Les voitures de munitions et les fourgons de bataillon suivront leurs troupes respectives.

5. Les bagages du détachement de droite resteront à l'est de Rupperswil ; ceux de l'avant-garde, au nord-est de Hunzenswil, sur la chaussée Hunzenswil – Wildegg ; ceux du gros, à l'est de Lenzbourg du côté de la route ; ceux du 19^e régiment d'infanterie, au nord de Seon.

Les adjudants seront rendus à 7 h 30, demain matin, à l'ouest de Hunzenswil, au point 407, pour recevoir des ordres.

Les colonnes de vivres, le parc, les pontonniers et les pionniers recevront des ordres ultérieurement. »

La réunion des troupes s'est ponctuellement exécuté ; le gros pourtant a été encore une fois en retard, par suite de faux calculs de marche. A 9 heures, les dispositions suivantes étaient prises pour le combat.

« 1. Les avant-postes ennemis sont établis le long de la Suhr ; le Suhrerkopf est occupé par l'ennemi.

2. La division s'est avancée pour rejeter l'ennemi sur l'Aar.

3. Le détachement de droite n'a devant lui que de faibles forces ; de sorte que, pendant que sa cavalerie observera la route d'Aarau, il aura à marcher sur Buchs.

4. L'avant-garde devra d'abord assurer le déploiement de la division. Dès que ce mouvement aura pu s'effectuer, protégé qu'il sera par les avant-postes du bataillon 58 et les patrouilles du 15^e escadron de dragons, les bataillons 59 et 60 (20^e régiment) franchiront les ponceaux établis sur la Wina ; le bataillon 60 se dirigera aussitôt après sur le village de Suhr, pour s'emparer du Suhrerkopf. Lorsque cette attaque commencera, le bataillon 58, qui est aux avant-postes, fera son possible pour se rassembler et suivre le mouvement du régiment.

5. Le 18^e régiment de la 9^e brigade suivra immédiatement les avant-postes du 20^e, sur la droite de celui-ci et dans la direction de la route Aarau – Distelberg, prenant pour objectif les pentes nord du Gönhard. Le 17^e régiment restera en réserve derrière le Brestenegg, et suivra ensuite les régiments 19 et 20. Le 19^e prendra le chemin de Schafisheim à Gränichen et se tiendra prêt à l'attaque.

6. La batterie 29 appuiera la marche de l'avant-garde, lorsqu'elle quittera Oberholz. Le 1^{er} régiment d'artillerie préparera l'attaque de Suhr, attaque qui sera effectuée par le 20^e. Le 2^e d'artillerie suivra le 19^e régiment d'infanterie et prendra position sur la hauteur de Gränichen.

7. Le 15^e escadron de dragons se portera dans la direction Kolliken – Aarbourg.

8. Les voitures de munitions suivront leurs corps respectifs.

9. L'ambulance 23 se tiendra derrière le Brästenegg, les ambulances 21 et 25 à Hunzenswil.

10. Les bagages, aux rendez-vous indiqués.

11. Le bataillon du génie établira deux ponts sur la Wina, au-dessus du village de Suhr, et deux ponts sur la Suhr au-dessous du même village.

12. Le parc de division, près de Lenzbourg.

13. Les positions des différents corps seront occupées à 10 h 30. A 11 heures les colonnes commenceront l'attaque.

14. Les rapports seront envoyés au divisionnaire sur la route Hunzenswil – Suhr. »

Le commencement de l'action a été généralement bien conduit. L'attaque de gauche, autour de la position du Suhrerkopf, a été très bien exécutée jusqu'à la fin. Le centre, au moment de l'attaque principale de gauche, était trop dégarni et manquait d'activité. La droite, isolée, livrait, comme toujours, un combat particulier.

Si le mouvement enveloppant de gauche, au pied du Suhrerkopf, a été très bien marqué, il est difficile d'admettre qu'un ennemi véritable eût abandonné aussi vite cette position ; le mouvement des troupes de l'est aurait dû au moins s'étendre assez pour menacer la retraite de l'ennemi, ce qui n'a pas eu lieu, bien que le terrain s'y prêtât. En général, d'ailleurs, il semble qu'on cède trop facilement de fortes positions qui, en temps de guerre, sont souvent disputées pendant une journée entière ; et, s'il est impossible dans un exercice de représenter complètement ce qui se passerait alors, l'on pouvait, dans le cas présent, supposer les troupes de l'est repoussées, ce qui, étant donnée la position, n'aurait rien eu d'in vraisemblable ; puis, renforcées et certaines dispositions peut-être un peu modifiées, elles auraient repris l'offensive, qui cette fois eût pu réussir. Ce mode de procéder peut avoir l'inconvénient grave d'habituer tout le monde à des succès faciles, au moment surtout où les événements actuels donnent à la guerre de positions une importance nouvelle.

Suhr pris, Buchs fut attaqué. Alors, toute la ligne, dont le centre venait d'être renforcé, s'est portée en avant ; ce mouvement détermina la chute de Buchs et la retraite de l'ennemi, qui prit position sur le Distelberg (le défilé de ce nom domine entièrement Aarau). Un nouveau combat s'engage, mais avec moins d'ordre ; les troupes, pour atteindre la position, avaient dû en grande partie marcher à travers bois, ce qui ne fit qu'augmenter le désordre inséparable de tout combat. L'ennemi dut cependant se retirer, étant attaqué de front et sur ses deux ailes par les troupes opposées.

Dans cette manœuvre, on peut signaler les excellentes positions prises par les batteries, de part et d'autre. Les dispositions de l'ennemi étaient bonnes mais, comme dans la journée du 17, le centre m'a paru par trop sacrifier à la clef de la position. D'autre part, Aarau étant supposé occupé par l'ennemi, les troupes de l'est n'auraient pas dû pouvoir s'approcher comme elles l'ont fait de cette place, dont les premières maisons au moins auraient dû être défendues ; d'au-

tant plus que la position du Distelberg était encore au pouvoir de l'ennemi, au moment où l'aile droite de la division de l'est atteignait les faubourgs d'Aarau.

Les ponts construits par le génie se composaient d'un seul élément de bateaux ; ceux qui furent jetés sur la Wina l'ont été à la vue d'un avant-poste ennemi, à 200 m de lui, et sans que ce travail fût protégé par la moindre disposition militaire : aussi, l'ennemi ayant signalé à temps la construction de ces deux ponts, ceux-ci ont été déclarés hors d'usage pendant une heure et demie ; c'était insuffisant car, ce temps étant écoulé au moment de l'attaque, il n'en résulta aucun retard pour l'assaillant ; le but n'était donc pas atteint.

La critique a été très courte et n'a presque rien relevé.

L'ordre suivant fut communiqué aux troupes le 18 au soir.

«Les avant-postes s'appuieront à l'Aar et couvriront les positions de Gretzenbach, Weid, Kölliken et Holziken.

1. La division de l'est reçoit le 18 au soir, du grand quartier, une dépêche lui annonçant que la 3^e brigade combinée, sous le commandement du colonel X..., marchera demain à 5 heures de Langenthal sur Olten, par Morgenthal, et qu'elle est placée sous les ordres du commandant de la division de l'est. Cette dernière division reçoit en même temps l'ordre de s'emparer du Hauenstein ; l'armée de l'ouest, renonçant à franchir l'Aar, s'est retirée dans le Jura.

Le pont d'Aarau reste intact ; celui de Gösgen est brûlé.

Ordre spécial. *La compagnie de pontonniers devra jeter un pont sur l'Aar près de Gösgen, le 18 au soir.* » (Cet ordre n'a été exécuté que le lendemain matin 19, à cause du brouillard et de l'élévation des eaux)

Dislocation

1^o Avant-garde

9^e brigade

Etat-major: Schönenwerd

17 ^e régiment :	Kölliken	{ bataillon 49 : Gretzenbach, Weid bataillon 50 : Kölliken bataillon 51 : Schönenwerd
----------------------------	----------	---

Batterie 29 : Kölliken

15^e escadon de dragons : 1/3 Kölliken
 2/3 Gretzenbach

Ambulance 25 : Kölliken

2° Gros

18^e régiment

Etat-major et les 3 bataillons: Erlisbach

10 ^e brigade : Aarau	19 ^e régiment entier :	Entfelden
	20 ^e régiment:	{ 2 bataillons et demi : Aarau 1 bataillon et demi : Buchs
	carabiniers :	Nieder Gösgen
	sapeurs :	Wöschnau
	pontonnières :	Schönenwerd
	pionniers :	Eppenberg
	14 ^e escadron de dragons :	Stüsslingen
1 ^{er} d'artillerie :	batteries 25 et 28 :	Küttigen, Erlisbach, Biberstein
	batterie 26 :	Schönenwerd, Gretzenbach
	batterie 27 :	Gösgen
parc de la division :	Hunzenswil	
lazarat de campagne :	Aarau	
colonnes de vivres :	Olten »	

L'ordre suivant, pour le 19 au matin, a été communiqué le 18 au soir.

«1. L'armée de l'ouest est en retraite, et la division de l'ouest, d'après les nouvelles, s'est retirée jusqu'à Olten. Ses avant-postes sont cependant encore de ce côté de l'Aar. La division de l'est aura à s'emparer demain du Hauenstein. Les troupes occuperont de bonne heure demain matin les positions suivantes de rendez-vous:

a) Le détachement de droite, à 9 h 30 à l'est de Lostorf, à cheval sur la route Stüsslingen – Lostorf. Il tiendra avec son bataillon les environs de Bad, de l'autre côté du défilé.

b) Le gros, à 10 heures au sud de Lostorf, à la croisée des chemins à l'est de l'église. Le gros enverra aussitôt un bataillon, comme pointe, contre le village de Mahren.

c) L'avant-garde fera occuper la ligne des avant-postes, à 9 heures du matin, par le 15^e escadron. Alors, après avoir laissé une compagnie d'infanterie à Schönenwerd, pour recueillir le 15^e escadron, ainsi qu'une autre compagnie près de Nieder Gösgen, pour couvrir la colonne du train, elle se retirera et se dirigera vers son lieu de rendez-vous, à l'est d'Ober Gösgen ; de là elle enverra deux compagnies, comme pointe, jusqu'à Wetzstein. L'avant-garde aura à franchir le pont de bateaux, mais seulement lorsque le 19^e régiment et la 26^e batterie auront eux-mêmes passé.

Dans toutes les positions de rendez-vous, l'artillerie tiendra la queue des colonnes.

Les caissons d'infanterie, les fourgons et les bagages seront réunis à 10 h 30 sur la route Unter Erlisbach – Nieder Gösgen.

Le bataillon du génie aura à jeter un pont de bateaux sur l'Aar, près de Schönenwerd ; ce pont devra être achevé à 7 heures du matin. Le commandant du génie enverra une

de mi-compagnie de sapeurs à 9 h 30 au rendez-vous du détachement de droite ; une demi-compagnie à 10 heures au rendez-vous du gros à Lostorf ; les pionniers à 9 heures à l'est d'Ober Gösgen.

Le 14^e escadron se dirigera à 8 heures demain matin, après avoir quitté Stüsslingen, par la Schafmatt, pour surveiller les mouvements de l'ennemi vers le nord.

Le parc de division à 10 h 30 à l'est d'Aarau.

Les rapports, jusqu'à 10 heures, au rendez-vous du gros.

Note. D'après des renseignements parvenus à l'instant, la brigade combinée sera demain à 9 heures à Aarbourg.

Division des troupes

Lt-colonel Backosen : 18^e d'infanterie ; 9^e carabiniers ; 1^{er} d'artillerie ; demi-compagnie de sapeurs ; ambulance 21.

Colonel-brigadier Saxer : 10^e brigade ; 2^e d'artillerie ; 1/3 du 15^e escadron de dragons ; ambulance 23.

Colonel-brigadier Frey : 17^e régiment ; 29^e batterie ; 2/3 du 15^e escadron de dragons ; compagnie de pionniers ; ambulance 25. »

Le 19 à 7 heures du matin, les dispositions suivantes de combat ont été prises :

«Les nouvelles concernant l'ennemi ne sont pas modifiées. La brigade combinée de Langenthal est en marche sur Olten. La division doit encore ce soir se diriger sur le Hauenstein.

Le mouvement en avant et le combat commenceront par le détachement de droite, puis viendra le gros, et enfin l'avant-garde. La mission du détachement de droite consistera à marcher aussi rapidement que possible sur Frohburg.

Une partie de ce détachement (bataillon 52) sera chargée de prendre le plus tôt possible possession de la route Wisen – Zeglingen. L'attaque du détachement de droite sera soutenue par une partie du gros ; le 20^e d'infanterie marchera sur Mahren et sur Mahren-acher, et attaquera Frohburg de front. Le reste du gros suivra ce régiment jusqu'à Mahren, et prendra ensuite position sur la croupe est de Dürberg, position qu'il quittera lorsque la marche vers le défilé aura commencé, et que Frohburg sera en notre pouvoir. L'avant-garde restera près d'Ober Gösgen comme réserve et, en même temps, pour couvrir le pont de bateaux. Elle observera d'une manière spéciale le défilé de Lostorf, ainsi que Mahren ; à cet effet, elle prendra position au nord d'Ober Gösgen, et se mettra en relation avec Mahren et Lostorf.

Si l'ennemi abandonne le défilé du Hauenstein, les troupes qui sont à Dürberg auront à se diriger sur le village de Hauenstein et vers le col pour, de là, envoyer à Ifenthal un détachement à l'ouest de la direction suivie (19^e régiment d'infanterie).

Le bataillon du génie prendra ses mesures pour mettre le Hauenstein en état de défense ; pour l'exécution de cet ordre, on pourra réquisitionner des outils à Trimbach et dans les lieux environnants.

Aussi bien au détachement de droite qu'au gros, l'artillerie sera placée en queue de colonne. Dans toutes les colonnes, on réunira les pionniers d'infanterie et on les placera en tête de colonne.

La compagnie de pionniers établira une ligne télégraphique de Schönenwerd à Dürriberg, par Winznau.

Les rapports seront adressés au divisionnaire à la croupe est de Dürriberg.

Le présent ordre sera communiqué, avant le départ des lieux de rendez-vous, aux officiers de troupe assemblés.

Il est conseillé aux officiers montés de laisser leurs chevaux de ville à la queue de leurs corps de troupes, à cause de la nature du terrain et des chemins. »

Cette manœuvre était assez bien combinée, bien qu'on soit en droit de s'étonner du rôle assigné à l'avant-garde. L'ennemi occupait Frohburg, une partie des bois du Dottenberg jusqu'au col de Lostorf – Rinthel et le pont du chemin de fer ; le défilé même n'était pour ainsi dire pas défendu. L'attaque de droite, faite par le bataillon de carabiniers, quoique assez éloignée du centre de l'action, se justifie pourtant par la nature du terrain ; mais on peut reprocher à la défense d'avoir ainsi négligé le col même du Hauenstein, pour ne s'occuper que du point où l'attaque principale était supposée devoir se produire. Rinthel n'était défendu que par un bataillon ; aussi, pour l'assaillant, la manœuvre a-t-elle en réalité consisté en une attaque générale de front et sur le flanc gauche de l'ennemi ; pendant que le gros de la colonne qui, vers la fin de l'action, s'était rapproché de la croupe de Dürriberg, passait inaperçu jusque près de l'entrée du défilé et repoussait l'ennemi du hameau de Rinthel ; en même temps, le 19^e régiment se portait en avant et occupait Ifenthal, pour protéger la marche du reste de la colonne.

Cette manœuvre a réussi. Il n'y a à relever que les points suivants. Le gros, arrivé trop tard, au début de la journée, aurait pu compromettre l'attaque de droite. L'artillerie a été un peu trop mise de côté ; si l'assaillant ne pouvait disposer d'aucun chemin permettant aux batteries d'atteindre les positions favorables qu'offrait le terrain, il n'en était pas de même du défenseur qui, non seulement aurait pu s'en servir au Frohburg, mais qui certainement aurait dû placer quelques batteries près d'Ifenthal, d'où elles commandaient tout le défilé du Hauenstein.

Je ne m'étends pas davantage sur les détails de l'action : les ordres précédents ont été exécutés sans modification, et l'ennemi s'est retiré, après avoir fait de Frohburg le centre de sa résistance. Cependant, je signalerai une faute qui s'est produite dès le début, dans la défense du mouvement de terrain sur lequel est située l'église de Lostorf. L'ennemi avait fait occuper cette position par un bataillon, sans doute pour défendre l'entrée du défilé ; ce bataillon était figuré par une demi-section qui, ne tenant pas compte de l'effectif qu'elle représentait,

s'était tout entière placée à l'extrémité sud-est du mouvement de terrain, de sorte qu'elle fut promptement enveloppée par un bataillon de l'est et faite prisonnière. Le colonel-divisionnaire intervint et fit arrêter l'assaillant, afin de permettre à cette demi-section de se retirer librement. Le colonel Troxler aurait pu avec avantage placer en ce même point une batterie d'artillerie, qui aurait battu fort loin les colonnes de l'est, s'avancant massées sur un terrain complètement dominé.

Un pont de bateaux avait été jeté à 100 m environ en aval d'Ober Gösgen ; après le passage d'un bataillon, l'on s'aperçut que l'une des ancrs d'amont n'avait pas été solidement fixée ; on interrompit aussitôt le passage et le reste des troupes dut se servir du pont même d'Ober Gösgen, supposé cependant avoir été brûlé. Cette invraisemblance aurait dû être compensée par un retard dans l'arrivée de ces troupes sur le champ de bataille.

La cavalerie n'a pas été employée ; elle pouvait l'être dans certains cas ; ainsi, le colonel-divisionnaire est resté persuadé pendant une grande partie de la journée que le village de Trimbach était occupé par l'ennemi ; il n'en était rien : un groupe d'éclaireurs à cheval auraient pu le renseigner très rapidement.

Le bataillon du génie, dès le passage effectué, s'est dirigé sur le Hauenstein et y a passé une partie de la nuit à construire des tranchées-abris et quelques épaulements. Le colonel s'est attaché, pendant tout le cours des manœuvres, à exercer le plus possible ce corps de troupes. Quant à la ligne télégraphique, elle a été établie, mais on ne s'en est pas servi. La position du Hauenstein restait occupée par une colonne.

La construction du pont de bateaux a coûté la vie à deux sous-officiers, qui étaient montés avec trois hommes dans la nacelle de sauvetage, pour replacer l'ancre qui n'avait pas été bien fixée ; c'est en voulant retirer cette ancre que les hommes firent chavirer la nacelle. Cet accident doit être imputé à la forme même de la nacelle, qui est très longue et très étroite et, par conséquent, peu faite pour servir au sauvetage. Je ne cite ce fait que pour la belle action qui s'y rattache. A la suite d'un ordre de la division sur cet événement, tous les soldats et les officiers, sans exception, ont spontanément abandonné un jour de solde en faveur des veuves et des enfants de ces deux sous-officiers ; la somme produite s'est élevée à 1700 fr.

Les ordres de la division du 19 au soir sont les suivants :

- «1. La division ennemie s'est retirée jusqu'au milieu de la vallée de l'Ergolz.*
- 2. La division prend ses cantonnements, comme il est indiqué au tableau de dislocation.*
- 3. Chaque colonne s'occupera elle-même de ses dispositions de sûreté et des relations avec les colonnes voisines. La colonne de gauche a spécialement à observer la direction de Hölstein.*
- 4. Les rapports seront adressés à Frohburg.*

5. Les ordres seront envoyés directement par les soins de l'état-major de la division.

Note. Les troupes devront acheter les légumes dans les lieux mêmes, où elles sont établies.

Distribution des troupes

- a) Colonne de droite : Lt-colonel Bischoff. 18^e d'infanterie ; 1^{er} d'artillerie ; ambulance 21 ; 14^e escadron de dragons.
- b) Colonne principale : Colonel Saxer. 20^e d'infanterie ; 5^e carabiniers ; 2^e d'artillerie ; 1/3 du 15^e escadron de dragons ; ambulance 23.
- c) Colonne de gauche : Lt-colonel Marti. 19^e d'infanterie.
- d) Réserve et occupation du Hauenstein : Colonel Frey. 17^e d'infanterie ; 29^e batterie ; 5^e compagnie de sapeurs ; 5^e compagnie de pionniers ; 2/3 du 15^e escadron de dragons ; ambulance 25.

Dislocation le 19 au soir

- Quartier général : Frohburg
- 17^e d'infanterie : Läufelfingen – Trimbach (réserve)
- 18^e d'infanterie : Zeglingen, Kilchberg, Runenberg
- 19^e d'infanterie : Diegten, Eptingen
- 20^e d'infanterie : Buckten, Häfelfingen, Känerkinden, Rümelingen
- 1^{er} d'artillerie : Läufelfingen, Buckten, Känerkinden
- 2^e d'artillerie : Zeglingen, Kilchberg, Runenberg
- Batterie 29 : Diegten
- Bataillon de carabiniers : Wittinsburg
- Pontonnières : Olten
- Pionniers : Hauenstein
- Sapeurs : Hauenstein
- 14^e escadron de dragons : Oltingen
- 15^e escadron de dragons : Hölstein
- Train : Olten
- Ambulances : Eptingen, Olten, Zeglingen

Les régiments 18, 19 et 20 établiront des avant-postes de marche et se tiendront en relation avec les corps voisins, au moyen de patrouilles de liaison. »

La journée du 20 a été consacrée au repos ; les avant-postes ont été retirés. Peu de bataillons ont mis ce temps à profit pour nettoyer leurs effets ; ce sont encore les bataillons bâlois qui ont fait exception ; leur tenue était très brillante.

Le 20 au soir, l'ordre suivant a été envoyé de la division :

«L'armée de l'ouest continue sa retraite ; elle a dû se retirer sur le moyen Ergolz, près de Sissach – Itingen. Notre brigade combinée de secours a passé le pont de bateaux près d'Olten, a laissé un détachement dans cette ville et occupe le Hauenstein, comme réserve de l'armée de l'est.

La division de l'est marchera demain d'abord vers la gauche, puis se dirigera vers le moyen Ergolz, pour couper à l'ennemi sa ligne de retraite. Dans ce but, la division se fractionnera de la manière suivante :

1° Les colonnes de droite et du centre marcheront d'abord concentriquement sur Sissach, puis sur Itingen ; le rôle de ces deux colonnes est de maintenir l'ennemi dans ses positions.

2° L'attaque principale contre la position ennemie près d'Itingen est attribuée à la colonne de gauche et sera dirigée de façon à couper, autant que possible, l'ennemi de sa ligne de retraite.

3° Pour recueillir des renseignements en ce qui concerne les derrières de l'ennemi, le 15^e escadron de dragons se dirigera du côté de Liestal, et le 14^e du côté de Rickenbach et Wintersingen.

4° Le mouvement des colonnes sera réglé par leurs commandants, de manière qu'elles puissent se prêter un mutuel appui. Chaque chef de colonne désignera le lieu de rendez-vous.

5° Les colonnes de droite et du centre doivent se réunir à 1 heure du soir devant Sissach. A la même heure, celle de gauche devra se jeter sur Itingen

6° Chaque colonne se fera précéder d'une avant-garde. La colonne de gauche aura de plus une garde sur son flanc gauche. L'artillerie sera placée entre les troupes d'infanterie.

7° Les ambulances suivront leurs colonnes. Les colonnes de munitions, les fourgons et les réserves de batterie suivront, à une distance d'au moins 2 km. Les bagages resteront aux points suivants :

Ceux de la colonne de droite, au sud de Rümelingen.

Ceux de la colonne du centre, au sud de Diegten.

Ceux de la colonne de gauche, au sud de Hölstein.

8° Dès que les colonnes de droite et du centre seront réunies, le colonel-brigadier Frey en prendra le commandement.

9° Le parc de division marchera sur Hauenstein ; les pontonniers resteront à Olten ; les pionniers seront rendus à midi à Diegten.

10° Les rapports seront adressés, jusqu'à 7 heures à Frohburg, de 7 à 11, sur la route Frohburg – Diegten, à partir de 11 heures à la colonne du centre. »

Disposition des troupes

Colonne de gauche : *Hölstein – Itingen. Colonel Saxer. 19^e et 20^e d'infanterie ; 2 pelotons du 15^e escadron de dragons ; batterie 29 et ambulance 23.*

Colonne du centre : *Diegten – Sissach. Colonel Frey. Bataillon de carabiniers ; 17^e d'infanterie ; 1 peloton du 15^e escadron de dragons ; 1^{er} d'artillerie ; compagnie de sapeurs ; ambulance 25.*

Colonne de droite : *Kilchberg – Sissach. Lt-colonel Bischoff. 18^e d'infanterie ; 2^e d'artillerie ; 14^e escadron de dragons ; ambulance 21.*

Ainsi, la colonne de droite suivait la vallée de Läuelfingen, la colonne du centre celle de Diegten – Tenniken et la colonne de gauche celle des Frenken par Hölstein. L'intention du colonel Rothpletz était de masquer ce mouvement général de la division vers la gauche par le déploiement de l'avant-garde, qui devait suivre la route principale de Sissach – Läuelfingen, ce qui n'eut pas lieu, les ordres ayant, paraît-il, été mal transmis aux colonnes. L'ennemi occupait toute la montagne de Zunzgerhöhe – Tenniken – Itingen – Lindberg.

Le combat a commencé par les tirailleurs de la colonne du centre attaquant Tenniken et les hauteurs du Rissenholden au nord-ouest de ce village, hauteurs que couronnaient les lignes ennemies. Cette colonne venait de Diegten ; ses flancs étaient protégés à droite et à gauche par des détachements tenant les bois qui dominant la route. C'étaient les flancs-gardes de gauche qui avaient ouvert le feu contre l'ennemi posté, [de] l'autre côté du vallon, sur une position dominante. Le colonel Frey, qui commandait cette colonne, se conforma strictement à l'ordre de maintenir l'ennemi dans ses positions ; cependant, il eut le tort de s'arrêter à 200 m du village de Tenniken, qu'il croyait encore occupé, alors que l'ennemi l'avait évacué depuis longtemps, et de rester sans rien faire pour obtenir des renseignements certains à cet égard. Une batterie prit position au sud de Tenniken, un peu au-dessus et à droite de la route, dirigeant son feu sur le Rissenholden ; l'ennemi n'opposa pas d'artillerie de ce côté. Cette batterie eût pu occuper une très belle position sur la croupe, à l'ouest de Tenniken, mais elle eût été un peu trop rapprochée des tirailleurs ennemis.

La colonne de gauche livrait au même moment un combat plus sérieux sur le Zunzgerberg ; avec de l'artillerie des deux côtés. Lorsque le colonel Frey (colonne du centre) eut reçu l'avis que la colonne de droite était sur le point d'atteindre Sissach, il marcha plus résolument en avant, refoulant l'ennemi vers l'ouest et, par conséquent, sur la colonne de gauche ; puis, traversant Tenniken et Zunzgen, il fit à Sissach sa jonction avec la colonne de droite. Cette rencontre s'est faite avec une grande exactitude.

L'ennemi défendit la vallée de l'Ergolz, en occupant la croupe du Hau, sur laquelle un régiment d'artillerie était placé, et le Lindberghöhe, occupé par un régiment d'artillerie et un régiment d'infanterie.

Le colonel Frey fit aussitôt déployer sa colonne et envoyer un régiment d'artillerie sur le chemin, qui de Sissach conduit à Wintersingen, sur les pentes du Sissachflüli. L'action à ce moment était très bien engagée de part et d'autre, réserve faite des fautes de détail déjà plusieurs fois signalées. Les deux régiments d'artillerie de l'ennemi, concentrant leurs feux sur le régiment de droite, établi au Sissachflüli, rendaient la position de ce dernier assez difficile ; il est vrai que le régiment du Hau était à trois km de celui du Sissachflüli. Ce n'est que longtemps après que le colonel Rothpletz donna lui-même l'ordre à deux batteries de s'établir sur les pentes du Bernhalden ; ces batteries obligèrent ainsi l'un des régiments ennemis de changer la direction de son feu.

Mais bientôt après, l'ennemi, menacé sur sa droite par la colonne de gauche parvenue à gagner du terrain, se replia sur une seconde position, les pentes nord du Galms, au sud de Lausen ; son détachement de gauche l'avait précédé dans son mouvement rétrograde et avait pris position en arrière du Lindberg.

La colonne centrale de la division de l'est prit alors une offensive plus déterminée ; mais il fallut envoyer trois fois l'ordre au régiment d'artillerie du Sissachflüli de se conformer au mouvement général ; ce régiment, depuis quelque temps déjà, ne fournissait plus qu'un tir inutile.

Enfin, l'ennemi fut jugé repoussé, bien qu'il tînt encore dans sa dernière position, sur laquelle deux étages de tirailleurs avaient pu être établis.

Bien que le but de la manœuvre n'ait pas été atteint, on ne peut que la trouver très satisfaisante, au point de vue de l'ensemble des mouvements et de leur accord entre eux. Mais si la manœuvre a été bien conduite, il n'en est pas de même des fractions de troupes ; on y retrouve tous les défauts que j'ai déjà relevés lors des exercices préparatoires ; en voici un exemple bien propre à fixer les idées à cet égard ; il s'est produit au début de la journée, dont je viens de rendre compte.

Avant tout engagement, le village de Tenniken était occupé par un bataillon de l'ouest, qui avait détaché une grand'garde à la dernière maison sud du village, laquelle grand'garde avait envoyé trois hommes en arrière du tournant de la route entre Tenniken et Niederdiegten. Je laisserai de côté les critiques nombreuses qu'on pourrait formuler sur un pareil dispositif. Tout à coup, les trois hommes tirent et presque aussitôt reculent d'une centaine de pas. Une batterie de l'est, sortant de Niederdiegten, par un chemin de 2 m au plus de large, s'avancait seule, comme si elle se rendait à l'exercice.

1. *La division ennemie s'est retirée dans la direction du Hardtwald.*
2. *La division occupera aujourd'hui les cantonnements désignés dans le tableau de dislocation ci-joint.*
3. *Les avant-postes de l'avant-garde seront établis au nord de Frenkendorf – Schauenburg ; les passages de ce côté devront être occupés par un détachement particulier.*
4. *Le détachement de gauche aura à faire garder Oristahl, et les chemins qui conduisent vers l'ouest.*
5. *Les rapports seront adressés à Liestal. »*

Division des troupes

Avant-garde : Colonel Saxer. 20^e d'infanterie ; bataillon de carabiniers ;
14^e escadron de dragons ;
1^{er} d'artillerie ; ambulance 21.

Détachement de gauche : Lt-colonel Marti. 19^e d'infanterie ; 15^e escadron de
dragons ;
batterie 29 ; ambulance 23.

Gros : Colonel Frey. 9^e brigade d'infanterie ; 2^e d'artillerie ;
3/4 compagnie de sapeurs ; compagnie de pionniers ;
ambulance 25.

Je n'ai pu me procurer le tableau de dislocation des troupes pour ce jour ; le colonel Rothpletz lui-même ne le possède plus. Dans tous les cas, les troupes étaient établies en cantonnements resserrés dans le rayon de Nuglar, Frenken-dorf, Bubendorf, Sissach et Liestal.

Le 21 au soir, le colonel-divisionnaire avait d'abord eu l'intention de supposer que la division de l'ouest avait été renforcée et se disposait à prendre ses mesures pour assurer la retraite ; mais il a pensé qu'une marche en avant, effectuée par un ennemi figuré, présenterait trop de difficultés. La véritable difficulté ne provenait pas de ce que l'ennemi n'était que figuré, car des drapeaux particuliers, placés en évidence, indiquaient toujours clairement à quel effectif on avait affaire, mais on avait négligé de donner à l'ennemi des cadres en nombre suffisant ; les troupes qui en faisaient partie ne possédaient que leurs cadres ordinaires, ce qui rendait alors la manœuvre presque impossible.

Ordre du 21 au soir

«La division occupera à 8 h 30 demain les positions suivantes de rendez-vous:

a) Avant-garde au nord de Frenkendorf.

b) Le détachement de gauche, à l'exception de la batterie 29 qui ira rejoindre le gros à Liestal, au nord de Nuglar.

c) Le gros, au nord de Liestal.

Les colonnes de munitions et les bagages resteront réunis : ceux de l'avant-garde, au sud de Frenkendorf ; ceux du détachement de gauche, au nord de Bubendorf ; ceux du gros, à l'est d'Itingen.

Les rapports seront adressés au gros.

Ordre spécial

1) Les avant-postes seront retirés ce soir et remplacés demain matin à 6 heures.

2) Les adjudants de l'avant-garde, du détachement de gauche et du gros seront rendus à 8 heures du matin au rendez-vous du gros.

3) Les voitures de vivres de la colonne C seront placées à Liestal, dans la cour de la caserne. »

Ordre du 22 au matin

«D'après les renseignements reçus, l'ennemi occupe le Hardtwald. L'avant-garde se portera sur Pratteln, puis sur Maienfels. Elle enverra un détachement à Eglisgraben.

Le gros marchera derrière et à droite de l'avant-garde. Un détachement sera envoyé dans la direction de Baselaugst.

Le détachement de gauche, à l'exception du 15^e escadron de dragons et de l'ambulance, se dirigera aussitôt sur Gempen – Stollen, et ensuite sur Muttentz.

Les rapports seront adressés sur la hauteur est de Pratteln. »

La manœuvre du 22, très écourtée par suite de l'obligation où se trouvait le colonel-divisionnaire de licencier dans la journée même plusieurs bataillons, n'a pas offert un très grand intérêt. Les ordres précédents ont été exécutés assez

exactement ; l'avant-garde, cependant, est arrivée un peu en retard à Maienfels, et son mouvement offensif sur la droite de l'ennemi a été trop indécis.

La division de l'est avait placé quatre batteries sur la croupe nord-est de Pratteln, répondant au feu de l'artillerie ennemie, établie sur la croupe de Leuengrund. C'est sous la protection de cette artillerie qu'une partie du gros de la division de l'est s'est dirigée sur Pratteln, en suivant le chemin qui, de Neu Schauenburg, conduit à Pratteln ; cette marche, grâce au terrain, était complètement soustraite aux vues de l'ennemi.

Le village de Pratteln dépassé, les lignes se déployèrent, mais très mal, avec désordre, mollesse et hésitation ; hésitation d'autant plus blâmable que se trouvant dans un fond, sous le feu de trois batteries ennemies, il était urgent de gagner rapidement du terrain en avant ; il est vrai que l'avant-garde, chargée de l'attaque de gauche, sur les hauteurs dominantes, marchait trop lentement et paralysait ainsi le mouvement général. Le déploiement s'étendit progressivement de la gauche à la droite, où de nouvelles lignes, sorties de la partie est de Pratteln, marchaient contre la lisière du Hardtwald, défendue par l'ennemi. Cette troisième partie de l'attaque était appuyée par deux batteries, qui étaient venues s'établir derrière un pli du terrain à l'est de Pratteln et qui répondaient au feu de deux batteries ennemies, placées près de l'angle sud-est du Hardtwald. L'attaque ayant été entièrement dessinée, l'ordre fut donné de faire cesser le feu.

Les fautes de détail ont été ce jour-là plus nombreuses et plus accentuées encore que dans les exercices précédents. La manœuvre n'en est pas moins très satisfaisante. L'artillerie de l'est occupait une position remarquable, par rapport aux environs de Bâle et surtout par rapport au Hardtwald et à la route qui le traverse.

Les manœuvres de la 5^e division se sont terminées par cette dernière attaque, et l'état-major s'est aussitôt occupé du licenciement des troupes, lequel s'est achevé le 24 au soir. Il est à remarquer que le colonel-divisionnaire n'a pas cru devoir adresser à sa division un ordre exprimant son opinion sur les manœuvres.

Observations générales

De l'examen de ces manœuvres, on peut tirer les conclusions suivantes. Le colonel Rothpletz a fait preuve d'une véritable aptitude au commandement ; profondément pénétré des principes modernes du combat, il a fait tous ses efforts pour en amener l'application, mais ses efforts, comme ceux de quelques colonels, étaient paralysés par l'inexpérience de la grande majorité des officiers, du grade de major à celui de lieutenant en second. La manière d'être du colonel-divisionnaire est pleine de dignité ; il a le sentiment militaire très développé et il a su prendre, dès le début, l'attitude d'un chef de troupes. Ses ordres sont en général bien donnés ; il s'y rencontre parfois, spécialement dans ceux qu'il a

publiés avant le rassemblement des troupes, une grande quantité de détails, que rendait cependant nécessaire la situation particulière dans laquelle se trouvait sa division. C'était en effet la première qui, depuis la promulgation de la loi de 1874, était appelée à appliquer les nouveaux principes, sur une échelle un peu étendue, et aucun cours de répétition avec armes combinées n'était venu donner aux troupes l'instruction préalable nécessaire.

Les dispositions de combat étaient prises uniquement d'après les rapports de la cavalerie et jamais d'après l'examen personnel et rapide du terrain. Quelque connaissance qu'il eût du terrain, manœuvrant dans son propre pays, le colonel aurait mieux fait de prendre lui-même une idée de l'ensemble des positions ; l'étendue du champ des opérations ne s'y opposait pas.

Bien renseigné en avant, le colonel ne l'était pas en arrière : aussi, abandonnant le gros de l'avant-garde, qui était son poste naturel, il laissait souvent se développer une grande partie de l'action sans la diriger, pour aller de sa personne veiller à la marche et au déploiement de la colonne principale.

Le 17, l'avant-garde était trop faible pour s'assurer, dès le début, la supériorité du feu. Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître au colonel Rothpletz de véritables qualités militaires, qui justifient pleinement la notoriété dont il jouit dans l'armée comme dans le pays.

Les colonels Saxer, Frey et Troxler, surtout ce dernier, se sont acquittés de leur mission d'une manière très satisfaisante, et ont agi en toutes circonstances en officiers instruits de leurs devoirs. Au reste, on est étonné parfois de l'étendue des connaissances militaires de certains colonels ; beaucoup d'entre eux sont très au courant des choses militaires et témoignent, par leurs conversations ou par leurs observations, qu'ils s'en occupent assez sérieusement ; il ne leur manque que la pratique des manœuvres ; ils ont celle du commandement.

Le corps des officiers d'état-major est très supérieur aux autres ; son instruction est d'ailleurs confiée à un officier des plus instruits, au colonel Siegfried, qui s'en occupe avec un entier dévouement. Malgré l'étendue de son savoir, je ne crois pas que le colonel Siegfried aurait, en campagne, toutes les qualités requises pour un bon chef d'Etat-major général.

Les troupes ont fait preuve, pendant toute la durée des manœuvres, d'un grand esprit de discipline. Dans les cantonnements comme dans les bivouacs, il n'y a pas eu une seule punition grave à infliger, et aucun des attachés militaires présents n'a rencontré un seul homme pris de boisson, même le 20 septembre, jour de repos. Les marches se sont très bien effectuées, avec un ordre remarquable ; un nombre insignifiant d'hommes étaient admis sur les voitures, quatre ou cinq au plus pour toute la division, et cependant, la durée moyenne des exercices était de huit heures par jour, de suite, sans repos ; et parfois, pour des causes que j'expliquerai quand je parlerai du service des subsistances, les hommes ar-

rivaient aux cantonnements à trois ou quatre heures du soir, n'ayant pris que du café le matin.

L'entretien des effets a laissé à désirer. En ce qui concerne la chaussure, les soldats d'infanterie étaient laissés libres de porter les bottes ou la paire de souliers qu'ils doivent posséder ; ceux qui portaient des souliers avaient aussi de grandes guêtres en drap, de la couleur du pantalon, et montant jusqu'au dessous du genou. Il en résulte que chacun se servant du genre de chaussure qui lui est habituel, on ne saurait conclure en faveur de tel ou tel système ; c'est d'autant plus regrettable que ces manœuvres fournissaient l'occasion de faire une expérience sérieuse de la botte adoptée en principe.

En résumé, les soldats suisses sont doués d'une remarquable aptitude au métier des armes, car ils sont disciplinés et bons marcheurs. Ce serait des troupes très solides, avec lesquelles il faudrait compter si, préalablement à la lutte, on pouvait les soumettre à un ou deux mois d'exercices sérieux et continus.

Quant aux fautes de détails, elles peuvent se résumer ainsi. L'infanterie n'est pas suffisamment dressée au service des tirailleurs, pas plus qu'à celui de sûreté en campagne. Il existe sous ce rapport, dans son instruction, une grande lacune que le peu de temps dont on dispose pour l'exercer ne permettra pas de combler. L'importance relative des divers feux est mal comprise ; l'usage qu'on en fait est défectueux. Les officiers ne tiennent pas assez compte du terrain, lorsqu'ils arrêtent leur troupe, occupent des positions sans les couvrir, placent souvent des tirailleurs devant la lisière des bois, exécutent des marches de flanc sous le feu de l'ennemi, établissent des soutiens à 40 ou 50 pas de la ligne sans chercher à les abriter, font rarement exécuter des bonds successifs pour aborder une position, alors même qu'ils se trouvent en terrain découvert, et lorsqu'ils en font l'application, ils ne leur donnent pas l'ampleur nécessaire. En ce qui touche au jeu des divers échelons, en vue du renforcement de la ligne, il n'en a presque pas été fait usage. En un mot, la troupe est très supérieure, comme qualité, aux officiers qui la commandent ; je ne parle que des officiers inférieurs.

On s'est beaucoup servi pendant les manœuvres des feux de salve à courtes distances ; je m'abstiens de porter un jugement sur cette question, objet de l'étude actuelle des différents corps d'officiers d'Europe.

Les officiers inférieurs d'infanterie portaient tous un sac semblable à celui de la troupe, mais à courroies rouges ; la capote, roulée comme celle du soldat, était fixée autour du sac.

La cavalerie, qui pourtant n'a pu s'exercer qu'un jour aux nouvelles instructions du colonel Rothpletz, a accompli sa mission d'une manière très satisfaisante. Si les distances étaient infiniment trop faibles, ce défaut doit être attribué au commandant de la division, qui ne la faisait pas partir assez tôt avant les co-

lonnes, et aussi au rapprochement beaucoup trop grand des deux adversaires. Les manœuvres eussent gagné à un éloignement plus considérable du système d'exploration. Il y a encore à reprocher à la cavalerie de se grouper trop tôt après l'entrée en ligne de l'infanterie et de négliger toute précaution à cet égard. Quant au rôle qu'elle aurait pu jouer pendant le combat, comme exploration, les chefs de colonne, à défaut d'ordres, auraient dû le lui inspirer.



Manœuvres 1899 :
Pont sur l'Aar près de
Bergen. (*Souvenir des
manœuvres du 1^{er} corps
d'armée. 1899*)

L'artillerie est la troupe qui a le mieux manœuvré ; elle est très mobile et affronte avec hardiesse des pentes souvent extrêmement roides ; mais elle a parfois manqué d'initiative dans les différentes phases du combat. C'est de beaucoup la meilleure arme de l'armée fédérale.

Les pontonniers témoignent d'une bonne instruction ; leurs ponts ont été rapidement jetés, surtout eu égard aux difficultés inhérentes à l'Aar lui-même. Le matériel employé était en bois ; il a été fait, dans les écoles, des essais avec des bateaux en tôle de fer, mais on y a renoncé, tant à cause du poids de ces bateaux que de la difficulté qu'il y aurait eu à les réparer, si un projectile était venu à les trouser. Il n'y a rien de particulier à relever en ce qui regarde les pionniers ou les sapeurs. Les ouvrages de ceux-ci ont été exécutés d'une manière satisfaisante. Quant aux lignes télégraphiques, établies par les premiers, elles l'ont été rapidement, mais on n'en a pas fait usage.

L'institution d'un corps unique pour la conduite des différentes voitures m'a paru faciliter beaucoup l'organisation et la marche des convois.

La poste de campagne avait aussi reçu une organisation, mais toute rudimentaire. Une seule voiture desservait la division ; des hommes de troupe venaient

chaque jour, des divers cantonnements, apporter les envois concernant leurs corps et recevaient au quartier général les lettres ou paquets qui leur étaient destinés. Ce service a bien fonctionné pendant les premiers jours, mais a laissé à désirer, dès qu'on a abordé les parties montagneuses du terrain. Il n'existe pas de vaguemestres dans l'armée suisse ; en garnison, c'est ordinairement un sous-officier qui en remplit les fonctions. Je dirai quelques mots du service des subsistances dans un prochain rapport.

En résumé, je crois qu'on peut considérer les manœuvres de la 5^e division à deux points de vue très différents. Si on les rapproche de ce qui se passe à la guerre, à laquelle elles doivent servir de préparation, elles sont médiocres. Si, envisageant le côté purement suisse, on tient compte du peu de temps réservé à l'instruction des troupes, de l'absence de cours de répétition avec armes combinées, de l'application toute récente d'un projet de règlement sur les manœuvres de régiment et de brigade et d'une instruction du colonel Rothpletz sur le service de sûreté ; enfin, de cette circonstance propre aux institutions du pays, que soldats et officiers avaient en grande partie passé près de deux ans sans exercice, quittant leurs occupations ordinaires pour venir appliquer les choses les plus difficiles du métier militaire ; si l'on tient compte de toutes ces considérations, on ne peut que se montrer très satisfait et reconnaître dans l'armée suisse l'accomplissement d'un grand progrès.

Ces deux points de vue ne sont pas les seuls auxquels on puisse juger ces manœuvres : il en est un autre qui a son importance. Depuis quelque temps surtout, des murmures s'élevaient un peu partout contre une loi d'organisation, dont on ne voyait aucun résultat apparent, si ce n'est celui de grever le budget ; ces manœuvres pourront désormais faire taire ces murmures ; le Gouvernement et le Département militaire en particulier en sortiront extrêmement fortifiés en face de l'opinion publique. C'est là, pour l'Etat, un résultat au moins aussi important que la réussite même des manœuvres.

J'aurais désiré pouvoir joindre à ce rapport une carte, sur laquelle les positions occupées par les différents corps auraient été indiquées par journée ; mais, obligé de reconnaître rapidement le terrain et les dispositions prises des deux côtés, puis de suivre le développement même de la manœuvre, il m'a été impossible de prendre ces indications en note. L'état-major eût pu me les fournir, mais il a été déjà si difficile d'obtenir pour les trois officiers étrangers une copie unique des ordres donnés, qu'une tentative, dans le sens que j'indique, eût été inutile. Néanmoins, le colonel Siegfried, président du tribunal des arbitres, a bien voulu me promettre de me communiquer le relevé qu'il se propose de faire de toutes les positions occupées ; dès que cela me sera possible, j'en adresserai une copie à Votre Excellence. [...]

[d'Aiguy]

SHD/T, 7 N 1579, 1877

D'Aiguy au Ministre de la Guerre

Berne, le 5 décembre 1877

N° 22

Le service administratif pendant les manœuvres de la 5^e division fédérale

Monsieur le Ministre,

L'étendue de mon rapport N° 21 m'avait obligé à laisser de côté la question du service administratif ; je viens aujourd'hui combler cette lacune, en indiquant la manière dont ce service a fonctionné pendant les manœuvres.

Le commissaire des guerres divisionnaire a, sous les ordres du chef de la division, la direction des diverses branches de l'administration militaire : logement, solde, comptabilité, transports. Il reçoit du commissariat des guerres supérieur des instructions générales, et se conforme en outre aux prescriptions du règlement d'administration de 1846, en tant qu'elles ne sont pas abrogées, et aux ordonnances ou circulaires qui ont paru depuis ; celles-ci ont principalement trait à la solde, aux indemnités de route, etc.

Il lui est attribué un personnel composé d'un major, à titre de suppléant, et de trois officiers subalternes d'administration, comme adjudants et employés auxiliaires du bureau, entre lesquels il distribue le travail. Il m'a semblé que, dans les dernières manœuvres, cette distribution avait été mal réglée. Le commissaire des guerres divisionnaire, ne pouvant, par suite d'une indisposition, faire usage du cheval, n'était pas en rapport assez suivi avec le chef de la division, n'était informé le plus souvent que tardivement de ses plans et de ses ordres, quand encore ces ordres lui parvenaient ; dans tous les cas, se laissant absorber par le détail et les écritures, il négligea d'organiser, ou ne sut pas organiser le service général.

En résumé, tout en faisant la part de l'état de santé de cet officier, je ne crois pas trop m'avancer en disant qu'il était incontestablement très au-dessous de sa tâche, ne paraissant pas au fait de son métier, timoré, sans initiative, sans autorité avec ses subordonnés, comme sans caractère avec ses supérieurs.

Le bureau était spécialement chargé de pourvoir au logement des troupes et à celui de l'état-major divisionnaire, [à] l'installation des divers bureaux à chaque dislocation, de se procurer les fonds destinés au paiement de la solde et à l'acquittement d'autres frais résultant des réquisitions ordonnées. Ces fonds fu-

rent en majeure partie adressés aux quartiers-mâtres des régiments, pour être mis à la disposition des quartiers-mâtres des bataillons. Le bureau devait en outre centraliser les comptabilités des corps [de troupes], après les avoir contrôlées. En ce qui concerne les subsistances, le commissariat de la division avait passé des marchés par adjudication sur soumissions.

Chaque régiment possédait un quartier-maître, du grade de capitaine, sans autre personnel ; chaque bataillon, un quartier-maître de bataillon, du rang de sous-lieutenant (lieutenant en second). Ces quartiers-mâtres ont les mêmes attributions que nos trésoriers, mais sont en outre chargés de pourvoir au logement et aux subsistances. Dans la compagnie, c'est le fourrier qui remplit les fonctions de comptable.

Le régiment de cavalerie n'avait qu'un seul quartier-maître ; la brigade d'artillerie, un quartier-maître du grade de major, auquel on avait adjoint exceptionnellement (cas non prévu par la loi sur l'organisation militaire) un lieutenant comme aide ; le bataillon du génie, un quartier-maître ; le lazaret de campagne, six quartiers-mâtres, dont un par ambulance et un près de l'état-major du lazaret.

Le parc divisionnaire n'avait pas reçu de quartier-maître ; ce défaut se fit sentir à un haut degré, en ce que le service administratif en fut très négligé.

En général, les quartiers-mâtres du grade de lieutenant étaient trop jeunes, inexpérimentés, sans pratique des affaires et sans initiative.



Manœuvres 1911:
Service de ravitaillement à
Morges le 28 août 1911.
(*Souvenirs des manœuvres
du 1^{er} corps. 1911*)

En ce qui touche le service des subsistances, la nouvelle organisation a créé un corps de troupes d'administration. La compagnie d'administration est divisée en deux sections : section des subsistances, section du magasinage. Son effectif actuel est complètement insuffisant. C'était la première fois que la 5^e compa-

gnie, attachée à la division, était réunie en vue d'appliquer entièrement les nombreux détails de son service ; à l'exception de deux officiers, personne n'y avait fait de service dans cette spécialité, et encore ces deux officiers n'avaient-ils eu l'occasion de s'exercer que pendant l'école de recrues des troupes d'administration, qui avait eu lieu cette année. Les autres officiers n'avaient reçu qu'une instruction préliminaire sur la tenue des écritures et la comptabilité militaire.

L'effectif de la compagnie dut être renforcé par des soldats boulangers ou bouchers, qui avaient été comme soldats affectés à l'infanterie et en furent détachés, malheureusement trop tard, le jour même du départ de la division de Brugg. La 5^e compagnie comptait à l'effectif, le 16 septembre :

1^o Section des subsistances

a) Boucherie de campagne : 24 soldats bouchers, 1 sergent, 1 fourrier-comptable, commandés par un officier d'infanterie détaché à cet effet, du grade de lieutenant, et exerçant la profession civile de boucher.

b) Boulangerie de campagne : 34 soldats boulangers, 2 sergents, commandés par un lieutenant en 1^{er} d'administration, précédemment lieutenant en 1^{er} d'infanterie, et exerçant la profession civile de boulanger.

c) Un certain nombre d'hommes, environ 5, servaient d'ordonnances, en partie auprès du commissariat des guerres de la division, en partie auprès de l'état-major de la compagnie d'administration.

2^o La section du magasinage se composait de 5 officiers, 2 fourriers ; les soldats étaient remplacés par des travailleurs civils.

L'état-major de la compagnie comprenait : 1 chef (major), 1 adjudant, 1 quartier-maître, 1 médecin.

3^o Le matériel propre de la compagnie : 1 fourgon et 2 voitures pour le transport des ustensiles.

La colonne de transport des vivres dut aussi recevoir une organisation particulière.

D'après la loi, chaque bataillon, batterie ou escadron possède 2 voitures d'approvisionnement à deux chevaux, lesquelles sont à même de pourvoir aux besoins des troupes pour deux jours, lorsqu'on n'a pas à faire transporter de fourrage. Cette organisation a pour objet de constituer un magasin ambulant à la suite des corps [de troupes].

La division doit être pourvue en outre, d'après la loi, d'une colonne de transport de vivres, composée de 36 voitures à quatre chevaux et d'une forge de campagne, attelées par les soins de la 3^e section du bataillon du train. Mais il ne fut accordé que 20 voitures à deux chevaux ; la colonne, ainsi réduite, ne pouvait prendre en chargement plus d'un jour de pain et un jour d'avoine.

Comme la boulangerie, la boucherie et les magasins ne pouvaient être déplacés journallement, le colonel Rothpletz résolut d'établir entre eux et la division une communication constante, au moyen d'une alternance de trois jours, c'est-à-dire, qu'il forma trois colonnes d'approvisionnement, correspondant chacune à une journée de vivres. On ne put atteindre ce résultat qu'en disposant des voitures de subsistances des corps [de troupes] qui, dès lors, ne furent plus suivis d'approvisionnements et en formant, avec les 20 voitures de la division et celles des corps de troupes, une seule colonne de transport, subdivisée en trois échelons A, B, C.

En conséquence, on ordonna aux corps d'envoyer le 16 leurs voitures à Brugg et de les faire accompagner par trois soldats intelligents, qui devaient servir de conducteurs et ramener chaque jour une voiture à leur corps [de troupes].

Ces conducteurs de vivres, ainsi que ceux du train furent détachés de leurs corps et mis en subsistance à la 5^e compagnie d'administration, dont ils vinrent compliquer encore le service.

Chaque échelon était commandé par un officier de la section du magasinage de la compagnie mais, comme ces officiers ne sont pas montés, ils ne pouvaient s'acquitter convenablement de leur mission ; aussi fut-on obligé de leur adjoindre un lieutenant, un trompette et un sous-officier du train. Ces derniers, en aucune manière exercés à ce service, ont plutôt nui à son accomplissement.

Telle était l'organisation, voici maintenant comment le service a été exécuté. Il était évident que la compagnie d'administration, vu son effectif, ne pouvait assurer au grand complet l'approvisionnement en pain. On traita avec un boulanger pour la fourniture de 4 à 5000 rations, livrables au magasin de la division. On se procura, également par voie de contrat, une pareille quantité de farine, qui fut emmagasinée à Brugg. On avait fait construire, pendant le cours préparatoire, par le génie et des hommes de la compagnie d'administration, une boulangerie de campagne, composée de 3 fours en briques. Ces fours avaient la forme d'un rectangle, mesurant 4 m de profondeur sur 2,5 m de largeur et pouvaient contenir 300 rations par fournée. Le nombre des fournées fut porté à 6 par jour, ce qui produisait par conséquent 1800 rations par four, ou environ 5000 pour la production totale de la boulangerie, quantité que l'on obtint en effet, après quelques jours de pratique.

La boucherie abattait journallement 9 à 10 grosses pièces de bétail, soit 6 à 8000 kg de viande. Elle fut transférée le 19 à Olten.

Chaque jour, on chargeait ainsi pour le lendemain un échelon de transport de 22 voitures, dont chacune était spécialement destinée à un corps [de troupes] ; souvent aussi, on chargeait deux échelons. L'échelon, qui devait rejoindre le jour même la division, recevait l'ordre d'être rendu à telle heure en un point indiqué, derrière la ligne de combat ; après la manœuvre, on remettait aux

conducteurs le tableau de dislocation, et les voitures se dirigeaient isolément sur les cantonnements occupés par leurs corps [de troupes] respectifs.

Cet ordre m'a toujours paru avoir été donné trop tard ; aussi l'absence des voitures de subsistances des corps [de troupes] s'est-elle plus d'une fois fait sentir. Il est cependant certain que les échelons, chargés réglementairement, sont arrivés à l'heure indiquée au lieu de rendez-vous ; que les vivres étaient de très bonne qualité ; qu'en un mot, la compagnie d'administration a, sous ce rapport, accompli sa tâche d'une façon satisfaisante. Mais, comme il arrive toujours quand on demande des hommes aux corps de troupes, ceux-ci avaient fait de mauvais choix ; d'un autre côté, aucune mesure n'avait été prise, pour assurer en temps utile la reconstitution de l'échelon, ce qui n'a fait que rendre l'exécution du service plus pénible et plus difficile.

Les causes de ces négligences sont de diverses natures et ont été indiquées plus haut, à propos du personnel administratif des unités de troupes. Mais elles ne doivent pas seulement être imputées au personnel, mais aussi à l'organisation elle-même, en ce qu'elle impose aux quartiers-mâtres une trop grande variété d'obligations, d'où il résulte fatalement qu'un service quelconque doit être en souffrance.

En résumé, incomplètement organisé comme effectif, mal composé comme personnel, le service d'administration a été insuffisant, à tel point que le chef de la division a dû l'établir sur des bases nouvelles, en opposition avec les prescriptions réglementaires, et dans un moment où l'on était en droit de pouvoir compter sur son fonctionnement.

Le magasin central était établi à Brugg ; les magasins intermédiaires le furent successivement à Olten, Läuelfingen et Sissach. Ces magasins intermédiaires étaient alimentés par le dépôt central, qui expédiait par le chemin de fer les quantités indiquées de vivres. Les voitures, réunies en une seule masse, subdivisée en trois échelons, portant chacun une journée de subsistances, chaque voiture étant destinée à un corps [de troupes], comprenaient à la fois les approvisionnements pour les hommes et pour les chevaux. Un roulement avait été établi entre les échelons, de telle sorte que, pendant que l'un d'eux distribuait les vivres aux troupes, un autre se rendait au magasin intermédiaire, où l'on chargeait le troisième.

Le service des distributions a été très irrégulièrement fait. Deux jours de suite, les hommes ont dû aller à la manœuvre, sans avoir pris de nourriture ; les autres jours, les vivres arrivaient ordinairement fort tard, surtout en pays de montagne, par suite de la difficulté des chemins et de l'incertitude des conducteurs sur l'emplacement de certains cantonnements ou bivouacs. Quelques voitures se sont égarées et sont arrivées quand la troupe, livrée au sommeil, avait dû pourvoir elle-même à ses besoins d'une autre manière. Nul doute qu'avec plus

d'ordre et, surtout, avec la précaution de la part du commandement de faire savoir aux troupes l'heure probable de l'arrivée de l'échelon, et de la part de celles-ci d'envoyer un homme au-devant de la voiture qui leur était destinée, une grande partie de ces fautes ne se fussent pas commises.

Ces manœuvres, toutes d'essai pour les troupes, n'auront cependant pas été sans résultat pour la partie administrative, qui pourra y trouver l'occasion de perfectionner son organisation à peine naissante. Il est juste d'ajouter que ce que la 5^e compagnie a pu faire, comme spécialité, a été bien fait. J'entrerai à ce sujet dans quelques détails.

J'ai déjà parlé des fours, dont je joins aux annexes un croquis ; ils ont très bien fonctionné ; le pain était bien travaillé, cuit à point et d'une qualité supérieure à celle du pain que livrait le fournisseur. Mais il me paraît utile de signaler la manière dont on abattait les animaux. Les bouchers se servaient d'un appareil, sorte de capuchon dont on couvrait la tête de l'animal, muni d'un canon de fusil très court, dans lequel on introduit une cartouche métallique, contenant une balle très pointue. Un coup donné sur l'aiguille de percussion détermine le départ de la balle ; celle-ci pénètre dans le cerveau de la bête, qui tombe foudroyée. Ce moyen expéditif et simple paraît devoir rendre de grands services en campagne, où souvent des hommes, même bouchers de leur état, témoignent d'une grande maladresse.

Aux questions précédentes se rattachent naturellement les expériences faites, pendant les manœuvres, sur la marmite prussienne de campagne et sur un modèle de cuisine roulante.

Presque toutes les troupes étaient munies de la petite marmite prussienne, contre laquelle des plaintes nombreuses se sont élevées. Les hommes prétendaient que la viande y cuisait mal, qu'il fallait beaucoup plus de temps pour faire la soupe, etc. Voici, je crois, la vérité à cet égard. Les soldats de la Suisse allemande ne sont pas adroits comme les nôtres ; ils ne savent pas comme eux se tirer d'affaire partout, et un changement quelconque introduit dans leurs habitudes leur est très sensible ; à ces considérations, il y a lieu d'ajouter la suivante : la petite marmite individuelle, exigeant qu'une quantité beaucoup plus considérable d'hommes sachent faire la soupe et s'en occupent, la nombreuse catégorie de soldats qui, dans toutes les armées, se reposent volontiers sur l'activité de certains de leurs camarades, a formulé des plaintes sur la qualité d'un ustensile qui, en réalité, n'a d'autre défaut que de gêner leur paresse naturelle.

Si cette observation est juste, la marmite individuelle aurait encore l'avantage d'obliger chaque homme à veiller sur ses propres intérêts et d'imprimer ainsi à la masse une activité plus grande. Au reste, on ne saurait alléguer de raisons sérieuses contre un ustensile, dont toute l'armée allemande se sert avec succès. Les plaintes de la troupe eussent été mieux justifiées, si elles avaient porté sur l'usa-

ge abusif qu'on a fait de cette marmite, en exigeant que les soldats, même cantonnés, s'en servissent pour la préparation de leur repas ; il semble en effet que son emploi devrait être uniquement réservé au cas où les hommes bivouaquent.

Les opinions sont très partagées aussi en ce qui concerne la cuisine roulante. Il est certain que son existence dans les armées augmente considérablement le matériel que les troupes traînent à leur suite et peut, par conséquent, produire un allongement notable de la colonne. Quoi qu'il en soit, et ne considérant que l'instrument en lui-même, la cuisine m'a semblé fonctionner fort bien, malgré la complication peut-être un peu grande de son mécanisme ; la soupe s'y fait plus vite que dans les marmites de caserne, et la quantité de combustible employée est moindre. Elle se compose de deux marmites cylindriques juxtaposées, au-dessous desquelles est placée un petit foyer ; montée sur deux roues, mais suspendue un peu bas par rapport au terrain, elle était poussée à bras par le cuisinier et son aide (je joins aux annexes des croquis détaillés). Cette cuisine contient la ration de 125 hommes. On va, paraît-il, saisir la première occasion pour mettre en essai cette même cuisine perfectionnée ; le perfectionnement consisterait en ce que l'essieu des roues serait placé un peu plus bas, relativement aux marmites, et que celles-ci présenteraient une capacité répondant à l'effectif d'une compagnie. [...]

[d'Aiguy

SHD/T, 7 N 1579, 1878

D'Aiguy au Ministre de la Guerre

Berne, 5 avril 1878

N° 27

(Grandes manœuvres de la 2^e division)

[...] Ainsi que je l'avais annoncé, il y a quelque temps, la 2^e division exécutera cette année les manœuvres de division ; on semble renoncer à l'emploi d'un ennemi figuré, car la brigade N° 5 de la 3^e division sera chargée d'opérer contre la 2^e division. Les manœuvres auront lieu entre Fribourg, Morat et Berne ; le colonel Lecomte, chef de la 2^e division, les dirigera. [...]

[d'Aiguy]



Manœuvres 1896:
Sur le Rünsberg près
de Dietlikon. (*Kurz,
Cent ans d'armée suisse*)

SHD/T, 7 N 1579, 1878

D'Aiguy au Ministre de la Guerre

Berne, 5 mai 1878

N° 28

Circulaire du colonel Lecomte relative aux manœuvres de la 2^e division en 1878

[...] Le colonel-divisionnaire Lecomte vient d'adresser aux officiers de la 2^e division une circulaire pour leur transmettre un résumé du programme des manœuvres que cette division devra exécuter cette année. D'après la circulaire, le rassemblement aura lieu du 5 au 20 septembre, pour la plupart des troupes et, avec le concours de la 5^e brigade d'infanterie (3^e division), pour les manœuvres de division du 16 au 20 septembre.

Le 14 septembre, après avoir achevé leurs cours de répétition préparatoires, tels qu'ils sont indiqués dans le tableau des écoles militaires de 1878, tous les corps [de troupes] entreront en ligne dans la zone indiquée, d'après des ordres de marche émanant de la division et qui préciseront les cantonnements du 14 au soir et les dispositions pour le 15.

En ce qui concerne les cours de répétition des armes spéciales, l'emploi du temps sera réglé d'après les instructions des chefs d'arme. Pour l'infanterie et les états-majors, il sera fixé par le divisionnaire, après approbation du plan général d'instruction par le Département militaire fédéral, et sur les bases suivantes :

Du 5 au 11 septembre. Troupes : exercices préparatoires, gradués par unités tactiques, avec inspection par bataillon le dimanche 8 septembre.

Du 5 au 11 septembre. Etats-majors : en partie, reconnaissance du terrain des manœuvres, en tant que la surveillance des corps [de troupes] et le service, c'est-à-dire la direction des troupes par leurs états-majors, n'y mettront pas obstacles.

Les 12 et 13 septembre. Exercices de régiment.

Le 14. Exercices de brigade.

Le 15 (Jeûne fédéral). Inspection de la division près Fribourg – Grolley.

Les 16, 17, 18, 19 et 20 septembre. Manœuvres de division, dans la zone Fribourg – Morat – Berne, limitée au nord par le cours de l'Aar, avec le concours des troupes de la 3^e division.

L'idée générale des manœuvres est la suivante :

La 2^e division, comme avant-garde d'une armée dite du sud, marche sur Berne, dès la ligne Fribourg – Avenches, en une colonne principale ou en plusieurs colonnes à portée les unes des autres, suivant un itinéraire à dresser ultérieurement. Un ennemi, représenté par des troupes de la 3^e division, établies sur la ligne Bümplitz – Köniz, s'oppose à cette marche.

L'idée spéciale sera précisée plus tard ; elle sera ordinairement donnée chaque jour pour le jour suivant.

Les 16, 17 et 18 septembre, l'ennemi sera figuré par le 3^e bataillon de carabiniers, qui prendra son cantonnement de combat le 15 septembre et auquel seront adjoints les corps [de troupes] nécessaires de la 2^e division.

Le 18 septembre. La 5^e brigade d'infanterie (3^e division) se rendra dans ses cantonnements de combat pour prendre part, du côté ennemi, aux opérations des 19 et 20 septembre. [...]

[d'Aiguy]



Manœuvres 1885:
Situation finale le
19 septembre.
(Die Berner division
1875-1985)

SHD/T, 7 N 1579, 1878

D'Aiguy au Ministre de la Guerre

Berne, 21 octobre 1878

N° 32

Etude comparative des manœuvres fédérales de 1877 et de celles de 1878

Monsieur le Ministre,

M^r le colonel La Veuve m'ayant chargé de faire une étude comparative des manœuvres fédérales de 1877 et de celles qui viennent d'avoir lieu, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence le présent rapport.

Cette étude, nécessaire au point de vue purement technique, ne s'imposait pas moins à mon attention par le caractère des polémiques auxquelles les derniers exercices ont donné lieu.

Les manœuvres de la 2^e division venaient à peine de se terminer qu'une partie de la presse en prenait texte pour se livrer aux appréciations les plus emportées, souvent les plus grossières contre le colonel Lecomte. Certes, il y a beaucoup à reprendre dans l'exécution de ces manœuvres mais, quelles qu'aient été les fautes commises, elles ne sauraient expliquer, encore moins justifier les attaques passionnées dont elles ont été l'objet. Ces attaques trouvent leur plus énergique expression dans les journaux de la Suisse allemande et dans les feuilles radicales ou socialistes, spécialement dans celles du canton de Neuchâtel.

Celles-ci, ennemies de toute discipline, de toute organisation, ne font que poursuivre l'accomplissement d'un programme dès longtemps formulé, et la partialité haineuse de leurs jugements ne saurait plus étonner ni atteindre personne.

Quant aux journaux de la Suisse allemande, ils n'ont obéi, pour la plupart, qu'à un sentiment que l'on trouve presque naturel quand il s'agit de deux peuples rivaux, mais qu'on s'explique moins entre nationaux d'un même pays. Ce sentiment est l'antagonisme des races et aussi des religions* ; antagonisme qui existe à l'état latent dans les circonstances ordinaires de la vie, que l'on couvre même souvent de déclarations conventionnelles dans les discours ou les toasts, mais qui éclate à la moindre occasion favorable, et dont on a pu apercevoir les traces, même au cours des manœuvres, dans l'ardeur particulière qui semblait animer les deux partis en présence.

* On est en plein *Kulturkampf*.

La situation qu'a créée cette lutte, si complexe dans ses origines, me faisait donc un devoir de comparer entre elles, à grands traits, et autant qu'il m'est possible de le faire, les manœuvres de la 2^e division et celles que la 5^e a exécutées l'an dernier.

Les deux chefs de division, écrivains militaires l'un et l'autre, diffèrent essentiellement. Le colonel Lecomte, mettant à profit les études qu'il a faites des diverses campagnes d'Europe, est mieux inspiré dans les plans qu'il forme, mais l'exécution laisse beaucoup à désirer. Bien que, de son propre aveu, il ait consacré une année à préparer les manœuvres qu'il vient de diriger, rien ne semblait avoir été prévu, hors les traits généraux de la marche de sa division*, arrêtés même d'avance par journée. Je ne veux pas dire par là qu'il faille, dès le début de semblables exercices dans une armée, tout livrer au hasard, mais il serait peut-être bon de donner place à l'imprévu, ne serait-ce que pour imprimer aux manœuvres le véritable intérêt qu'elles comportent. Au reste, le colonel Steinhäusslin, chef de la 5^e brigade bernoise, semble l'avoir compris ainsi quand, débouchant le 18, vers cinq heures du soir du Köniz – Berg – Wald, et trouvant dégarni le centre ennemi, il en profita, en dépit des conventions faites, pour rentrer dans la vraisemblance et s'assurer de positions qui lui valurent la victoire le lendemain.

Si le colonel Rothpletz, chef de la 5^e division, descend trop dans les détails les plus infimes et empêche, par son extrême mobilité pendant l'action, que les renseignements puissent lui parvenir à temps, le colonel Lecomte, une fois ses dispositions générales prises, semble en confier entièrement l'exécution à ses subordonnés. Jamais, pendant le cours des manœuvres, il n'a été de sa personne reconnaître le terrain sur lequel il devait agir. Il ne s'est pas inquiété davantage de vérifier si ses ailes étaient en liaison avec son centre et s'il était possible à ces trois éléments de la ligne de se prêter un mutuel appui. Son chef d'état-major, le lieutenant-colonel de Crousaz, officier de mérite qui a fait toutes ses études militaires en Prusse, le secondait de son mieux, mais le colonel Lecomte, ainsi que l'a fait entendre plusieurs fois M^r de Crousaz, se renfermait dans un mutisme dont on ne parvient pas à bien saisir le motif, surtout à l'égard d'un chef d'état-major, et ne lui livrait les prescriptions de la journée qu'à la dernière extrémité. La marche des manœuvres et des divers services s'est naturellement ressentie de ces retards, qui donnaient au commandement toutes les apparences de l'hésitation.

Ce n'est pas à dire, comme le veulent les journaux, que le colonel Lecomte soit incapable ; son plan de manœuvres paraît beaucoup mieux conçu que celui du colonel Rothpletz l'an dernier ; c'est, à peu de chose près, le plan suivi par le

* D'Aiguy a écrit «son corps».

général Brune en 1798. On a reproché généralement au colonel Lecomte de donner à son front une étendue trop considérable, spécialement dans les journées du 18 et du 19, où la ligne se trouvait ainsi formée : le centre à Nieder Wangen, la droite à Köniz et la gauche sur la route de Matzenried. Au point de vue stratégique, le colonel ne pouvait pas laisser à découvert les deux routes latérales conduisant sur ses flancs ; au point de vue tactique, ses troupes étaient trop peu nombreuses pour défendre efficacement ce large front ; néanmoins, dans une situation pareille, on ne saurait, il me semble, blâmer un chef d'avoir choisi la première alternative, d'autant que les positions occupées étaient très fortes par elles-mêmes. Je croirais plutôt que le terrain n'a pas été occupé comme il aurait dû l'être, en ce sens qu'on a trop sacrifié à la cohésion des troupes et qu'on a négligé de défendre des points importants de la ligne.

Le colonel Lecomte ne manque donc pas de science militaire, mais de pratique. Il a rarement commandé dans sa carrière ; il a beaucoup étudié, beaucoup vu aussi, puisqu'il a suivi le général Grant pendant la guerre de la Sécession ; le côté pratique, qui peut s'acquérir, est donc le seul qui laisse à désirer en lui. Il est juste d'ajouter qu'il se trouvait dans une situation morale particulièrement défavorable, étant donné sa nature impressionnable : homme très modeste, le souvenir de sa réputation comme écrivain militaire a dû le hanter plus d'une fois ; il a senti qu'on attendait beaucoup de lui ; la presse et l'opinion l'avaient prôné d'avance, c'en était assez pour lui faire perdre une partie de ses facultés.

Le colonel Rothpletz au contraire, très convaincu de ses propres mérites, qui sont d'ailleurs réels, ne se laisse pas influencer par l'opinion publique ; mais cette assurance même a ses écueils, qu'il n'a pas toujours su éviter dans les manœuvres de 1877. Il faut reconnaître pourtant que ses ordres étaient donnés à temps, avec précision et avec autorité. En un mot, il a plus de commandement naturel que le chef de la 2^e division.

Si des commandants de division l'on descend aux officiers de troupe, on est frappé de la différence qui existe entre eux. Les officiers de la 5^e division, y compris les colonels-brigadiers, sont très supérieurs à leurs collègues de la 2^e. Les premiers ont infiniment plus d'aisance devant la troupe, plus d'autorité, plus de précision dans la manière dont ils donnent les ordres, et enfin ils ont le sentiment militaire plus développé. Leur attitude est toujours très correcte, tandis que les officiers de la 2^e division, qui, ainsi que la grande majorité de la troupe appartiennent à la Suisse française, ont l'air de remplir un devoir pénible et de n'être pas toujours sûrs d'être obéis.

Les hommes ne sont pourtant pas indisciplinés ; ils ont fait de très grands progrès, paraît-il, depuis l'application de la loi de 1874, et cela de l'aveu même des officiers de la Suisse allemande. Je n'ai pas vu, pour ma part, un seul homme ivre pendant toute la durée des manœuvres. Mais il y a dans ces troupes

plus de laisser-aller sur les rangs que parmi celles de la Suisse allemande ; le silence comme l'immobilité y sont difficiles à obtenir, tandis qu'ils paraissent naturels aux autres ; la propreté laisse aussi plus à désirer. En un mot, l'homme comme l'officier est moins soldat. Les troupes de la 2^e division ne peuvent même pas revendiquer exclusivement l'entrain, qui devrait être le propre de leur race, car les troupes bernoises leur ont encore été supérieures sous ce rapport. Rien ne rappelle plus le caractère de nos troupes que l'élan avec lequel les Bernois ont enlevé, le 18 au soir, les positions de l'ennemi, tandis que les troupes de la 2^e division m'ont plutôt paru molles.

On peut alléguer cependant en faveur de celles-ci leur extrême fatigue, due non pas seulement à la longueur des marches et des exercices, mais à une autre cause. L'an dernier, le colonel Rothpletz avait consacré les dix jours qui ont précédé les manœuvres proprement dites à des marches progressives combinées avec des exercices de campagne par compagnie, par bataillon, par régiment et enfin par brigade. Le colonel Lecomte a préféré employer ce temps à parcourir la progression régulière des cours de répétition ordinaires et n'a fait manœuvrer que les deux derniers jours. De cette façon, les troupes ont été brusquement soumises à des fatigues excessives pour elles. De plus, on n'a pas eu soin de donner des ordres de nature à assurer aux soldats un repos suffisant. Jusqu'à dix heures du soir parfois, des détachements attendaient encore qu'on pût les loger, et ils l'étaient alors de telle façon qu'il ne pouvait en résulter pour eux de repos véritable. La moyenne des traînants et des éclopés a été de 50 par bataillon ; une compagnie a compté jusqu'à 25 hommes indisponibles. Malgré la latitude laissée aux hommes de porter à leur gré des bottes ou des souliers, les blessures aux pieds étaient nombreuses. Les troupes de la 5^e division ont infiniment mieux marché.

Quant à l'instruction des officiers comme des troupes de la 2^e division, elle est inférieure à celle de la 5^e ; cela tient à ce que, depuis longtemps, cette division a pour instructeur M^r de Salis, homme âgé, que l'on ne peut remplacer tant qu'il n'aura pas offert lui-même sa démission, et qui n'est plus en état d'imprimer à son service la vigueur d'impulsion nécessaire. Il avait de plus été précédé dans ces fonctions par M^r Wieland, qui s'absentait souvent et ne s'occupait que fort peu des devoirs si importants de son emploi. C'est ainsi que la 2^e division se trouve dans une situation très inférieure, surtout par rapport à celle de Berne, dont les instructeurs ont toujours été d'excellents officiers.

Il résulte de ce qui précède, qu'en dehors des fautes commises par le colonel Lecomte, ce dernier était moins bien secondé que le colonel Rothpletz.

La revue des troupes, comparée à celle de l'an dernier, donne lieu aux observations suivantes. Le terrain a été mal choisi ; malgré cela, on aurait pu facilement éviter de défiler la gauche en tête, la cavalerie la première ; on a fait, dans

cette circonstance, une application inopportune de la latitude que donne le règlement de ne jamais tenir compte des inversions. L'immobilité des troupes a été moins bien observée et leur tenue moins bonne ; mais le défilé, dans son ensemble, a été meilleur que celui de la 5^e division, bien que la nature du terrain ne fût pas favorable à la régularité de la marche.

L'artillerie a défilé au trot par batterie, d'une façon vraiment remarquable pour des milices. Il s'est produit, pendant ce défilé, un incident, qui a permis de constater combien peu pratique est l'usage qui consiste à placer deux canonniers debout sur les marchepieds placés de chaque côté de la pièce. L'un de ces hommes, prenant sans doute trop d'appui sur le levier de pointage, celui-ci s'est brisé au moment où la pièce franchissait un petit fossé d'irrigation et l'homme est tombé. Il était d'ailleurs facile de voir quels efforts faisaient les canonniers pour se maintenir en équilibre ; or, les pièces roulaient sur une prairie un peu en pente, sillonnée par les petits canaux en usage partout pour l'irrigation des prés.

Il a déjà été question de l'infanterie dans ce qui précède ; il est pourtant utile d'entrer dans quelques détails. Il n'a pas été possible de se rendre compte de l'emploi des petites marmites individuelles, dont la 5^e division trouvait l'usage incommode. Toutes les troupes se sont servies cette année de l'ancienne marmite. Ces marmites peuvent recevoir un grand bidon ; pour le transport, elles sont enfermées au nombre de dix dans une sorte de caisse formée uniquement de barres de bois dessinant les arrêtes, de manière que les faces sont ouvertes. Ces caisses étaient placées sur les chariots d'approvisionnement ; le soldat ne portait donc que la petite gamelle.



Manœuvres 1907: Des fantassins à genou creusent une tranchée près de Dompierre, avec la pelle Linnemann. (*Souvenir 1907*)

La pelle Linnemann, récemment mise en service, a été fréquemment employée ; de nombreuses tranchées ont été creusées par les troupes dans des emplacements généralement bien choisis. L'emploi de cet instrument paraît très fatigant ; les hommes devaient, d'après les ordres donnés, travailler à genou, mais tous trouvaient encore plus aisé de se tenir courbés, de façon à pouvoir se

servir du pied pour enfoncer plus facilement la pelle. Cependant, j'ai remarqué que, dans cette position, le sac, retombant sur le coup de l'homme, produisait une véritable gêne et obligeait les soldats à se décoiffer. Enfin, cette pelle ne paraît pas pouvoir être utilisée dans tous les terrains.

Les tirailleurs ont été un peu mieux conduits cette année, bien que, dans les deux manœuvres, on ait presque constamment oublié d'alimenter la ligne suivant les nécessités du combat. Mais alors que, l'an dernier, l'on jetait en une fois tout le monde sur la ligne, dans la 2^e division les réserves ont été trop scrupuleusement gardées sans en faire l'usage qui leur revient ; de sorte qu'une partie intéressante du combat moderne a été totalement mise de côté. Il a été fait abus d'autre part des feux de salve à courte distance, faciles à obtenir en temps de paix, mais sûrement d'un emploi illusoire en temps de guerre. Dans de rares circonstances, ces feux ont été utilisés à grande distance contre des masses d'artillerie ou d'infanterie.

Les essais qui ont été faits à Berne sur l'emploi d'une cartouche à blanc permettant l'usage du magasin n'ayant pas abouti, il n'est pas possible de se rendre compte si les hommes seraient en état de conserver jusqu'au moment décisif, la réserve dont ils disposeraient en guerre.

La cavalerie a fait des progrès au point de vue du service d'exploration ; mais elle n'a pas toujours été employée comme elle aurait dû l'être. Le 17, notamment, lorsque l'armée du sud a jeté un pont de bateaux sur la Sarine, l'ennemi n'a pas eu soin de faire surveiller la rivière par la cavalerie. Au reste, cette opération a été d'une invraisemblance des plus choquantes. Le point de passage était dominé du côté de l'ennemi par une sorte de falaise, d'où une batterie eût empêché toute espèce de tentative de ce genre. Le commandant de la troupe du nord, sans doute trop bien instruit des véritables intentions du colonel Lecomte, a commis une faute grave dans cette circonstance.

Pendant les combats, la cavalerie a rempli son rôle en protégeant les ailes, ce qui n'avait pas eu lieu à la 5^e division, dont la cavalerie semblait ne plus avoir de mission dès l'ouverture du feu.

L'artillerie, à part le fait que je viens de relever à propos du passage de la Sarine, a remarquablement bien choisi ses positions dans chacune des journées de ces manœuvres. Elle m'a paru sous ce rapport très supérieure à celle de la 5^e division. Les diverses batteries, non seulement se portaient sans hésitation sur le point voulu, mais s'y établissaient selon toutes les règles, ne donnant que très peu de prise au feu de l'ennemi. On ne peut que se montrer très satisfait de la manière dont elles ont opéré. La batterie, quand elle doit se porter en avant ou en retraite, est toujours précédée d'un officier qui étudie le terrain et indique le point où elle doit se placer. Cette manière de procéder donne aux manœuvres une grande précision, prévient les tâtonnements sous le feu de l'ennemi et, par

suite, évite souvent à la batterie une grande partie des projectiles que l'ennemi ne manquerait pas de diriger sur elle, si elle agissait autrement. Je ferai remarquer aussi en faveur de l'artillerie qu'en maintes circonstances elle a su oublier l'artillerie adverse, pour battre de son feu les colonnes d'infanterie.

Les services administratifs ont mieux fonctionné qu'en 1877. Les pains provenant des fours militaires ont été de qualité supérieure. L'on a de nouveau fait usage, pour l'abattage des bœufs, du masque Brechbühl, dont on est de plus en plus satisfait ; il paraît même que les bouchers civils en font usage depuis l'expérience faite pendant les manœuvres de la 5^e division. Je joins au présent rapport un prospectus de l'inventeur, n'ayant pu obtenir un dessin complet de l'appareil.

Le transport des vivres s'est effectué beaucoup plus régulièrement que par le passé, grâce à une augmentation notable dans le nombre des charrettes mises à la disposition de la compagnie d'administration. Le service des distributions n'a souffert que parmi les troupes représentant l'ennemi pendant la première période des manœuvres et dans quelques détachements, par la négligence des troupes elles-mêmes. Les avis sont d'ailleurs assez partagés en ce qui concerne les transports. L'administration prétend qu'il lui suffit de transporter les vivres dans un lieu central, où les corps [de troupes] viendraient les prendre. Les officiers de troupe, au contraire, veulent que les vivres soient apportés au centre des cantonnements de chaque corps [de troupes]. Il y a lieu de remarquer que l'on tend évidemment en Suisse à suivre ce dernier mode, autant que possible. On en a fait usage l'an dernier comme cette année.

La poste a exécuté son service avec plus d'exactitude qu'à la 5^e division.

La section télégraphique des pionniers a eu plusieurs lignes à établir, ce qu'elle a exécuté avec promptitude.

Mais ce qui établit surtout entre les manœuvres de 1877 et celles de cette année une différence importante, c'est l'application partielle qu'on a faite des principes de mobilisation. Dans la 2^e division, comme dans les brigades N° 5 et 6, les compagnies ont été d'abord réunies, puis se sont portées au point où devait se former le bataillon. Un détachement de quelques hommes avait précédé de vingt-quatre heures le bataillon, pour recevoir le matériel ; de sorte que le lendemain, une heure environ après l'arrivée des compagnies, le bataillon était formé. Voici un spécimen des ordres donnés par les chefs de bataillon. J'en donne la traduction littérale.

Bataillon de fusiliers N° 36

Pour l'expédition du bataillon au cours de répétition de cette année à Thoune, le soussigné a organisé les moyens de transport suivants :

Le 23 septembre :

Brienz, bateau, 6 h du matin (touchant à toutes les stations).

Bönigen, bateau, 7 h 20.

Bönigen, train, 7 h 40.

Interlaken, train, 7 h 55.

Après l'appel sur la place de la gare d'Interlaken, le bataillon marchera vers Därligen et sera transporté de là par bateau spécial à Scherzligen (le bateau sur le lac de Thoune ne touchera aucune station intermédiaire).

Les militaires qui demeurent en dehors des districts d'Interlaken et d'Oberhasle peuvent rejoindre le bataillon à Thoune.

Le reste de la troupe reçoit l'ordre de ne se servir que des moyens de transport énoncés et d'arriver à temps. Les retardataires et les hommes ivres seront sévèrement punis.

Le prix de la course est réduit de moitié.

Le commandant du bataillon N° 36.

J. Strübin, major

Des mesures analogues ont été prises partout ; il n'y a eu d'exception que pour les unités à proximité immédiate des centres de réunion. Dans celles-ci, les hommes se sont rendus individuellement au lieu de rassemblement, sans passer par les formations intermédiaires.

Cette rapidité de concentration, qui resterait à peu près la même si, au lieu de six classes, on appelait la totalité de l'élite, prouve surabondamment que les allégations du colonel Siegfried dans ses conférences de 1873, et les réponses que j'ai reçues depuis de la part d'autres chefs de division ou de brigade sont exagérées ou peu sincères. Il résulte en effet de divers renseignements, pris auprès d'officiers d'autres grades, que, à part la 8^e division qui exigerait plus de temps pour se réunir, les autres peuvent toutes se rassembler en trois ou quatre jours en cas de mobilisation ; et les sept divisions, ainsi formées, exigeraient en moyenne huit jours pour être concentrées à l'une quelconque des frontières de l'ouest, du nord ou de l'est.

J'ai appris à ce propos que l'Etat-major général avait fait les travaux les plus complets à cet égard, en les basant sur les diverses hypothèses que peut faire naître l'attaque sur telle ou telle frontière de la Suisse. Les chiffres que je viens de citer m'ont été donnés par plusieurs officiers autorisés, mais à titre approximatif. Ces nombres paraissent néanmoins répondre à la vraisemblance. Il y a lieu d'observer, en outre, que le jour où le Département militaire sera parvenu à s'armer d'une loi de réquisition sur les voitures, le nombre des jours pourra être encore réduit. Ces prestations de voitures, en l'absence de matériel réglementaire, que l'état des finances ne permet pas de construire, constitueraient en effet actuellement une difficulté, d'où naîtraient des retards inévitables. Mais, avec le patriotisme si développé des Suisses, dès qu'il s'agit de la défense de leur sol, nul doute que les résistances actuelles ne cèdent aussitôt.

On pourrait donc conclure de ce qui précède, pour ce qui concerne la frontière de l'ouest par exemple, que, dans trois jours environ, les trois divisions, dont elle limite les territoires, pourraient offrir une première résistance et qu'elles seraient soutenues, 4 ou 5 jours après, par quatre autres divisions. Ces données, bien qu'approximatives, me paraissent répondre assez exactement aux moyens d'action de la Suisse, le cas échéant. Les deux frontières du nord et de l'est seraient sensiblement dans la même situation au point de vue de la défense.

En résumé, les manœuvres de 1878, comparées à celles de 1877, témoignent de quelques progrès réalisés dans les diverses armes ou dans les services considérés isolément, mais l'ensemble est moins satisfaisant ; la cause en a été indiquée au cours de ce rapport. Quoi qu'il en soit, il est important de reconnaître à quel point il est surprenant que des milices, organisées comme elles le sont, soumises à des exercices d'une durée aussi minime, soient en état d'exécuter des manœuvres, sans qu'il y ait de trop grosses fautes commises ; surtout lorsqu'on observe que, en dehors de l'état-major, dont les officiers semblent plutôt appartenir aux classes cultivées de la société, les grades supérieurs de la troupe sont conférés à des personnes, dont les occupations civiles sont parfois bien peu faites pour développer les qualités militaires. Et cependant, lorsque l'on traite avec ces officiers de questions militaires, on ne peut qu'être frappé du sérieux qu'ils y apportent, de l'étendue relative de leurs connaissances, même en ce qui concerne les armées étrangères ; et, en portant ce jugement, je mets à part ceux d'entre eux qui ont servi dans des armées actives, et dont le nombre d'ailleurs diminue de plus en plus. Ces résultats prouvent combien ces officiers attachent en général de prix à se montrer à la hauteur de leurs fonctions. Je n'ai pas eu lieu de faire la même observation à l'égard des officiers de grades inférieurs ; il y a entre eux et leurs chefs une très grande différence.

Enfin, je ne terminerai pas ce rapport, sans mentionner la bonne impression causée par la mesure que Votre Excellence a bien voulu prendre d'envoyer des officiers aux manœuvres fédérales ; j'en recueille chaque jour des témoignages non équivoques. Il m'a paru que chefs et soldats étaient très flattés dans leur fierté nationale ; l'attitude des troupes, dès qu'elles se trouvaient à proximité des officiers français, l'exprimait surabondamment. J'ajouterai que M^r le colonel La Veuve et M^r le commandant Muzac ont su laisser partout sur leur passage des marques de sympathie, qui ne feront que contribuer à faciliter l'accomplissement de ma tâche, en rendant plus cordiales encore des relations toujours longues à former dans ce pays.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect, Monsieur le Ministre, de Votre Excellence, le très obéissant et très dévoué subordonné.

L'attaché militaire [d'Aiguy]

SHD/T, 7 N 1579, 1879

D'Aiguy au Ministre de la Guerre

Berne, 5 juin 1879

N° 39

Appréciation des manœuvres de la 2^e division

[...] En ce qui concerne les manœuvres de division, le Rapport* attribue à l'absence d'exercices en 1877 et au fait que les états-majors et les cadres étaient de composition nouvelle « *les erreurs qui se sont fait remarquer dans la conduite des troupes, dans la remise des ordres, dans l'application des formes tactiques, dans le concours uniforme des différentes armes et dans la manière dont elles ont été employées. En revanche, on a pu constater que l'instruction élémentaire des troupes en général, et surtout dans l'infanterie, est en voie d'amélioration incontestable ; que les officiers, aussi bien que la troupe, ont fait preuve de la meilleure volonté et de la plus ferme persévérance ; et que quelques-unes des branches de service, telles que le ravitaillement en munitions au moyen du parc et du train, n'ont rien laissé à désirer* ». [...]

[d'Aiguy]

* Il s'agit du Rapport de gestion du Département militaire fédéral pour l'année 1878.

SHD/T, 7 N 1579, 1879

D'Aiguy au Ministre de la Guerre

Berne, 25 octobre 1879

N° 43

(Manœuvres de la 1^{re} division en 1879)

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence un rapport sur les manœuvres exécutées par la 1^{re} division fédérale ; je parlerai spécialement du génie et des divers services auxiliaires, me conformant en cela aux ordres que j'ai reçus de M^r le lieutenant-colonel Samuel. Je terminerai par une comparaison rapide entre les manœuvres des deux années précédentes et celles de cette année.

Dès le 2 septembre, l'état-major de la division avait installé ses bureaux à Lausanne. Le 5, la division était rassemblée en entier, à l'exception de la cavalerie qui n'a rejoint que [le] 16.

La division comprenait environ 10 000 hommes, 800 chevaux de selle, 900 de trait et 300 voitures. Des 10 000 hommes, 7 198 appartenaient à l'infanterie et 283 seulement à la cavalerie ; cette dernière arme, y compris les 2 compagnies de guides, ne comptait pas plus de 360 chevaux.

L'artillerie, plus fortement représentée qu'aux manœuvres des années précédentes, disposait, en dehors des 36 pièces de campagne de la division, d'une batterie de campagne de 6 pièces tirée du matériel d'école de la place d'armes de Bière, et des 24 pièces de position des compagnies N° 8, 9 et 10, fournies par les cantons de Genève et de Vaud. La batterie de montagne du canton du Valais n'a pas pris part aux manœuvres.

Enfin, le bataillon du génie possédait 3 compagnies, dont 1 de sapeurs, 1 de pionniers et 1 de pontonniers ; cette dernière était entièrement recrutée parmi les riverains du lac.

Les divers services comprenaient : un lazaret de campagne réduit à 3 ambulances au lieu de 5, la compagnie d'administration avec son effectif normal de 51 hommes, et le bataillon du train chargé de la conduite des voitures du génie, du lazaret et de la compagnie d'administration.

L'effectif normal de la division devait être de 13 821 hommes mais, en réalité, cet effectif s'élevait au 1^{er} janvier dernier à 17 451 hommes ; d'où il suit que moins des deux tiers de la division ont été exercés cette année aux grandes manœuvres. Les 4 classes les plus anciennes de l'élite ne faisant pas de service en

temps de paix, il en résulte que chaque homme n'assiste qu'une fois, pendant son temps de service, à chaque espèce de cours de répétition. Si l'on considère en outre qu'un grand nombre d'hommes sont exemptés pour divers motifs, et que 2 classes de sous-officiers ne font pas de service non plus, on se rendra compte de l'effet que pourra produire, à un moment donné, l'encadrement d'une masse aussi considérable d'hommes, ayant à peu près oublié ce qu'on a pu leur apprendre dans des unités, dont l'instruction n'offre déjà qu'une solidité relative.

Voici d'ailleurs un exemple frappant de ce fait : le bataillon N° 11 compte 1431 hommes à l'effectif ; 550 seulement ont suivi le dernier cours de répétition. En cas de guerre, par conséquent, ce bataillon recevrait brusquement 881 hommes ne sachant presque rien. Cet exemple se reproduit dans tous les bataillons dont l'effectif est élevé ; cela provient en grande partie de ce que la loi a mal réparti les charges entre les cantons et que, pour arriver à ne pas dépasser un certain effectif, l'on se montre infiniment plus facile pour accorder des dispenses dans ces cantons que dans d'autres. Cette répartition vicieuse se retrouve dans le canton de Fribourg, où les bataillons sont trop nombreux pour les ressources de recrutement : aussi ne trouve-t-on que difficilement le nombre d'officiers nécessaire. L'effet inverse se produit dans le canton de Bâle-Ville.

La compagnie de sapeurs et celle des pionniers étaient réunies à Aclens, et celle des pontonniers au confluent du Rhône et de l'Arve. Les pionniers d'infanterie se sont joints aux compagnies du génie à Aclens, pour construire sur ce point les ouvrages destinés, soit à l'artillerie de position, soit à l'infanterie du corps de l'ouest. L'artillerie de position a pris elle-même part à ces travaux, mais vers la fin seulement.

Les ouvrages exécutés formaient 2 lignes principales : l'une sur le plateau qui domine immédiatement la vallée de la Venoge, à l'est d'Aclens ; l'autre, en arrière, dominant Aclens, sur la position appelée indifféremment Tranchechiens et Trentechiens. Enfin, en avant de la 1^{re} ligne, et jusqu'au pied des hauteurs, une série de tranchées-abris avaient été creusées. Les ouvrages des lignes principales se composaient de redoutes et de batteries élevées au profil ordinaire ; les pièces tiraient à barbette* et, de chaque côté des plateformes, on avait ménagé des fossés destinés à abriter les servants.

S'il est juste de reconnaître que ces ouvrages ne le cédaient en rien à ceux que construisent les troupes du génie des armées permanentes, il est nécessaire aussi d'observer que leur fini même était d'une utilité contestable. Que le génie soit exercé dans ses écoles à parfaire des retranchements qui doivent être pour les hommes des modèles types, rien de mieux ; mais il semble que, dès le mo-

* Plate-forme assez élevée pour que les canons puissent tirer par-dessus le parapet.

ment que des manœuvres sont faites afin de placer les troupes dans des circonstances se rapprochant le plus possible de la réalité de la guerre, il serait logique de les dresser à construire des ouvrages d'une manière plus expéditive, en leur enseignant à se borner à ce qu'il y a d'essentiel. Et cette observation qui me paraît exacte au point de vue général des manœuvres, l'est encore bien davantage dans le cas présent. Il a fallu en effet plus de 8 jours entiers pour achever à peu près la série des ouvrages profilés, alors qu'en réalité, c'est dans 24 heures peut-être qu'il eût fallu les élever en temps de guerre, puisque Aclens était une position sur laquelle devait se retirer plus tard le corps de l'ouest dans son mouvement de retraite.

Ce seul rapprochement empêche de porter sur le bataillon du génie de la 1^{re} division un jugement ayant quelque valeur au point de vue de sa préparation à remplir sa mission en campagne. On ne peut constater qu'une chose, c'est qu'il est capable de construire de bons retranchements d'après les règles techniques, à la condition toutefois de lui accorder le temps nécessaire à l'achèvement de ses travaux ; mais il est difficile de dire s'il arriverait au but que l'on se proposerait dans la mise en état de défense d'une position aussi importante que celle d'Aclens, dans le cas où l'ennemi obligerait le corps dont il fait partie à concentrer sa résistance sur cette position, ce qui était précisément la situation qui devait se produire d'après le programme des manœuvres.

Je n'insisterai pas sur l'inutilité absolue qu'il y avait à former la première ligne d'ouvrages importants placés à 50 pas de la crête du plateau, avec un champ de tir restreint, parce que le choix de la position est du ressort du commandement et non de celui du génie. Cette première ligne était en effet dominée par certains points occupés plus tard par l'ennemi, contrebattue par d'autres situées à même altitude et à portée des pièces de campagne, et enfin [elle] devait sûrement être enlevée par l'infanterie ennemie, dès que celle-ci aurait atteint la crête du plateau. Les travaux de cette ligne devaient être d'autant moins importants que le plateau d'Aclens était entièrement dominé et battu par la seconde ligne, et que son occupation devenait très difficile aux troupes ennemies parvenues jusqu'à lui, la position de Tranchechiens, située en arrière, étant d'ailleurs à l'abri de tout mouvement tournant.

Outre les ouvrages dont il vient d'être question, les troupes du génie et les pionniers d'infanterie ont exécuté d'autres travaux ressortissant à leur spécialité, mais d'une importance secondaire.

Enfin, la section télégraphique des pionniers a établi à Aclens une station télégraphique reliée au réseau général des télégraphes suisses, au moyen de deux fils, l'un en ligne aérienne, l'autre par câble. Cette ligne avait 2 km de longueur. Des essais avec le téléphone ont aussi été entrepris à Aclens, mais les résultats en ont été médiocres ; cet instrument paraît exiger une certaine pratique

d'ouïe et de plus peut donner lieu à des confusions d'autant plus graves à la guerre que l'on croit être certain d'avoir été compris ou d'avoir bien entendu. Le son de la voix parvenait très affaibli, et les mots souvent inintelligibles, quelque soin que l'on prît à bien scander les syllabes.

La section des ouvriers de chemin de fer n'a pas eu à s'occuper de voies ferrées pendant les manœuvres ; ces ouvriers ont seulement été employés au chargement et au déchargement du matériel et des chevaux, ainsi qu'à la construction de quelques rampes de débarquement.

Si les travaux des pionniers et des sapeurs ont pu mériter quelques critiques à cause de leur perfection même, il ne saurait en être ainsi du pont jeté sur le Rhône par la compagnie des pontonniers. Recrutée parmi les bateliers du lac Léman, et par conséquent composée d'hommes assez étrangers à la discipline militaire, cette compagnie était certainement la plus remarquable de toutes par sa soumission exemplaire, et par son entrain qui ne s'est pas un seul instant ralenti. Les troupes valaisannes étaient admirables par leur discipline silencieuse, mais cette discipline est chez elles un don de nature, tandis que les bateliers du lac ne devaient la leur qu'au sentiment du devoir, surexcité par leur excellent capitaine, M^r Pfund. Celui-ci, bien qu'appartenant à la Suisse allemande par son origine, n'en a pas moins parfaitement saisi la manière de conduire des hommes d'une race entièrement différente. La compagnie des pontonniers s'est fait remarquer par tout le monde, et il n'y a qu'une opinion sur son compte ; d'ailleurs, le pont jeté par elle sur le Rhône l'a été dans des conditions telles, qu'aucune troupe d'armée permanente n'eût pu mieux faire, surtout si l'on considère la rapidité extrême du courant en cet endroit, et la nature rocheuse du fond à partir du milieu de la largeur jusqu'à la rive opposée.

A 8 heures du matin, on a commencé les préparatifs pour la construction d'un pont normal. Les pontons, de deux pièces (deux pontons-becs), ont été équipés et rangés le long du bord, en amont de l'emplacement choisi pour la pose de la culée. Cela fait, la compagnie a été divisée en groupes pour le travail et le signal a été donné.

La première culée placée, les pontons sont remontés à la gaffe le long du fleuve, d'autant plus haut qu'ils avaient à se placer plus loin ; puis, passant au large, lançaient l'ancre dès qu'ils atteignaient une ligne déterminée sur la rive par deux jalons. Chaque ponton était monté par 4 hommes, et 1 sous-officier chef de groupe qui, debout, sur la double cloison de séparation des deux pièces, dirigeait la manœuvre. Porteurs de poutrelles ou de madriers, guindeurs [*sic*] et garde-amarres se succédaient dans un ordre parfait, sans perte de temps comme sans précipitation. Pendant toute la manœuvre, les pontonniers ont conservé un pas extrêmement rapide.

15 pontons ont ainsi été placés, formant 16 travées. Le matériel ayant été réuni à proximité du cours d'eau et les pontons étant déjà à l'eau, le pont proprement dit, y compris la construction des culées, a été terminée en 1 h 10 ; il mesurait 105 m. Afin d'en contrôler la solidité, la compagnie entière l'a traversé deux fois de suite au pas gymnastique cadencé. Le *repliement* du pont s'est effectué en 37 minutes.

Le pont devant avoir 105 m de longueur, le matériel d'une compagnie n'était pas suffisant ; on sait, en effet, que ce matériel se compose de 12 haquets ou 4 unités de pont, c'est-à-dire la quantité de matériel nécessaire à la construction de 52 m 80 de pont normal. Mais, quand une division est appelée à manœuvrer dans le voisinage de cours d'eau aussi importants que le Rhône, on renforce son matériel par du matériel de réserve ou par celui d'une division voisine. Quant à l'effectif en hommes, il est suffisant et pourrait utiliser jusqu'à 10 unités.

Le matériel des pontonniers a été amené de Fribourg par un train spécial. Ce train présentait la composition suivante : 17 trucs* portaient des haquets chargés réglementairement ; un wagon portait la forge de campagne surmontée de la nacelle de sauvetage ; 2 wagons étaient chargés de matériel sans haquets ni pontons, ceux-ci ayant déjà été expédiés à Genève (ces haquets d'ailleurs n'étaient pas nécessaires, puisqu'il n'y avait pas de marches à faire) ; 6 fourgons à foin étaient répartis entre les trucs, contenant des matériaux divers ou étant vides ; enfin 3 voitures à voyageurs contenaient la troupe et les officiers ; total, 29 voitures. Le matériel, ainsi transporté, comprenait 10 unités pouvant fournir 20 travées de 6 m 60, c'est-à-dire 132 m de longueur de pont.

Le cours de répétition terminé, les pontonniers n'ont plus traîné avec eux que leur matériel réglementaire, pouvant par conséquent jeter un pont de 52 m 80. Ce matériel a été utilisé pendant la journée du 18 et celle du 19, où les pontonniers ont jeté deux ponts sur la Venoge. Ces ponts, comprenant 4 travées et 3 chevalets, ont été repliés aussitôt après les opérations.

Les troupes d'administration ont particulièrement bien rempli leur mission cette année, mais cela tient surtout au genre de manœuvres adopté, ainsi qu'il sera dit plus loin. La compagnie d'administration était au complet ; elle se divise en 2 sections : section des subsistances et section des magasins.

La 1^{re} section comprend 3 officiers, 1 fourrier, 1 infirmier, 1 sergent boulanger chef, 20 boulangers, 1 menuisier, 1 sergent boucher chef, 10 bouchers et 2 soldats du train.

* Wagon en plate-forme destiné au transport de voitures ou d'objets encombrants.

La 2^e comprend 4 officiers dont un capitaine, 3 fourriers et des ouvriers magasiniers en dehors de la compagnie. L'effectif total de 51 hommes ayant été jugé insuffisant, on l'a renforcé de 51 hommes pris dans divers bataillons.

Les chevaux et soldats du train nécessaires à la conduite des voitures ont été fournis par la 2^e section du bataillon du train. Les 36 chars à approvisionnements à 4 chevaux, jugés trop lourds et trop peu mobiles, ont été remplacés pour les manœuvres par 46 chars de réquisition à 2 chevaux ; les corps [de troupes] eux-mêmes en avaient autant en ligne.

La section des magasins, outre son service spécial, livre l'avoine et le foin nécessaire aux chevaux.

Voici maintenant ce que contiennent les voitures d'administration :

Le *chariot à outils* contient : 1^o des outils de maçons pour la construction des fours ; 2^o des outils de charpentier et de menuisier pour construire des baraques au-dessus des fours, des hangars pour magasins, etc. ; 3^o des approvisionnements en clous, vis, pointes et clameaux ; 4^o des pelles, des pioches, des scies et une foule d'autres petits outils.

Le *chariot à ustensiles* contient : 1^o une balance à bascule et d'autres balances avec leurs poids ; 2^o des tamis, des lanternes, des bougies, des haches, des scies ; 3^o des tabliers de boulanger et des linges à pain ; 4^o des bidons, etc. ; 5^o des pelles à enfourner, des racles en fer. Sur le dessus du chariot, 4 pétrins et des planches à pain.

Le *fourgon* contient : 1^o les portes métalliques destinées à la construction de 4 fours de campagne, les registres, les tuyaux et capes pour les cheminées ; 2^o les outils nécessaires aux bouchers ; 3^o un masque à tuer le bétail, avec des cartouches ordinaires du fusil ; 4^o des couteaux, des scies de boucher, fusils et meules en pierre à aiguiser ; 5^o une paire de moufles avec cordes pour suspendre la viande ; 6^o des balances, etc. etc.

Le *personnel des officiers d'administration* comprenait : 1 lieutenant-colonel, commissaire en chef de la division, son suppléant et des adjudants, les quartiers-maîtres des régiments, batteries et bataillons, enfin les officiers de la compagnie d'administration N^o 1. Il est à remarquer que les brigades d'infanterie n'ont pas de quartiers-maîtres, c'est l'adjudant de brigade qui en tient lieu ; dans l'artillerie, au contraire, il y a un quartier-maître à la brigade et les régiments n'en sont pas pourvus.

La compagnie d'administration s'est livrée, pendant le cours préparatoire, aux travaux ordinaires des cours de répétition, à l'exception de la construction des fours qui, vu le peu de temps dont on disposait, a été confiée à des entrepreneurs. Ces fours, au nombre de 3, étaient établis près d'Echallens ; ils étaient garantis par un hangar assez grand pour en contenir 4 ; cette construction rap-

pelle d'ailleurs complètement les fours construits à Thounne d'une façon permanente pour l'instruction des soldats d'administration. Ils sont au niveau du sol, et les ouvriers se trouvent dans un emplacement d'un mètre de profondeur, creusé devant la porte du four ; on descend dans cette excavation par un escalier taillé dans le sol et revêtu de planches. Les fours sont en briques ordinaires reliées avec de la terre glaise. Le sol du four est formé de gros plots posés sur une couche de gravier ; le dessus est également recouvert de gravier.

Chaque four mesure 4 m de profondeur sur 2 m 50 de largeur ; il est pourvu de 2 cheminées. La fournée est de 180 pains en 24 heures ; chaque fournée dure en moyenne 3 heures, dont 1 h 15 pour le chauffage et 1 h 45 pour enfourner, cuire et retirer du four. Les 3 fours pourraient donner 8 à 9 000 rations de pain par jour, à la condition que le nombre des boulangers fût augmenté ; aussi a-t-on dû avoir recours à l'entreprise civile pour la livraison d'environ 1000 rations par jour.

Le service de la boucherie a été fait en entier par la 1^{re} section de la compagnie. La compagnie organise en général des magasins en des points où les divers corps [de troupes] viennent s'approvisionner ; ces magasins sont desservis par le magasin central, soit au moyen des voitures, soit par les chemins de fer. L'an dernier, la 2^e division avait établi son magasin central à Fribourg, et des magasins secondaires à Grolley, Schmitten et Flamatt ; cette année, il n'y a eu de magasins qu'à Echallens. Le train attaché à la compagnie d'administration a transporté chaque jour la viande dans la direction des principaux centres de troupes, où les voitures des corps [de troupes] sont venues s'approvisionner.

La compagnie d'administration a fourni environ 1000 kg de viande d'excellente qualité. La Confédération avait traité avec un fournisseur pour la livraison du bétail sur pied. Les animaux étaient examinés par une commission composée d'un vétérinaire, d'un médecin et d'un officier d'administration. L'administration militaire, après avoir abattu l'animal, n'en conservait que les quatre quartiers, et remettait le reste aux agents du fournisseur. La viande débitée était ensuite saupoudrée de sel et enfermée dans des sacs ; mais on a reconnu ce procédé défectueux, et l'administration réclame dans ce moment l'adoption de caisses garnies de tôle à l'intérieur et percées de trous.

Le service de la compagnie d'administration s'est très régulièrement fait, surtout à cause des circonstances particulières dans lesquelles il se trouvait placé. Les quartiers-maîtres des corps indiquent chaque jour la quantité de vivres qui leur est nécessaire, et viennent le lendemain au rendez-vous fixé prendre livraison de ces vivres. Lors des manœuvres de la 5^e division, on s'était conformé au principe d'envoyer au magasin une voiture vide par corps [de troupes] ; cette voiture recevait les vivres pour le lendemain, et le corps [de troupes] trouvait toute chargée la voiture qui lui était destinée. Mais, comme jusqu'à présent on

n'a eu à [...] disposition que des chars de réquisition, on a craint que des confusions ne vinssent à se produire, et l'on a préféré transborder simplement les vivres d'une voiture dans l'autre.

On continue à ressentir les effets de l'absence d'une loi sur l'administration en harmonie avec les institutions actuelles ; c'est encore la loi de 1845 qui est en vigueur, mais entièrement modifiée par une nombreuse série de dispositions spéciales.

Les corps de troupes se sont plaints de la qualité du foin et de celle du pain provenant des fournisseurs ; le pain que délivrait la compagnie d'administration et qui sortait des fours de campagne a été reconnu excellent, très supérieur à celui des fournisseurs, et d'un tiers meilleur marché.

Le service sanitaire d'une division d'armée est, comme on sait, sous la direction d'un Lt-colonel médecin en chef de la division ; un adjudant et un secrétaire d'état-major sont attachés à la personne de ce dernier. Il a sous ses ordres : 1° tous les médecins des corps [de troupes], ainsi que les infirmiers et brancardiers attachés à ces corps [de troupes] ; 2° le lazaret de campagne composé de 5 ambulances, mais réduit à 3 seulement dans les manœuvres.

Chaque ambulance possède le matériel et le personnel nécessaire à 40 lits. Son personnel se compose d'un capitaine, chef de l'ambulance, de 3 médecins, d'un quartier-maître, d'un pharmacien et de 34 infirmiers et brancardiers, sous-officiers et soldats. Son matériel consiste en 1 fourgon renfermant tous les instruments et le matériel nécessaire, y compris les enveloppes et les couvertures des 40 lits, 1 char pour les blessés, 1 char à approvisionnement et 1 char à bagages.

L'ensemble des ambulances constitue le lazaret de campagne, commandé par un major ayant sous ses ordres 1 officier d'administration, 1 pharmacien, 1 aumônier, 1 secrétaire et 1 sous-officier infirmier. Le lazaret complet comprend 207 officiers, sous-officiers et soldats, 8 chevaux de selle, 22 voitures et 90 chevaux de trait. Les 3 ambulances mobilisées présentaient un effectif de 92 hommes, 6 chevaux de selle, 24 de trait et 9 voitures.

Les 3 ambulances ont été réunies à Moudon pour le cours de répétition, puis réparties, le 16, entre Penthelaz, Goumoëns-la-Ville et Echallens. En arrière, on avait désigné comme hôpitaux l'infirmerie de Morges et l'hôpital cantonal de Lausanne. Le service des hôpitaux est du ressort du médecin en chef de l'armée et non plus de celui de la division. Enfin, chaque corps de troupes avait organisé son infirmerie spéciale et envoya tous les 5 jours un rapport au médecin en chef de la division. Le chef du lazaret correspondait journalièrement avec ce dernier. Les voitures d'ambulances sont attelées par les soins du bataillon du train. Le service sanitaire a très bien fonctionné. Les infirmiers et les brancar-

diers s'étaient joints au personnel des ambulances 2, 4 et 5 pour suivre le cours de répétition de Moudon ; cette école comptait 150 hommes et 30 officiers.

Le total des malades dans toute la division pendant les 5 premiers jours des cours préparatoires a été de 513. Sur ce chiffre, le 10 septembre, 351 étaient déjà guéris aux corps [de troupes] et 19 avaient été envoyés dans leurs foyers ; restaient en traitement dans les corps [de troupes] 119 malades sur 9645 hommes. Le 23 septembre, il n'y avait plus que 13 malades, dont l'état ne présentait aucune gravité.

Un assez grand nombre de militaires se sont fait dispenser des manœuvres sur le vu de déclarations de maladies ; mais tous ces hommes ont dû se présenter devant les commissions sanitaires de recrutement, à la fin de septembre et dans le courant du mois d'octobre. Si la dispense n'est pas motivée, ils auront à faire une école de punition de 3 semaines. Une école complémentaire de ce genre vient de se terminer à Genève.

Enfin, la section vétérinaire se composait, selon la règle, d'un major vétérinaire, de son adjudant et de tous les vétérinaires des corps. Cette section s'occupe des soins à donner aux chevaux et, en outre, de la visite des animaux à l'entrée et à la sortie du service. Deux hôpitaux vétérinaires étaient organisés, l'un à Prilly et l'autre à Sugnens.

On s'est beaucoup plaint cette année de la qualité des chevaux requis, ou plutôt envoyés par les fournisseurs. Tous les chevaux de trait sont en effet livrés par des fournisseurs, auxquels le Gouvernement s'adresse, soit pour satisfaire aux besoins des cours des recrues ou de répétition, soit pour les rassemblements de troupes. Cette façon d'opérer, commode à bien des points de vue, a l'inconvénient de ne pas habituer la population ni les directions militaires des cantons à appliquer les règles de la réquisition ; de plus, ce sont toujours à peu près les mêmes animaux qui sont employés et, par conséquent, dressés au service militaire.

Le bataillon du train se divise en 2 sections : la 1^{re} comprend normalement 3 officiers, dont 1 vétérinaire, 7 sous-officiers ou brigadiers et 81 appointés, trompettes, ouvriers divers et soldats du train, enfin, 114 chevaux de trait et 16 de selle. La 2^e section comprend 4 officiers, dont 1 vétérinaire, 11 sous-officiers ou brigadiers et 105 appointés, trompettes, ouvriers et soldats du train, plus 150 chevaux de trait et 18 de selle. Aux manœuvres, l'effectif total était de 157 hommes et 3 officiers de l'état-major du train, et 34 chevaux de selle.

Il est à remarquer que la 1^{re} section en entier serait employée par le bataillon du génie, si celui-ci avait son matériel au complet ; dans ce cas, la 2^e section devrait fournir à la compagnie d'administration et au lazaret, ce qui ne serait pas possible, à moins d'appliquer la loi sur l'administration militaire qui permet d'avoir recours au train de landwehr, en cas d'insuffisance. En effet, la compagnie d'administration seule, avec son matériel au complet, exigerait 154 che-

vaux, alors que la 2^e section du train n'en possède que 150 ; il faudrait donc se servir dans une forte proportion du train de landwehr. Il est vrai qu'il a été reconnu que les voitures à 4 chevaux pour les approvisionnements ne sont pas pratiques et qu'il vaut mieux les remplacer par des voitures à 2 chevaux, en en augmentant le nombre, comme il a été fait cette année ; cette modification entraînerait une économie de chevaux d'environ 52, pour ce qui concerne la compagnie d'administration.

Les observations qui précèdent ne s'appliquent d'ailleurs qu'au temps de guerre, le matériel du génie et celui du lazaret ayant été considérablement réduits en vue des manœuvres.

Le bataillon du train a commencé ses manœuvres par un cours de répétition ordinaire, après quoi il a été réparti dans les divers corps de troupes. A partir de ce moment, l'état-major du bataillon n'a plus le commandement direct des hommes et des chevaux, mais seulement la surveillance et l'administration : aussi, le major du bataillon reste-t-il à l'état-major de la division, où il s'occupe de tout ce qui concerne les transports, en les dirigeant de manière que l'encombrement soit évité sur les routes.

Le bataillon du train dépend directement de la division et non de la brigade d'artillerie. Le parc de division dépend au contraire de la brigade d'artillerie, au même degré que les batteries de campagne. Le parc de division est sous le commandement d'un major ayant un adjudant et un secrétaire sous ses ordres. Il se divise en 2 colonnes, comprenant chacune 7 officiers, dont 1 médecin et 1 vétérinaire, 13 sous-officiers et 140 appointés du parc et du train, ouvriers, 36 soldats du parc et 67 soldats du train, plus 120 chevaux de trait, réserve comprise, et 20 chevaux de selle. Pendant les manœuvres, chaque colonne comprenait 3 officiers d'état-major du parc, 100 hommes, 20 chevaux de selle et 61 de trait.

Chaque colonne comprend en outre 13 demi-caissons d'infanterie, 12 caissons d'artillerie, 3 pièces de canon de rechange et 8 à 9 voitures, telles que chariots d'outils, chariots de parc, fourgons, demi-caissons de cavalerie et chars à approvisionnement. Pendant les manœuvres, le nombre des voitures était de 37 : 14 demi-caissons d'infanterie, 1 de cavalerie, 2 pièces de rechange, 6 caissons d'artillerie, 2 forges, 2 chariots de parc, 1 chariot d'outils de pionniers, 1 chariot d'artificiers, 4 chariots de pionniers, 2 fourgons et 2 chars à approvisionnements.

Le parc de la 1^{re} division s'est rassemblé à Payerne, place de dépôt du matériel de la 1^{re} division, et a fait son cours de répétition à Morges.

Enfin, le train de ligne, recruté et instruit comme les autres soldats du train, ne forme pas d'unités propres ; il est réparti immédiatement dans les corps de troupes, à raison de 6 soldats et 1 sous-officier par bataillon d'infanterie (cette

année on en a donné 7 au lieu de 6), 1 adjudant sous-officier et 1 soldat du train par état-major de régiment, 1 lieutenant du train et 1 soldat par état-major de brigade. Les officiers et sous-officiers attachés aux brigades et aux régiments dirigent le service du train de ligne et sont placés sous les ordres des chefs des unités tactiques.

L'armée fédérale comprend donc 3 espèces de train :

- 1° Le train de ligne, répondant à nos conducteurs de voitures régimentaires ;
- 2° Le train de parc, correspondant à notre train d'artillerie ;
- 3° Le bataillon du train, correspondant à notre train des équipages.

Ces trois sortes de trains ont bien rempli leur mission et ont montré assez d'adresse dans la manière de conduire les voitures.

Les manœuvres de la 1^{re} division, ainsi que je l'ai mentionné au cours de ce rapport, se sont faites dans des conditions spéciales, qui rendent difficile, sinon impossible, leur comparaison avec les manœuvres exécutées par la 2^e et par la 5^e division. Les premières, en effet, peuvent être appelées des manœuvres d'école ; les secondes sont, quoique d'une manière imparfaite, des manœuvres de campagne.

Le chef de la 1^{re} division, soit dans le but d'échapper aux critiques si nombreuses et parfois si acerbes qui ont accueilli les manœuvres du colonel Lecomte, soit, comme des personnes bien informées me l'ont dit, dans le but de s'assurer un succès populaire destiné à neutraliser l'influence des membres du Gouvernement vaudois, peu sympathiques au colonel Cérésolle, à cause de ses opinions centralisatrices, le chef de la 1^{re} division a combiné d'avance ses manœuvres, de telle sorte qu'il n'est plus resté la moindre place à l'initiative individuelle. Tel jour, le corps de l'ouest devait se porter sur tel point et céder, quoiqu'il arrive, aux efforts du corps de l'est. Huit jours à l'avance, la position d'Acclens était mise en état de défense, parce qu'il était décidé que le corps de l'ouest se retirerait sur cette position et y terminerait sa lutte contre le corps de l'est, en dépit des fautes énormes commises ce jour-là par celui-ci, fautes dues, non seulement aux dispositions prises, mais nées surtout de l'impossibilité d'enlever une position pareille et si bien défendue, avec un effectif de 10 000 hommes.

Toutes les manœuvres ont présenté ce caractère, c'est-à-dire qu'elles sont une suite d'in vraisemblances si on les considère comme des manœuvres de campagne ; il eût été certainement préférable de se contenter d'en faire des manœuvres d'école, au lieu de n'affecter ce titre qu'à celles de la 1^{re} journée, et encore est-il indispensable, dans ce cas, de placer l'adversaire dans une situation qui justifie son insuccès, au lieu de lui donner toutes sortes d'avantages, dont il lui est interdit de tirer le moindre résultat.

L'idée était bonne en effet de consacrer une première manœuvre au déploiement normal de toute une division, et cet exercice a fait défaut aux troupes des deux autres circonscriptions, mais l'instruction acquise par les officiers de la 1^{re} et l'expérience obtenue, même au prix de fautes commises, par ceux des 2^e et 5^e, doivent être loin de se valoir. Je ne veux pas dire par là que les chefs de ces deux dernières divisions aient conduit les opérations comme elles pourraient l'être même en temps de paix, si le directeur de la manœuvre remplissait complètement ses fonctions, et si les arbitres ne bornaient pas la leur à relever des détails tactiques secondaires ; mais il n'en est pas moins vrai que les manœuvres des deux années précédentes présentaient une image bien plus fidèle de la guerre, tandis que celles de 1879 n'ont été que l'application plus ou moins réussie d'un programme dès longtemps préparé.

J'ajouterai que l'armée fédérale, par l'ensemble de son mode d'instruction, par le peu de temps dont elle dispose, doit, après avoir consacré une journée à l'exécution d'une manœuvre type, aborder immédiatement l'application de manœuvres remplies de tous les incidents qu'il est possible de faire naître avec les moyens ordinaires du temps de paix, et qu'une direction intelligente peut toujours produire, sans sortir du cadre restreint de la vraisemblance. C'est ainsi que les manœuvres avaient été comprises par les colonels Rothpletz et Lecomte ; aussi, s'attachait-il à leur exécution un intérêt tout particulier.

Ces différentes manières d'apprécier le rôle des grandes manœuvres se retrouvent dans la presse. Si, d'un côté, celle de Genève et de Lausanne s'est complue à couvrir d'éloges la 1^{re} division, celle de la Suisse allemande n'a pas ménagé ses critiques, dans lesquelles, il est vrai, il faut faire la part de l'antagonisme résultant de la différence des races et des souvenirs historiques. Un point pourtant, point essentiel assurément, a frappé toute la Suisse, c'est l'étonnant progrès accompli dans la discipline générale de la troupe. De l'aveu de tout le monde, il n'est guère possible de mentionner un changement plus radical que celui qui s'est opéré dans cette division. En ce qui me concerne, je dois dire que, tout en reconnaissant chez les soldats de la 1^{re} division une vivacité naturelle bien plus grande que chez les troupes de race allemande, je n'ai pas trouvé de différence appréciable dans la discipline des unes et des autres.

Il m'est donc permis d'affirmer que, en dehors des Tessinois que je ne connais pas assez, l'armée fédérale est animée d'un excellent esprit, d'une discipline remarquable, et remarquable surtout dans une armée de milices, où officiers et soldats se connaissent, ont de fréquents rapports dans la vie civile et où le sentiment égalitaire dans son sens le plus étroit, est extrêmement vivace. On remarque chez eux les qualités qui font les bonnes armées : un grand amour-propre national et un profond sentiment du devoir. Aussi, l'ordre s'est-il constamment et partout maintenu pendant ces manœuvres ; je n'ai pas vu un seul hom-

me en état d'ivresse et, cependant, nous avons toujours vécu au milieu des quartiers occupés par les troupes. Pendant la revue, l'immobilité a été absolue, et le défilé, très bon pour des milices, a été meilleur à mon sens que ceux des deux années précédentes.

Les conditions, dans lesquelles se sont renfermées les manœuvres, ont naturellement exercé sur les divers services une influence, dont il faut tenir compte. L'immobilité relative des corps [de troupes] en présence a singulièrement facilité leur approvisionnement : aussi a-t-on eu raison de dire que la 1^{re} compagnie d'administration avait très bien fonctionné, que les différents trains avaient rempli leur mission avec exactitude, que le service médical ou vétérinaire n'a rien laissé à désirer. Mais on conçoit qu'il est difficile d'en conclure, comme le veulent certains officiers, que ces services se soient montrés supérieurs à leurs similaires des 2^e et 5^e divisions.

Le bataillon du génie s'est livré cette année-ci à des exercices plus importants que dans les manœuvres précédentes mais, comme je l'ai déjà dit, les pionniers et les sapeurs ont eu tout le temps nécessaire à la parfaite exécution de leurs travaux. Quant aux pontonniers, ils ont égalé en habileté les compagnies de la Suisse allemande, résultat dont il faut tenir compte, car l'on doutait, paraît-il, que des bateliers du lac pussent être capables d'un bon service sur des cours d'eau rapides.

L'infanterie s'est mieux conformée aux conditions du combat moderne que dans les 2^e et 5^e divisions ; le renforcement successif de la ligne s'est effectué d'une manière plus rationnelle, tandis qu'on en tenait à peine compte les années précédentes ; mais, par contre, les lignes qui s'élançaient en vue de l'effort suprême avaient trop peu de consistance et eussent été infailliblement ramenées, si le combat eût été réel. D'autre part, il est juste de mentionner que les capitaines d'infanterie de la 1^{re} division ont fait preuve, dans maintes circonstances, d'initiative et d'intelligence du terrain ; c'est un progrès que je n'avais pas eu l'occasion de constater dans les deux autres divisions.

La cavalerie s'est montrée très supérieure aux escadrons employés en 1877 et en 1878 ; son service d'exploration a été plus hardi, plus rapide et plus complet et, chose qui n'avait pas été appliquée jusqu'ici, elle a continué ce service pendant toute la durée de l'action, saisissant les rares occasions où elle pouvait fournir une charge opportune, et cherchant constamment à tenir le commandement au courant des mouvements qu'aurait pu préparer l'ennemi. Malheureusement, cette dernière partie du service de la cavalerie n'avait pas d'utilité réelle, puisqu'il était décidé que l'ennemi n'entreprendrait rien qui n'ait été prévu.

L'artillerie, mal recrutée en chevaux, n'en a pas moins exécuté son service d'une manière satisfaisante ; elle s'est même montrée parfois téméraire ; ainsi, une batterie s'est laissée envelopper par la cavalerie adverse et a dû être déclarée

hors de combat. A part cet accident, tout s'est bien passé pour elle ; les positions ont été en général bien prises et rapidement occupées ; mais, comme les autres armes, elle ne tient pas toujours un compte suffisant du feu de l'adversaire, ni de l'influence qu'exerceraient les positions qu'il occupe, et ces erreurs ne sont généralement pas relevées par les arbitres.

En résumé, la qualité des troupes de la 1^{re} division est très bonne, et l'on regrette d'autant plus que des manœuvres mieux entendues n'aient pas permis de la mettre plus en évidence. Les officiers supérieurs de cette division valent ceux de la 5^e mais, dans la comparaison des officiers des trois divisions en question, ceux de la 2^e tiennent certainement et de beaucoup le dernier rang.

Il y a naturellement deux manière de juger l'armée fédérale : ou comme milices, et alors on ne peut que rendre hommage à la vigueur de ses efforts et à l'opiniâtre ténacité avec laquelle elle cherche à développer ses qualités ; ou comme instrument destiné à se battre et à se mesurer avec des armées permanentes ; c'est à ce dernier point de vue que je me suis constamment placé en écrivant ce rapport. [...]

[d'Aiguy]

SHD/T, 7 N 1580, 1880

Patry au Ministre de la Guerre

Berne, 4 juin 1880

N° 3

Grandes manœuvres de 1880

[...] Rien n'est encore arrêté pour les grandes manœuvres de cette année en ce qui concerne le plan général des opérations et le thème adopté. J'ai pu savoir seulement que le Bureau topographique avait reçu l'ordre de faire exécuter les reports de la carte au 1/50 000 pour la carte d'ensemble des manœuvres. Cette carte comprendra à peu près un rectangle limité au nord par Bienne *, à l'ouest par le lac de Morat, au sud par Düringen et à l'est par Münsingen ; c'est donc dans cet espace qui contient le confluent de la Sarine avec l'Aar et les positions d'Aarberg que se développera le thème adopté pour les manœuvres de la 3^e division.

* Patry emploie le nom allemand Biel.

Je suis avec le plus profond respect, Monsieur le Ministre, votre très humble et très obéissant serviteur.

[Patry]

attaché militaire à Berne

SHD/T, 7 N 1580, 1880

Patry au Ministre de la Guerre

Berne, 26 juin 1880

Réponse à la lettre ministérielle du 22 mai concernant les grandes manœuvres de l'armée suisse en 1880

Monsieur le Ministre,

En réponse à votre lettre du 22 mai dernier, j'ai l'honneur de vous transmettre les réponses suivantes aux cinq questions que vous m'avez adressées au sujet des grandes manœuvres de 1880.

1° Les manœuvres qui auront lieu cette année dans l'armée suisse ne comprennent que les cours de répétition de la 3^e division qui sera rassemblée d'abord par régiments, puis qui manœuvrera avec tous ses éléments réunis.

Les autres cours de répétition, qui ne méritent pas le nom de manœuvres, mais qui cependant pourraient présenter quelque intérêt, sont : ceux de la 11^e et de la 12^e brigade qui seront réunies, la première autour de Zurich, la deuxième autour de Wintherthour ; et ceux par régiment de la 8^e division qui auront lieu, pour deux bataillons du régiment N° 29 avec une batterie de montagne, dans les environs de Sion, et pour le régiment N° 30 et un escadron, autour de Coire.

2° Les manœuvres qui offriront certainement le plus d'intérêt sont d'abord le rassemblement de la 3^e division, puis les cours de répétition des deux régiments N° 29 et N° 30 de la 8^e division, à cause du terrain essentiellement montagneux dans lequel ils s'effectueront et de l'adjonction aux deux bataillons du régiment N° 29 d'une batterie de montagne, dont le matériel est très remarquable.

3° Les époques précises de ces divers exercices ou manœuvres sont : 1. pour les deux bataillons du régiment N° 29 avec la batterie de montagne de Sion, du 17 août au 1^{er} septembre; 2. pour le régiment N° 30 avec un escadron de dragons autour de Coire, du 2 au 17 septembre; 3. pour le rassemblement de tous les éléments de la 3^e division autour de Berne, du 10 au 17 septembre (la réu-

nion par régiment aura lieu du 1^{er} au 10). Je ne fais pas mention des manœuvres des brigades N° 11 et N° 12, qui ont lieu pendant cette même période et qu'il serait inutile de suivre, puisque le programme d'exercices de la 3^e division comprend deux manœuvres de brigades.

Il conviendrait donc d'envoyer la mission française à Sion pour le 20 août environ. Son programme et son itinéraire pourraient être à peu près les suivants :

Du 20 au 29 août inclus, dans le Valais avec les deux bataillons du régiment N° 29 et la batterie de montagne.

30, 31 août et 1^{er} septembre : de Sion à Coire par les belles et intéressantes routes de montagne stratégiques de la Furka et de l'Oberalp et par la vallée d'Andermatt, pleine des souvenirs de nos guerres de 1799 et 1800.

Du 2 au 6 septembre : à Coire, où la mission pourrait assister à l'arrivée des miliciens et à la formation du régiment N° 30, ainsi qu'à ses premiers exercices.

Le 6 septembre, la mission pourrait quitter Coire, tête de ligne du chemin de fer, aller passer la journée à l'école de tir de Walenstadt ouverte, du 4 septembre au 1^{er} octobre, pour une école de sous-officiers, et arriver à Berne le 7 au soir.

Le 8 serait employé aux présentations et visites officielles et, le 9, elle pourrait suivre les exercices de brigade, qui commenceront ce jour-là dans la 3^e division, qu'elle suivrait ensuite dans ses diverses évolutions jusqu'au 17 septembre.

Vous pouvez être assuré que l'accueil le plus cordial et le plus sympathique lui est réservé. Il m'a été dit au Département militaire fédéral que ce serait avec le plus grand plaisir que le Gouvernement fédéral verrait l'envoi par la France d'une mission aux manœuvres de cette année et qu'il considérerait* cet envoi comme un grand honneur pour lui. Et en effet, l'uniforme français est bien vu ici par tout le monde et une preuve d'intérêt de cette sorte, de la part d'une grande puissance militaire et voisine, n'est pas pour donner à l'armée suisse peu d'importance vis-à-vis d'elle-même et du pays.

4° Les diverses missions étrangères ne sont pas encore annoncées. L'attaché militaire allemand m'a dit qu'il était fort probable que l'Allemagne n'enverrait pas de mission en Suisse cette année, vu le peu d'intérêt qu'offraient les manœuvres d'une si faible armée pour un grand pays, et vu les grands frais auxquels donnait lieu l'envoi de plusieurs officiers pendant un mois à l'étranger. Si cela est vrai, nous devons avoir une bonne raison de plus d'en envoyer une. Quant à l'Italie, elle sera sans doute représentée par le colonel Rossi, qui désire

* Patry a d'abord écrit « considérerait », puis à corrigé en « considérerait ».

beaucoup suivre le rassemblement de la 3^e division. L'Angleterre compte, d'après ce que j'ai pu savoir par le Ministre résident à Berne, désigner, comme l'an dernier, deux officiers pour les manœuvres de la 3^e division.

5° Le Gouvernement fédéral a l'intention d'envoyer un officier en France à l'époque de nos grandes manœuvres. Cet officier arrivera presque certainement en France pour le 6 septembre, afin de suivre la 6^e division de cavalerie, puis se rendra aux manœuvres du 6^e corps, qui font suite à celles de cette division. Je suis à peu près certain que le choix du Département militaire se fixera sur le lieutenant-colonel d'artillerie Techtermann* qui s'est mis en grand relief ces derniers temps par la conférence sur les fortifications qu'il a faite à la Société des sous-officiers de Fribourg, et dont je vous ai donné un compte-rendu dans mon dernier rapport. C'est un partisan engagé des fortifications (surtout de celles du Jura).

Les arbitres pour les manœuvres de la 3^e division ont été désignés dernièrement. Ce sont Messieurs le général Herzog, le colonel Dumur et le colonel Voegeli, commandant la 7^e division (celle qui doit manœuvrer l'an prochain ; c'est un usage de toujours désigner parmi les arbitres le divisionnaire dont la division doit manœuvrer l'année suivante).

D'après ce qui m'a été dit par M^r le colonel Meyer, commandant la 3^e division, les manœuvres de brigade commenceront le 9. Ce jour-là, les brigades s'exerceront isolément à Berne et à Münsingen ; le 10, elles opéreront l'une contre l'autre dans la vallée de l'Aar entre ces deux villes et, le soir, toute la division sera concentrée à Berne où elle bivouaquera. Le 11, la division, avec tous ses

* Il s'agit du Fribourgeois Arthur de Techtermann (1841-1909) qui prendra le commandement du I^{er} corps d'armée en 1898.

éléments, traversera la ville et se dirigera par une marche de campagne vers Laupen. A partir du 12, la division sera considérée comme en présence de l'ennemi. L'idée générale qui doit présider aux manœuvres de division n'est pas encore décidée.

[Patry]

SHD/T, 7 N 1580, 1880

Patry au Ministre de la Guerre (EMG, 2^e Bureau)

Berne, 12 août 1880

(Programme de voyage de la mission française aux grandes manœuvres de 1880)

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous faire savoir que j'ai soumis à l'agrément de Monsieur le colonel chef du Département militaire le programme de voyage que je vous avais exposé dans une précédente dépêche et que je me permets de vous rappeler :

Arrivée de la mission française, le 28 août à Sion.

Les 29, 30, 31 août, la mission suit les exercices combinés de deux bataillons du régiment N° 30 et de la batterie de montagne valaisanne.

Les 1, 2, 3 septembre, voyage de Sion à Coire par les routes stratégiques de la Furka et de l'Oberalp.

Les 4 et 5 septembre, la mission assiste aux opérations de rassemblement d'un régiment grison N° 29.

Le 6, visite à l'école de tir de Walenstadt.

Le 7, voyage de Walenstadt à Berne.

Le 8 septembre, visites et présentations officielles à Berne.

Du 9 au 17 septembre, la mission suit les manœuvres de la 3^e division fédérale.

Ce programme que j'ai exposé, dans ses grandes lignes seulement, à Monsieur le chef du Département militaire a été complètement agréé par lui et il se fera un plaisir véritable d'aider dans l'accomplissement de leur mission les officiers français que vous avez désignés. Il m'a fait toutefois remarquer que l'ouverture de l'école de tir de Walenstadt, qui avait été primitivement fixée au 2 septembre, a dû pour raison majeure être renvoyée au 10 septembre, mais il espère que la mission n'abandonnera pas son idée de lui faire une courte visite et qu'elle s'y rendra après les manœuvres de division. Il m'a en même temps annoncé que des chevaux de la régie seraient mis à la disposition des officiers français pendant la durée de leur présence aux manœuvres de division. Le chef du Département militaire me prie de lui faire savoir aussi votre décision définitive au sujet du pro-

gramme que vous désirez faire suivre à la mission, afin qu'il prenne des dispositions de détail dans les différentes places que la mission traversera.

Lorsque vous m'aurez donné vos instructions à ce sujet, je m'entendrai avec le chef du Département militaire pour que la mission se trouve dans les conditions les plus favorables à l'accomplissement de vos intentions.

Je suis, Monsieur le Ministre, avec le plus profond respect, votre très humble et très obéissant serviteur.

[Patry]

SHD/T, 7 N 1580, 1880

Patry au Ministre de la Guerre (EMG, 2^e Bureau)

Berne, 22 août 1880

N° 5

(Manœuvres de la 3^e division en 1880)

[...] Les dispositions préparatoires pour le rassemblement de troupes continuent à occuper l'état-major de la 3^e division. Déjà quatre ordres généraux ont paru ; les trois premiers ont été reproduits par la *Revue militaire suisse* et par l'*Allgemeine militärische Zeitung*. Le 4^e n'est que la répétition de la conférence faite en mai dernier par le divisionnaire au sujet de la conduite des services administratifs pendant la durée du rassemblement. Les 5^e et 6^e sont sur [sic] chantier et doivent traiter des manœuvres qu'on exécutera jusqu'au 12 inclus et pendant lesquelles l'ennemi sera représenté par une fraction de la division. A partir de cette époque et jusqu'à la fin des manœuvres, l'ennemi, fort d'une brigade supposée, sera pris dans les troupes de la 2^e division et sera fort en réalité de trois bataillons ; quelques partis de cavalerie lui seront adjoints ; l'artillerie lui sera fournie par la 3^e division ; le tout sera sous le commandement du colonel-brigadier Bonnard de la 2^e division. La donnée générale des manœuvres n'a pas été livrée au public, le colonel Meyer entend ne la faire connaître qu'au dernier moment. Les effectifs prévus sont à peu près les suivants :

Etat-major de la division	23
<i>Infanterie</i>	
Brigade N° 5, état-major	8
Régiment N° 9, état-major	8
Bataillons 25, 26, 27	1620
Régiment N° 10, état-major	8
Bataillons N° 28, 29, 30	1447
Brigade N° 6, état-major	7

Régiment N° 11, état-major	8
----------------------------	---

Bataillons N° 31, 32, 33	1424
--------------------------	------

Régiment N° 12, état-major	8
----------------------------	---

Bataillons N° 34, 35, 36	1496
--------------------------	------

Bataillon de carabiniers N° 3	526
-------------------------------	-----

Cavalerie

Guides, compagnies N° 3 et 10	72
Régiment de dragons N° 3, état-major	4
Escadrons N° 7, 8, 9	226

Artillerie

Brigade N° 3, état-major	6
Batteries N° 13, 14, 15, 16, 17, 18	795
Divisionspark 5 et 6	252

Génie

Bataillon N° 3	326
Feldlazareth, ambulances N° 12, 14, 15	99
Compagnie d'administration N° 3	82
Train, bataillon N° 3	198

avec 714 chevaux de selle et 872 de trait 8643

Selon toutes les probabilités, les manœuvres se termineront dans les environs d'Aarberg, où aura lieu l'inspection du chef du Département militaire.

Les officiers étrangers annoncés jusqu'à ce jour sont, outre la mission française : un major italien, un capitaine suédois, l'attaché militaire allemand. [...]

[Patry]

SHD/T, 7 N 1580, 1880

Patry au Ministre de la Guerre (EMG, 2^e Bureau)

Berne, 25 octobre 1880

N° 7

(Grandes manœuvres de la 3^e division)

Etude d'ensemble des manœuvres de la 3^e division

Comparaison avec celles de la 1^{re} division en 1879

* En Suisse, on dit «cantons romands»!

** Patry écrit, à de nombreuses reprises, Mayer au lieu de Meyer.

Les grandes manœuvres de 1880 étaient depuis longtemps annoncées comme devant être supérieurement menées et exécutées. La réputation de bon tacticien du chef de la 3^e division, l'homogénéité et la solidité des éléments qui la composent faisaient augurer d'un excellent résultat. Les officiers, même les moins enthousiastes, même ceux des cantons français *, m'avaient souvent répété : *« Vous verrez la 3^e division, c'est la vraie division suisse, la division bernoise ; c'est là que vous pourrez juger réellement les qualités sérieuses de nos soldats et de notre armée. »*

J'ai suivi pas à pas la préparation fort laborieuse des manœuvres. Dès le mois de juin, le colonel Meyer ** avait des entrevues répétées avec son chef d'état-major et ses divers chefs de services. Les reconnaissances sur le terrain ont été fréquentes, les études sur la carte assidues et ininterrompues. Les deux brigadiers ont eu connaissance de leur mission, bien longtemps avant le mois d'août ; tout était prévu ; chacun connaissait en quelque sorte, moment par moment, la façon dont il devait diriger sa troupe ; le programme complet des manœuvres a été parcouru bien des fois sur la carte par les chefs d'unités un peu importantes.

Quel résultat tous ces efforts ont-ils donné quand il a fallu appliquer avec la division ce qui avait été si laborieusement combiné et appris dans le cabinet ? Un résultat presque insignifiant ; et l'impression générale produite peut se résumer en ces quelques mots : soldats excellents, bons marcheurs, disciplinés, pleins de bonne volonté, possédant une instruction militaire étonnante eu égard au peu de temps qu'ils passent sous les drapeaux ; matériel de guerre très complet et en très bon état ; direction défectueuse, hésitante, décousue, inexpérimentée, du haut en bas de l'échelle hiérarchique, du caporal au général.

Le caractère général des manœuvres de 1880 était une réglementation par avance beaucoup trop détaillée, qui enlevait toute initiative aux chefs et tout intérêt aux opérations. Le colonel Meyer a voulu faire croire à tout le monde qu'au contraire rien n'avait été arrêté à l'avance et que les divers mouvements de chaque jour étaient motivés par des circonstances de guerre, mais personne n'y a été trompé, bien qu'il n'ait jamais communiqué aucun ordre pour la journée ou pour le lendemain ; les chefs de brigades, de régiments, de bataillons même, étaient si bien prévenus à l'avance qu'ils arrivaient directement de leurs cantonnements à leur place de combat, sans être préalablement passés par un lieu de rassemblement où les ordres auraient pu leur être donnés. Il est même arrivé que, par suite d'un retard dans la marche d'un régiment d'infanterie provenant du mauvais temps, toute la division devait attendre en formation de combat l'arrivée de ce régiment nécessaire au complément de cette formation. La place de ce régiment était au centre de la ligne, et son absence laissait entre les ailes un vide inexplicable.

Si les ordres de bataille n'avaient pas été donnés d'avance, la division aurait été préalablement rassemblée dans une position de rendez-vous avant le commencement des opérations de la journée, et c'est là qu'on aurait attendu le régiment en retard ; si on avait voulu commencer quand même, alors on lui aurait assigné une position de réserve qui aurait évité la formation quelque peu grotesque de cet immense créneau dans la ligne de bataille. Si j'ai insisté sur ce point, c'est que le colonel Meyer a crié bien haut qu'il ne voulait pas faire comme le colonel Cérésolo, qui réglait la veille par des ordres très précis ce qui devait être exécuté le lendemain, mais qu'il désirait conserver aux manœuvres de sa division le caractère d'imprévu qui les rapproche de ce qui se passe à la guerre.

Au reste, dans les manœuvres des premiers jours qui ont été exécutées d'après un programme bien défini à l'avance, avec une division très judicieuse de la manœuvre en différents mais trop nombreux mouvements, la direction n'a pas été meilleure que dans celles des derniers jours ou rien, soit disant, n'avait été prévu. Le divisionnaire avait pourtant eu une excellente idée de diviser une manœuvre en mouvements bien justifiés par les diverses phases de l'action ; si elle avait été bien exécutée et ordonnée, tout le monde en aurait tiré un grand profit et une instruction réelle ; mais pour cela, il aurait fallu que le chef tînt lui-même la main à ce que ses ordres soient ponctuellement obéis et ne se contentât pas d'une surveillance banale et inactive que peut se permettre pendant quelques moments le chef d'une armée de 150 000 hommes, quand il vient d'engager son monde et qu'il attend l'effet du premier mouvement pour se décider à en entreprendre un second.

Mais c'est là l'écueil que ne savent pas éviter les généraux suisses tout bourrés de traités de tactique et de stratégie françaises et allemandes, mais peu habitués au commandement effectif de la troupe ; malgré eux, ils veulent appliquer avec 10 000 hommes ce qu'ils ont appris et ce qui conviendrait pour la conduite de 100 000 ; de là des thèmes toujours trop étendus qui amènent invariablement des opérations invraisemblables. J'ai pu m'en convaincre en lisant les rapports sur les manœuvres de 1878 et en assistant moi-même à celles de 1879 et de 1880. Pourtant, le colonel Meyer avait fait comme moi les remarques précédentes, l'an dernier où il était juge de camp. Cela ne l'a pas empêché de tomber dans la même erreur.

Une autre cause a encore beaucoup contribué à enlever aux manœuvres de cette année une grande partie de l'intérêt qui s'attache généralement à ce genre d'exercices ; c'est qu'il était impossible de discerner le pourquoi de leur développement. Ainsi, à une heure donnée, la division se trouvait établie en formation de combat à 1500 m d'un ennemi qui, de son côté, avait pris des dispositions défensives sans autre raison, pour tous les deux, qu'un ordre donné la

veille ; puis, après un tir d'artillerie plus ou moins long, la division avançait, l'infanterie ouvrait le feu, le maintenait un temps voulu de concert avec l'artillerie, puis se rapprochait de l'ennemi, quoique ce dernier fasse pour l'arrêter; et, quelles que soient la forme du terrain ou les menaces de l'adversaire, la division arrivait sur son objectif, sans avoir presque rien changé à son dispositif initial ; en un mot il n'y avait pas ce qu'on appelle manœuvre. Au lieu que le déploiement de la division et l'ouverture du feu d'artillerie fussent motivés par le résultat des reconnaissances de la cavalerie venant annoncer : « L'ennemi est là, dans telle position qu'il a fortifiée pour nous barrer telle route », tout se faisait parce que l'heure était arrivée de le faire.

Les dispositions de combat une fois prises, on aurait en vain trouvé la raison qui engageait le général à attaquer plutôt par ici que par là ; on ne sentait pas ce tâtonnement inévitable qui amène à découvrir le point faible de la position ennemie et à y diriger tous les efforts ; puis, le combat une fois engagé, aucune reconnaissance de champ de bataille permettant de trouver un point d'attaque ou de menace sur le front ou le flanc de l'adversaire, ou de se garder soi-même d'un mouvement analogue tenté par l'ennemi. Les lignes s'étendant démesurément arrivaient à n'avoir plus que la profondeur d'un ou deux hommes puis, à un moment nullement indiqué par la tournure de l'action, un secteur de cet immense arc de cercle se resserrait sur un point, comme un troupeau de moutons, et la position était enlevée au milieu de hurrah frénétiques ; pendant ce temps, un vide considérable s'était formé dans la ligne de bataille et ne pouvait être comblé par des réserves qui n'existaient pas ou tenues à des distances qui les rendaient inefficaces.

De même que la division manœuvrait devant son adversaire, sans même s'inquiéter des dispositions défensives qu'il avait prises et qui auraient dû souvent lui faire changer les siennes, de même dans la division, les différentes armes opéraient pour leur propre compte et ne songeaient jamais à se prêter un appui quelconque. C'est ainsi que, dans presque tous les combats, l'artillerie a pris position, sans avoir même devant elle, ou sur ses flancs, ou par derrière à proximité, la moindre troupe d'infanterie ou de cavalerie ; que l'infanterie se déployait ensuite, sans prendre garde qu'elle masquait le feu d'artillerie dont elle avait pourtant un besoin absolu pour arriver à son but. La cohésion entre les opérations des différentes armes en vue d'un résultat commun n'existe nullement, et ce manque d'entente amène dans les batailles des situations d'une invraisemblance parfois risible.

L'Etat-major suisse a le grand tort, à mon avis, dans l'exécution des grandes manœuvres d'abuser par trop des batailles. Du jour où la division est réunie après les cours préparatoires, ce ne sont plus que combats journaliers. Sans se rendre compte que la bataille n'apprend rien à personne et ne peut que donner

des idées fausses, le chef de la division règle son programme, dans le seul but de combattre tous les jours, en négligeant complètement la préparation du combat, qui seule est instructive. Cela peut être très attrayant pour le soldat qui brûle ainsi beaucoup de poudre et pour les habitants qui assistent à un spectacle fort divertissant ; mais c'est la pire des choses au point de vue de l'instruction des cadres.

Il serait temps de rompre avec cette idée adoptée encore dans plusieurs armées de faire consister les grandes manœuvres en une série de batailles successives et de profiter de ce que la troupe est en plein champs pour lui faire appliquer, d'une façon suivie et pratique, les principes qu'on lui a inculqués en garnison. Je n'ai pas vu exécuter une seule marche de guerre. Le service de sûreté en marche et au cantonnement n'a pas été mis en pratique, ou quelques instants seulement et d'une façon peu instructive. En somme, tout en fatiguant beaucoup les hommes, en les tenant sur pied du matin au soir, le temps a été employé d'une façon peu profitable et a été perdu en grande partie : ainsi, une journée entière, la première des manœuvres de division, a été totalement sacrifiée. La division devait se rendre de Berne à Laupen ; au lieu de profiter de cette occasion et du beau temps si rare en ce pays, pour exécuter une marche de guerre, le colonel-divisionnaire, voulant faire défiler sa division devant les autorités fédérales, l'a tout bonnement mise en route par le flanc, par armes séparées ; et la marche a été ainsi continuée durant toute l'étape de 20 km, qui n'a été d'aucun profit pour l'instruction des hommes et des cadres.

Le temps a été à peu près généralement mauvais, surtout le matin. Il est rare que les hommes n'aient pas commencé leur journée par recevoir une de ces pluies d'automne si abondantes et si tenaces dans ce pays. Le soleil se levait ensuite vers les neuf ou dix heures ; mais les effets n'en étaient pas moins trempés et le terrain dans un état pitoyable. Malgré ces désagréments, les hommes avaient beaucoup d'entrain, ils recevaient la pluie sans broncher, conservaient leur ordre dans le rang et marchaient très allègrement dans une boue liquide qui, dans certains passages, entraînait dans les tiges de leurs bottes. L'esprit de discipline est certainement bien enraciné dans ces têtes allemandes*, pour leur faire supporter, sans aucune hésitation, sans murmures, des fatigues et des ennuis dont l'utilité est bien loin de leur sauter aux yeux.

Le divisionnaire, s'il n'a pas opéré avec toute l'expérience d'un général habitué au contact continu des troupes, a au moins montré qu'il ne regardait pas à se servir de tous les éléments qui étaient réunis dans sa main. Pendant ces seize jours, les hommes, les chevaux, le matériel ont été soumis à de rudes épreuves dont ils sont sortis du reste à leur avantage. Les marches, longues et pénibles,

* En Suisse, on dirait «alémaniques».

** Patry emploie le nom français St-Nicolas.

dans des terrains boueux ou inondés, l'établissement presque journalier de ponts de bateaux, volants ou de circonstance, sur l'Aar dont le cours est rapide (3 m à la seconde) et dont les bords sont d'abord difficile, soit au point de vue des rampes d'accès, soit à celui de l'état marécageux des rives, le passage de l'artillerie et des trains dans des chemins aux ornières profondes, aux pentes peu ménagées, rien n'a été épargné. Heureusement que tout cela n'a duré que quelques jours, mais un pareil système appliqué à des troupes permanentes et à un matériel journallement employé en amènerait promptement l'épuisement et la mise hors de service.

La division ayant toujours marché offensivement, sans se préoccuper des dispositions défensives de son adversaire qui auraient dû souvent, ou l'arrêter ou faire changer son mode d'attaque, si elle y avait pris garde, il n'a été en quelque sorte pas fait usage d'épaulements pour l'artillerie ou de tranchées-abris pour l'infanterie. Les quelques ouvrages de ce genre que j'ai vus étaient à peine ébauchés ; quelques centimètres de terre au plus avaient été grattés avec la pelle Linnemann et rejetés du côté menacé ; il fallait absolument être prévenu d'avance pour voir dans ces faibles sillons le profil d'un retranchement de champ de bataille.

L'ennemi, représenté par 3 bataillons valant 1 brigade, et 6 pièces de canon valant 3 batteries, avec quelques cavaliers valant 1 escadron environ, a occupé fort judicieusement de fortes positions défensives, dont l'attaque et la prise par la division ont donné lieu aux deux journées finales des manœuvres aux batailles d'Aarberg et de St-Niklaus **. Les troupes composant ce parti ennemi avaient été empruntées à la 2^e division composée d'éléments de langue française. Pour les Bernois, c'était presque un ennemi réel ; et malgré les dispositions défensives prises par cet ennemi, dispositions qui l'auraient certainement arrêtée dans sa marche, et l'auraient forcée à deux jours de combat pour s'ouvrir le passage vers Aarberg, la division bernoise a passé comme un coup de vent, brisant tous les obstacles, méprisant le feu intense et concentrique des Welches [qu'elle aurait] attaqués à la baïonnette s'ils ne s'étaient retirés à temps et si les arbitres ne s'étaient vigoureusement interposés. Le colonel Bonnard, qui commandait la brigade ennemie, avait fort bien choisi ses positions et en avait tiré un excellent parti. Appuyé à une forêt dont il tenait (bataille d'Aarberg) les chemins et les lisières, ses deux ailes bien gardées et solidement renforcées par de l'artillerie masquée derrière des épaulements, son infanterie judicieusement répartie sur les abords de la position, sa réserve massée à proximité dans la forêt et pouvant facilement se porter par des chemins sous bois à un point quelconque du front de combat, il pouvait défier les assauts de la division pendant longtemps, d'autant plus que la supériorité d'artillerie de son ad-

versaire était contrebalancée par la commodité de la position défensive qu'il occupait.

Il est toutefois à remarquer que, dans ces deux combats, la défensive a été purement passive, qu'elle a été organisée à l'avance sur un terrain convenu, sans que le choix de l'emplacement ait été déterminé par l'annonce de l'approche de l'ennemi marchant dans cette direction, enfin que, dans plusieurs circonstances, il était facile et même indiqué de prendre une vigoureuse offensive contre un adversaire surpris en flagrant délit de mouvement, tout à fait impraticables et irrationnels et que, malgré ces occasions bien tentantes, la défensive est restée absolument inerte.

Après cet examen sommaire de l'ensemble des manœuvres, deux questions se présentent tout naturellement à l'esprit et demandent une réponse. Les manœuvres de cette année dénotent-elles un progrès sur celles de l'an dernier ? L'élément allemand se comporte-t-il mieux que l'élément français ? A la première, il est aisé de répondre : le plan des manœuvres de la 1^{re} division était certainement bien mieux conçu que celui des manœuvres de la 3^e. L'an dernier, la donnée générale a été entamée dès le premier jour et suivie, jour par jour, jusqu'au dénouement.

Cette idée générale s'est fait sentir pendant tout le cours des manœuvres de la 1^{re} division, dont le premier mouvement a été motivé par le résultat auquel elle voulait arriver et qu'elle a atteint le dernier jour. Les ordres émanés de l'état-major ont toujours été très explicites, clairs et précis ; entrant peut-être trop dans le détail d'exécution et renfermant ainsi les manœuvres dans un cadre de temps et de terrain par trop choisi à l'avance ; mais au moins le pourquoi des mouvements se comprenait aisément. La mise en état de défense de la forte position d'Aclens a donné un caractère d'intérêt tout spécial à ces manœuvres, qui a manqué totalement à celles de cette année. Ces divers avantages sont difficiles à trouver dans les manœuvres de la 3^e division où les données ont été multiples, confuses et où une convention effrénée est descendue de l'idée générale aux mouvements particuliers de la journée.

Quant à l'exécution, elle a été la même, ce qui ne me fait voir aucune différence entre les deux éléments. Le soldat allemand est plus taciturne, plus patient peut-être, ce qui lui donne l'apparence d'un plus grand esprit de discipline, mais j'ai remarqué aussi chez les Welches un tempérament vraiment militaire sous une forme plus bruyante et plus gaie. Tous deux sont d'excellents soldats, bons marcheurs, pleins de goût pour le tir et pour tout ce qui se rattache au métier militaire, robustes, faciles à entraîner. Le corps d'officiers et de sous-officiers est aussi faible dans la 3^e division que dans la 1^{re}. Sortis du terrain d'exercices et de la manœuvre à rangs serrés, où ils montrent une attitude vraiment militaire qui en impose à celui qui les voit pour la première fois, les gradés

n'ont plus le moindre esprit de direction de la troupe et toutes les observations critiques que j'ai faites l'an dernier sur leur rôle pendant les manœuvres de guerre peut être répété dans leur entier à propos de ceux de la 3^e division.

Officiers étrangers aux manœuvres

Les officiers étrangers qui ont suivi les manœuvres de cette année étaient en plus grand nombre qu'en 1879: deux anglais, un général brigadier d'infanterie et un capitaine d'artillerie ; trois suédois, un capitaine d'état-major, un capitaine d'artillerie et un lieutenant du génie ; deux allemands, un major d'état-major, professeur de tactique à l'Académie de guerre de Berlin, et l'attaché militaire ; un italien, major d'état-major ; enfin les trois officiers français que vous aviez désignés.

J'ai naturellement cherché à connaître l'impression faite sur ces officiers par la façon dont ont été conduites les manœuvres. Comme moi, ils ont trouvé que la direction était défectueuse, que les cadres n'avaient pas l'expérience nécessaire pour se servir efficacement de l'excellent outil que la nature et les sacrifices pécuniaires du pays ont mis entre leurs mains. A part les Suédois, gens très taciturnes, venus du reste en Suisse, non pour faire des études critiques, mais pour rechercher ce qui, dans l'armée fédérale, pourrait être adapté à leur pays qui ne



Manœuvres 1901 :
Secteur des manœuvres
(Die Manöver des
II. Armeekorps 1901).

* L'expression « ou recherchée », suscrite, a été ajoutée ultérieurement par Patry.

** Pourtant, La Triplice (20 mai 1882) n'est pas encore signée entre l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Italie...

parvient pas à se donner une organisation militaire définitive, les autres officiers ne se sont pas fait faute de critiques fort judicieuses et quelquefois sévères.

J'ai cru devoir, en ma qualité d'attaché militaire établi à Berne, les réunir chez moi et là, dans la plus grande intimité que fait naître un repas pris en commun, j'ai pu recueillir les impressions manifestées librement. Le major allemand, certainement le plus fort de tous, a résumé son opinion dans cette phrase assez expressive que je rapporte textuellement : « *Je ne suis pas fâché de partir demain, car si je restais un peu plus longtemps, j'oublierais tout ce que je sais.* »

Le capitaine d'artillerie anglais a trouvé qu'il n'y avait rien à voir, au point de vue de sa spécialité, bien entendu ; en effet tout est à l'état transitoire ; l'artillerie de campagne est toute à changer et pourra difficilement servir à la position, puisqu'elle n'est pas fretté ; l'artillerie de position n'existe pas encore ; l'artillerie de montagne ne comprend que deux batteries de type déjà ancien, bien dépassé par les Anglais. Quant aux établissements, ce sont de véritables joujoux comparés à ceux de Woolwich et autres.

Le major italien, fort rusé, les a beaucoup flattés et a toujours eu l'air de plaisanter en faisant quelques critiques qui avaient pourtant une portée très sérieuse. Pendant tout le cours des manœuvres, il a constamment gravité, comme un fidèle satellite, autour du casque prussien dont l'éclat l'attirait sans doute et s'est laissé tenir en tutelle très serrée qu'il a du reste acceptée ou subie ou recherchée * sans tenter de s'y soustraire **.

Le général anglais m'a paru complètement préoccupé de son confortable [sic] personnel et comme il a trouvé bon gîte, bon cheval, bon accueil, etc., il s'est montré très satisfait, du reste il a regardé de près fort peu de choses. [...]

[Patry]

SHD/T, 7 N 1580, 1881

Patry au Ministre de la Guerre (EMG, 2^e Bureau)

Berne, 6 août 1881

N° 14 bis

(Mission militaire française aux grandes manœuvres de 1881)

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que, suivant les prescriptions contenues dans votre dépêche N° 546, j'ai annoncé au chef du Département

militaire l'envoi aux manœuvres fédérales d'une mission militaire française composée de M^r le colonel Dimoff, le capitaine Heumann auxquels je serai ad-joint. Vous pouvez être assuré que ces officiers trouveront auprès de l'autorité supérieure l'accueil le plus cordial.

Je me suis informé au Département militaire si quelque autre mission étrangère n'avait pas été annoncée. Jusqu'à présent, l'Allemagne seule a fait savoir au Gouvernement fédéral qu'elle enverrait deux capitaines, l'un de cavalerie, l'autre d'infanterie, mais avec la mission spéciale : le premier de suivre les manœuvres de brigade qui auront lieu à Lucerne à la fin d'août, le second de faire une étude approfondie des méthodes de tir. L'Angleterre et l'Italie n'ont pas encore désigné nominativement les officiers qui doivent représenter leurs armées respectives aux manœuvres de 1881, mais le chef du Département compte certainement sur leur venue et, en cela, il est d'accord avec les chefs de légation de ces deux pays, qui m'ont affirmé que des missions à peu près analogues à celles de l'an dernier seraient envoyées, cette année, par leurs gouvernements aux manœuvres de l'armée fédérale. [...]

Au sujet de l'emploi du temps pendant les 16 jours que doivent durer les exercices de la 7^e division, je peux vous envoyer les renseignements suivants : du 29 août au 6 septembre, cours de répétition par armes dans les différentes villes indiquées dans ma dernière lettre. Le 7 septembre, concentration de l'infanterie par brigades. Les 8 et 9 septembre, manœuvres à double action des deux brigades d'infanterie sur la rive gauche de la Thur entre Wil – Bazenheid et Lichtensteig. Le 10 septembre, concentration de la division autour de Wil. Le 11 septembre, inspection et service divin. Les 12, 13, 14, manœuvres de division entre Wil et Gossau.

L'attaché militaire en Suisse
[Patry]

SHD/T, 7 N 1580, 1881

Patry au Ministre de la Guerre (EMG, 2^e Bureau)

Berne, 10 août 1881

N° 16

(Missions étrangères aux grandes

manœuvres de 1881)

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous adresser la liste des noms des officiers étrangers annoncés par leurs gouvernements respectifs pour suivre les manœuvres de l'armée fédérale en 1881.

<i>Allemagne</i>	M ^{rs} les capitaines von Woelwardt, Rittmeister au corps wurtembergeois, Frank, Hauptmann désigné spécialement pour l'étude du tir, von Wildenbruch, attaché militaire à la légation allemande en Suisse.
<i>Angleterre</i>	M ^r le général major Havelock, Capitaine Spencer.
<i>Italie</i>	Un officier supérieur non encore désigné nominativement.
<i>Russie</i>	M ^r le Lt-colonel d'état-major Bartels, attaché militaire à la légation russe en Suisse.

Le colonel chef du Département espère aussi voir désigner un ou plusieurs officiers par le Gouvernement suédois.

Les officiers étrangers seront conduits par M^r le capitaine d'état-major de Tschärner dont la famille est à moitié française. Pendant la durée des manœuvres, ils seront logés à Wintherthour. Ils rentreront tous les soirs dans cette ville et en repartiront chaque matin en chemin de fer pour les différents points où s'exécuteront les manœuvres.

L'attaché militaire
[Patry]

SHD/T, 7 N 1580, 1881

Patry au Ministre de la Guerre (EMG, 2^e Bureau)

Berne, 31 août 1881

N^o 17

(Mission française aux manœuvres de 1881)

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous annoncer que la mission militaire française que vous avez désignée pour suivre cette année les manœuvres de l'armée fédérales est

arrivée à Berne le dimanche 28 août. La journée de l'arrivée a été employée à la présentation à l'ambassadeur qui a reçu ces messieurs de la façon la plus amicale et les a priés à dîner pour le lendemain.

Le lundi 29, j'ai présenté ces messieurs au premier secrétaire du Département militaire, colonel Des Gouttes, et aux chefs d'arme de l'Infanterie, du Génie, des Troupes d'administration et de santé et au Bureau d'Etat-major. La mission a été de la part de tous ces officiers l'objet d'un accueil très cordial. Dans cette même journée, je lui ai fait visiter la manufacture d'armes de Berne.

Le mardi 30, l'ambassadeur nous a conduits chez le Président de la Confédération, qui a été fort aimable pour les représentants de l'armée française. J'ai ensuite mené ces messieurs à Thoun où ils ont visité dans les plus grands détails la fabrique de cartouches.

Le mercredi 31 a été employé à la visite officielle au chef du Département militaire, qui nous a reçus d'une façon très bienveillante et nous a annoncé qu'il approuvait complètement le plan de voyage que je lui avais soumis la veille, après l'avoir arrêté avec le colonel Dimoff. Il nous a de plus assurés que des recommandations avaient été envoyées partout pour que l'accomplissement de notre mission nous fût facilité. La journée a été consacrée aux préparatifs du départ qui aura lieu le 1^{er} septembre au matin. Le soir, j'ai réuni à dîner chez moi avec les officiers français, le colonel Des Gouttes, 1^{er} secrétaire du Département militaire, le colonel Burnier, chef intérimaire du Bureau d'Etat-major, quelques officiers de l'Etat-major général, le capitaine de Tscharnier, qui a été désigné pour accompagner les officiers étrangers, et mes collègues les attachés militaires de Russie et d'Allemagne.

* Le Vetterli est le fusil d'ordonnance de l'armée suisse.

Le programme de voyage soumis à l'approbation du colonel Dimoff et agréé par lui est le suivant :

Départ le 1^{er} septembre pour Brugg ; en passant, nous nous arrêterons quelques heures à Aarau pour visiter M^r le général Herzog et le colonel Zehnder, chef d'arme de la Cavalerie.

Le 2, à Brugg où nous verrons le bataillon du génie N° 7.

Le 3, à Schaffhouse où nous visiterons la fabrique de Vetterli *.

Le 4, à Frauenfeld où nous assisterons au tir des batteries de campagne 38, 39, 40, 42.

Le 5, à Wil où nous trouverons réunis tous les pionniers d'infanterie de la 7^e division.

Les 6 et 7, à Saint-Gall où nous pourrons suivre les exercices du régiment d'infanterie N° 61 et du régiment de cavalerie N° 7.

Le 8, à Wil pour voir la concentration des deux brigades.

Les jours suivants jusqu'au 15 seront employés à suivre les manœuvres de brigade et de division.

Le 25, nous irons à Walenstadt où nous visiterons l'école de tir et nous serons de retour à Berne pour le 28.

Le colonel Dimoff désirant visiter une poudrerie, je le conduirai à celle de Lavaux (canton de Vaud) qui est la mieux outillée. De là, ces messieurs pourront rentrer en France par la voie de Genève.

L'attaché militaire

[Patry]

SHD/T, 7 N 1580, 1881

Patry au Ministre de la Guerre (EMG, 2^e Bureau)

Berne, 15 octobre 1881

— *

(Comparaison entre les manœuvres de la 7^e division (1881) et celles de la 3^e division (1880))

Monsieur le Ministre,

Observations générales

* Le document ne porte pas de numéro. Le destinataire a écrit au crayon de papier la mention : « 16 ? ».

A beaucoup de points de vue, les manœuvres de 1881 ont été plus instructives, tant pour la troupe que pour les cadres, que celles de 1880. Pendant les cinq jours de manœuvre, les troupes ont été dressées à résoudre des problèmes de tactique toujours différents : 1^{er} jour, attaque par une brigade d'une autre brigade établie sur une position qui ne peut être tournée que par une aile. 2^e jour, attaque de front par un ennemi supérieur en nombre d'une position retranchée, dont les deux flancs sont appuyés à deux obstacles infranchissables, poursuite. 3^e jour, marche de la division sur deux routes, rencontre de l'ennemi, combat. 4^e jour, attaque par la division d'un ennemi inférieur en nombre, mais installé sur une position défensive très fortement retranchée, passage de rivière, combat. 5^e jour, retraite de la division poursuivie par un ennemi renforcé, combat en retraite.

L'an dernier, au contraire, les deux manœuvres de brigade ont été à peu près indéterminées et celles de la division, contre un ennemi inférieur, n'ont consisté qu'en une marche en avant de trois jours, parsemée de combats quand l'ennemi le rencontrait, combats qui n'arrêtaient pas pour ainsi dire la marche convenue d'avance de la division. Cette année, les troupes ont peu marché ; elles quittaient généralement leurs cantonnements vers 7 heures et demie ou 8 heures pour se rendre au lieu désigné d'où elles devaient commencer la manœuvre. Il n'y a rien eu de comparable avec ces étapes forcées de l'an dernier, qui n'apprenaient rien à personne et fatiguaient tout le monde, qui en reconnaissait la complète inutilité et leur refusait tout côté instructif ou profitable. C'est ainsi que les hommes marchaient toute la matinée à travers des terrains atrocement détrempés, sur un sol argileux et consistant, aux pentes raides et glissantes ou sur les rives inondées de rivières dans une boue froide et liquide ; l'action ne commençait que vers 2 heures et les troupes n'étaient rentrées aux cantonnements qu'à la tombée de la nuit, n'ayant rien appris, mais éreintées. Cette année, au contraire, entre midi et 1 heure, la manœuvre était terminée, les hommes regagnaient leurs cantonnements par de bonnes routes et s'y trouvaient rendus vers 3 heures au plus tard, sans avoir éprouvé de ces fatigues qui dégoûtent d'autant plus qu'elles sont sans portée utile.

Comme je l'ai dit en commençant, les données tactiques ont été très variées et judicieusement choisies, en vue d'un facile rassemblement des troupes sur le terrain de manœuvres et d'une prompt dislocation ; mais l'application en a été aussi faible que l'an dernier, qu'en 1879 et que toujours, je crois, car elle a dû comme toujours être confiée aux mains d'hommes tout à fait inexpérimentés dans le commandement et la conduite des troupes. Les mêmes fautes ont été répétées au même degré par tout le personnel, du haut en bas de l'échelle hiérarchique, et tous ont fait, encore cette fois, ample provision d'idées fausses et de

* L'expression « surtout de l'infanterie », suscrite, a été ajoutée ultérieurement par Patry.

conceptions erronées. Ce sera toujours le point commun à toutes les manœuvres suisses.

Terrain

Le terrain était beaucoup plus avantageux et s'appliquait mieux à des exercices tactiques pour une grande unité que celui de l'année dernière. En effet, au lieu d'un pays très durement coupé, couvert d'épaisses forêts, haché par les sinuosités d'une grande rivière, parcouru par des chemins aux pentes peu ménagées, peu abondant en villages et en fermes isolées, à l'aspect alpestre, aux cultures clairsemées, la 7^e division a eu pour région d'opérations un plateau fertile, très bien cultivé, parsemé de jolis villages et de nombreuses fermes, aux accidents aisément abordables, mais coupé par intervalles par des ravins étroits aux bords escarpés comme des falaises, parcouru par des rivières comme la Thur et la Glatt ou par des ruisseaux comme le Gonzenbach ; ces ravins sont infranchissables sur d'assez longues portions de leur étendue et, à part dans les endroits où ils sont traversés par des ponts, à peu près inabordables aux chevaux et aux voitures, quelques rares gués permettent le passage des ruisseaux mais toujours avec de grandes difficultés. Ils constituent donc un obstacle de premier ordre pour des troupes en opérations et ajoutent un certain cachet d'originalité à la configuration du sol. Le secteur compris entre la Thur et la Glatt est couvert de bouquets de bois très accessibles, de nombreux chemins ; mais sur certaines parties du plateau, le manque de pente a transformé le terrain en tourbières ou en marécage qui en rendent le parcours dangereux.

Effectifs

Les effectifs des différentes unités, surtout de l'infanterie*, étaient sensiblement plus élevés que ceux de l'an dernier ; la division était par suite plus fournie et l'ensemble des manœuvres plus avantage. A la revue du 11 septembre à Wil, l'effectif général était de 11 709 officiers, sous-officiers et soldats, de 734 chevaux de selle et de 837 chevaux de trait, tandis qu'en 1880, il était de 10 649 officiers, sous-officiers et soldats, 714 chevaux de selle et 872 chevaux de trait.

L'aptitude à la marche et à la manœuvre m'a paru être aussi grande chez les habitants de la Suisse orientale que chez les Bernois ; toutefois le tempérament m'a semblé un peu plus lourd. La discipline a été bonne. L'état sanitaire a été meilleur que l'an dernier, ce qui tient évidemment à la façon plus raisonnable dont les troupes ont été menées et à la température qui a été moins pluvieuse et plus chaude.

Chevaux

* Le terme « contrée », suscrit, remplace le terme « pays » qui est biffé.

** Le terme « bien », suscrit, a été ajouté ultérieurement par Patry.

Les chevaux fournis par les entrepreneurs pour atteler les batteries et les trains de toute espèce étaient incontestablement plus forts, mieux en état et plus beaux que ceux de la 3^e division. Les races chevalines de la Suisse orientale se rapprochent beaucoup de celle de l'Allemagne méridionale dont elle est voisine ; des échanges nombreux, des achats fréquents amènent dans la contrée * beaucoup de chevaux allemands qui ont bonifié l'état général de la race chevaline dans ce pays. Les chevaux de la cavalerie avaient le même aspect que ceux de la 3^e division, ce qui tient à la similitude de recrutement de tous les chevaux fournis aux recrues de cette arme par la Confédération.

Infanterie. Troupe

La constitution des hommes de l'infanterie, qui appartiennent à trois cantons différents, Thurgovie, Saint-Gall, Appenzell, présente des différences assez sensibles. Les uns, habitués aux travaux des champs ou à la culture des prairies et à la garde des troupeaux dans la montagne, sont solides, robustes, bien bâtis, résistants à la fatigue ; les autres, que leurs occupations appellent dans les nombreuses fabriques de ce pays très industriel, sont au contraire petits et bien moins bien ** établis, mais ils ont l'air plus intelligent et compensent par leur esprit d'initiative et leur bonne volonté ce qu'il y a de défectueux dans le côté physique de leur nature.

Tactique

Les prescriptions réglementaires sur les formations de combat et sur le fonctionnement des divers échelons m'ont paru plus judicieusement appliquées que l'année dernière. L'ordre de bataille était moins flottant et surtout en général moins étendu ; la profondeur était observée et, au moment de l'assaut final, il restait encore 2 ou 3 hommes par mètre courant, ce qui n'avait jamais eu lieu dans les manœuvres des deux dernières années. Cette étendue rationnelle laissée au front de combat lui donnait une apparence de vraisemblance et un côté intéressant que je n'avais pas encore rencontré. De plus, par suite même de l'observation de ce principe, les échelons en arrière comprenaient bien mieux leur rôle et suivaient tout naturellement les mouvements de la ligne de feu en s'en rapprochant de plus en plus, au fur et à mesure que le besoin de leur aide se faisait sentir. Nous avons pu assister à des déploiements (1^{re} manœuvre de division) et à des attaques d'infanterie (2^e manœuvre de division) très convenablement exécutés, au lieu de suivre, comme l'an dernier, ces marches en avant quand même que rien n'arrêtait et ces attaques non préparées d'un aspect tout à fait invraisemblable. Je ne peux attribuer ces résultats meilleurs qu'à la diminution du front de combat et à son maintien dans les limites raisonnables et réglementaires, car l'instruction des cadres est absolument la même que dans la 3^e division.

A part cette amélioration, le reste était aussi défectueux que les autres années : en général, les assauts ont été donnés de trop loin et quand les réserves n'avaient pas encore eu le temps d'arriver sur la ligne de feu. Le pas [de] gymnastique est beaucoup trop souvent employé, surtout dans les mouvements en retraite, d'un autre côté on le néglige dans les bonds en avant des tirailleurs. Une partie de la troupe seulement se trouve engagée dans l'action finale, qui exige pourtant les efforts de toute la troupe assaillante et le déploiement complet des troupes du défenseur ; au lieu de se conformer à ce principe que tout le monde doit aller au feu, principe dont l'application peut seule donner des résultats, ils immobilisent près de la moitié de leur monde pour étendre inutilement la ligne de bataille, ce qui peut être plus joli à l'œil, mais qui est complètement inutile au point de vue du but à atteindre. Les chefs de tous grades engagent leur troupe, sans avoir reconnu le terrain sur lequel ils vont la faire agir, ni s'être rendu compte de la situation de l'objectif qui leur est imposé ; aussi le commencement de l'action est-il toujours très décousu.

Des feux

Le feu a été employé d'une façon très large et très généreuse. Chaque homme avait 80 cartouches à tirer. Comme l'an dernier, la cartouche à douille allongée pouvant servir à la répétition a été employée. Au moment des assauts, on a ainsi obtenu sur la ligne de tirailleurs une très grande rapidité de tir. Le fonctionnement de cette douille m'a paru assez correct et je n'ai remarqué que quelques rares grippements dans les mouvements du transporteur, qui en tout cas n'ont pas arrêté le tir. L'emploi du magasin a le désavantage de faire préférer aux hommes la rapidité à la justesse du tir ; quand ils s'en servent, ils n'ajustent plus, ce qu'ils ne manquent pourtant jamais de faire quand ils tirent avec l'arme à un coup. Je crois que c'est l'écueil de toute arme à répétition, dont l'usage du magasin n'est pas apparent et ne peut par suite être ni constaté ni modéré. Le chef, ne pouvant s'assurer si l'homme se sert ou non de sa répétition, ne peut en modérer l'emploi et, dès le début, les magasins sont vides. Ces inconvénients m'avaient déjà frappé l'an dernier aux attaques de Seedorf et de St-Niklaus. La discipline du feu m'a paru exister dans une mesure très suffisante ; les gradés s'occupent de régler le feu de leur troupe, de leur faire changer de hausse quand c'est nécessaire, de bien leur désigner le but sur lequel ils doivent viser.

Comme l'an dernier, on a usé de feux de salves obtenus en réunissant 10 ou 12 hommes de la ligne de tirailleurs. On a, cette année, ce qui n'avait pas eu lieu l'an dernier, fait beaucoup usage de feux étagés à commandement, exécutés par les réserves bien postées par dessus les lignes de tirailleurs, surtout pour faciliter leur retraite (3^e manœuvre de division). Les feux n'ont pas été employés à une distance supérieure à 1000 mètres. Dans ces circonstances, j'ai vu bien

souvent tirer tout à fait au hasard et sans autre but que de faire du bruit et de la fumée ; sur la position retranchée de Bichwil (3^e manœuvre de division) par exemple, j'ai observé des feux de compagnie sur 4 rangs, répétés 8 à 10 fois sur une mince ligne de 40 tirailleurs environ qui traversait la plaine à 800 m, bien espacés les uns des autres. Souvent aussi, une troupe tire dans les bois sans y rien voir. Les chefs laissent commettre ces erreurs sans les relever. J'ai vu le chef d'arme de l'Infanterie assister aux feux de salves ci-dessus mentionnés, sans faire la moindre observation.

Pionniers

On a, pendant ces manœuvres, fait beaucoup plus que l'an dernier usage des retranchements rapides de champ de bataille. La besogne pour les pionniers d'infanterie a été dure et fréquente ; ils se sont en général bien acquittés de leur tâche et, sous le commandement de leurs officiers spéciaux, ils sont arrivés à couvrir très promptement et très judicieusement les positions défensives de tranchées-abris, d'abatis, de fil de fer, de piquets, etc. Mais ainsi employés, ces pionniers ne peuvent plus s'appeler pionniers d'infanterie car, au lieu de rester avec leurs compagnies respectives et d'aider à leur marche par leur science spéciale ou de diriger la construction de leurs abris successifs, ils sont toujours réunis en un fort groupe de cinquante environ et dirigés par des officiers du génie. C'est ainsi une véritable troupe du génie employé aussi à faire les plateformes enterrées des batteries. Le rôle des portes-pelles Linnemann est ainsi effacé, et l'infanterie en arrive à ne plus pouvoir se couvrir elle-même. Les compagnies n'avaient pas encore été mises en possession des outils portatifs qui leur ont été attribués par décret de mai 1880.

Reconnaissances

Les reconnaissances de troupes d'infanterie aux avant-postes sont inconnues ou non employées, comme inutiles sans doute, car on n'en rencontre jamais. C'est à peine du reste s'il y en a quelques-unes de cavalerie. En marche, l'infanterie se fractionne à de très petites distances. En cas d'une attaque imprévue, ses échelons seraient rejetés les uns sur les autres en grand désordre. L'emploi de patrouilles de flanqueurs [*sic*] est aussi lettre morte.

Ravitaillement des munitions

Le ravitaillement des munitions se fait comme toujours au moyen du demi-caisson qui suit le bataillon sur le champ de bataille. Mais j'ai remarqué à peu près généralement qu'au lieu, comme les autres armées, d'aller s'approvisionner à ce caisson, les hommes des compagnies engagées vont chercher dans leurs shakos les cartouches de ceux des bataillons de réserve, ce qui, a un moment donné, quand on a besoin de ces troupes, les laisse sans moyen d'action.

Infirmiers

Comme dans les manœuvres précédentes, les infirmiers ont marché avec leur compagnie pendant le combat. Les douze brancardiers du bataillon ont été réunis sous les ordres du médecin et tenus à hauteur des compagnies de réserve.

Bataillons de 2^e ligne

Les bataillons de 2^e ligne, pas plus que l'an dernier, n'ont été employés soit à fortifier temporairement les positions destinées à protéger la retraite éventuelle de la 1^{re} ligne, soit, après l'enlèvement d'une position ennemie, à la mettre à l'abri d'un retour offensif. Au lieu d'être un moyen d'action dans les mains des commandants de régiments et de brigades, ils m'ont paru marcher indépendamment les uns des autres, se contentant de suivre les mouvements des premières lignes et conservant toujours la même formation (en colonne double), quelle que soit leur proximité du feu de l'ennemi ou la configuration du terrain qu'ils avaient à parcourir. Leur emploi et leur direction tactiques ont été nuls. Je n'ai pas vu d'exemple de relèvement de troupes engagées.

Génie

Le génie, qui est l'arme incontestablement supérieure de l'armée fédérale, a joué, cette année comme les autres, un rôle important. La mise en état de défense des positions, l'établissement de ponts de circonstance, l'amélioration des passages de rivière, l'installation des communications télégraphiques lui ont largement incombé, surtout pendant les deux premières journées des ma-

nœuvres de division. Malgré tout, sa mission n'est pas à comparer avec celle qu'il a remplie l'an dernier, tant au point de vue des difficultés présentées par la nature des lieux qu'en raison de l'importance des travaux exécutés. Au lieu de trois ponts, avec un aménagement très difficile des accès, jetés sur une grande, profonde et rapide rivière, comme l'Aar à Berne, un pont de deux bateaux avec trois chevalets sur la Thur, deux ponts d'un chevalet sur la Glatt ont été l'ouvrage des pontonniers.

Les pionniers ont eu plus à travailler ; outre que, pendant les cours de répétition, ils ont installé une voie ferrée destinée au service de la 7^e compagnie d'administration, avec raccordement au chemin de fer Wil – Winterthur, ils ont, pendant les manœuvres, exécuté de nombreux terrassements et retranchements. Les sapeurs ont été employés d'une façon aussi très active pour construire des ouvrages de campagne et des retranchements rapides à l'usage de l'artillerie sur les positions défensives choisies par le divisionnaire.

La section télégraphique a marché pendant les manœuvres de division. Elle a jeté surtout du câble de préférence au fil. Son emploi a été plus apparent et plus efficace que l'an dernier où elle n'a pas opéré sur le champ de bataille.

Tactique

Le grand reproche que l'on doit adresser à la façon dont cette arme a été exercée, c'est que les troupes du génie ont opéré absolument comme si elles avaient été seules et loin d'un ennemi quelconque. Vu la grande convention apportée dans les manœuvres, au lieu de faire leurs ouvrages au moment où le besoin s'en faisait sentir et pour répondre à telle ou telle circonstance de la bataille, elles ont toujours travaillé à leur aise et au moment choisi par elles. Ainsi, dans la première manœuvre, la division marchait sur la route de Wil au Sonnenberg, sur la rive gauche de la Thur ; son avant-garde trouve le pont coupé ; elle prend position sur la falaise et participe par son artillerie au combat déjà engagé par le corps de droite qui suivait la route d'Henau, sur la rive droite de la Thur. La division, pour prendre part au combat, devait donc traverser la Thur à Gillhof, et c'est à l'abri des batteries de l'avant-garde tonnant au Sonnenberg et grâce au combat livré par le corps de droite que le pont devait être jeté. Au lieu de cela, il avait été établi dans la matinée et, de fait, il était resté exposé aux entreprises des couvreurs ennemis depuis 6 heures jusqu'à 10 heures, défendu seulement par les troupes du génie. De même le 2^e jour, les passages de la Glatt avaient été améliorés ou établis à nouveau pendant la soirée de la veille et la matinée de la manœuvre. Ce même jour, comme la division avait pris une position de rassemblement à 400 m du feu de l'infanterie ennemi, la section télégraphique, voulant quand même dérouler son câble, avait avancé la voiture-station jusque sur le bord de la rive gauche de la rivière, c'est-à-dire à 80 m à

peine des coups de feu des tirailleurs ennemis. A la troisième manœuvre, la division devait se replier sur Wil, les positions de repli avaient été fortifiées d'avance ; les ouvrages défensifs de la dernière position étaient construits, bien avant que l'on pût savoir si la division pourrait ou non se retirer par cette route.

Ces mêmes défauts avaient déjà été relevés l'année dernière. Elles tiennent au défaut absolu d'entente et d'action commune entre les différentes armes qui manœuvrent chacune pour leur propre compte, sans se préoccuper du but poursuivi par la division, et qui par suite manquent absolument de cohésion.

Matériel

Le matériel employé est de même modèle que celui de la 3^e division. Son état d'entretien est excellent et son usage est très familier aux hommes qui sont fort actifs, très expérimentés et tout à fait au courant de leur affaire. Conduits par de bons officiers, dont les occupations dans la vie civile se rapprochent sensiblement de celles qui leur incombent dans le service militaire, ils constituent une troupe excellente qui, bien employée tactiquement par l'état-major divisionnaire, serait certainement à même d'exécuter des travaux en temps opportun et de rester ainsi dans la vraisemblance.

L'artillerie et la cavalerie n'ont pas été, ni plus judicieusement employées, ni plus techniquement dirigées que l'an dernier. L'étude de détail de ces armes se trouve dans les rapports qui vous seront remis par le colonel Dimoff, chef de la mission française chargée de suivre les manœuvres fédérales en 1881.

Résumé

En résumé, les manœuvres de 1881 n'ont pas, malgré la réputation du chef de la 7^e division qui a servi dans le génie autrichien jusqu'au grade de Lt-colonel, en plus que celle de 1880, le caractère de véritables opérations de guerre. La convention la plus absolue y a régné en souveraine et leur a enlevé tout le profit que l'instruction générale peut et doit retirer de pareils exercices. De plus, au lieu de s'en tenir pour chaque manœuvre à l'attaque et à la défense d'une position ou à toute autre donnée simple, ce qui permet d'employer tout le temps à bien étudier, à raisonner les dispositions prises par chaque parti, le commandant de la division laissait, après le succès de l'assaillant, dégénérer l'exercice en des poursuites interminables, qui détruisaient toute vraisemblance et n'avaient plus pour résultat que de fausser complètement les idées.

Je ne comprends pas pourquoi l'Etat-major fédéral n'adopte pas, pour les manœuvres de division, de ces thèmes simples où tout le monde trouve aisément à s'instruire : une division, faisant partie d'une armée, marche sur une seule route encadrée ou à une aile, éclairée par un régiment de cavalerie et formée en or-

dre régulier de marche ; elle a pour mission d'occuper telle partie de telle ligne de défense. La division marche quelque temps, de façon à ce que tous ses éléments puissent se développer sur la route. La cavalerie signale les patrouilles ennemies, puis des troupes plus nombreuses de toutes armes occupant la position-objectif. L'avant-garde se déploie sous la protection de sa batterie et du régiment de cavalerie et, suivant qu'elle est inférieure ou supérieure en nombre à l'ennemi, prend une solide position d'attente ou attaque.

La division se déploie sous sa protection, prend sa formation de combat et cherche par un combat offensif à s'emparer de la partie de la ligne de défense dont la possession lui a été assignée. Avec une telle donnée, les fronts sont nécessairement et inévitablement resserrés dans des limites raisonnables ; les mouvements tournants trop excentriques sont évités. Mais pour exécuter un tel programme, il faut prendre du champ et ne pas opérer le rassemblement, la marche, le combat dans un espace de 2 à 3 km, qui ne permet même pas à une division de prendre son ordre de marche.

Aussi, à la fin des manœuvres, les états-majors ni personne [d']autre n'ont aucune idée de ce qu'est la longueur réelle d'une colonne de division marchant sur une route, des distances qui séparent chaque groupe, du temps employé par



Les officiers étrangers aux manœuvres 1901. Premier rang : 3^e depuis la gauche, général Debatisse (France) ; général Frh. von Vistinghof (Allemagne). Second rang : 2^e depuis la gauche, commandant Vittu de Keraoul (France) ; 3^e capitaine Nudant (France) (*Die Manöver des II. Armeekorps 1901*).

l'avant-garde, puis par la division pour se déployer, par conséquent des dispositions particulières qui s'imposeraient suivant que l'avant-garde peut ou non soutenir seule le combat, du changement qu'apporterait, dans la tournure de l'action, l'entrée en ligne des divers éléments de la division, soit successivement, soit simultanément. Pourtant, chaque année le Gouvernement fédéral envoie un certain nombre d'officiers choisis parmi les plus intelligents suivre les manœuvres en Allemagne, en France, en Italie, où les choses doivent se passer rationnellement.

Arbitres et critiques

Une chose qui m'a semblé très défectueuse, c'est la façon dont les arbitres comprennent leur rôle et celle dont sont faites les critiques par le divisionnaire après chaque manœuvre. Les arbitres étaient au nombre de trois : M^r le colonel Feiss, chef d'arme de l'Infanterie, le colonel-divisionnaire Cérésolle et le colonel-divisionnaire Egloff, dont la division doit manœuvrer l'an prochain. Ces messieurs, munis de leurs fanions blancs, se sont proménés durant tout le temps des manœuvres, allant de point en point, sans jamais intervenir, laissant faire sous leurs yeux les choses les plus invraisemblables et commettre les erreurs les plus choquantes, sans adresser jamais la moindre observation aux chefs des unités en défaut.

Après chaque manœuvre, le divisionnaire réunissait tous les chefs d'unités tactiques, presque tous les officiers montés du reste ; puis après s'être recueilli quelques instants avec les trois arbitres, il faisait répéter à chaque chef de parti le rôle de sa troupe pendant l'action. Celui-ci se contentait généralement de réciter une théorie apprise depuis le moment où tous les détails de l'exercice avaient été arrêtés avec le divisionnaire, soit sur la carte, soit sur le terrain. Ensuite, le divisionnaire faisait l'éloge de tout ce qui avait été conçu et appliqué, se gardant bien de relever les erreurs ou les fautes les plus apparentes et les plus grossières ; le chef d'état-major indiquait l'heure et le lieu du rapport et tout était fini.

L'an dernier, le rôle des arbitres avait été plus actif et plus effectif. Il est vrai que la haute personnalité du général Herzog qu'on avait eu soin d'éliminer cette année, probablement comme trop sévère, les couvrait et les encourageait à agir sans crainte de froisser leurs collègues. Quant aux critiques, je ne sais comment elles ont été faites en 1880, car les officiers étrangers n'y ont jamais été invités.

L'attaché militaire
[Patry]

SHD/T, 7 N 1580, 1881

Patry au Ministre de la Guerre (EMG, 2^e Bureau)

Berne, 25 octobre 1881

N° 18

(Manœuvres de la 7^e division)

Manœuvres de brigade

Journée du 8 septembre

Dans la manœuvre du 8 septembre, la proportion d'artillerie entre les deux brigades était la suivante : la brigade qui attaquait les positions qui gardent le débouché de la Thur avait trois batteries, celle qui les défendait n'en possédait qu'une. Malgré cette grande disproportion, la brigade de défense aurait pu obtenir, avec son artillerie, des résultats meilleurs au point de vue de la ténacité dans la résistance.

1^{er} moment

En effet, la position de Cholberg, inattaquable de front, pouvait être aisément tournée par le ravin de l'Alpbach ; le commandant de la brigade défensive l'avait si bien compris qu'il avait fait élever de solides retranchements d'infanterie au Lampertswil et qu'il avait massé le gros de sa troupe de ce côté, ne laissant au Cholberg que deux bataillons. S'il a craint tout d'abord, bien que ses dispositions n'aient indiqué rien de semblable, d'être forcé au Cholberg, il a pu, dès le début de l'action, être fixé sur les intentions de l'assaillant, et alors il devait immédiatement faire venir du Lampertswil tout ou partie de sa batterie. C'est ce qui n'a pas été fait et c'est ce qui a été cause que les troupes d'infanterie, bien qu'établies dans de solides tranchées, sur une position très forte, avec un champ de tir très étendu, ont été obligées de se replier après une heure de combat, accablées par le feu de deux batteries tirant à shrapnells à 1500 m, sans être inquiétées par le moindre projectile. Pendant ce temps, la batterie de la défense dont les pièces étaient abritées sur des plateformes enterrées, tirait à coups redoublés sur les troupes de l'assaillant qui dessinait très mollement une

* L'expression « très mobiles », suscite, a été ajoutée ultérieurement par Patry.

fausse attaque sur le Cholberg. Au point de vue absolu, le choix de l'emplacement de cette batterie était excellent.

L'offensive qui disposait de trois batteries en avait placé une à l'aile gauche vers Altbrugg, où elle était complètement inutile et où elle avait beaucoup à souffrir du tir tout à fait supérieur de celle du Cholberg. Les troupes d'infanterie de l'attaque n'avaient nul besoin, de ce côté de la bataille, pour effectuer leur déploiement d'être protégées par de l'artillerie ; elles avaient à leur portée, de chaque côté de la route, des bois qui leur permettaient d'approcher de l'ennemi sans être vues. Deux pièces, très mobiles*, en tout cas auraient largement suffi, et le reste de la batterie aurait pu être envoyé à l'aile droite où se faisait l'attaque principale et où, par conséquent, on n'avait pas trop de forces en ligne. A l'aile droite (le centre n'était pas garni mais surveillé seulement, car les deux positions du Cholberg et du Lampertswil sont séparées par le Fetzwald jugé impénétrable), les deux autres batteries auraient dû tout d'abord se placer sur les pentes du Humelberg, afin de préparer à l'infanterie le forçement du défilé d'Engi ; l'artillerie n'est entrée en action qu'après que l'infanterie assaillante eût forcé le défenseur à abandonner ses positions avancées et à se réfugier dans ses tranchées du Lampertswil ; c'est alors qu'elle est venue occuper Ober Braunberg, d'où elle a pu foudroyer à son aise le Lampertswil et atteindre par ses coups trop longs les réserves de la défense massées dans la dépression qui se trouve au sud, entre les bois de Fetzwald et de Bazenheid.

2^e moment

La batterie de la défense a quitté ses positions à l'heure convenue la veille, mais uniquement parce que cela avait été décidé d'avance, car rien ne l'y a obligée, pas même un ordre venu du Lampertswil, indiquant que la position était tournée ; elle aurait dû au contraire rester en position pour couvrir la retraite de son infanterie, qui avait à passer en entière un défilé dangereux. Quoi qu'il en soit, on a amené les avant-trains et la batterie s'est dirigée paisiblement vers la cote 636 au nord-est d'Unter Bazenheid, d'où elle a ouvert le feu sur l'infanterie ennemie, quand celle-ci s'est présentée au coude de la route, où elle a été arrêté par le défenseur fortement retranché derrière des épaulements et des abatis. Dans cette dernière position, les pièces n'ont pas été abritées. Les deux batteries de l'aile droite assaillante sont venues s'établir en avant du Lampertswil (au sud) et ont soutenu la marche en avant de leur infanterie à travers les bois de Bazenheid. Les deux artilleries ont combattu à 1600 m pendant plus de temps qu'il n'était nécessaire, vu leur disproportion qui aurait encore pu être plus marquée, si l'assaillant avait fait entrer en ligne sa troisième batterie, complètement inactive à son aile gauche.

3^e moment

Par suite de la marche offensive continue de l'assaillant, la position d'Unter Bazenheid s'est trouvée menacée sur son flanc gauche, et la batterie de la défense a pris une troisième position devant Lehmgrub, cote 628, sur une colline dont les pentes nord étaient couvertes par de l'infanterie ; mais l'infanterie de l'assaillant n'a pas tardé à occuper en forces considérables la position d'Unter Bazenheid que venait d'abandonner la batterie de la défense et, de là, à 600 m, lui envoyait des feux de salve auxquels elle n'aurait pas résisté cinq minutes. Néanmoins elle a continué à tirer sans inquiétude, et sans être couverte contre une telle menace, sur l'artillerie assaillante, qui s'était portée à la cote 680 avec ses deux batteries de l'aile droite et lui faisait subir à 2100 m un tir à revers des plus meurtriers. La batterie de l'aile gauche a très judicieusement laissé l'occupation de la position d'Unter Bazenheid, beaucoup trop rapprochée, à l'infanterie et n'est pas entrée en ligne. A ce moment, la manœuvre a été arrêtée et, dans sa critique, le commandant de la division n'a trouvé que des éloges à distribuer à tout le monde.

Les mouvements que j'ai vu opérer par les batteries pour changer de position m'ont semblé en général bien exécutés avec ordre et ensemble. La prise de position, la mise en batterie étaient promptes, le rattelage [*sic*] des pièces vivement mené ; mais la trop grande convention établie à l'avance par les états-majors a enlevé à tous les mouvements leur raison d'être, en ce sens qu'ils n'ont jamais été provoqués par une cause apparente et effective. De plus, j'ai remarqué une propension presque générale, chez les commandants de batteries, à s'installer sur les crêtes même et quelquefois même sur le commencement de la pente tournée vers l'ennemi, sans qu'un motif bien déterminé l'ait exigé.

Journée du 9 septembre

Dans la manœuvre du 9 septembre, la proportion de l'artillerie des deux partis a été la même que dans le jour précédent : une batterie du côté de la défense, trois batteries du côté de l'offensive.

1^{er} moment

Le défenseur avait pour mission de barrer le passage de la vallée à un ennemi venant du sud. La position assignée à la batterie était la cote 641 au nord d'Eichbühl, la première ligne de défense pour l'infanterie retranchée s'étendant le long de la rive gauche du ruisseau d'Ober Bazenheid ; la batterie était établie sur des plateformes enterrées, son champ de tir était très vaste ; elle commandait, à 2300 m de portée, le débouché de la route venant de Gonzenbach et pouvait ainsi gêner d'une façon considérable le déploiement de la colonne

assaillante obligée, à cause du ravin très encaissé et impraticable à une grosse troupe de Gonzenbach, de marcher uniquement sur cette route.

La brigade assaillante, couverte par une avant-garde comprenant une batterie, malgré le feu réitéré de la batterie de la défense, s'est paisiblement déployée dans la plaine, entre le chemin de fer et la rivière, pendant que le gros obliquait vers la gauche et gagnait les hauteurs de Langenrain – Hänisberg. Ni ce déploiement de l'avant-garde, ni cette marche de flanc n'ont été protégées par le feu de l'artillerie. L'attaque réelle de l'infanterie se dessinait déjà sur tout le front, quand la batterie d'avant-garde s'est enfin établie entre la route et la rivière en avant d'Ischlag, dans une situation dominée de 60 m environ à 1800 m par la batterie de la défense. Elle est restée dans cette position, malgré le feu écrasant et supérieur de la défense, sans même songer à tirer un abri du petit bois situé à quelque cent mètres en avant.

Au bout d'une demi-heure de ce combat invraisemblable, une batterie du gros est venue se placer dans une position analogue mais à la gauche de la première, entre la route et le chemin de fer, à la cote 580. Elle a commencé un feu bien nourri sur la batterie de la défense qui, dans la réalité, l'aurait réduite au silence. Ces deux batteries n'étaient protégées par aucune levée de terre et, de plus, elles avaient adopté une espèce d'ordre en échelon qui permettait à l'ennemi de prendre d'écharpe le groupement général. Après un combat vif d'un quart d'heure, la troisième batterie est venue prendre position un peu en arrière des deux premières, en avant de Berg et, de là, elle a ouvert le feu à 2000 m par-dessus la batterie établie la seconde. Le feu de ces batteries, concentré sur celle de la défense, l'a forcée, au bout d'une demi-heure de combat, à quitter sa position et à se replier sur Wolfikon.

La conduite de l'artillerie offensive a été, dans cette partie de la manœuvre, tout ce qu'il y a de plus faible. En effet, au lieu d'agir de suite en prenant position sur les terrains élevés et dominants, à vues étendues de Langenrain et de Gumpersloh, d'où elle aurait pu si aisément contrebattre le feu ennemi, protéger le déploiement de l'infanterie et préparer son attaque, elle a choisi des emplacements dans les bas-fonds où elle était complètement dominée, d'où elle ne voyait rien et où les batteries sont arrivées les unes après les autres, à une demi-heure d'intervalles, ce qui les exposait à se faire détruire successivement.

2^e moment

La batterie de la défense a ensuite pris position à la cote 680 au nord de Wolfikon, balayant tout le ravin flanqué par le village et le bois de Buch occupés par l'infanterie. Le chef de l'artillerie assaillante, au lieu de rassembler promptement ses batteries et de les porter par un mouvement rapide au pont d'Ober Bazenheid, que les pionniers d'infanterie avaient lestement mis en état de livrer

passage à toutes les armes, et de se lancer vigoureusement à la poursuite de l'ennemi en retraite, a suivi simplement le mouvement des grosses colonnes d'infanterie, qui ont été ainsi encore obligées de se déployer et d'attaquer sans soutien la forte position de repli prise par le défenseur, dont l'artillerie était fort gênante. Ce n'est que trois quarts d'heure après le passage du pont par la tête de colonne que l'on a vu paraître sur le Eichbühl la fumée des canons de l'assaillant. Ces batteries avaient donc mis 45 minutes pour faire 2500 m sur des routes excellentes et non encombrées. Après un combat de quelques minutes, la manœuvre a été arrêtée.

Les mêmes remarques sont à faire pour cette manœuvre que pour la précédente ; toutefois il faut ajouter que les commandants des batteries assaillantes que j'ai particulièrement suivies, tout en faisant exécuter vivement les mouvements à leur troupe, ont oublié, en arrivant sur le terrain où ils avaient à combattre, de s'assurer, par une reconnaissance personnelle et rapide, de la nature de ce terrain ; leurs batteries ont été placées au hasard et très peu judicieusement. Bien que les chevaux fussent bons et que les conducteurs sussent bien suffisamment mener leurs attelages, j'ai été étonné du peu de mobilité de cette artillerie. Ce fait ne peut être attribué qu'à l'inexpérience profonde des chefs qui ne savent pas tirer parti des ressources qu'ils ont entre les mains.

L'artillerie a encore, ce jour-là, commis une grosse faute tactique. La première position une fois forcée, elle devait poursuivre l'ennemi avec deux batteries seulement dans la direction de Wolfikon et envoyer la troisième sur la route de Cholberg, de façon à y arriver, sous la protection d'un escadron, avant que le défenseur en retraite n'ait occupé le défilé ; elle pouvait ainsi lui couper la route de Wil, dont elle balayait les faubourgs à 3400 m. Etant allé au Cholberg pour m'assurer de l'état d'occupation du défilé, j'ai manqué à la critique de la manœuvre ; mais j'ai appris que le divisionnaire avait trouvé tout pour le mieux. Les officiers, croyant ainsi que leur façon de faire est la bonne, ne peuvent que s'enraciner de plus en plus dans l'erreur.

Journée du 11 septembre

Revue

A la revue passée sur le Wilerfeld par le chef du Département militaire, l'artillerie était formée derrière la brigade de gauche sur trois lignes : ligne de canons, de caissons, de réserves de batteries. Le parc de division était derrière la gauche de la brigade de droite, les deux colonnes l'une derrière l'autre. L'ar-

* L'expression « depuis 9 h30 », suscrite, a été ajoutée ultérieurement par Patry.

tillerie a défilé deux fois : la première, au pas derrière la cavalerie, la deuxième, au trot. Le deuxième défilé a été le meilleur. Dans le premier, les chevaux avaient généralement le pas trop court et trop lent ; les alignements n'étaient pas rigoureusement observés. Dans le second au contraire, l'allure était franche et décidée, les alignements très corrects. La tenue des hommes laissait beaucoup à désirer, surtout sous le rapport de la propreté. Les effets des hommes sont sales et mal entretenus, les boutons ternes, les éperons absolument noirs de rouille, les armes mal fourbies. Je ne comprends pas comment ces soldats, qui ne mettent leurs effets au maximum qu'une centaine de jours en huit ans, ne peuvent les conserver plus propres. Personne du reste n'y met la moindre coquetterie ; mais la propreté au moins et le bon entretien des armes et des effets devrait être exigés. Quant au matériel, il est en bon état puisqu'il ne sort que tous les deux ans, et pour quinze jours seulement, des arsenaux ; mais il est aussi très mal tenu. Les harnais n'ont pas vu une seule fois le cirage ou la brosse pendant toute la durée du rassemblement, et les voitures sont rentrées à l'arsenal avec la boue du premier jour. Il est difficile, quand on est habitué à voir dans les revues des troupes à la tenue soignée et brillante, de ne pas trouver la troupe suisse bien vilaine.

Manœuvres de division

Journée du 12 septembre

Dans la manœuvre du 12 septembre, où la division, avec cinq batteries, avait à barrer la route de Wil à un ennemi venant de St-Gall par la basse Glatt, la conduite de l'artillerie s'est nécessairement ressentie des conditions défectueuses au point de vue tactique, dans lesquelles cette manœuvre a été engagée. Au lieu de se porter avec la division couverte par une forte avant-garde sur la route principale, par laquelle s'avancait l'ennemi, et de protéger ainsi la ligne ferrée et le passage important de Schwarzenbach, marche qui n'offrait aucun danger puisque le flanc gauche de la division était appuyé à l'obstacle très sérieux de la Thur au cours profond et aux rives escarpées, le commandant de la division a, au contraire, suivi la rive gauche de cette rivière, mettant ainsi cet obstacle entre lui et l'ennemi qu'il cherche à attaquer avec un seul petit pont de circonstance pour le traverser, et exposé à un désastre le faible détachement qui suivait la route de la rive droite. La proportion d'artillerie était de cinq batteries dont deux lourdes pour la division, d'une batterie pour l'avant-garde ennemie.

* Patry écrit à plusieurs reprises, dans ses rapports, « temps » au lieu de « tant ».

Le corps de droite était déjà déployé et engagé depuis 9 h30 * au Gegenbuhl et dans les bois de Hölzliacker que son artillerie (une batterie) n'était pas encore en ligne et laissait ainsi les troupes à la merci du feu de la batterie ennemi qui, de la cote 514, en arrière d'Henau, tirait depuis 9 h30 et protégeait ainsi la marche offensive de son infanterie. Certes, le corps de l'est aurait eu tout le temps pour enlever le pont de Gillhof, gardé par une compagnie seulement, et de re-jeter en désordre, au delà de la Thur, le détachement de droite de la division,

ce qui lui aurait assuré la possession du pont de Schwarzenbach, avant que la division qui marchait lentement sur la rive gauche de la Thur ait pu entrer en action.

L'avant-garde avec deux batteries, partie de Wil sur une bonne route, n'est entrée en ligne, au sommet de la falaise de Sonnenberg, qu'à 10 h30, ayant ainsi mis deux heures à faire cinq kilomètres. Depuis dix minutes déjà, le détachement de droite opérant devant Henau avait fait ouvrir le feu à deux pièces de sa batterie placée dans le rentrant du bois, à la cote 528, et tirant à 2200 [mètres] (le reste de la batterie a rejoint vingt minutes après). Les deux batteries de l'avant-garde, postées sur la falaise de Sonnenhof dans une position admirable d'où elle dominait tout le parti ennemi sans avoir à redouter un seul de ses coups, prirent en écharpe à 1900 m les troupes du corps de l'est et arrêtèrent immédiatement sa marche offensive, en même temps qu'elles protégeaient les abords du pont de Gillhof.

Bien qu'elles n'aient rien à redouter dans cette position inabordable, puisque le pont de Thurhof était supposé rompu, les troupes de cavalerie et d'infanterie de l'avant-garde restèrent avec elles, au lieu de passer de suite le pont de bateaux et de faire sur l'ennemi ébranlé par le feu d'artillerie une attaque vigoureuse, concentrée avec celle du détachement de droite sur Henau. Au lieu de cette combinaison si rationnelle, la lutte, inégale, invraisemblable, des deux artilleries a continué jusqu'à 11 h30 et ce n'est qu'à 11 h 45 que le corps de l'est a quitté Henau et a battu en retraite, sous la protection de la batterie placée à l'ouest de Nieder Uzwil et tirant toujours malgré le feu convergent de trois batteries supérieurement placées : deux batteries du Sonnenhof à 2500 m, une batterie du détachement de droite qui s'était avancée jusqu'à l'entrée est d'Henau et y avait pris position. A ces trois batteries vint se joindre le régiment lourd du gros qui s'établit à la gauche de la batterie précédente et ouvrit le feu à 1600 m. A ce moment, la manœuvre a cessé ; il n'était que temps, car toute raison, toute vraisemblance étaient depuis longtemps foulées aux pieds.

* L'expression « et dans le gros », suscite, a été ajoutée ultérieurement par Patry.

En tant * qu'arme particulière, l'artillerie a montré, dans cette journée, une absence complète d'esprit d'initiative. Les batteries de l'avant-garde avec l'escadron auraient dû précéder l'infanterie et se porter aux allures vives sur le Sonnenhof, afin de procurer de suite une protection efficace au pont si follement exposé et si sérieusement menacé de Gillhof, ainsi qu'au détachement de droite, dont la fusillade nourrie se faisait entendre. Elle aurait pu ainsi sauver au moins les apparences en arrivant une heure plus tôt. Une fois là, la donnée générale étant admise, elle a judicieusement agi en y restant pendant toute la durée de l'action. Pendant tout le temps qu'elle a tenu cette position, une partie de son tir a été dirigé sur l'infanterie du corps de l'est et avec raison ; mais j'ai remarqué que, dès le début, elle a ouvert un feu à shrapnells à une distance de 1200 m environ, sans voir bien clairement le but, afin sans doute de ne pas s'exposer aux feux de salve de l'infanterie ennemie en s'avancant trop près de la crête. La batterie du détachement de droite avait peu le choix de sa position, qui lui était imposée en quelque sorte par la forme du terrain, mais elle aurait dû entrer en ligne une heure plus tôt, afin de protéger le déploiement de son infanterie et de préparer son attaque sur Henau. Quant au régiment lourd, il a passé le pont du génie de Gillhof ; il a eu beaucoup de peine dans la descente très raide et très mauvaise qui y conduisait ; mais hommes et chevaux s'en sont bien tirés. La seule position qu'il ait prise près d'Henau était bien choisie ; son action n'a duré que quelques minutes ; elle était du reste complètement inutile.

Dans la marche du détachement de droite sur la route de Nieder Uzwil, j'ai constaté que l'artillerie n'était pas directement soutenue. Au passage du village encaissé de Nieder Stetten, l'escadron et le bataillon 99 étaient à plus de 500 m de la batterie qui n'aurait pu leur être d'aucun secours, s'ils avaient été attaqués, et n'aurait pu protéger leur déploiement ; de plus, les distances qui la séparaient du bataillon suivant étaient aussi très considérables et lui enlevait toute chance d'appui, en cas de surprise ou de refoulement sur elle des troupes qui marchaient en avant.

Dans l'avant-garde et dans le gros*, les batteries étaient bien placées mais elles laissaient aussi de trop grandes distances entre elles et les troupes adjacentes ; ce dispositif donnait aux colonnes un allongement exagéré.

La critique qui a suivi cette manœuvre n'a relevé aucune de ces erreurs qui avaient principalement pour cause l'ordre de mouvement donné par le critiqueur lui-même. Tout a été approuvé et l'on s'est séparé, bien décidé à continuer le lendemain dans la même voie, afin de mériter de nouveaux des éloges aussi complets.

* La fin du mot est illisible.

Journée du 13 septembre

D'après l'ordre général, la division devait, avec 5 batteries, attaquer un ennemi occupant la rive droite de la Glatt, retranché très fortement sur le plateau de Nieder Uzwil et n'ayant qu'une seule batterie à sa disposition. Comme il est facile de s'en assurer sur la carte, les positions de rassemblement de l'artillerie se trouvaient sous le feu immédiat et efficace de l'artillerie ennemie établie sous Unter Gstalden (à 1800 m de Wilen et à 2100 de Nieder Uzwil), mais encore sous celui de l'infanterie, dont les avant-postes couronnaient les escarpements de la rive droite de la Glatt et pouvaient fusiller les batteries à 500 et 800 m. Les rassemblements étaient, il est vrai, cachés par des bois épais ; mais, à la guerre, le moindre indice, si facile à surprendre, à une aussi petite distance, éveille promptement la curiosité du défenseur qui recherche constamment de quel côté lui viendra l'attaque.

L'idée, exprimée dans l'ordre, de distraire un escadron sur deux que possédait la division, pour accompagner, avec un bataillon, une batterie destinée à agir sur la falaise d'Ebersol à 3000 m de la position ennemie qu'elle ne pouvait distinguer à cause du Bürenwald, est, à mon avis, très malheureuse. Quand on sait d'avance que l'adversaire a pris une position importante et que, d'après les travaux qu'il y a exécutés, on peut être certain qu'il opposera une résistance acharnée, il est peu judicieux d'éparpiller ses batteries sur un front de 4 km séparé en deux parties par une rivière. Je crois qu'il eût été préférable de les concentrer sur une bonne position, dominante si possible, en tout cas à bonne portée, et de profiter immédiatement d'une supériorité numérique considérable pour écraser l'artillerie de la défense. La suite de la bataille a donné raison à cette assertion, car la batterie d'Ebersol, après quelques instants passés sur la falaise, est venue rejoindre la division et se mêler à ses opérations.

A 9 heures précises, le feu est ouvert sur les hauteurs d'Ebersol par la batterie détachée et à Bühl, cote 640, par le régiment N° 2. Le feu de ces deux dernières batteries prépare le passage de la rivière à l'infanterie assaillante ; la batterie d'Ebersol, après quelques coups tirés sans effet, redescend sur la rive gauche de la Thur et, à 10 h 15, vient prendre position devant Junkertrüti, tirant sur les réserves de la défense qui manœuvraient assez imprudemment sur le plateau de Weitemi [?]*. Cinq minutes plus tard, à 10 h 20, une batterie lourde ouvrait le feu des hauteurs d'Im Kolb sur la rive gauche de la Glatt. Cet appoint permet à l'infanterie assaillante de prononcer son mouvement en avant et de repousser le défenseur jusque dans ses tranchées, d'où il arrête instantanément et complètement l'offensive.

* Le lieu n'a pu être identifiée. Il s'agit probablement du village de Stocken.

C'est alors que les deux batteries de l'aile droite quittent leur position de Bühl, franchissent la Glatt sur un pont de circonstance jeté devant Nieder Glatt et, avec des peines inouïes, parviennent à aborder le plateau ; mais la désunion s'était mise dans leur marche et ce n'est que par sections qu'elles viennent s'engager à 10 h 50 à 400 m de la batterie ennemie bien retranchée, qui les aurait détruite en détail. Une batterie soutient le combat avec celle de la défense, l'autre appuie le mouvement de l'aile droite sur Iselberg. Cette tirerie [*sic*] à 900 m de l'infanterie ennemie, bien embusquée dans ses tranchées, sur un terrain découvert, prend un caractère de permanence qui devient grotesque. Entre-temps, à 11 h 15, le 1^{er} régiment lourd vient mêler ses graves accents à ce concert vraiment infernal ; une de ses batteries prend position au Spitzrüti, tandis que l'autre, quittant Im Kolb, vient s'établir au dessous de Bad Buchenthal.

Après un tir de quelques minutes, la marche en avant de toute la ligne est décidée et la position est enlevée à la baïonnette par les troupes d'infanterie qui, en masses compactes, doivent traverser 400 m de terrain absolument dépourvu d'abris. En arrivant dans les positions très convenablement fortifiées du défenseur, chacun a pu se rendre compte de la folie d'une attaque ainsi prononcée, quand on avait sur les deux ailes une série de bois qui permettaient d'aborder le plateau par ses flancs sans étendre le front au delà de 800 à 1000 m. Pendant toute l'action, la batterie du défenseur est restée sur le même emplacement, sur des plateformes séparées et enterrées ; au dernier moment, elle s'est repliée sur Stocketen*, d'où elle n'a tiré que quelques coups. Cette situation première était fort bien choisie, surtout au point de vue du champ de tir, car en avant de la batterie s'étendait un verger en pente et assez planté, pour lui former un rideau contre les vues de l'ennemi sans lui enlever les siennes ; mais la lisière du Bürenwald, rapprochée à 100 m, constituait pour elle un danger des plus graves si l'assaillant avait su se servir de ce couvert que lui offrait si indulgemment [*sic*] la nature.

Dans tout le courant de cette manœuvre, l'artillerie assaillante a été bien inutilement exposée à de grandes pertes et à de grands efforts. Il était, je crois, bien plus simple de masser les cinq batteries, ou quatre au moins, sur le Bühl à la cote 640 et de là, par un feu concentré à 2200 m, de réduire au silence la batterie de la défense. La cinquième batterie aurait pu, du moment que l'on voulait l'employer excentriquement, être bien plus avantageusement placée au Lören, cote 657, d'où les vues, passant par-dessus la vallée, plongent à 2100 m sur le plateau d'Iselberg ; elle eût ainsi pris à revers la ligne de défense de l'infanterie et la position ennemie aurait été complètement ébranlée, quand l'infanterie aurait tenté le passage de la rivière. Les batteries auraient pu conserver ces positions pendant toute l'action ; la distance de tir était la meilleure possible et elles n'étaient pas exposées à se faire décimer inutilement par le feu de l'infanterie

adverse. En cas de besoin, une batterie aurait traversé la rivière et suivi l'attaque de l'infanterie ; c'eût été largement suffisant.

Suivant la coutume, le divisionnaire a résumé les opérations de la journée et a distribué à chacun sa part d'éloges. Pour les mouvements particuliers de chaque batterie, ces éloges étaient en partie mérités, car elles se sont montrées très promptes et très mobiles. Le régiment N° 2, surtout, a eu à surmonter les plus grandes difficultés pour remonter les pentes de la rive droite de la Glatt ; et c'est grâce au dévouement de tous ses éléments qu'il est parvenu à arriver en temps utile sur le plateau. La batterie d'Ebersol a aussi très ardemment changé de position. Les mises en batterie ont été très lestement exécutées, les marches en échelons par batterie pour se rapprocher, de crête en crête, de la position défensive ont été aussi remarquables comme ensemble et comme promptitude.

Journée du 14 septembre

Pour cette dernière manœuvre, les rôles ont été intervertis. La division, diminuée d'une partie de ses forces passées à l'ennemi, s'est mise sur la défensive et a battu en retraite, attaquée rudement par le corps de l'Est renforcé. Malgré cette hypothèse, qui obligeait la division à abandonner l'une après l'autre toutes ses positions défensives, elle n'en a pas moins conservé, contre toute vraisemblance, une grande supériorité numérique et quatre batteries contre deux.

Le gros de la division occupait Ober Uzwil, les avant-postes s'étendaient du bois de Chreienberg à Buchenholdi et avaient comme réduit la forte position de Bichwil que les pionniers mettaient en état de défense. A 8 h 40 commence le feu d'une batterie de la division postée sur la ligne même des sentinelles sur les pentes du Chreienberg. Il lui est répondu à 1200 m par le feu d'une batterie assaillante placée à Aerchens, à la cote 657. Le combat d'infanterie s'engage et la batterie de la division vient prendre à Bichwil une admirable position qui lui donne le commandement sur toute la plaine et des vues complètes sur le développement des lignes ennemies. A 9 h 10, elle ouvre à 2100 m un feu très nourri sur les réserves assaillantes qui se meuvent vers [illisible], en même temps qu'elle soutient la retraite des avant-postes ; à 9 h 20, la batterie assaillante vient prendre sur les pentes du Chreienberg la position qu'avait, quelques minutes auparavant, la batterie de la défense et engager avec elle le combat dans des conditions peu favorables ; aussi est-elle bientôt soutenue par la seconde batterie qui, à 9 h 45, ouvre le feu à 700 m, près de la cote 642, sur le chemin de Bichwil à Riggenswil, avec une section d'abord. Le reste de la batterie arrive ensuite et détermine l'abandon par la défense de la position de Bichwil. La

* Patry écrit « lac de Betenauer ».

retraite est soutenue par les trois batteries de la division qui ont pris place : le

régiment lourd, au nord d'Ober Uzwil, la 2^e batterie légère sur le Dietelsberg

au sud du même village. De ces deux superbes emplacements, les batteries en-

filent les routes qui mènent à Ober Uzwil et celles qui pourraient la tourner,

ainsi que la voie ferrée ; elles sont appuyées à des hauteurs d'un accès très dif-

ficile et impossibles à tourner ; entre elles est le fort village d'Ober Uzwil qu'il

est facile de mettre en état de défense et de faire protéger par l'infanterie qui y

trouverait, ainsi que sur les pentes des montagnes, un excellent appui.

Mais, tout à coup, sans aucune raison, les trois batteries quittent leurs emplacements et vont s'établir au fond de la vallée autour du lac de Bettenau *, où les pionniers leur ont préparé des retranchements très solides. Le régiment lourd installe une batterie dans une lunette garnie de six plateformes enterrées et de six embrasures, l'autre sur le plateau même ; le régiment léger se met en position : une batterie au sud du lac, l'autre plus en arrière entre les routes de Jonswil et de Schwarzenbach, d'où elle ne voit presque rien. Ces deux positions, bien inférieures à la précédente, offraient le grand inconvénient de pouvoir être tournées : celle de gauche par le Vogelsberg, qui est complètement couvert de bois dont la lisière se trouvait à 200 m des batteries, l'autre par un excellent chemin qui mène à Jonswil. A 10 h 10, le régiment lourd reprend le feu contre l'assaillant dont une batterie vient enfin occuper le Bergholz à 10 h 45 (2000 m). L'autre batterie de l'assaillant n'a plus paru et pourtant sa présence aurait été bien utile pour préparer la marche en avant de l'infanterie qui avait à lutter dans des conditions désavantageuses ; vers la fin du combat, on l'a vue qui suivait la route de Jonswil et paraissait ainsi avoir l'intention de venir se mettre en position au Dietelsberg et de prendre à revers les batteries défensives. Quoi qu'il en soit, la position du défenseur a été aisément tournée par l'infanterie assaillante au moyen du Vogelsberg et les pièces ont dû ratteler [*sic*] précipitamment pour ne pas être enlevées. Si l'ennemi avait, en même temps, occupé les bois du Dietelsberg, il aurait pu, au moyen de feux de salves à 700 m, détruire complètement les batteries de la défense.

A ce moment du combat, la manœuvre a été arrêtée ; la critique a suivi ; c'était la dernière : une pluie d'éloge, de remerciements. On a même fait crier bravo aux assistants.

Dans le courant de cette manœuvre, tant par le choix de ses positions que par sa promptitude à les prendre, l'artillerie de l'assaillant s'est montrée d'une grande infériorité. Le défenseur avait pris une bonne position avancée à Bichwil et l'avait judicieusement occupée. La deuxième, qui aurait dû être la principale, était de toute importance et complètement intournable. Il est donc surprenant qu'on l'ait abandonnée sans la défendre pour en occuper une très faible. Je n'ai pu trouver à cela une explication raisonnable.

Résumé. Appréciation d'ensemble

Je me suis étendu un peu longuement sur les dispositions diverses prises par l'artillerie au courant des cinq jours de manœuvres, et j'ai insisté d'une façon détaillée sur les diverses circonstances de temps et de lieux dans lesquelles les batteries de l'attaque et de la défense ont été placées tour à tour, afin de donner

à mon jugement une base certaine, reposant sur des faits indiscutables. Après un tel exposé, il est difficile de ne pas conclure que l'artillerie suisse est loin d'avoir les qualités requises pour le service de guerre, mais plutôt par suite de l'emploi peu judicieux qu'en font ceux qui la commandent que par son essence même. Elle possède, en effet, par elle-même, une grande mobilité due à la solidité et à la légèreté de son matériel aussi bien qu'à la bonne qualité de ses atteleages et à l'extrême bonne volonté de ses hommes.

Mais son emploi tactique avec les autres armes et son mode d'action en tant qu'arme particulière sur le terrain sont tout ce qu'il y a de plus faible. Aucune cohésion entre cette arme et les autres ne se fait sentir ; elle opère pour son propre compte comme si elle était au champ de tir, sans se préoccuper du rôle qu'elle a à jouer vis-à-vis de l'ensemble de la manœuvre. Ainsi, je ne l'ai jamais vue, soit engager le combat, soit couvrir le déploiement des troupes d'infanterie, soit préparer les attaques décisives par des tirs raisonnablement rapprochés, ni protéger d'une façon efficace et suffisante la retraite des troupes engagées. Elle a toujours marché à la remorque des autres armes, attendant tout de leur appui et ne leur en prêtant que rarement. Aux avant-gardes, dans les occasions les plus pressantes, elle ne s'est jamais portée hardiment en avant et, pourtant, elle était toujours entourée de soutiens bien suffisants (un escadron et un bataillon pour une ou deux batteries).

Quant à son mode d'action comme arme particulière, à la tactique spéciale, en un mot, il y a presque autant à y reprendre. D'abord, un reproche qui incombe surtout à l'organisation même de l'arme et à sa méthode d'instruction est que, sur le champ de bataille, elle ne peut se suffire à elle-même. Son personnel n'est pas exercé à la construction des retranchements expéditifs et elle est obligée d'avoir recours aux pionniers du génie ou de l'infanterie. Cela peut encore s'admettre pour les manœuvres où tout est déterminé à l'avance ; mais si l'on serrait de plus près la réalité, les batteries se trouveraient bien souvent éloignées de ces auxiliaires et seraient tout à fait prises au dépourvu.

Le choix des emplacements pour les pièces n'est pas fait avec bon sens, ce qui tient principalement à ce que les chefs de régiments ou de batteries ne reconnaissent pas préalablement le terrain sur lequel ils doivent opérer. Ils reçoivent l'ordre d'aller s'établir à la cote X ; ils partent au trot à la tête de leur troupe. Arrivés sur le lieu indiqué, ils commandent : en batterie, donnent la distance, le genre de tir et le but, et c'est tout. Il arrive alors que les pièces se mettent en position, là où elles se trouvent quand on les a arrêtées, et qu'elles ne se dérangent un peu que pour chercher un semblant d'alignement. De plus, elles opèrent sur le champ de bataille des changements de position très fréquents pour n'avancer ou ne reculer quelquefois que de 150 ou 200 m. Toutefois, il faut relater que le feu est souvent modifié ; ainsi, les distances, les buts, les genres

de projectiles sont changés suivant les circonstances et avec à-propos. Le tir est généralement très nourri ; j'ai remarqué trois ou quatre feux de batterie sans en découvrir la raison. Les batteries se sont souvent engagées par sections, ce qui, vis-à-vis d'une position défensive bien choisie et bien fortifiée, est une grosse faute, car c'est à plaisir s'assurer une infériorité momentanée qui peut amener la ruine en détail.

La tactique du feu d'artillerie la plus communément employée m'a paru résider dans la convergence plutôt que dans la concentration des feux. Cette manière de faire a souvent engagé l'état-major de la brigade à occuper des positions très excentriques et à se priver ainsi du concours d'une ou deux batteries sur les points importants, d'autant plus qu'on les faisait accompagner d'un soutien assez fort qui manquait à la bataille.

Le ravitaillement des munitions n'a pour ainsi dire pas été effectué. J'ai vu dans les tirs de champ de mars un caisson passer entre les pièces et les avant-trains afin d'éviter qu'on se serve des munitions contenues dans ces derniers ; aux manœuvres, je n'ai plus vu rien de semblable. Quant au ravitaillement au moyen des colonnes de munitions, il n'en a pas été, pour ainsi dire, question. Le parc de division se tenait à environ 5 ou 6 km du champ de bataille et n'a envoyé qu'un ou deux caissons, une seule fois, sur la ligne de feu.

Toutes ces remarques, qui sautent aisément aux yeux de l'observateur, n'ont jamais été l'objet d'un chapitre spécial dans les critiques. Pendant les marches ou sur le champ de bataille, les erreurs les plus choquantes ont été commises sous l'œil des arbitres qui n'ont fait aucune observation. Pourtant la façon d'agir des chefs d'unités tactiques est tout à fait contraire à ce qui leur est enseigné dans les écoles par les officiers instructeurs qui ont le plus grand mérite ; elle est aussi en contradiction avec les prescriptions de leurs règlements. Ce silence est donc incompréhensible.

Une chose assez pratique est à signaler. Quant une batterie est en position et qu'elle tire sur l'artillerie ennemie, elle n'arbore aucun signal apparent. Quant son but est une troupe d'infanterie, elle déploie un drapeau blanc élevé sur une hampe de 3 m à 4 m ; quand elle tire sur la cavalerie, le fanion est rouge. De cette manière, l'ennemi ne peut rejeter ses fautes de manœuvres sur l'excuse assez mauvaise que l'artillerie adverse ne le voyait pas.

L'attaché militaire

[Patry]

SHD/T, 7 N 1580, 1881

* Il n'y a pas de 2°.

Patry au Ministre de la Guerre (EMG, 2^e Bureau)

Berne, 25 octobre 1881

N° 19

(Manœuvres de la 7^e division)

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que les troupes appartenant à l'arme de l'Artillerie mises sur pied pour le rassemblement de la 7^e division comprenait : trois régiments d'artillerie de campagne, dont un lourd ; un bataillon du train et un parc de division. Il n'a été attaché à la division aucune troupe, soit des compagnies de position, soit des batteries de montagne, soit des compagnies d'artificiers.

La composition des batteries de campagne a reçu pour les manœuvres de cette année les modifications suivantes : 4 caissons seulement au lieu de 6 ont été attelés par chaque batterie ; les affûts de rechange n'ont pas suivi non plus. Les batteries comprenaient donc :

6 canons attelés à 6 chevaux
 4 caissons attelés à 4 chevaux
 1 chariot de batterie attelé à 4 chevaux
 1 forge attelée à 4 chevaux
 1 fourgon attelé à 4 chevaux
 2 chars à approvisionnements attelés à 4 chevaux
15 voitures, 68 chevaux de trait

Le parc de division formé des deux colonnes comprenait, au lieu de l'effectif réglementaire :

10 demi-caissons d'infanterie attelés à 2 chevaux
 8 caissons d'artillerie attelés à 4 chevaux
 6 pièces de rechange attelées à 6 chevaux
 2 fourgons attelés à 4 chevaux
 2 forges attelées à 4 chevaux
 2 Rustwagen attelés à 4 chevaux
 2 Proviantwagen attelés à 2 chevaux
 1 Feuerwerkwagen attelé à 4 chevaux
 1 Schanzzeugwagen attelé à 4 chevaux

* Le document porte le mot « long » qui a été biffé ultérieurement par Patry.

1 Pionnierrustwagen attelé à 4 chevaux

35 voitures, 128 chevaux de trait

Le bataillon du train a fourni au bataillon du génie 110 hommes et 70 chevaux de trait et à la compagnie d'administration 114 hommes et 110 chevaux.

Les effectifs généraux de ces diverses unités étaient au début des manœuvres :

*1^o artillerie de campagne**:

	1. Régiment	2. Régiment	3. Régiment	Parc	Bataillon du train
hommes	294	273	256	288	224
chevaux	189	188	188	185	180

en somme 1335 hommes et 930 chevaux de selle ou de trait

Les hommes appartenaient aux huit dernières classes d'âge, les recrues de l'année n'ont pas assisté aux manœuvres ; les sous-officiers appartenaient aux dix dernières classes. Les chevaux ont été fournis, comme d'habitude, par des entrepreneurs au prix de 3 et 4 francs par jour, avec les formalités de livraison et de reddition réglementaires.

Ces diverses troupes ont été fournies à la 7^e division par les cantons de Zurich (batterie lourde N° 37) qui ne fait pas partie du 7^e arrondissement, d'Appenzell (batterie N° 40), de Saint-Gall (batterie lourde N° 41 et légère N° 42) et de Thurgovie (batteries N° 38 et 39). Les troupes du parc et du bataillon du train sont levées sur l'ensemble du 7^e arrondissement qui ne comprend que les trois derniers cantons cités plus haut.

Les hommes m'ont paru en général robustes, et vigoureux ; les chevaux se sont très bien acquittés de leur tâche et ont montré de solides qualités pour le trait sur tous les terrains ; malgré des pluies constantes au début du rassemblement, l'état sanitaire s'est conservé satisfaisant. Pendant toute la durée des manœuvres, 156 hommes seulement des batteries et du parc ont été traités dans les corps [de troupes] et 51 à l'hôpital ; 212 chevaux blessés ou malades ont été soignés dans les corps [de troupes] et 119 à l'infirmerie.

Visite de la mission à Frauenfeld

Le 6 septembre, la mission s'est rendue à Frauenfeld, pour assister à une manœuvre des deux régiments légers, réunis pour leurs cours préparatoires dans cette place d'armes, et à un tir de guerre sur ennemi figuré.

* L'expression « en une étape », suscrite, a été ajoutée ultérieurement par Patry.

Les évolutions des régiments sur le champ de mars ont été exécutées avec beaucoup de précision par la troupe ; les conducteurs tournent serré, les chefs de section et de batterie donnent bien les directions. Les mouvements réglementaires ont été à peu près tous accomplis. Le seul reproche à faire est l'agrandissement outre mesure des distances et des intervalles au bout de quelques minutes de manœuvre.

Le tir de guerre s'est effectué par régiment. Le temps était beau, mais le terrain argileux était encore détrempé par les pluies et les inondations des jours précédents. Le dispositif de cibles représentant l'ennemi se composait ainsi : à l'aile droite, une ligne de tirailleurs à genoux soutenue par une réserve debout en ordre serré ; au centre, une section d'artillerie composée de deux pièces représentées vues de front sur deux panneaux, avec leurs servants debout et leur avant-train attelé de 6 chevaux faisant face à l'ennemi et placé à 20 m en arrière ; à l'aile gauche, un grand panneau* représentant une troupe de 50 cavaliers environ placés à 60 m en arrière de la ligne d'artillerie. De plus, une cible représentant une ligne de 12 hommes d'infanterie, debout, coude à coude, était disposée de façon à pouvoir apparaître ou disparaître à volonté, au moyen d'un système qui lui permettait de pivoter autour de son axe central et qui était mis en mouvement par une corde maniée par un cibleur [*sic*] bien embusqué à 40 pas en avant.

Afin de donner une idée complète de la façon dont ce tir a été exécuté et pour que les résultats en soient rapportés dans toute leur exactitude, je joins à ce rapport une copie de la feuille de tir des batteries qui ont tiré ce jour-là devant la mission.

Entrée au service

Les hommes des batteries ont été convoqués de la façon suivante : prévenus un mois environ à l'avance de la date de leur entrée au service et de la place d'armes où ils devaient se rendre, par les soins des directeurs militaires des cantons, ils sont arrivés dans les places de Frauenfeld, Zurich, Saint-Gall, Herisau : les conducteurs le 26, les canonniers le 27 août. Le 26 a eu lieu également dans les mêmes endroits la réunion des chevaux, le 27, la prise de possession du matériel par les canonniers. Le 28, dans chacune de ces places, les batteries ont effectué une marche d'essai et ont été présentées aux chefs de régiments.

La batterie N° 41 de Saint-Gall a été embarquée en chemin de fer pour Zurich, où l'attendaient ses attelages et où elle devait retrouver la batterie N° 37 avec laquelle elle forme le 1^{er} régiment de la brigade. C'est dans cette ville que le ré-

* L'expression « (24 km) », suscrite, a été ajoutée ultérieurement par Patry.

giment N° 1 a suivi ses cours préparatoires. Les deux batteries N° 40 et N° 42 ont été aussi embarquées en chemin de fer pour Frauenfeld, où elles ont exécuté leur tir et leurs exercices de répétition. A la suite de ces exercices, les batteries ont été dirigées par les voies de terre sur Wil, lieu de concentration de la division, où elles sont arrivées : les 4 batteries venant de Frauenfeld le 7 septembre, en une étape*, les 2 batteries venant de Zurich le 10, après deux jours de marche.

En réalité, les hommes sont donc restés au service : les conducteurs 20 ou 21 jours et les canonniers 19 ou 20 jours, au lieu de 18 prescrits par la loi. Pendant ces jours de supplément, les hommes ne touchent ni solde ni vivres ; on leur donne simplement 1 franc par jour.

Chaque homme en arrivant au service doit présenter les effets suivants en bon état : 2 chemises, 2 paires de bas, 2 paires de bottes ou 1 paire de bottes et 1 de souliers, 1 caleçon, 2 mouchoirs, 2 essuie-mains, 1 couteau, 1 cuiller.

Les hommes du bataillon du train ont été convoqués pour le 1^{er} septembre à St-Gall, où ils ont trouvé les chevaux et les harnais. Le 8 septembre, la 2^e Abteilung s'est rendue à Wil, la 1^{re} à Bischoffszell et à Wil, le 10. Les hommes du parc ont été réunis le 30 août à Winterthour où ils ont trouvé le matériel rou-



Manœuvres 1896:
La batterie 36 sur
le Hasliberg. (*Kurz,*
Cent ans d'armée suisse).

lant, venu de Rapperswil en chemin de fer, et les attelages. Le 10, le parc s'est joint à la division concentrée à Wil.

Les chevaux nécessaires à ces diverses unités ont été rassemblés de la façon suivante : quelques mois avant l'époque fixée pour les manœuvres, un agent fédéral, le major Bäumlín, commandant le bataillon du train de la division, s'est entendu avec les fournisseurs de chevaux auxquels il a fait les offres. Puis les

marchés ont été passés et les fournisseurs ont eu à présenter leurs chevaux dans les places suivantes : à Saint-Gall pour le bataillon du train et pour une batterie de campagne (ainsi que pour le lazaret et pour le train de ligne), à Winterthour pour le parc de division, à Zurich pour deux batteries d'artillerie, à Frauenfeld pour deux batteries, à Herisau pour une batterie.

Dans chacune de ces places, une commission, composée d'un vétérinaire militaire, d'un officier d'administration et d'un notable de la ville, a présidé à la réception des bêtes. D'après le règlement, le capitaine commandant l'unité doit choisir dans la masse des chevaux présentés ceux qui lui semblent bons pour le service de la troupe et faire prouver leur aptitude et leur état par la commission. Dans la pratique, les choses ne se passent pas ainsi et, la plupart du temps, les chevaux sont imposés aux capitaines par les commissions qui, en tout cas, prennent note exacte de l'état des chevaux qu'elles acceptent. A la fin des ma-

Distances	Hausse		Angle de chute	Durée du trajet	Vitesse restante	Dimensions du but contenant 50 % des coups			Shrapnells Hauteurs d'éclatement au-dessus de la ligne de mire pour 50 [illisible]
	Hauteur	Dérive				H	D	L	
1000	23	1	35	2" 5	344	0,4	0,5	13	1,7
1500	43	2	63	4" 1	308	0,8	0,9	13	3,2
2000	66	2	98	5" 8	277	1,4	1,4	14	4,9
2500	92	3	140	7" 7	253	2,3	2	16	7
3000	122	3	188	9" 8	234	3,6	2,8	19	
3500	157	3	240	12	219	5,5	3,8	22	
4000	195	4	297	14" 5	206	8	5	27	

nœuvres, les animaux reparaissent devant ces mêmes commissions qui examinent attentivement leur état, constatent les dommages, les évaluent et les paient avec le prix de location.

Cours préparatoires

Les cours préparatoires des batteries ont eu lieu à Zurich et à Frauenfeld. Ils ont consisté dans la reprise des exercices réglementaires de batteries et de régiments. Chaque batterie a tiré pendant ces cours 60 obus lestés, 102 obus à percussion, 78 shrapnells, 12 boîtes à mitrailles, soit en tout 252 coups.

Ceux des colonnes de parc ont eu lieu à Winterthour pendant dix jours. Les hommes du parc ont été exercés au service de canonnières, au maniement du fusil (Peabody), au tir à la cible et à quelques travaux simple de réparation du matériel ; les conducteurs, à la conduite des voitures.

Les hommes du bataillon du train ont été d'abord exercés à Saint-Gall à la conduite des voitures. Comme ils n'avaient que des chevaux harnachés, vu que leur matériel roulant du bataillon du génie et de la compagnie d'administration étaient l'un à Brugg, l'autre à Wil, ils ont pris les voitures de l'arsenal. Quelques jours après, la 2^e Abteilung a eu à conduire les voitures de la compagnie d'administration et à porter le pain et la viande dans les divers cantonnements ; la 1^{re} Abteilung, qui n'avait pas encore les voitures du génie, a continué ses exercices avec celles de l'arsenal, mais à Bischoffszell afin de débarrasser un peu la caserne trop encombrée.

Solde et rations

La solde des hommes était de 1 franc par jour pour les conducteurs, de 80 cts pour les canonnières et hommes du parc, avec un supplément de 20 pendant les 6 derniers jours. De plus, ils avaient droit aux prestations en nature suivantes : viande, 500 grammes ; pain, 750 et, pendant les trois derniers jours, fromage, 240 g.; vin, 1 demi-litre. Pour le couchage dans les cantonnements, il a été affecté 5 kg de paille à chaque homme. La ration des chevaux était : avoine, 4 kg; foin, 5 kg; paille de litière, 4 kg.

Dislocation

La fin de la dernière manœuvre marquait aussi celle du rassemblement. Après un léger repos, les batteries ont immédiatement pris par voies de terre le chemin de leurs arsenaux respectifs. Le soir du 14 arrivaient déjà à Saint-Gall la batterie lourde N° 41 et la batterie légère N° 42, fournies par ce canton, après une marche de 25 km. Le lendemain 15 à midi, les hommes, après avoir rendu le matériel et les chevaux, étaient complètement libérés.

Les deux batteries de Thurgovie N° 38 et 39 sont pareillement arrivées le soir à Frauenfeld (24 km) * et ont été licenciées le lendemain à midi.

La batterie N° 37, fournie par le canton de Zurich, a dû faire deux étapes : le 14 au soir, elle couchait à Winterthour après avoir fait 33 km ; le lendemain 15, elle arrivait à Zurich après avoir marché 22 km et était licenciée le soir à cinq heures.

La batterie d'Appenzell N° 40 s'est rendue à Herisau où elle est arrivée le 14 au soir et licenciée le lendemain vers midi.

Chaque batterie, en arrivant à destination, a eu à remettre ses chevaux et son matériel. Les chevaux sont passés devant la commission de réception qui a, pour chaque bête, apprécié le dommage causé par le service. Les hommes ont remis le matériel dans l'arsenal, ont touché leur solde de route et, après inscription du service sur les livrets, sont rentrés dans leurs foyers.

Les hommes et chevaux du bataillon du train ont été licenciés à Wil le 15. Les harnais ont été dirigés sur l'arsenal de Saint-Gall par chemin de fer, sous la surveillance de quelques hommes.

Les hommes et chevaux du parc ont aussi été licenciés à Wil le 15. Le matériel roulant avec les harnais ont été expédiés, sous la conduite de quelques hommes seulement, en chemin de fer à Rapperswil, où se trouve l'arsenal qui leur est affecté.

Matériel

1° de campagne

Le matériel de campagne n'a pas été modifié depuis l'an dernier. Actuellement, 59 canons nouveaux modèles se trouvent à l'arsenal de Thoune et seront répartis dans une ou plusieurs brigades dans le courant de 1882. Ce nouveau canon de 8,4 cm en acier n'a été expérimenté que dans des écoles d'officiers sur les différentes places d'armes d'artillerie. Sa charge de tir est de 1400 grammes réglée sur la proportion de 225 grammes de poudre par 1 kg de projectile.

Le poids de l'obus chargé est de 6 kg 200, celui du shrapnell 6 kg 600,

la vitesse initiale est de 465 m.

Il a été tiré jusqu'à 4000 m seulement. Les principales données balistiques de cette pièce sont les suivantes (mais les tables de tir ne sont pas encore complètement ni officiellement publiées) :

L'affût en tôle d'acier employé pour les pièces de bronze actuelles a parfaitement supporté le recul et l'ébranlement imprimés par une charge de poudre presque double. Il restera donc en usage après livraison de la nouvelle pièce.

2° de position

Le matériel de position est aussi toujours le même, mais des expériences comparatives seront incessamment entreprises sur le canon Krupp de 10,5 cm dont je vous ai envoyé les données complètes et sur une pièce de bronze comprimé de 0,15 fabriquée en Suisse.

Ce canon de 0,15 a été coulé avec du bronze neuf à Aarau puis foré, comprimé et rayé à Winterthur dans les usines Sulzer. La machine à comprimer est mue par une presse hydraulique d'une force de 200 000 kg ; mais la longueur du mandrin n'étant que de 0,60 m, l'opération ne peut être faite en une seule fois pour chaque changement de diamètre ; de là, une perte considérable de temps et une cause d'irrégularité dans l'opération. Le calibre final est obtenu après huit mandrinages successifs. Pendant l'opération, l'extérieur de la pièce est libre ; mais si cet usinage devait prendre une plus grande extension, les machines seraient disposées de façon à comprimer l'extérieur d'une façon constante.

Le poids de la pièce est de	1700 kg,
celui de la charge	2 kg 500,
[celui] du projectile	90 kg
la vitesse initiale présumée sera de	400 m

Les rayures sont au nombre de 32 à pas progressif. D'abord, sur une longueur de 0,90 m, elles sont parallèles à l'axe, puis elles s'inclinent progressivement jusqu'à 0,40 m de la bouche ; elles reprennent alors un pas constant jusqu'à la sortie.

Afin d'éviter l'affaiblissement causé à la culasse par le trou de lumière, l'inflammation a lieu par un canal pratiqué dans le coin de fermeture qui reçoit directement l'étoupille. La pièce est munie d'une frette tourillons en acier ; elle est supportée par un affût de siège ordinaire. La fermeture [et] l'appareil de pointage sont du modèle réglementaire suisse.

L'attaché militaire en Suisse

[Patry]

SHD/T, 7 N 1580, 1881

Patry au Ministre de la Guerre (EMG, 2^e Bureau)

Berne, 25 octobre 1881

N° 20

(La cavalerie aux manœuvres de la 7^e division)

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que la cavalerie attachée à la 7^e division fédérale comprenait le régiment de dragons N° 7 à trois escadrons et les compagnies de guides N° 7, 8 et 12.

Compagnies de guides N° 7, 8, 12

Les compagnies de guides ont été, dès le début des manœuvres de brigades, réparties entre les divers états-majors et n'ont eu d'autre rôle que de faire le service d'escorte ou d'ordre public sur le champ de manœuvres. Leur effectif était de 25 à 30 cavaliers. Les chevaux étaient en général en très bon état, plutôt trop gras. Les hommes m'ont paru s'acquitter avec tact et avec zèle de leurs fonctions quelquefois délicates. Leur tenue est un peu plus soignée que celle des autres cavaliers ; mais la couleur de leur plumet, immense plumeau de crin blanc est pour moi inexplicable : car ils désignent ainsi à de très grandes distances les points où se trouvent les états-majors ; et quand un homme isolé se meut pour son service, ce qui arrive très fréquemment, on peut le prendre aisément pour le divisionnaire qui seul (avec les quatre chefs d'armes) porte le plumet blanc. A part ce reproche qui pourrait facilement lui être évité par l'adoption d'un ornement sombre, cette institution des guides rend de bons services, car elle empêche le morcellement des escadrons déjà si faibles et le détournement des dragons de leur service de guerre.

Régiment de dragons N° 7

Le régiment de dragons est fourni par les deux cantons de Thurgovie (escadron N° 19) et de Saint-Gall (escadrons N° 20 et 21). L'effectif des escadrons est en général faible : 112, 85, 79 chevaux.

* Le terme « compact », suscrit, a été ajouté ultérieurement par Patry.

L'entrée en service des hommes du régiment a eu lieu le 5 septembre à Saint-Gall ; mais ils y avaient été convoqués pour le 4. Les commissions de réception des chevaux ont, dans la journée du 4, examiné l'état de toutes les montures. Les hommes ont pris possession de leur équipement de corps et, le 5 au matin, le régiment était prêt à manœuvrer.

Les trois compagnies de guides ont été réunies de la même façon à Wil et à la même date.

Les hommes appartiennent aux dix dernières classes d'âge, y comprise celle de l'année courante.

Le régiment N° 7 est resté à Saint-Gall jusqu'au 7 septembre. Ce jour-là, il a fait l'étape de Saint-Gall à Wil où il est arrivé vers midi, afin de se réunir à la division pour les manœuvres de brigade qui commençaient le lendemain.

Les hommes ont été licenciés le 14 après la dernière manœuvre. Le soir même, les deux escadrons 20 et 21 rentraient à Saint-Gall et l'escadron 19 à Frauenfeld, les guides à Wil. Le lendemain, les commissions de réception des chevaux les examinaient de nouveau puis, après avoir donné la solde de route et inscrit le service sur les livrets, l'autorité militaire congédiait la troupe vers midi. Chacun a regagné isolément son domicile par les routes.

Manœuvres

Journée du 8 septembre

Dans cette première manœuvre, un escadron avait été attaché à la brigade offensive, deux à la brigade défensive. La cavalerie de l'attaque a marché avec la colonne principale sur la route de Wilen, Engi, à quelques centaines de mètres à peine en avant des premières troupes d'infanterie. Quand les tirailleurs ont ouvert le feu, au lieu de se rejeter sur la gauche et, à l'abri du Fetzwald, de servir à établir les communications entre les deux attaques, l'escadron s'est massé derrière les hangars d'Engi, à hauteur des soutiens d'infanterie, où il aurait pu être sérieusement compromis par le moindre mouvement offensif du défenseur. Dans la suite de la marche en avant de la brigade, après la prise des positions du Lampertswil et de Cholberg, la cavalerie n'a plus joué aucun rôle et s'est tenue massée derrière l'aile droite.

Les deux escadrons de la défense n'ont pour ainsi dire pas paru sur le champ de bataille. Ils se sont tenus tout le temps en deuxième ligne et ont reculé en gardant leur distance, au fur et à mesure que la brigade changeait de positions en retraite. Leur rôle était pourtant tout tracé : assurer d'abord les communications entre les deux groupes de la défense complètement séparés par le massif du Fetzwald puis, après le forçement du défilé par l'assaillant, au moment où ses têtes de colonne étaient désunies par les efforts qu'il avait faits pour enlever les

ouvrages qui barraient la route au débouché Nord de l'Erlenfeld, prononcer une vigoureuse attaque de façon à les rejeter dans le ravin ; enfin, quand la brigade occupait Unter Bazenheid, pousser des pointes du côté de Wolfikon, afin de gêner le déploiement des troupes de l'attaque. Rien de cela n'a été fait et, pourtant, le commandant du régiment, qui commandait en personne la cavalerie de ce parti, est l'instructeur en chef de l'arme.

Journée du 9 septembre

La proportion de cavalerie est restée la même que la veille, mais le défenseur étant devenu assaillant, les deux escadrons ont vu grandir leur mission. L'escadron de la brigade défensive a, dans cette journée, joué le même rôle muet et effacé que, la veille, les deux escadrons attachés au parti de la défense. Le matin, aucune reconnaissance en avant de la ligne des avant-postes ou sur le flanc droit, seul accessible, de la position. Pendant le combat, aucun mouvement, aucune menace sur les fractions de troupes assaillantes qui s'avançaient à l'aventure.

La cavalerie assaillante s'est trouvée réunie vers 9 heures au sud de Neu Gonzenbach ; les deux escadrons en colonne par trois, précédant l'infanterie de 800 m environ, se sont avancés dans cet ordre jusqu'au pont du chemin de fer sur le Gonzenbach. Là seulement, l'escadron de tête s'est morcelé : les diverses fractions ont pris le trot et, suivant toujours la grande route, n'ont pas tardé à se heurter à la ligne des petits postes ennemis qui barraient la plaine à hauteur de Bräggerfeld. Les deux escadrons s'arrêtèrent alors sur la route et laissèrent opérer une patrouille de 6 hommes contre les avant-postes. Un groupe compact * de 15 défenseurs environ, malgré son feu à bout portant et très nourri, fut néanmoins chargé et entouré par cette patrouille qui se trouva fort embarrassée, car son escadron se garda bien de la soutenir. Un quart d'heure après, une autre patrouille de 6 hommes déboîta à droite de la route et se dirigea sur la rivière, pendant que la première, se jetant sur la gauche, dans les vergers, tâchait de gagner le pied du talus du chemin de fer.

Pendant ce temps, les deux escadrons restaient imperturbablement en colonne par trois sur la route, malgré les feux de la batterie ennemie qui, d'Eichbühl, ne leur ménageait pas les projectiles tirés à 2000 m, et les feux de salve de l'infanterie envoyés à 1000 m des pentes au nord du moulin. Peu à peu, l'infanterie est arrivée, s'est déployée et les cavaliers ont été ravis de pouvoir rejoindre leur escadron. Pendant l'attaque de la position défensive, les deux escadrons sont restés massés dans un verger près de Berg. La présence de l'un d'eux au moins eût été plus nécessaire pourtant à la colonne de l'extrême gauche qui, à travers le Häusligswald, cherchait à tourner la position ennemie par sa droite.

Vers 11 heures, le défenseur ayant quitté les retranchements, l'assaillant traverse le Gonzenbach pour le poursuivre. La cavalerie aurait dû être la première

à passer le pont et se lancer à la suite de l'ennemi en retraite pour le harceler ; au moins elle n'aurait pas dû perdre son contact. Tout au contraire, elle a continué à se tenir derrière l'infanterie, puis elle est venue finalement prendre position sur les pentes sud d'Eichbühl d'où elle n'a plus bougé. Il aurait été cependant d'un très grand intérêt pour l'assaillant de savoir vivement si le défilé de Cholberg était occupé ou non et, dans ce dernier cas, de s'en emparer de suite. Il ne l'a été, de fait, par le défenseur que vers midi et demi. La cavalerie aurait donc pu, en prenant les allures rapides, s'y trouver à 11 h30 avec une batterie ; et la retraite du défenseur sur Wil se serait trouvée par cela même fort compromise.

Aucune de ces fautes, qui indiquent l'absence totale de toute idée sur l'emploi de la cavalerie pendant le combat, n'a été relevée dans la critique du divisionnaire.

Revue du 11 septembre

A la revue, le régiment de dragons était placé à la droite de la deuxième ligne en colonne par escadrons. La tenue des hommes laissait beaucoup à désirer ; les harnachements étaient sales ; les hommes avaient des effets mal entretenus ; les armes étaient peu brillantes. Le régiment a défilé deux fois : d'abord en tête de la division par escadron au pas. L'alignement était défectueux, le pas trop court et trop lent, les chevaux mal rassemblés ; le second rang ne serrait pas à la distance ; les escadrons étaient trop éloignés les uns des autres. Le défilé au trot a été un peu meilleur, mais beaucoup de chevaux, n'étant pas bien tenus, prenaient le galop ; les escadrons ont défilé à plus de cent mètres les uns des autres. Les chevaux m'ont paru presque tous en très bon état, avec un peu trop de ventre en général, mais fort peu entraînés, ce qui se comprend aisément chez des bêtes qui sont attelées toute l'année et qui ne mangent que du fourrage.

Journée du 12 septembre

Pour cette manœuvre, deux escadrons sont restés avec la division, le troisième a été attaché au corps de l'est. Dans la division, l'un des escadrons marchait avec la colonne de droite qui, après avoir passé la Thur à Schwarzenbach, devait suivre la route de Nieder Stetten – Henau.

Cet escadron a, pendant ce léger trajet, marché à quelques centaines de mètres de l'infanterie et, dans maints endroits, s'il avait été vigoureusement pressé par l'ennemi, il aurait été sans peine rejeté en désordre sur les troupes qu'il était chargé de couvrir et qui n'auraient pas eu le temps de se déployer. Aussitôt les premiers coups de feu tirés entre les deux partis sur la route de Henau, l'escadron s'est replié et n'a plus reparu. Pourtant, à deux reprises, son intervention

eût été bien nécessaire à l'aile droite pour prolonger l'attaque sur Henau et devant Gillhof, pour ramener une charge de cavalerie poussée par l'adversaire. Le gros de la division, qui devait passer la Thur à Gillhof sur un pont de bateaux, n'avait pas de cavalerie ; en revanche, le corps détaché sur l'aile gauche (ancienne avant-garde) possédait le deuxième escadron qui lui était complètement inutile, puisque sa position sur la falaise du Sonnenhof était inabordable par suite de la rupture du pont de Brübach. Cet escadron eût été bien plus utile dans la plaine pour protéger la construction du pont de bateaux, pour achever la défaite de l'ennemi et le poursuivre dans sa retraite, à travers un pays semé de routes bonnes et nombreuses.

L'escadron attaché au corps de l'est a opéré au moins un semblant de manœuvre. D'abord, pendant le combat, les patrouilles n'ont pas cessé d'observer le pont de Brübach [et] la construction de celui de Gillhof ; puis, quand les têtes de la division ont paru, après avoir passé le pont du génie, et ont commencé à se déployer pour prononcer l'offensive sur Henau, il n'a pas hésité à charger, afin de mettre le trouble dans la formation ennemie. Cette charge a été décidée en temps opportun, mais mal exécutée. L'escadron a fourni une charge de 150 m au plus et, malgré cette courte distance, il est arrivé en complet désarroi devant l'infanterie ennemie. Les chevaux sont partis sans ordre et n'ont pas, dès le début, pris une allure décidée ; le flottement s'est produit au premier pas. Sur 78 chevaux, deux sont tombés. Bien menée et poussée à fond, cette charge eût certainement considérablement ébranlé les troupes avancées de la division ; et si elle eût été suivie d'un retour offensif vigoureux, la division, qui n'avait qu'un faible pont à sa disposition, aurait pu être rejetée en désordre dans la rivière.

Journée du 13 septembre

L'action de la cavalerie, pendant toute cette journée, a été encore plus nulle que les précédentes. La division devait attaquer la position d'Iselberg. Elle avait grand besoin, au cours de cette attaque, de faire observer les flancs de l'ennemi, pour être prévenue à temps de l'arrivée de renforts qui pouvaient rendre sa situation des plus critiques sur la rive droite de la Glatt. Les deux escadrons avaient leur mission toute indiquée et leur place toute désignée aux deux ailes. L'ordre du divisionnaire en envoi un à Ebersol et le sépare ainsi de son champ d'exploration par une barrière infranchissable, la Thur, afin d'escorter une batterie que personne ne pouvait menacer ; l'autre, au centre, à Wilen, point de rendez-vous des troupes qui devront prononcer l'attaque principale. De cette façon, la route de Niederbüren et celle de Flawil sont pendant toute l'action restées inexplorées.

L'escadron adjoint à l'attaque principale n'a joué aucun rôle ; il a suivi le mouvement à distance raisonnable. L'escadron du corps de gauche, envoyé d'abord à Ebersol, a repassé la Thur avec son corps [de troupes] et a fait semblant de patrouiller sur la route Oberbüren – Niederwil, mais sans s'éloigner de son parti. Quant à l'escadron attaché à la défensive, je n'en ai pas vu un seul cavalier sur le champ de bataille ; toute son action s'est bornée, dès le début du combat, à observer la route d'Oberbüren et à l'évacuer au plus vite, quand l'assaillant s'y est montré.

Journée du 14 septembre

C'est certainement dans cette journée que la cavalerie aurait pu, tant comme service d'exploration que comme rôle sur le champ de bataille, être employée le plus judicieusement. Le pays entre Flawil et Ober Uzwil est favorable à son action, les routes convergeant sur les positions ennemies nombreuses et en très bon état ; enfin, de bons chemins permettent aisément de tourner les positions et d'en menacer les flancs.

Le corps de l'est, qui était devenu assaillant, n'avait pas, malgré ce changement de rôle, reçu des renforts qui lui permissent de le remplir convenablement. On lui avait affecté un seul escadron, quand les trois n'auraient pas été du superflu. Cet escadron, débouchant de Flawil en tête de la colonne, est accueilli par le feu des avant-postes du défenseur. Au lieu de se morceler et de se répandre en patrouilles dans la plaine coupée en maints endroits par des bouquets d'arbres, il se rassemble et prend à la suite de l'infanterie une position qu'il a constamment conservée.

Quant aux deux escadrons de la défense, outre qu'ils n'ont fait avant le combat aucune reconnaissance vers Flawil, pendant l'action ils n'ont pas paru. Dans les dernières positions de la division, ils se trouvaient massés derrière le régiment lourd. Les occasions ne leur ont pourtant pas manqué, au cours de la bataille, de venir en aide d'une façon efficace aux troupes en retraite. Deux bonnes routes : Ober Uzwil – Flawil et Ober Uzwil – Bichwil – Riggenswil, leur donnaient tous les moyens de prendre très facilement l'offensive et de tomber inopinément sur les troupes épuisées de l'assaillant, après des attaques aussi dures que celle de Bichwil par exemple. En se retirant par la route du Dietelsberg, ils auraient continuellement menacé la gauche de l'assaillant et auraient gêné son développement, car il avait considérablement affaibli cette partie de son front pour reporter toutes ses forces sur sa droite. C'est cette route qu'aurait aussi dû suivre la cavalerie assaillante, sa possession était le but qu'auraient dû se disputer ces deux troupes, car c'est par elle que l'on pouvait tourner d'une façon complète et efficace la dernière position défensive de la division.

Résumé. Appréciation générale

De l'analyse jour par jour et détaillée de ces diverses manœuvres, il ressort évidemment que la cavalerie suisse, en tant qu'arme de guerre, n'existe pour ainsi dire pas ; ou du moins que personne n'a idée de son emploi en campagne.

Le service d'exploration est à peine connu de nom ; de fait, il n'existe pas. Le service de sûreté en marche est exécuté d'une façon moins hardie que celui de notre infanterie et, dans une rencontre inopinée et sérieuse des avant-gardes, certainement la cavalerie serait plutôt pour la troupe qu'elle précède une cause d'embarras et de désarroi.

Son rôle pendant le combat, avant et après est complètement nul. Aucune mobilité, aucun principe de la tactique des autres armes, aucune idée de reconnaissance de champ de bataille, des mouvements sur les ailes ou des retours offensifs contre un ennemi par trop entreprenant.

Le service de sûreté en station n'a pas été appliqué, l'occasion ne s'en étant pas présentée ; mais tout porte à croire qu'il n'aurait pas été mieux exécuté que les autres.

A quoi attribuer des résultats aussi déplorable ? Quand les autres armes, avec un temps de service aussi écourté, arrivent cependant à faire au moins une figure quelconque dans les manœuvres ! Outre les causes inhérentes à la constitution même de l'armée fédérale, à l'effectif des escadrons d'abord, qui est ridicule et qui enlève toute représentation surtout dans un régiment qui n'en possède que trois, et même que deux, en déduisant celui qui fait l'ennemi. On en arrive donc à couvrir une division qui marche isolément avec 160 chevaux. Une aussi piètre troupe ne voit plus la mission, s'imposer sur le champ de bataille. A la mauvaise habitude que l'on a adoptée, pour ne pas enlever au pays 7 ou 800 chevaux à la fois, de faire faire les cours de répétition toujours par régiment au lieu d'en réunir deux ou trois et de leur faire exécuter alors, sur une échelle convenable, le service d'exploration et de sûreté. Cela fait que pas un seul officier en Suisse n'a vu appliquer les principes de ces divers services, puisqu'aucun n'a jamais eu dans la main plus de trois petits escadrons. Au manque de frottement entre la cavalerie et les diverses armes qu'elle n'approche que très rarement, et seulement en proportion dérisoire.

En dehors de l'école d'escadron ou de régiment exécutée sur le champ de Mars, la cavalerie suisse ne sait rien faire.

Pendant toutes les manœuvres, il n'y a pas eu d'exemples d'emploi du combat à pied. Les cavaliers ne portent pas de cartouches de dynamite : ce genre d'engin n'est pas mis en usage dans la cavalerie suisse.

* Patry avait d'abord employé le terme « armées ».

L'attaché militaire en Suisse

[Patry]

SHD/T, 7 N 1580, 1882

Patry au Ministre de la Guerre (EMG, 2^e Bureau)

Berne, 20 mai 1882

N° 29

(Manœuvres de 1882)

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que les grandes manœuvres de l'armée fédérale consisteront, cette année comme les précédentes, en un rassemblement de division. La 6^e division, dont les troupes sont fournies par les cantons de Zurich, de Schaffhouse et par une partie des cantons de Schwyz et d'Argovie, sera mise sur pied du 28 août au 15 septembre. Les manœuvres de division proprement dites auront lieu, du 8 au 15 septembre, dans les basses



Manœuvres 1899:
Tir d'artillerie sur les
hauteurs de Tafers (FR).
(*Souvenir des manœuvres
du 1^{er} corps d'armée 1899*).

vallées de la Thur, de la Töss et de la Glatt. Elles seront précédées de cours préparatoires d'une durée variable suivant les armes :

Infanterie : du 28 août au 8 septembre

Bataillon de carabiniers N° 6

Neftenbach

Régiment N° 21	Winterthour
Bataillon N° 22	Environs de Winterthour
Bataillon N° 23	Zurich
Bataillon N° 24	Environs de Zurich

Cavalerie : du 3 au 8 septembre

Régiment de dragons N° 6	Zurich
Compagnie de guides N° 6	Winterthour

Artillerie : du 26 août au 8 septembre

6 batteries de campagne	Frauenfeld
Parc de division N° 6 (du 30 août au 8 septembre)	Islikon
Bataillon du train N° 6 (du 31 août au 8 septembre)	Zurich

Génie : du 28 août au 8 septembre

Bataillon N° 6	Dietikon
Les pionniers d'infanterie de toute la division réunis à	Winterthour

Troupes sanitaires : du 2 au 8 septembre

Feldlazareth N° 6 (4 ambulances)	Zurich
----------------------------------	--------

Troupes d'administration : du 25 août au 8 septembre

Compagnie N° 6	Winterthour
----------------	-------------

J'ai tout dernièrement pressenti le chef du Département militaire au sujet de la présence d'une mission française à ces manœuvres. Il m'a fait comprendre qu'il la verrait venir avec la plus grande satisfaction, d'autant plus que son intention est de demander au Gouvernement français l'autorisation d'envoyer quelques officiers suisses à nos manœuvres.

Jusqu'à présent, il n'a encore été question, même officieusement, de l'envoi d'aucune mission militaire étrangère. Depuis 1879, la composition des missions militaires françaises envoyées en Suisse pour y suivre les grandes manœuvres a été la suivante :

En 1879: un lieutenant-colonel d'état-major, un commandant d'infanterie, l'attaché militaire (officier d'infanterie).

En 1880: un lieutenant-colonel d'artillerie, un capitaine du génie, l'attaché militaire (officier d'infanterie).

En 1881: un colonel d'infanterie, un capitaine d'infanterie, l'attaché militaire (officier d'infanterie).

Les missions militaires étrangères envoyées en même temps étaient ainsi composées :

	<i>Angleterre</i>	<i>Allemagne</i>	<i>Italie</i>
1879	1 colonel du génie 1 lt-colonel de cavalerie	1 lt-colonel d'état-major 1 lieutenant d'infanterie l'attaché militaire, capitaine d'E.M.	1 lt-colonel d'état-major
1880	1 général de brigade d'infanterie 1 capitaine d'artillerie	1 major d'état-major l'attaché militaire, capitaine d'E.M.	1 major d'état-major
1881	1 général de brigade d'infanterie 1 capitaine de cavalerie	1 major d'état-major 1 capitaine de cavalerie l'attaché militaire, capitaine d'E.M.	1 lt-colonel d'état-major

De plus, en 1880, la Suède avait envoyé un capitaine d'artillerie, un capitaine d'état-major et un lieutenant du génie et, en 1881, la Russie un lieutenant-colonel d'état-major.

De ces données, il résulte que les puissances * étrangères, à part l'Angleterre, ont toujours envoyé des officiers dont le plus haut grade était celui de lieutenant-colonel, et je crois qu'en faisant ainsi, elles restent dans une juste mesure. Un colonel est déjà un trop gros personnage. C'est le plus haut grade de l'armée fédérale et, comme leurs fonctions sont plus élevées que les nôtres,

* Il s'agit du futur attaché militaire français à Berne.

puisqu'en Suisse, les colonels seuls commandent les brigades et les divisions, tandis que les régiments sont commandés par des lieutenants-colonels seulement, les Suisses n'attribuent pas à ce grade toute la valeur qu'il a chez nous. Cette similitude du grade et cette grande différence des fonctions apporte une certaine gêne dans les relations.

De plus, il est à remarquer que la mission française de 1881 ne comportait que des officiers d'infanterie exclusivement et, pourtant, il peut être utile d'avoir, sur les autres armes, le jugement d'hommes compétents qui peuvent entrer



Manœuvres 1911:
Colonel Pierre Isler
(*Souvenirs des
manœuvres du
I^{er} corps 1911*).



Le colonel Theophil
von Sprecher,
Chef de l'Etat major
général de 1905 à 1919.
(*Kurz, Cent ans
d'armée suisse*).

dans l'étude du détail et baser leur appréciation sur des termes de comparaison sérieux.

Pour ces raisons diverses, je vous demande la permission de vous soumettre un projet de composition pour la mission de cette année : un lieutenant-colonel ou commandant d'état-major, autant que possible chef d'état-major d'une division d'infanterie, qui aurait à se prononcer sur la façon dont est exécuté le service d'état-major ainsi que la direction générale des opérations. Un capitaine du génie, qui étudierait spécialement l'arme du génie, la plus instruite de l'armée fédérale et la plus compliquée, car elle comprend les pontonniers, les sections de chemins de fer et de télégraphes et les pionniers du génie et d'infanterie, et qui pourrait, en même temps, approfondir sur place les questions soulevées par le projet de fortification de la Suisse. L'attaché militaire, officier d'infanterie.

L'arme de l'artillerie n'a pas subi de changement depuis 1880. Les manœuvres de 1882 se feront encore avec l'ancien matériel de campagne de 8 cm en bronze et de 10 cm en acier non freiné. Rien n'a encore été décidé pour le matériel de position, les expériences sont en cours et une solution ne pourra se présenter qu'après un vote de fonds de la part des Chambres très récalcitrantes à ce sujet. Quant à la cavalerie et aux services auxiliaires, ils en sont toujours au même point et ne demandent pas une étude particulière.

En 1880 et en 1881, sur ma proposition, les missions ont été envoyées à la fin d'août, de façon à pouvoir assister aux cours préparatoires des différentes armes. J'ai pu remarquer, l'an dernier surtout, que cette manière de faire offrait quelques inconvénients. Les états-majors ne sont pas, je crois, des plus satisfaits de voir assister à leurs premiers exercices toujours un peu faibles, puisqu'ils sont exécutés par des hommes n'ayant pas fait de service depuis deux ans, des officiers d'une grande armée permanente, dont ils craignent le jugement sévère et prématuré. Cela les dérange et les gêne. De plus, pendant ces cours, comme la division n'est pas encore constituée, la mission n'est accompagnée par aucun officier suisse ; puis, le Gouvernement fédéral ne fournit pas de chevaux pendant cette période, et c'est par l'entremise d'officiers de ma connaissance que, l'an dernier, ces messieurs ont pu être montés pour assister aux exercices préparatoires de l'artillerie et de la cavalerie. Du reste, les officiers des autres armées étrangères n'arrivent que pour le rassemblement de la division.

Je crois donc qu'il serait préférable, cette année, de revenir aux anciennes habitudes et, comme en 1878 et 1879, de n'envoyer la mission que pour le 8 septembre. En partant le 5 au soir de Paris, ces messieurs ont tout le temps d'être présentés aux autorités fédérales dans la journée du 6 et d'être rendus le 7 à Zurich, où la division aura son quartier général.

Il me sera aisé, à moi seul, et grâce à mes relations qui font que je ne suis plus considéré en quelque sorte comme un étranger par les officiers suisses, de suivre les plus intéressants de ces cours préparatoires, avant l'arrivée de la mission que je recevrais à Berne le 6 septembre au matin.

L'attaché militaire en Suisse

[Patry]

SHD/T, 7 N 1580, 1882

Patry au Ministre de la Guerre (EMG, 2^e Bureau)

Berne, 20 août 1882

N° 36

(Mission française aux manœuvres de la 6^e division en 1882)

[...] Je me suis, il y a plusieurs jours, mis en relation avec le colonel Egloff, commandant la 6^e division fédérale qui doit manœuvrer en septembre prochain. D'après les renseignements qu'il m'a donnés, je crois qu'il serait bon d'avancer de deux jours le départ de Paris de M^{rs} Fix et Sever * et de leur faire prendre le train direct de Berne le 3 septembre au soir, ce qui les mettrait ici le 4 vers midi. L'après-midi du 4 et la journée du 5 seraient consacrés à faire les visites obligatoires, à visiter la manufacture d'armes et, le 5 au soir, nous partirions pour Zurich où nous devons être rendus le 6.

Les officiers étrangers doivent se trouver à Zurich le 6 septembre ; ils sont logés à l'Hôtel National. M^r de Naville, capitaine du génie, sera mis à leur disposition et des chevaux de la régie leur seront fournis.

Le 7 et le 8 auront lieu les manœuvres de brigade entre la Glatt et la Töss.

Le 9, jour de repos.

Le 10, inspection passée par le chef du Département militaire à Winterthour. A partir de ce jour, les officiers étrangers seront logés à Winterthour, Hôtel du Lion.

Les 11, 12, 13 septembre, manœuvres de division sur la rive droite de la Thur. Des plans et cartes pour les manœuvres seront remis aux officiers étrangers en temps opportun.

Le 14, les manœuvres seront terminées et les hommes rentreront dans leurs foyers.

Je vous prie de me faire connaître votre décision au sujet de la date du départ

de la mission militaire, afin que je puisse prendre mes mesures pour obtenir en

temps voulu les audiences nécessaires.

Je joins à cette lettre :

- un exemplaire des trois ordres généraux promulgués jusqu'à présent par le divisionnaire. Le général befehl [*sic*] renferme, à la fin, un exposé succinct du thème des manœuvres de brigade et de division ;
- et une note accompagnant le chargeur Rubin, que je vous expédie par le dernier courrier et que j'avais oubliée. [...]

[Patry]

SHD/T, 7 N 1580, 1882

Patry au Ministre de la Guerre (EMG, 2 ° Bureau)

Berne, 15 octobre 1882

N° 40

(Manœuvres de la 6 ° division)

Manœuvres de brigades du 7 septembre

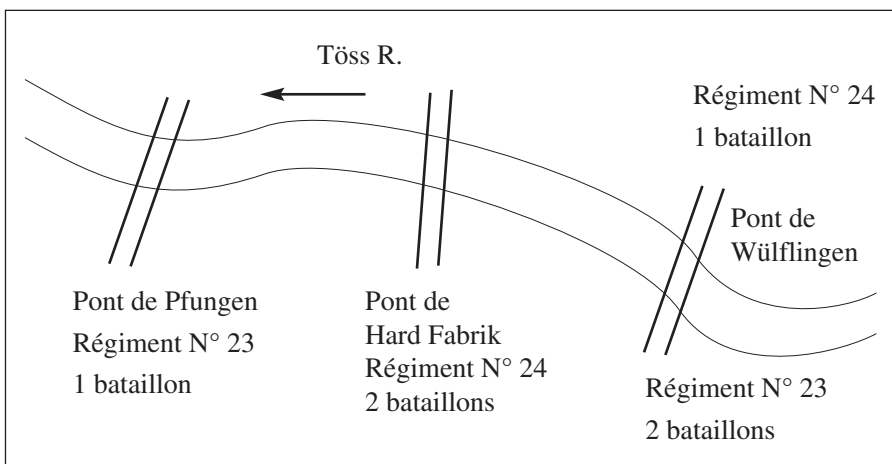
L'ordre N° 1, donné pour la manœuvre du 7 septembre, offre un caractère d'indéfinition [*sic*] tel que les deux adversaires devaient en quelque sorte forcément s'y laisser tromper. Le corps du Nord, une brigade, marche sur Zurich par deux routes à peu près parallèles : Embrach – Kloten et Pfungen – Bassersdorf, séparées par un intervalle moyen de 2 à 3 km. Une brigade marchant seule en pays ennemi aurait plutôt cherché à se tenir solidement sur une seule route, se contentant d'occuper l'autre avec sa cavalerie ou avec un corps de flanqueurs [*sic*]. Là, comme toujours, reparaît le désir de résoudre des problèmes stratégiques. Mais, si la brigade du nord marche offensivement sur Zurich, quelle est la signification de cette partie de l'ordre « a pris ses positions avancées à Geerlisberg » ? Un corps [de troupes] ne prend de positions avancées que s'il se met sur la défensive ou s'il est en position de stationnement. Là n'est pas le cas et, de cette mauvaise indication, ressort la convention absolue qui devait régner dans cette manœuvre ; car cette brigade, ayant un rôle essentiellement offensif, ne devait prendre position que si elle était attaquée par des forces supérieures, ce qui ne pouvait être prévu à l'avance, ou pour les besoins de la cause.

D'un autre côté, la brigade du sud, qui part de Zurich pour s'opposer à la marche de son adversaire sur Zurich, doit être soumise à la direction qu'il suit ; elle doit donc s'engager sur la route où ses éclaireurs lui ont appris que se tenait le

gros des forces ennemies. Or, d'après l'ordre ou d'après ces renseignements, elle a dû savoir que ce gros se trouvait sur la route de l'ouest Embrach – Kloten. Elle n'en suit pas moins celle de Pfungen – Bassersdorf. En ce faisant, elle ne pouvait avoir l'espoir de défaire d'abord la colonne ennemie qui suivait cette route, puisque l'autre n'était éloignée que de 2 à 3 km et pouvait par suite aisément venir à son secours en temps opportun.

De cette double erreur provoquée par le vague des dispositions générales données par le commandement de la manœuvre est résultée une manœuvre bâtarde qui a amené un combat à Oberwil, combat sans raison, puisque ce point est tout à fait excentrique par rapport à la direction suivie par l'ennemi ; que cette position ne pouvait par suite pas être occupée par lui, ni dans l'offensive ni dans la défensive, car un échec reçu en ce point le laissait sans communication avec sa ligne d'opérations et ne lui permettait plus, pour effectuer sa retraite, que l'emploi de chemins de bois assez difficiles.

Ce combat d'Oberwil, livré et accepté sans motif stratégique plausible, a été conduit, au point de vue tactique, d'une façon assez médiocre. Les différentes armes ne se sont prêtées qu'un faible concours ; chacune a pour ainsi dire opéré pour son compte. L'artillerie du corps du sud a occupé deux positions successives dans les deux partis : du côté du corps du sud (12^e brigade devenue offensive), 4 batteries établies à la cote 484 ont appuyé d'une manière suffisante le déploiement de l'infanterie, en contrebattant le feu des deux batteries du corps du Nord (11^e brigade, devenue défensive) postées à Geerlisberg, dans une position d'où elles ne pouvaient pas voir les abords du plateau ni la vallée de Bassersdorf, dans laquelle s'effectuait le déploiement de l'infanterie adverse. La distance entre les deux artilleries était de 3200 m.



Dans la deuxième position, 2 des 4 batteries de la brigade du sud se sont postées vers la cote 523 en un point d'où elles n'avaient que très peu de vues sur Oberwil. Les 2 batteries du corps du nord ont quitté ensemble la position de Geerlisberg, sans se servir d'échelons, pour se porter à Oberwil, où elles sont arrivées trop tard. Il est vrai qu'elles ont eu à grimper un chemin très mauvais, très raide et qu'il leur a fallu mettre 8 et 10 chevaux aux voitures pour les faire parvenir sur le plateau. Dans ce passage difficile, les hommes ont montré beaucoup de calme, d'adresse et de vivacité.

L'infanterie n'a pas su tirer parti du terrain très coupé et boisé qu'elle avait à traverser. Elle a manœuvré en ordre préparatoire de combat sur des pentes découvertes, balayées par le feu de l'artillerie ennemie quand, en appuyant un peu sur un flanc, elle aurait pu se masquer entièrement dans les bois et déboucher sur les positions rapides et boisées de l'adversaire. L'attaque d'Oberwil a été donnée par 4 bataillons occupant un front rationnel ; mais l'extension donnée à la ligne de combat sur la gauche eût mis la brigade du sud dans une fâcheuse position, si la brigade du nord, qui occupait toujours Geerlisberg et Breitenloo, s'était massée vers ce dernier point et avait pris une vigoureuse offensive sur le flanc gauche de l'ennemi dont il maintenait le gros à Oberwil.

Des feux de salve ont été très opportunément exécutés à plusieurs reprises à 800 et 1000 m.

La cavalerie a éclairé les deux partis d'une façon assez conforme au service de sûreté en marche, mais à trop courte distance. Une fois l'action engagée, elle n'a plus reparu ; pourtant son rôle était tout indiqué à l'aile droite de la brigade du Sud et à l'aile gauche de celle du Nord.

Les positions de Geerlisberg ont été couvertes, avant le combat, de tranchées-abris pour l'infanterie, ce qui rend encore plus invraisemblable le rôle de cette brigade marchant sur Zurich puis, sans motif aucun, s'arrêtant et fortifiant deux positions : l'une, intermédiaire, entre les deux routes qu'elle suit, l'autre, excentrique, par rapport à cette marche. De plus, la brigade du nord avait préalablement laissé un bataillon (ce bataillon lui assurait la supériorité numérique comme infanterie) à Ober Embrach, pour mettre en état de défense le village, afin sans doute d'appuyer une retraite éventuelle qui, vu la direction ultérieure donnée aux opérations, se serait faite en dehors de ce point.

Dans aucune des deux brigades un ordre normal de marche n'a été adopté. Vu le dédoublement inexplicable des colonnes, les fractions qui les composaient ont présenté un aspect de flottement qu'augmentaient encore les grandes distances laissées entre les diverses unités.

2^e manœuvre du 8 septembre

La brigade du nord a été vaincue à Oberwil, elle s'est repliée sur la rive droite de la Töss et s'est fortifiée à Neftenbach. L'avant-garde de la brigade victorieuse l'a suivie dans sa retraite et a, le soir même, occupé Pfungen. Elle a prévenu le gros de la brigade, cantonné à Ober Embrach et environs des dispositions de l'ennemi. Cette brigade, devenant franchement offensive, sachant par son avant-garde que la position de Neftenbach est puissamment retranchée, au lieu d'aller se butter contre elle, laisse son avant-garde à Pfungen et prend le chemin de Wülflingen, village qui n'est occupé que par un poste détaché de l'ennemi.

Ce plan est sans contredit à approuver en tous points. Pourquoi en effet l'assaillant irait-il de gaieté de cœur se heurter à une position qu'il sait très bien défendue, quand un léger détour lui permet de la tourner, sans que la direction générale de sa marche en soit changée ? Mais alors, ce parti une fois pris, il fallait tromper l'ennemi par de fortes démonstrations de l'avant-garde à Pfungen et occuper le plus tôt possible ou surveiller au moins avec de la cavalerie le passage de Hard Fabrik, non détruit, qui donnait à l'ennemi la possibilité de

SHD/T, 7 N 1580, 1883

Sever au Ministre de la Guerre (EMG, 2^e Bureau)

Berne, 19 juin 1883

N° 1

Dommages aux propriétés pendant les manœuvres

[...] J'avais été frappé pendant les manœuvres d'automne de 1882, auxquelles j'assistais comme officier en mission, du peu de soin que prenaient les commandants des diverses unités de troupes pour éviter les dommages aux propriétés. Les tirailleurs escaladaient une partie de coteau couverte de vigne, quand la partie voisine était en friche ; des réserves prenaient position dans un champ cultivé quand, à côté, la récolte était faite, etc. J'en avais alors fait la remarque à un officier suisse en insistant sur les dépenses que devait amener une telle manière de procéder.

«Nos soldats sont trop peu exercés, me répondit-il, pour que nous nous servions du terrain autrement que nous ne le ferions à la guerre. Ils ne comprendraient pas la différence que nous tenterions d'établir entre un combat réel et un combat fictif. D'ailleurs, nous avons très peu à payer ; les réclamations sont excessivement rares. »

Résultat : 8000 francs pour 4 journées réelles de manœuvres d'une division, 6000 pour une brigade, 1600 pour un régiment. [...]

[Sever]

SHD/T, 7 N 1580, 1883

Sever au Ministre de la Guerre (EMG, 2^e Bureau)

Berne, 4 août 1883

N° 3

(Officier bavarois aux manœuvres de 1883)

[...] La Bavière a demandé au Département militaire fédéral, qui la lui a accordée, l'autorisation, pour le major von Lutz du corps d'état-major, d'assister aux manœuvres d'automne de la IV^e division. [...]

[Sever]

SHD/T, 7 N 1580, 1883

Sever au Ministre de la Guerre (EMG, 2^e Bureau)

Berne, 19 août 1883

N° 4

(Manœuvres de 1883 (camp retranché de Lucerne))

[...] La 4^e division manœuvrera cette année, tout près de Lucerne, dans l'espace compris entre les lacs de Baldegg et de Sempach *. L'ennemi sera représenté par une brigade entière, la 10^e (de la 5^e division).

Une conversation ** que j'ai eue précédemment avec le chef d'arme du Génie (Rapport N° 3, du 4 août), la quantité relativement considérable de troupes qui prendront part à cette manœuvre et le choix du terrain me font penser que, peut-être, les Suisses vont essayer de figurer la défense d'un des secteurs du camp retranché dont Lucerne pourrait devenir le centre. Les hypothèses, qui seront faites pendant les journées du 10 au 12 septembre, sont donc susceptibles de fournir quelques renseignements sur l'emplacement des fortifications projetées. Un premier examen de la carte semble les rejeter assez loin (près de 20 km) ; il est possible que le résultat des manœuvres modifie cette manière de voir. Du côté Est cependant, et en admettant qu'on fortifie Lucerne, il faudra toujours s'étendre beaucoup pour commander le chemin de fer du St-Gothard. Si les Suisses étaient effrayés des grandes dimensions que prendra forcément le camp retranché de Lucerne, ils n'auraient pas autorisé l'établissement du chemin de fer de Zoug à Arth, qu'on construit actuellement le long de la rive Est du lac de Zoug.

La mission française qui sera envoyée aux manœuvres pourrait étudier sur place cette question de la fortification de Lucerne en consacrant quelques journées à l'exploration des environs. Les prétextes ne lui manqueraient pas pour justifier ce séjour, excursions au Rigi, au Pilate, etc.

[Sever]

* Sever écrit « lacs Baldegger et Sempacher ».

** Le document porte, en marge, la mention « 1 croquis », indiquant l'annexe.

SHD/T, 7 N 1580, 1883

Sever au Ministre de la Guerre (EMG, 2^e Bureau)

Berne, 1^{er} septembre 1883

—

(Manœuvres de la 4^e division en 1883)

Monsieur le Ministre,

Monsieur l'ambassadeur de la République française à Berne vient de me communiquer le texte du télégramme suivant qu'il a reçu du ministère des Affaires étrangères : « *Le Ministre de la Guerre me prie de vous faire savoir qu'il désignera des officiers pour assister aux manœuvres de l'armée suisse, dès qu'il connaîtra officiellement la date des dites manœuvres et le nombre des officiers qu'il conviendrait d'y envoyer.* »

A la suite des renseignements que je lui ai donnés, Monsieur l'Ambassadeur a répondu par télégramme que les officiers envoyés en mission devraient être à Berne le 4 septembre, si votre intention était qu'ils assistassent à toutes les manœuvres ou le 6 septembre, s'ils ne devaient assister qu'aux manœuvres de division.

La date exacte des manœuvres est indiquée dans le programme des écoles militaires de l'armée suisse pour 1883, qui a dû être adressé au 2^e Bureau de l'Etat-major général, au commencement de cette année, par mon prédécesseur, M^r le commandant Patry. La 4^e division se concentrera dans les environs de Lucerne dès le 8 septembre. Le 9, revue. Les 10, 11 et 12, manœuvres de division (page 29 du programme sus-mentionné).

L'ennemi sera marqué par la 10^e brigade à laquelle seront adjoints 2 escadrons et 2 batteries.

Des manœuvres de brigade auront lieu les 6 et 7 septembre aux environs de Lucerne. Les officiers français envoyés en mission les années précédentes assistaient aux manœuvres de brigade. S'il doit en être de même cette année, il est nécessaire que les officiers que vous désignerez soient à Berne le 4 septembre au plus tard, la présentation de ces officiers au Président de la Confédération helvétique et le voyage de Berne à Lucerne devant exiger un jour au moins.

[Sever]

SHD/T, 7 N 1580, 1883

Sever au Ministre de la Guerre (EMG, 2^e Bureau)

Berne, 17 septembre 1883

N° 5

(Manœuvres de la 4^e division en 1883)

[...] Ces liens d'amitié* ont reçu leur consécration par la façon dont M^r le colonel Tramond, sous-directeur de l'Infanterie au ministère de la Guerre, délégué pour assister aux manœuvres suisses, a été entouré pendant tout le cours des manœuvres par les principaux officiers de l'armée fédérale. Aux manœuvres de l'année dernière, la mission française avait été l'objet de beaucoup moins d'attention bien que, l'an passé, l'Allemagne ne fut représentée que par son attaché militaire, tandis qu'en 1883, elle se fut hâtée, aussitôt votre décision prise, d'envoyer en Suisse une mission française, d'y détacher à son tour M^r le lt-colonel von Bomsdorff, aide de camp de l'Empereur, et le major von Gossler du corps de l'état-major, employé au ministère de la Guerre.

Ces deux officiers, en se joignant à M^r le major von Lutz envoyé par la Bavière, portaient à trois le nombre des officiers allemands assistant aux manœuvres suisses. Il y avait parité entre cette mission et la mission française et c'est cependant à cette dernière qu'on a témoigné le plus d'égards. Notre résolution d'ouvrir les rangs de l'armée française aux officiers suisses n'y a certainement pas été étrangère.

Dès le début et avant que M^r le colonel Tramond ait gagné, comme il l'a fait depuis, les sympathies des officiers de la 4^e division par le toast si amical qu'il a porté à l'armée suisse à la fin du dîner d'honneur du 8 septembre, il était recherché par les chefs d'arme et par les colonels-divisionnaires présents aux manœuvres. L'empressement, dont les membres de la mission française ont été l'objet, a même été assez marqué pour que je puisse prédire, sans trop de risques de me tromper, que l'Allemagne ne laissera plus longtemps inoccupé son poste d'attaché militaire à Berne.

Ces manifestations de sympathie de la part des officiers les plus élevés en grade de l'armée suisse, qu'elles soient sincères ou non, sont d'autant plus précieuses pour nous qu'elles contrastent avec les sentiments exprimés dans leurs conversations particulières par le plus grand nombre des officiers. [...]

* Dans le paragraphe précédent, Sever parle de la demande faite par le lieutenant d'Erlach en vue d'effectuer un stage dans l'armée française. Il termine en insistant sur les liens d'amitié qui unissent les militaires français et les militaires suisses.

[Sever]

* Dans la terminologie militaire française, «chef de corps» signifie commandant de régiment ou de bataillon.



Manœuvres 1901: artillerie de la 5^e division près de Aeschi. (*Die Manöver des II. Armeekorps 1901*).

SHD/T, 7 N 1580, 1884

Sever au Ministre de la Guerre (EMG, 2^e Bureau)

Berne, 2 mai 1884

N^o 11

(Manœuvres de la 3^e division en 1884)

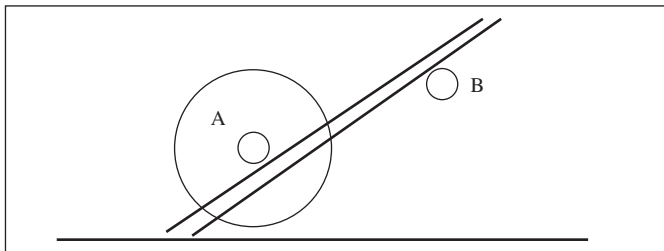
[...]

Manœuvres d'une des brigades de la 3^e division

2 régiments d'infanterie, 4 batteries, 2 escadrons, 2 compagnies de guides et 2 ambulances de la 3^e division viennent d'exécuter des manœuvres à double action dans les environs de Thoune.

La 3^e division est réputée être la meilleure de toute la Suisse ; il y a en effet une différence assez sensible entre les troupes que je viens de voir et celles des autres divisions, soit que ce résultat soit dû à une homogénéité plus grande des éléments recrutés, soit qu'il résulte de l'action du divisionnaire, le colonel Meyer, qui la commande depuis plus de dix ans.

* Le document porte, en marge, le schéma suivant :



Cette action est évidente. Tandis que, dans les 6^e, 4^e et 1^{re} divisions que j'ai vues à l'œuvre, on ne manquait pas d'exécuter de longs mouvements tournants en affaiblissant outre mesure le corps chargé de l'attaque directe, dans la 3^e division on se borne à tâcher d'envelopper une aile ennemie. Tous les commandants de corps*, à quelque arme qu'ils appartiennent, sont dans la main du divisionnaire qui entretient avec eux des relations suivies. C'est ainsi qu'à un exercice d'artillerie exécuté quelques jours après le rassemblement de troupes, le colonel Meyer est venu à Thoun et que non content d'assister aux manœuvres, il vivait avec les officiers, mangeant à leur table et s'entretenant fréquemment avec eux.

Ces manœuvres d'artillerie dirigées par le colonel Schumacher, qui sera très prochainement sans doute appelé au poste d'instructeur en chef de l'Artillerie, méritent d'être citées. Des cibles, les unes fixes, les autres mobiles, représentaient les chaînes de tirailleurs, les réserves d'infanterie, l'artillerie ennemie, etc. Quelques-unes d'entre elles étaient dissimulées par des plis de terrain et leur présence n'était révélée aux officiers dirigeant le tir des batteries que par l'explosion de pétards auxquels on mettait le feu au moyen de bickford. Le colonel Schumacher arrive ainsi à figurer un combat réel pendant lequel ses batteries prennent différentes positions.

Au début, les batteries tirent sur l'artillerie ennemie, puis sur les réserves d'infanterie et enfin sur la chaîne des tirailleurs. Des cibles mouvantes se lèvent,

c'est de l'infanterie qui s'est approchée en se dissimulant derrière une haie, un certain nombre de batteries doivent changer leur objectif et diriger leur feu sur ce nouvel ennemi ; enfin, pour finir, un rouleau mobile représentant un peloton de cavalerie s'avance sur les batteries.

Le colonel Schumacher a bien voulu me communiquer quelques résultats du tir auquel j'avais assisté. Je joins à mon rapport les tableaux qu'il m'a remis. Ils prouvent, malgré le petit nombre des coups tirés, que le tir était en général suffisamment réglé, bien que certains des buts à battre fussent très peu visibles. Le signe X tracé sur une des figures représentant les cibles veut dire que le panneau correspondant s'est renversé pendant le tir.

A la suite de ce simulacre de combat, les artilleurs sont exercés à des réparations sommaires du matériel. Un timon de voiture est remplacé par une perche de bois grossièrement équarrie sur place, on en fait de même pour les palonniers, les leviers de pointage, les refouloirs, etc. Une jante, supposée fendue, est reliée par une éclisse de bois chassée entre les deux rais voisins. Des rais, des timons fendus sont consolidés par des éclisses. On pare à l'absence d'une roue par une pièce de bois inclinée supportant l'essieu A et reliée à l'avant de la voiture par une traverse Bⁿ. On suppose que certaines parties du harnachement des chevaux ont été perdues, les bricoles en cuir sont remplacées par des couvertures roulées, etc., etc. Toutes ces réparations se font extrêmement vite.

Le chef de la 3^e division n'omet aucun détail. Pendant les manœuvres, des hommes sont désignés à l'avance pour représenter des blessés, les infirmiers les emportent sur des brancards et l'ambulance fonctionne comme elle le ferait en temps de guerre ; les médecins s'exercent même à des pansements simulés.

Une dernière remarque montrera ce qu'on pourrait attendre de ces milices si elles étaient jamais aux mains d'officiers vigoureux. Le dernier jour des manœuvres, les troupes étaient sur pied dès 5 heures du matin. Le combat, commencé à 6 h 15 dans un terrain très accidenté, a duré jusqu'à midi. Après une heure de repos, les troupes ont rejoint leurs cantonnements situés à plus de 20 km, sans laisser derrière elles un seul traînard, avec la vitesse normale de 4 km à l'heure, repos compris.

J'ai reçu le meilleur accueil des officiers de la 3^e division ; la plupart d'entre eux habitent Berne, j'en connaissais un certain nombre et je suis même lié avec le colonel-divisionnaire et deux des colonels-brigadiers. M^r le colonel russe de Benckendorff m'a accompagné pendant toutes les manœuvres ; l'attaché militaire allemand, le major von Rheinhaben, qui était très fatigué, a dû rentrer à Berne avant la dislocation des troupes. [...]

[Sever]

SHD/T, 7 N 1580, 1884

Sever au Ministre de la Guerre (EMG, 2^e Bureau)

Berne, 5 août 1884

N° 18

(Mission française aux manœuvres de 1884)

Monsieur le Ministre,

[...] Le chef du Département militaire m'a énuméré le chiffre des missions étrangères (2 officiers autrichiens, 3 allemands, des bavarois, des italiens) qui assisteront cette année aux manœuvres suisses, et il m'a demandé si la France n'en enverrait pas une, elle aussi, en ajoutant que la Suisse se considérait comme un trop petit pays pour convier les officiers des autres nations à ses manœuvres, mais qu'ils étaient toujours les bienvenus, chaque fois qu'ils voulaient bien se présenter. J'ai répondu que, très probablement, la France enverrait une mission.

Les manœuvres suisses se feront dans le canton des Grisons, non loin de Coire. Des manœuvres des deux brigades de la division auront lieu les 12 et 13 septembre ; quant aux manœuvres de division proprement dites, elles auront lieu du 15 au 19 septembre. Les différentes missions assistent d'habitude aux manœuvres de brigade. Si vous décidez qu'il en sera ainsi pour la mission française, elle devra être rendue à Berne du 9 au 10 septembre au plus tard, pour pouvoir arriver sur le terrain en temps utile.

La 4^e brigade de l'armée suisse exécutera également des manœuvres de campagne du 3 au 8 septembre dans les environs de Porrentruy. J'ai l'intention d'assister à ces manœuvres qui, par leur proximité de notre frontière, peuvent avoir quelque intérêt pour nous.

Si, comme je le crois, la mission française a quitté la Suisse à cette époque, je compte également être présent au rassemblement de la 3^e brigade et du 10^e régiment qui exécuteront, du 28 septembre au 3 octobre, des manœuvres à double action dans les environs de Fribourg.

* Il s'agit de la *Revue militaire suisse*.

[Sever]

SHD/T, 7 N 1580, 1884

Sever au Ministre de la Guerre (EMG, 2 ° Bureau)

Berne, 18 octobre 1884

N° 13

Manœuvres suisses en 1884

Les manœuvres d'automne (division et brigades) ont commencé le 2 septembre pour les manœuvres de la 4 ° brigade à Delémont.

Au mois d'avril de cette année, j'avais déjà eu la bonne fortune de me présenter aux manœuvres de deux régiments de la 3 ° division en compagnie d'un officier russe, M^r le colonel de Benckendorff de l'Etat-major général. Cette fois encore, je suis arrivé à Delémont avec un officier de la même nationalité, M^r le capitaine Björnberg, adjudant au bataillon des tirailleurs finlandais de la Garde.

Le colonel Sacc, qui commande la 4 ° brigade, est un officier énergique et sympathique à la France. Un de ses fils, actuellement instructeur en Suisse, a servi dans notre Légion étrangère. Nous avons reçu, M^r Björnberg et moi, un accueil d'autant plus chaleureux que le chef des arbitres se trouvait être le colonel-brigadier de Guimps, ancien lieutenant de zouaves en France, avec qui je m'étais déjà rencontré aux manœuvres de l'an passé !

Les préférences dont nous étions l'objet, à l'exclusion de l'attaché militaire allemand, auraient même fini par me gêner si les manœuvres avaient duré plus longtemps. Elles se sont faites jour dans un compte-rendu des manœuvres publié dans le numéro de septembre de la *Revue militaire* que dirige le colonel-divisionnaire Lecomte *. La publication de ce compte-rendu, qui d'ailleurs est absurde et dans lequel l'absence de mon collègue allemand à la revue d'honneur était vertement et ridiculement commentée, n'a pas eu les conséquences que j'aurais pu redouter. J'ai été le premier à exprimer mes regrets à mon collègue et j'y ai été amené d'autant plus naturellement qu'il venait de me prier de l'excuser auprès des officiers de la 3 ° brigade s'il n'assistait pas, par raison de santé, à ce nouveau rassemblement.

Depuis longtemps, quelques officiers suisses agitent l'idée qu'on devrait profiter des travaux de terrassement exécutés pendant les cours de répétition pour arriver à préparer sans frais la défense du pays au moyen d'ouvrages de fortification semi-permanente. L'un d'eux, riche Genevois, en a voulu faire la démonstration pratique pendant le rassemblement de la 4 ° brigade. Il a acheté un terrain sur le mamelon de Beuchille à 2 km au sud de Delémont et les exercices de terrassement des troupes de la brigade ont été dirigés de manière à créer un

ouvrage en cet endroit. Bien que les troupes aient remué beaucoup plus de terre qu'elles ne le font d'habitude, l'ouvrage est resté inachevé, quoiqu'on se soit contenté de parapets de 2 m d'épaisseur.

La durée des cours de répétition étant très courte, on ne peut pas songer à faire travailler les hommes plus qu'on l'a fait ; il est donc certain qu'on n'aboutira à rien si on voulait créer des parapets de 6 m d'épaisseur comme ceux qu'exigerait un ouvrage sérieux. L'officier genevois n'en persiste pas moins dans son idée et son intention bien nette est d'offrir à l'Etat sa propriété de Beuchille avec sa fortification improvisée. Si sa résolution fait honneur à son patriotisme, elle ne témoigne pas de son intelligence.

Le jour même de ma rentrée à Berne, la mission française envoyée en Suisse pour suivre les manœuvres de la 8^e division arrivait dans cette ville. Je n'ai pas à insister sur ce qu'ont été ces manœuvres mais je crois devoir relever au point de vue de nos relations amicales avec la Suisse les points suivants :

– aucune mission étrangère autre que la mission française ne s'est fait présenter aux autorités fédérales, lesquelles sont très susceptibles sous leur bonhomie apparente ;

– le discours en langue allemande que M^r le colonel Luzeux, chef de la mission française, a prononcé à Ragaz, à l'occasion de la réception des officiers étrangers et des officiers supérieurs de la division par le colonel-divisionnaire, a flatté tout le corps d'officiers et produit un effet considérable ;

– l'invitation de M^r Victor Hugo, qui se trouvait à Ragaz, au colonel Pfyffer, commandant les manœuvres, et à son chef d'état-major de s'asseoir à sa table, invitation que je m'étais efforcé de provoquer, a satisfait l'amour-propre des Suisses, heureux de voir les leurs accueillis par notre grand poète.

Les manœuvres de la 8^e division terminées, j'ai accompagné la mission française dans les divers établissements ou écoles que M^r le colonel Luzeux désirait visiter. A Walensbad, à Thoun, à Lausanne, partout en un mot où nous nous sommes présentes, la réception qui nous a été faite a dépassé mon attente. En 1882, je faisais moi-même partie de la mission envoyée en Suisse ; en 1883, je l'accompagnais en qualité d'attaché militaire, toute comparaison avec 1884 est impossible.

Je n'ai rejoint mon poste que le 29 septembre, après le départ de Fribourg de la mission française avec qui j'avais assisté aux manœuvres de 3^e brigade dans les environs de cette ville. [...]

[Sever]

SHD/T, 7 N 1580, 1884

Sever au Ministre de la Guerre (EMG, 2^e Bureau)

Berne, 18 novembre 1884

N° 14

(Construction d'un pont au cours des manœuvres de 1884)

Monsieur le Ministre,

Pont sur le Rhin exécuté par les pontonniers de la 8^e division suisse aux manœuvres de 1884

Les cinq photographies jointes à ce rapport montrent la disposition du pont jeté sur le Rhin par les pontonniers de la 8^e division suisse, pendant les manœuvres d'automne de 1884.

Il mérite d'être signalé en raison des difficultés de sa construction. C'est une expérience qu'a voulu faire le chef de l'arme du Génie, le colonel Lochmann car, dans ce cas spécial, rien n'obligerait à surélever le tablier du pont.

Au point de vue technique, on pouvait parfaitement se contenter d'un pont ordinaire en préparant des rampes d'accès.

Bien que Birago ait indiqué autrefois la possibilité de construire des ponts de cette nature, on n'avait pas tardé à y renoncer. Ils figurent cependant encore dans les cahiers d'enseignement techniques des pionniers autrichiens. Le 17^e volume de la *Construction des ponts de campagne* (Vienne, lithographie du Comité militaire technique et administratif, 1881) les décrit dans ses planches 22, 23, 24 et 25.

Si on veut franchir un ravin au moyen d'un pont dont le tablier soit à une altitude plus élevée que celle à laquelle on peut atteindre avec le matériel ordinaire des chevalets *Birago*, on placera deux de ces chevalets, l'un au-dessus de l'autre en maintenant les extrémités des montants du chevalet supérieur au moyen de moises horizontales reliées au chapeau du chevalet inférieur. Les semelles du chevalet supérieur reposent sur ces moises pour la construction desquelles on emploie deux des poutrelles réglementaires. Trois poutrelles au lieu de cinq relient le chevalet inférieur aux chevalets voisins. Elles servent à soutenir un plancher de service qu'on forme avec des madriers ordinaires (1 madrier sur 2,

en général) sans que même on prenne la précaution de les maintenir au moyen de poutrelles de guindage (voir les figures 73, 76, 75, 83). Si le support inférieur au lieu d'être un chevalet est un ponton, comme c'était le cas à la 8^e division suisse, on opère d'une façon analogue. Trois poutrelles au lieu de cinq relient les pontons entre eux et c'est sur elles que se posent les moises qui doivent encastrer les pieds des montants des chevalets (voir à la figure 81 la coupe transversale). Pour mieux assurer la solidité de l'ensemble, les pontonniers suisses avaient établi d'un chevalet à l'autre des croix de Saint-André en cordages. Quant aux pontons, ils étaient maintenus en place à la fois par des ancrs et par des commandes fixées aux rives (voir la lithographie jointe au rapport).

Il convient encore de remarquer l'inclinaison de 5,40 % du tablier du pont. En France, on hésite à construire des tabliers inclinés dans la crainte que les chevaux ne glissent et on est souvent conduit alors à exécuter des terrassements considérables pour les rampes d'accès. En Autriche et en Suisse, on n'a pas les mêmes scrupules et j'ajoute que je n'ai vu glisser aucun des chevaux d'artillerie qui ont traversé les ponts construits en 1882-83-84 pendant les manœuvres suisses.

Signaux de campagne exécutés pendant les manœuvres de la 8^e division suisse en 1884

Le service de signaux de campagne essayé aux manœuvres de la 8^e division n'est que la copie de ce qui se fait en Autriche. La photographie jointe à ce rap-

port montre en quoi consiste l'appareil de transmission des signaux. L'appareil de réception est une simple lunette.

Les huit positions que peut prendre le triangle en toile correspondent aux signes indiqués à la figure. Au-dessus du triangle mobile est un disque dont les apparitions et les éclipses modifient la signification des signaux envoyés à l'aide du triangle seul. Il en est de même de la position + de ce triangle qui ne s'emploie jamais qu'en combinaison avec les autres positions du triangle.

Les lettres de l'alphabet :	a b c d e f g h i k
correspondent aux positions :	1 2 3 4 5 6 7 8 9 0
Les lettres de l'alphabet :	l m n o p q r s t u

correspondent aux positions : 1 2 3 4 5 6 7 8 9 0

c'est-à-dire aux mêmes positions du triangle que précédemment, mais avec apparition du disque mobile.

Les lettres et signes : v w x y z ch sch , ? .

correspondent aux position : 1 2 3 4 5 6 7 8 9 0

c'est-à-dire toujours aux mêmes positions que précédemment avec cette différence que chacune d'elle est précédée du signe +.

La fin d'un mot est indiquée par le signe –.

Les chiffres, 1 2 3 4 5 6 7 8 9 0, correspondent comme les lettres a, etc. aux positions 1 2 3 4 5 6 7 8 9 0 du triangle, mais le récipiendaire de la dépêche est averti qu'il a affaire à des chiffres et non à des lettres par le signe ÷ (signe – avec apparition du disque mobile) qui indique également la fin de chaque nombre transmis.

Lorsque la dépêche est chiffrée, la fin d'un mot, au lieu d'être marquée comme précédemment par le signe –, est indiquée par le signe + (signe + avec apparition du disque mobile).

Les différentes positions du triangle sont perçues par l'œil assez facilement pour qu'il n'y ait pas d'indécision sur la signification des signaux transmis. Pendant la nuit, trois lanternes marquent les sommets du triangle. Le disque mobile est, lui aussi, remplacé par une lanterne.

A 8 km de distance, on peut communiquer d'une manière passable, même par un mauvais jour. Quand le jour est bon, on communique facilement à 12 km. Dans un terrain propice et par un temps clair, on communique à 16 km de jour

comme de nuit. Le projet de règlement joint à ce rapport prévoit les détails d'exécution. Il est tiré littéralement du règlement autrichien.

Pendant les manœuvres de la 8^e division, le service des signaleurs a été fait par un détachement du génie. On est généralement satisfait des résultats obtenus, bien qu'en réalité les dépêches échangées n'aient pas eu d'effets pratiques sur l'exécution proprement dite des manœuvres, résultat inévitable eu égard aux tâtonnements d'un début.

[Sever]

SHD/T, 7 N 1580, 1885

Sever au Ministre de la Guerre (EMG, 2^e Bureau)

Berne, 17 février 1885

N° 15

(Manœuvres des 3^e et 5^e divisions en 1885)

[...] Le tour de rotation adopté le 7 octobre dernier par le Conseil fédéral pour les cours de répétition des diverses unités de l'armée suisse comporte pour l'année 1885 une manœuvre à double action d'une division (la 5^e) contre une division (la 3^e).

Les huit colonels-divisionnaires, réunis en conférence à Berne les 5 et 6 février, ont élaboré un règlement provisoire sur la conduite de ces manœuvres qui vont fonctionner pour la première fois en Suisse. Elles auront lieu dans la région comprise entre Olten et Soleure, du 11 au 17 septembre inclus, et seront placées sous la haute direction de M^r le général Herzog, chef d'arme de l'Artillerie. [...]

[Sever]

SHD/T, 7 N 1580, 1885

Sever au Ministre de la Guerre (EMG, 2^e Bureau)

Berne, 3 juillet 1885

N° 20

(Manœuvres de 1885)



Manœuvres 1899:
Infanterie au combat
le 13 septembre.
(*Souvenir des manœuvres
du 1^{er} corps d'armée 1899*)

[...] Les manœuvres de l'armée suisse en 1885 auront lieu du 11 au 18 septembre. Pour la première fois, cette année, deux divisions entières seront opposées l'une à l'autre.

Trois officiers allemands, en dehors de l'attaché militaire, et deux officiers danois sont déjà annoncés comme devant y assister. Il est probable que l'Autriche et l'Italie y enverront également des représentants.

Jusqu'à présent, la Bavière avait envoyé aux manœuvres suisses à peu près chaque année un officier de son armée en le faisant directement présenter par la légation de Bavière. Les choses se passeront-elles encore de la même façon en 1885 ? Il y a quelques jours, l'attaché militaire allemand a cherché à savoir du Département militaire fédéral, si la Bavière n'avait pas encore fait de démarches en ce sens, ajoutant que toute demande de ce pays concernant les choses de l'armée devait passer par l'Allemagne. [...]

[Sever]

SHD/T, 7 N 1580, 1886

Sever au Ministre de la Guerre (EMG, 2^e Bureau)

Berne, 18 mai 1886

N° 28

(Manœuvres de la 2^e division en 1886)

[...] Les manœuvres d'automne de cette année seront sans doute l'occasion de profonds remaniements dans la 2^e division, qu'à tort ou à raison, on considère en Suisse comme une des moins bonnes de l'armée. Le colonel Lecomte qui la commande est, dit-on, un bon écrivain, mais il est incapable de mener quatre hommes et c'est sur lui qu'on fait peser la responsabilité du désarroi général et de la mésintelligence des officiers sous ses ordres. Il lui faudra déployer de réels talents militaires pendant les manœuvres pour échapper à une mise en demeure de donner sa démission. Les brigadiers et quelques-uns de ses colonels ont déjà été remplacés par de nouveaux promus et on a nommé instructeur en chef de la division le colonel Isler, originaire d'un canton de langue allemande, réputé pour avoir su maintenir une discipline rigoureuse partout où on l'a employé jusqu'ici.

Après les manœuvres, le Département militaire voudra sans doute continuer la réorganisation commencée. [...]

[Sever]

SHD/T, 7 N 1580, 1886

Sever au Ministre de la Guerre (EMG, 2^e Bureau)

Berne, 18 novembre 1886

N° 29

(Tactique de l'infanterie aux manœuvres de 1886)

Monsieur le Ministre,

Tactique de l'infanterie suisse pendant les manœuvres de 1886

La tactique de l'infanterie a été très peu modifiée, le bataillon est resté l'unité d'opération agissant sur la même largeur de front, sa profondeur seule a été légèrement diminuée, bien qu'elle ne fut pas déjà trop considérable.

Dès que le bataillon se trouve sous le feu de l'artillerie, considéré seulement comme efficace quand il est exécuté à 2000 ou 2500 m, il se forme en colonnes de compagnie (fig. 1). Arrivé à 1000 ou 1200 m de l'ennemi, en terrain découvert, les compagnies de première ligne déploient chacune un peloton. Pour ce déploiement, les chefs de groupe, placés au centre de leur groupe (la compagnie comprend 2 pelotons, 4 sections, 8 demi-sections et 16 groupes, le groupe est d'environ 10 hommes en temps de guerre), s'écartent, en avançant, à 15 m



Manœuvres 1907: Ligne de fantassins couchés pendant le combat.
En arrière des officiers étrangers. (*Souvenir 1907*)

les uns des autres. La première ligne fournie par une compagnie est alors composée de 8 groupes, occupant chacun 10 m, séparés par un intervalle de 5 m, avec un intervalle de 20 m entre les 2 sections du peloton. Le front d'une compagnie est donc de 130 m, le front du bataillon de 300 m en tenant compte de l'intervalle [de] 40 m entre les 2 sections déployées. Les sections non déployées se placent en soutien à 200 m de la ligne (le règlement, actuellement encore en vigueur, prévoyait que cette distance pourrait être de 300 m) (fig. 2).

Le bataillon marche dans cet ordre et sans s'arrêter jusqu'à ce que la chaîne des tirailleurs soit à 600 m (500, disait le règlement) des tirailleurs ennemis ; à ce moment, la chaîne fait halte et les chefs de groupe désignent à ceux de leurs meilleurs tireurs le nombre de cartouches qu'ils doivent tirer. La chaîne et les soutiens avancent alors par bonds successifs de 50 m (40, disait le règlement) jusqu'à 400 m de la chaîne ennemie. Pendant la marche par bonds, les soutiens ont dû chercher à se rapprocher beaucoup de la chaîne et, à la distance de 400 m, ils viennent se fondre avec elle, s'ils n'ont pas disparu plus tôt, en totalité ou en partie, en se portant sur la ligne pour la renforcer.

Les renforcements se font sur l'ordre du commandant de compagnie par sections entières, normalement 2 sections dans l'intervalle de 40 m et 1 section dans chacun des intervalles de 20 m ; si ces intervalles n'ont pas été conservés, le renforcement se fait sur les points où les groupes sont le plus écartés. Les compagnies de seconde ligne se sont avancées beaucoup et ont même détaché un certain nombre de sections, 2 généralement, à qui est dévolu le rôle de soutiens, tandis que les 4 sections conservées dans la main du commandant du bataillon forment la réserve. Habituellement, ces nouveaux soutiens sont à 100 m de la chaîne, la réserve est à 100 ou 150 m plus loin (fig. 3).

La chaîne est formée alors par des sections complètes, les unes en ordre lâche, les autres en ordre plus serré ; éventuellement les sections peuvent être mélangées. Le feu est général, mais avec des pauses dans chaque section, de manière à ce que le chef de section puisse rester maître du feu et observer les résultats

du tir. On obtient ces pauses en déterminant à l'avance le nombre de cartouches que chaque homme doit brûler ; dès que leur tir est fini, les hommes rechargent leur magasin. A la distance de 400 m, le combat devient stationnaire pendant un certain temps, 20 minutes environ ; on admet que c'est la bonne distance pour ébranler l'ennemi et préparer l'assaut, de son côté l'artillerie amie a dû suivre les mouvements de l'infanterie et se porter en avant.

Dès que l'ennemi paraît hésitant, la ligne entière fait un premier bond de 100 m, puis un second. S'il se produit des vides dans la chaîne, ils sont immédiatement comblés par des sections entières tirées des soutiens, de manière à ce qu'à 200 m de l'ennemi (200 à 300, disait le règlement), les trois quarts de l'effectif du bataillon occupent un front de 300 m. A partir de ce moment, les hommes de la chaîne appartiennent à des subdivisions différentes qui se sont mélangées.

L'effectif de guerre du bataillon est de 720 combattants, l'effectif de temps de paix ne dépasse guère 600 hommes (8 classes au lieu de 12 et quelques gradés en plus). En temps de paix, ce front de 300 m est donc occupé par 450 hommes environ ; en temps de guerre, il le serait par 540, si on ne tenait pas compte des pertes.

A cette distance de 200 m, l'assaut est préparé par un feu de vitesse donné en masse et, dès que la réserve, formée en ligne, est arrivée à 50 m de la chaîne, tout le monde se porte en avant au pas de charge (fig. 4).

Ainsi, au début du combat, à 600 m de l'ennemi, la profondeur de la compagnie n'est que de 200 m et, lorsqu'on s'est rapproché à 400 m de l'ennemi, c'est la profondeur du bataillon tout entier qui occupe cette même distance de 200 m. Il est certain que ces distances réduites facilitent le commandement. Quant au front, de 130 m d'abord et de 150 ensuite, occupé par la compagnie, front qui peut sembler un peu grand pour que le capitaine soit toujours sûr d'être obéi quand il commandera un bond en avant, on doit remarquer que, sur la ligne même, deux de ses sections sont à rangs serrés ou à peu près, qu'elles resteront dans la main des lieutenants qui les commandent et suivront très certainement l'impulsion de leurs chefs ; en ce qui concerne les hommes épar-

pillés entre les sections à rangs serrés, si le sentiment de la discipline, qui est très fort chez les Suisses, ne suffit pas pour les faire avancer, ils auront pour les stimuler, au moment du combat, l'article du règlement qui, en présence de l'ennemi, donne à tout officier le droit de vie et de mort sur ses subordonnés, et les soldats connaissent assez la brutalité ou l'énergie de leurs chefs, comme on voudra l'appeler, pour savoir que très peu d'entre eux n'useraient pas de ce droit. Si, malgré tout, des vides se produisaient, les soutiens tirés des compagnies de seconde ligne sont là pour les combler et le règlement exige que ces renforcements se fassent par sections entières.

Le régiment place ses 3 bataillons sur 1, 2 ou 3 lignes ; la formation habituelle est sur 2 lignes, 2 bataillons déployés occupant un front d'environ 600 m, et le bataillon de seconde ligne formé en ligne de colonnes de compagnie à 300 m en arrière des réserves, au moment où le feu commence, c'est-à-dire quand la chaîne est à 600 m de la chaîne ennemie. La profondeur de tout le régiment est alors de 600 m (fig. 5).

Lorsque les deux chaînes se sont rapprochées à 400 m, il arrive fréquemment que le bataillon de seconde ligne se porte à une très petite distance des réserves ; si le régiment est embrigadé et qu'on a formé une réserve générale, le bataillon de seconde ligne concourt même parfois à l'assaut qui se donne réellement alors à rangs serrés (3,6 hommes par mètre courant), les pertes étant forcément nulles ou à peu près aux manœuvres, malgré la précaution qu'on prend de désigner à l'avance un certain nombre d'hommes pour jouer le rôle de blessés, afin d'exercer le personnel sanitaire à son service spécial.

Le règlement prévoit que la brigade peut se former par régiments accolés sur 3 lignes (fig. 6) ou par régiments accolés sur 2 lignes (fig. 7) et par régiments en ligne sur 3 lignes (fig. 8) ou par régiments en ligne sur 2 lignes (fig. 9). Ce sont les dispositions des figures 7 et 8 qui sont le plus généralement adoptées.

Pendant les manœuvres, la 1^{re} brigade, commandée intérimairement [*sic*] par le colonel Coutau, instructeur-chef du 1^{er} arrondissement de division, les a employées toutes deux, à savoir : la disposition de la figure 8, le 14 septembre, à l'attaque de la position de Montagny, la disposition de la figure 7, le 15 septembre, à une contre-attaque partant de la position de Cugy (voir la carte annexée à ce rapport). Le 14, la formation par régiments en ligne était préférable, puisqu'elle laissait sous un commandement unique les troupes chargées d'enlever une position difficile et que, d'un autre côté, il y avait également intérêt à laisser sous un commandement unique les réserves qui pouvaient avoir à repousser une contre-attaque. Le 15, au contraire, la 1^{re} brigade s'attaquait à un ennemi déjà arrêté en face d'une position formidable et qui devait fatalement se retirer devant une attaque de flanc ; elle avait donc intérêt à augmenter son

front et l'unité de commandement de chacune de ses lignes n'avait plus pour elle la même importance.

Dans ces deux déploiements de la 1^{re} brigade, exécutés sous le commandement d'un instructeur exercé, les choses se sont passées comme le prévoyait la théorie, mais on ne saurait en dire autant des déploiements des autres brigades. Trop souvent, au contraire, les fronts avaient une étendue plus grande que ne le comporte le règlement et l'assaut était donné avant que les soutiens ne se soient fondus dans la chaîne, mais il est à remarquer qu'à de rares exceptions près les profondeurs n'ont jamais été trop considérables.

[Sever]

SHD/T, 7 N 1580, 1887

Sever au Ministre de la Guerre (EMG, 2^e Bureau)

Berne, 2 juillet 1887

N° 62

(Mission française aux manœuvres de 1887)

Monsieur le Ministre,

[...] J'ai l'honneur de vous rendre compte que jusqu'ici le Gouvernement suisse n'a jamais adressé aux Gouvernements étrangers des invitations spéciales pour les manœuvres d'automne de l'armée fédérale. Les choses se passeront en 1887 comme les années précédentes, c'est-à-dire que la Suisse accueillera avec le plus grand plaisir les officiers qui seront désignés pour suivre les manœuvres ; l'assurance vient de m'en être donnée au Département militaire.

Les 9 et 10 septembre auront lieu des manœuvres de brigade contre brigade, les 12, 13 et 14, des manœuvres de division contre division ; le 15, revue finale. Les troupes qui manœuvrent sont celles des 6^e et 7^e divisions. Le commandement supérieur sera exercé par le colonel Feiss, chef d'arme de l'Infanterie. Le terrain des manœuvres sera la contrée située entre Wil, Winterthour et Frauenfeld. Les officiers étrangers seront probablement logés à Frauenfeld.

Les officiers français, qui ont assisté aux manœuvres fédérales, sont toujours arrivés à Berne, deux jours au moins avant le commencement des manœuvres, de manière à ce que l'Ambassadeur puisse les présenter aux autorités fédérales. Si la mission française en 1887, ainsi que cela est désirable, se conforme à cet usage, elle devra être rendue à Berne le 6 septembre au plus tard.

[Sever]

SHD/T, 7 N 1581, 1890

D'Heilly au Ministre de la Guerre (EMG, 2^e Bureau)

Berne, 4 juin 1890

N° 187

(Manœuvres des 1^{re} et 2^e divisions en 1890)

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous rendre compte que le chef du Département militaire fédéral et le premier secrétaire de ce ministère m'ont officieusement exprimé, il y a quelques jours, la satisfaction qu'ils éprouveraient, avec leur Gouvernement, de voir cette année, comme précédemment, la France envoyer une mission militaire aux grandes manœuvres des troupes suisses et inviter la Confédération à faire représenter son armée aux manœuvres françaises.

J'ai déjà eu, antérieurement, l'honneur de vous faire connaître que, guidé par un sentiment de grande modestie, le Gouvernement fédéral n'adresse pas aux puissances étrangères d'invitations officielles pour provoquer l'envoi de missions militaires aux rassemblements de divisions ; mais, qu'il est des plus flatté et très heureux, quand elles prennent l'initiative de l'invitation et quand elles envoient des officiers aux manœuvres de l'armée helvétique.

En vous transmettant, Monsieur le Ministre, le souhait officieux que j'ai reçu, je me permets de vous assurer que l'envoi d'une mission militaire française au grand rassemblement annuel de troupes suisses produit dans l'armée et dans le pays le meilleur effet et qu'il flatte et satisfait, à un haut degré, l'amour-propre des uns et des autres. Cette mesure ne peut que nous attirer des sympathies.

Monsieur l'Ambassadeur, à qui j'ai fait part de la communication officieuse qui m'a été faite, m'a chargé de vous demander de vouloir bien faire, cette année comme précédemment, une exception en faveur de la Confédération helvétique en la conviant à envoyer des officiers à nos manœuvres et en désignant une mission militaire pour assister au rassemblement des 1^{re} et 2^e divisions.

D'après le tour fixé par l'arrêté fédéral du 7 octobre 1884 pour les cours de répétition des divisions de l'élite, les 1^{re} et 2^e divisions (la 1^{re} en cours de brigade, la 2^e en cours de division) exécuteront en 1890 des grandes manœuvres et opéreront l'une contre l'autre.

Les grandes manœuvres proprement dites auront lieu dans la région de Romont, Ormont, Châtel-St-Denis, Vaulruz, sous la haute direction de M^r le

* Le document porte, en marge, la mention « 3 septembre d'après la lettre N° 197, du 14 août ».

colonel-divisionnaire H. Wieland, commandant la 8^e division d'armée. M^r le colonel Wieland est un officier de carrière qui a servi longtemps dans l'armée napolitaine et qui a fait le siège de Gaëte, où il a été grièvement blessé. Déjà âgé, mais encore vigoureux, très énergique, le colonel Wieland a la confiance de l'armée et passe pour posséder de sérieuses capacités militaires. La 1^{re} division est commandée par M^r le colonel-divisionnaire Cérésolle, la 2^e par M^r le colonel-divisionnaire Lecomte, écrivain militaire estimé.

Ces manœuvres dureront du 6 au 10 septembre, la revue d'inspection sera passée le 11. Le thème général proposé par le directeur et approuvé par le Département militaire fédéral repose sur les suppositions suivantes :

«Une armée ennemie (dite armée du Sud) a pénétré dans le Valais dans l'intention de marcher sur Berne ; elle fait franchir, par différentes fractions, tous les passages qui conduisent de la vallée du Rhône dans la vallée de l'Aar.

Une division, la 1^{re} (colonel Cérésolle) formant l'extrême aile gauche de cette armée a pour tâche de marcher de Vevey sur Fribourg.

L'armée suisse (dite armée du Nord) s'est rassemblée dans les environs de Berne pour défendre la capitale contre une attaque venant du Sud. Une division, la 2^e (colonel Lecomte) s'avance par Fribourg avec la mission de rejeter les forces ennemies sur le lac Léman. »

On admet que tous les passages de l'Oberland et des montagnes du Valais seront gardés par des détachements *supposés* du landsturm. La loi n'autorise pas, encore, l'appel en temps de paix de cette partie des forces nationales. Deux des régiments de landsturm, les 11^e et 17^e, qui sont convoqués cette année en cours de répétition de régiment du 29 août au 12 septembre, auront leurs cours préparatoires, le 11^e à Berne, le 17^e à Soleure, et prendront part aux grandes manœuvres, le 17^e avec la 1^{re} division, le 11^e avec la 2^e.

Les grandes manœuvres proprement dites seront précédées pour tous les corps de troupe et les services des deux divisions par une période d'exercices dite « cours préparatoires au rassemblement de division », qui durera du 22 août au 5 septembre. Pendant cette période, la 2^e division exécutera des manœuvres de régiments et de brigades dans la zone Neuchâtel, Anet, Morat, Fribourg. La 1^{re} division exécutera des exercices analogues vers Vuadens, Rue, Bulle, Châtel-St-Denis, Romont, Palézieux, Moudon, etc.

Il est probable que les officiers des missions étrangères seront cantonnés à Fribourg, pendant une partie de la durée des grandes manœuvres.

⁷ J'aurai probablement rallié la batterie de montagne N° 61 à l'un de ses gîtes d'étape entre Coire et Andermatt.

[d'Heilly]

SHD/T, 7 N 1581, 1890

D'Heilly au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 22 juillet 1890

N° 193

(Manœuvres des 1^{re} et 2^e divisions en 1890)

[...] Les officiers de la mission militaire française devront être rendus à Berne le jeudi 4 septembre, dans la matinée, pour être présentés, dans l'après-midi du 4, au Président de la Confédération et au Chef du Département militaire fédéral. Le 4 au soir, la mission militaire se rendra à Fribourg où elle sera cantonnée pendant toute la durée des manœuvres.

On partira ensuite, chaque matin, de Fribourg, par le premier train, pour gagner une station voisine du terrain des manœuvres. Les chevaux nous attendront à cette station.

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint : une épreuve au 1/100 000, idem au 1/25 000 du terrain des manœuvres des 1^{re} et 2^e divisions. L'épreuve au 1/100 000 est bonne et telle que la carte des manœuvres sera tirée, ces jours prochains, pour être livrée aux officiers qui y ont droit et aux libraires qui peuvent la vendre.

L'exemplaire au 1/25 000 laisse beaucoup à désirer comme impression, d'autres mieux revues seront distribuées, dans une dizaine de jours aux officiers, quand le tirage sera terminé.

Aussitôt que ces cartes auront paru officiellement, le service du génie m'en adressera quelques exemplaires que j'aurai l'honneur de vous envoyer.

[d'Heilly]

SHD/T, 7 N 1581, 1890

D'Heilly au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 12 août 1890

N° 195

* Cf. *supra* SHD/T, 7 N 1581, 1890, N° 195, 12 août 1890, pp. 222-224.

(Manœuvres spéciales dans la région du Gothard)

Monsieur le Ministre,

La batterie de montagne N° 61 (élite), le régiment d'infanterie N° 29 (élite) à 3 bataillons, la compagnie de guides N° 12 vont exécuter du 4 au 7 septembre 1890, dans le massif du Saint-Gothard, des manœuvres combinées qui occuperont l'attention dans les régions militaires, en Suisse.

Ce groupe qui partira, le 4, d'Andermatt où la batterie N° 61 venant de Coire l'aura rallié le 2^e septembre, se dirigera probablement vers la vallée de la Léventine ; il exécutera une série de manœuvres dont le programme, déjà arrêté,

est tenu secret. On pense qu'elles se rattacheront aux opérations qu'exécuterait une partie de l'armée de la défense mobile qui, en cas de guerre, opérerait dans le massif du Saint-Gothard en dehors des forts de cette région.

La compagnie d'administration N° IV et la 2^e division (administration) du bataillon du train N° 4, fonctionneront à Andermatt pendant ces manœuvres pour assurer le ravitaillement des troupes ; des expériences de signaux optiques seront faites par un détachement du génie sous les ordres de M^r le Lt-colonel de Tschärner, de l'Etat-major général. Ces manœuvres présentent une importance toute particulière en raison du pays où elles auront lieu.

Je tiens d'une source sûre et à titre confidentiel que M^r Frédéric Krupp, fils du propriétaire des fonderies d'Essen, a demandé au Conseil fédéral suisse la permission de suivre en tenue bourgeoise, à cheval, ces exercices, accompagné d'un autre ingénieur allemand, dans le but d'étudier, en marche, le matériel de l'artillerie de montagne, en vue d'étudier les améliorations à y apporter.

La Confédération n'a pu refuser cette autorisation au représentant d'un établissement avec lequel l'administration militaire est en relations suivies d'affaires ; il paraîtrait que cette demande a causé quelque ennui dans les régions gouvernementales.

On est porté à penser que la raison donnée est un prétexte et que ces deux personnages, dont l'un, le compagnon de M^r Krupp, pourrait bien être un officier du génie ou de l'Etat-major général de l'armée allemande, espèrent profiter de l'indiscrétion ou de la « naïveté » de quelque officier pour surprendre différents détails qui les intéresseraient plus que le matériel d'une batterie de montagne ; par exemple, l'organisation intérieure du fort d'Airolo, ses communications, etc. et aussi comment les troupes de la défense mobile entendent régler leur action.

Pour éviter ces inconvénients, le Département militaire fédéral donnera les ordres les plus sévères pour faire garder et surveiller les forts et les ouvrages en préparation ou en construction, de façon à en interdire les approches, dans les limites nécessaires.

Comme il m'a paru indispensable de me montrer, ne serait-ce que pendant 24 heures, à ces manœuvres pour que les Allemands m'y voient et qu'ils n'ignorent pas que leur présence m'est connue, j'ai demandé à M^r le Conseiller Hauser, chef du Département militaire fédéral, l'autorisation de suivre partiellement ces exercices.

Il me l'a accordée avec *empressement* ; il sait que je n'ignore pas que M^r Krupp doit s'y rendre et j'ai lieu de penser qu'il a été très satisfait qu'on lui ait

⁸ Le Chef du Département militaire m'avait accordé, à la fin de juillet, après entretien avec le 1^{er} secrétaire à ce Département, l'autorisation de suivre les manœuvres du 4.

fourni l'occasion d'accorder à un représentant de la France la faveur qu'on n'avait pu refuser à des Allemands.

A la même date, la batterie de montagne N° 62 (élite) du Valais doit exécuter une marche de Sion à Bulle dans le pays de Vaud, pour rallier la 1^{re} division d'armée avec laquelle elle prendra part aux grandes manœuvres.

L'attaché militaire allemand, que je voyais ces jours derniers, s'est abstenu de me parler de la venue dans le Gothard de ses deux compatriotes. Il a insisté, plus qu'il ne fallait, sur le grand intérêt qu'allait offrir la marche de la batterie N° 62 qu'il compte, m'a-t-il dit, aller voir à son arrivée à Bulle, me demandant si je ne pensais pas me diriger de ce côté. Je l'ai laissé dans l'incertitude, prétextant que j'ignorais si je serais libre à cette époque. Il m'a paru évident qu'il cherchait à détourner mon attention de la batterie N° 61 et du Gothard, afin que j'ignore la présence de ses compatriotes.

Je compte, Monsieur le Ministre, être rendu le 3 septembre ⁵¹ à Andermatt (Hôtel Bellevue) pour me présenter aux différents commandants de troupes ; je suivrai, le 4, la manœuvre qui sera probablement poussée jusqu'au col du Gothard. M^r Krupp m'aura vu et le but principal de ce déplacement me paraîtra atteint, étant obligé d'être, le 5 au soir, à Fribourg.

Je devrai, dans ce but, gagner en voiture, dans la nuit, Airolo ou Göschenen pour y prendre le train qui me ramènera à Berne et, de là, à Fribourg, que je quitterai le 6 au matin avec M^r le colonel Altmayer pour assister aux grandes manœuvres des 1^{re} et 2^e divisions d'armée.

Je suivrai les exercices dans le Gothard en tenue militaire et à cheval.

Comme M^r le colonel Altmayer doit arriver le 4 au matin à Berne où je ne puis être encore rentré, un des secrétaires de l'ambassade de France, M^r Rousseau, ancien lieutenant d'infanterie de l'armée active, actuellement lieutenant de réserve, me remplacera le 4 auprès de lui, pour les visites officielles qu'il fera à Berne avec M^r l'Ambassadeur et sur le terrain, le 5, près de Fribourg.

M^r Rousseau est invité à titre personnel et officieux par le chef du Département militaire fédéral à assister aux manœuvres des 1^{re} et 2^e divisions. Il y viendra à ses frais, en uniforme d'officier de réserve, avec le consentement de M^r l'Ambassadeur.

Je préviendrai, en temps, de ces dispositions M^r le colonel Altmayer que je rejoindrai, le 5 au soir, à Fribourg.

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint un exemplaire de chacune des cartes aux 1/25 000 et aux 1/100 000 du terrain des manœuvres des 1^{re} et 2^e divisions.

⁵¹ Pour pouvoir aviser en temps le Département militaire fédéral.

[d'Heilly]

SHD/T, 7 N 1581, 1890

D'Heilly au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 13 août 1890

N° 196

**Manœuvres dans le Gothard. Frais de déplacement
de l'attaché militaire**

Monsieur le Ministre,

Le déplacement que je dois faire pour assister, dans le Gothard, à des manœuvres spéciales que va exécuter un groupe d'infanterie, d'artillerie de montagne et de cavalerie, et dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir dans ma lettre N° 195 du 12 août*, me causera des frais assez élevés, dont je souhaiterais, à titre exceptionnel, obtenir le remboursement, s'il est possible.

Outre les dépenses de voyage (poste ou chemin de fer) de Berne à Andermatt ou de Berne à Disentis par Coire, selon que je rallierai le groupe constitué à Andermatt ou la batterie de montagne en marche de concentration de Coire à Andermatt ; les frais d'hôtel, de bonne-main, de location de cheval que je devrai peut-être me procurer (le transport du mien avec l'ordonnance étant plus onéreux) ; je devrai, le 4 au soir, avoir à ma disposition, au point où se termineront les manœuvres, une voiture particulière pour me conduire à l'une des gares d'Airolo ou de Göschenen, afin que je puisse gagner Berne et Fribourg, de façon à être rendu, le 5 au soir, dans cette dernière localité pour assister, le 6, aux grandes manœuvres des 1^{re} et 2^e divisions.

Je viens de faire, ces derniers mois, en différents points ou places d'armes de la Suisse, Walenstadt, Zurich, Thoune, Aarau, le Gothard, la Furka, etc., une série de voyages nécessaires à mon service qui m'ont causé de sérieuses dépenses et je puis constater que le traitement, porté à 150 000 francs, de l'attaché militaire à Berne ne répond pas aux exigences raisonnables de sa mission, considérées à différents points de vue.

Pendant les grandes manœuvres de l'armée suisse, l'attaché militaire a, comme le chef de mission, certains frais : bonnes-mains etc., et il ne reçoit pas d'indemnité particulière de ce fait.

Le desideratum que j'ai l'honneur de vous exprimer aujourd'hui, Monsieur le Ministre, à titre exceptionnel, est un vœu que me paraissent justifier les circonstances et les dépenses assez élevées que je devrai faire, en quelques jours. J'estime qu'elles atteindront 225 à 250 francs ; la majeure partie étant représentée par les frais de chemin de fer ou de poste et aussi par la location de la voiture qui me permettra, le 4, de prendre, à la gare la moins éloignée, le train qui me ramènera à Berne et à Fribourg, le 5 au soir.

Je dois ajouter, Monsieur le Ministre, que, quelle que soit la décision qu'il vous sera possible de prendre au sujet de la demande que je prends la liberté de vous adresser, je m'empresserai de répondre aux obligations de ma mission.

[d'Heilly]

SHD/T, 7 N 1581, 1890

D'Heilly au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 14 août 1890

N° 197

(Manœuvres spéciales dans le Gothard)

Monsieur le Ministre,

Au moment où j'allais vous adresser les deux lettres N° 196 et 197 ci-jointes, je reçois de M^r le colonel Des Gouttes, 1^{er} secrétaire du Département militaire fédéral, actuellement en congé à Thoune, la lettre personnelle dont j'ai l'honneur de vous communiquer le texte :

« Mon cher colonel,

Je viens de Berne où j'ai appris que votre demande au Département militaire de pouvoir suivre les manœuvres du régiment (29), le 4 septembre, met le Chef du Département dans une impasse⁸, vu qu'il a refusé d'admettre des officiers étrangers pour suivre ces manœuvres ; demandes d'admission qui avaient été faites récemment au Président de la Confédération.

Votre demande met donc le Chef du Département dans une mauvaise impasse et je crois qu'il serait de bonne politique, si vous lui déclariez en revenir à votre premier projet qui était de vous rendre à Disentis pour le 3 septembre et de rentrer le 4 à Berne.

Comme dans les manœuvres du 4 septembre déjà, le fort d'Airolo sera compris dans la zone des évolutions et que les officiers étrangers n'y seront pas admis, vous pourriez risquer que l'on vous tienne à l'écart, une position que le Chef du Département voudrait vous éviter. Je vous conseille donc, à titre d'ami, d'écrire à Monsieur le Conseiller Hauser (Chef du Département militaire) que vous en revenez à vos premiers projets et qu'il devait considérer votre demande d'assister aux manœuvres du 4 septembre dans le Gothard, comme nulle et non avenue. Je crois, Mon cher d'Heilly, que vous rendrez un grand service à mon chef en agissant comme je vous le conseille.

Veuillez, Mon cher, croire que cette lettre m'est dictée par l'intérêt que je vous porte et pour l'amitié que je professe pour votre patrie.

Votre tout dévoué.

Signé : Des Gouttes »

A la réception de cette lettre, je me suis empressé de faire connaître à M^r le Chef du Département militaire que je n'userai pas de l'autorisation qu'il m'avait donnée d'assister à la manœuvre du 4 septembre dans le Gothard, que je le priais de considérer ma demande, à ce sujet, comme non avenue ; mais que je comptais, à moins de circonstances que je ne prévoyais pas, profiter de la permission qu'il m'avait accordée d'accompagner de Coire à Andermatt, la batterie N° 61.

Je ne pouvais agir autrement, M^r le colonel Hauser me montre, en toutes circonstances, trop de bienveillance et d'empressement, il me donne trop de facilités pour mon service pour que je puisse lui créer le moindre embarras.

Du reste, le but principal que je me proposais d'atteindre en assistant à la manœuvre du 4 sera obtenu si j'arrive le 3 à Andermatt, *naturellement*, avec la batterie de montagne ; j'aurai, en effet, eu le temps d'être vu par M^r Krupp et son compagnon, et je trouverai le moyen de ne pas lui laisser ignorer que je sais qu'il va suivre les troupes en manœuvres.

La lettre de M^r le colonel Des Gouttes n'apporte donc aux renseignements et à la demande contenue dans mes dépêches nos 195 et 196 que les modifications suivantes : 1° Je n'assisterai pas à la manœuvre du 4 septembre. 2° Il y aurait lieu de diminuer l'estimation des frais de déplacement dont j'ai l'honneur de vous demander, s'il est possible, le remboursement, de 50 francs environ, qui représentent la location d'une voiture qui devait me conduire le 4, du point terminus des manœuvres à la gare la plus proche.

Je compte, M^r le Ministre, à moins que vous ne me fassiez parvenir des instructions contraires que je souhaiterais vivement, le cas échéant, recevoir avant le 25 août⁹, user de l'autorisation que m'a donnée le Chef du Département militaire d'accompagner la batterie N° 61 dans l'Oberalp jusqu'à Andermatt et je serai rendu à Fribourg où je retrouverai M^r le colonel Altmayer, le 5 septembre.

Dans les circonstances présentes, ma situation officielle en Suisse m'interdit de chercher à suivre, en bourgeois, à partir du 4 septembre, les manœuvres du Gothard. Je ne pourrais, du reste, garder l'incognito ; car, je suis connu d'un certain nombre d'officiers des troupes de manœuvre. Mais, je pense qu'il ne serait pas sans intérêt qu'un officier français compétent les suivît, le plus près possible sans se compromettre, en touriste. Il en rapporterait d'utiles renseignements sur la défense des différents points importants du massif du Gothard, sur les dispositions prises pour la défense du fort d'Airolo par un détachement des troupes de la défense mobile, sur le fort d'Airolo dont les pièces entreront fort probablement en action.

Il devra être prudent, car les abords des points intéressants seront surveillés, ne pas avoir d'autre carte que celles dont les touristes sont habituellement porteurs. De la grande route d'Andermatt par le col du Gothard à Airolo, on pourra suivre les phases de l'action en bien des moments et, en descendant sur Airolo, la vue plonge, en maints endroits, dans le fort Fondo-del-Bosco (Airolo). Personne ne peut empêcher un touriste de suivre la grande route. Il est probable que les spectateurs seront nombreux ! Il y a en ce moment un certain nombre d'officiers italiens et allemands, surtout, en villégiature plus ou moins intéressée dans la région montagneuse du Valais, de l'Oberland et des Grisons ; il ne manquera donc pas de curieux pour observer les troupes en manœuvre. [...]

[d'Heilly]

* D'Heilly écrit « I^{ère} division ». Nous corrigeons.

** La plus grande partie des pièces modernes de l'artillerie suisse de campagne ou de forteresse proviennent de la firme Krupp.

*** L'expression « qu'il a fournis à la Confédération », suscrite, a été ajoutée ultérieurement par d'Heilly.



Manœuvres 1911: La mission française suit la retraite de la 1^{re} brigade depuis les hauteurs près de Chavannes. Des officiers en civil ont l'autorisation de suivre les manœuvres...

(Souvenirs des manœuvres du I^{er} corps 1911)

SHD/T, 7 N 1581, 1890

D'Heilly au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 4 septembre 1890

N° 200

(Manœuvres spéciales dans le Gothard. Missions étrangères aux manœuvres de 1890)

Monsieur le Ministre,

Je me rendais à Coire pour rejoindre la batterie de montagne N° 61 et marcher avec elle jusqu'à Andermatt par l'Oberalp, quand j'appris que la route et la voie ferrée étaient coupées entre Ragaz et Coire par les eaux du Rhin qui, fortement grossies, avaient déjà enlevé plusieurs ponts.

Je dus rétrograder, ne pouvant passer, et je vins par la ligne du Gothard à Göschenen et à Andermatt pour tenter d'arriver à Ilanz au-devant de la batterie, par le passage de l'Oberalp. La situation était, là, plus mauvaise encore ; j'eus de la peine à atteindre Andermatt, la neige qui tombait depuis plusieurs jours couvrant le sol sur une épaisseur de 40 à 50 centimètres, la tourmente avait accumulé des [couches?] en différents points de la route et la circulation des voitures postales et particulières était interdite, par ordre de l'autorité, entre Andermatt et Coire par l'Oberalp. Malgré tous mes efforts et le prix que j'y mettais, je ne trouvais personne pour me conduire.

Je me rendis alors au bureau de la place et me présentais au commandant d'arme, M^r le colonel Gallati que je connais ; je lui exposais mon embarras, il me confirma qu'il était impossible de passer avant plusieurs jours si le temps s'a-
[...]

méliorait ; que la batterie N° 61 partant de Coire avait eu grande peine à atteindre Ilanz où elle était actuellement bloquée par la neige, entre deux ponts enlevés par le Rhin.

Il ne pouvait lui-même continuer, dans ces conditions, l'instruction de son régiment dans le Gothard ; il avait rendu compte à Berne et attendait des ordres. On n'y voyait pas à dix pas, les hommes enfonçaient dans la neige jusqu'à mi-corps, ils étaient installés en cantonnements réservés à Andermatt ; l'état sanitaire menaçait de devenir inquiétant.

Il reçut, sur ces entrefaites, l'ordre suivant : les manœuvres dans le Gothard n'auraient pas lieu, le régiment N° 29, que commandait le colonel Gallati, sera disloqué et dirigé, un bataillon sur Altdorf, par la route (35 km), un autre, sur Coire par la voie ferrée, le troisième sur Zoug en chemin de fer. Ils termineront leur période d'instruction dans ces localités, par des exercices de compagnie et de bataillon.

La batterie de montagne N° 61 recevait l'ordre de rentrer à Coire, quand elle le pourrait ; la 8^e compagnie de guides en marche pour rallier à Andermatt le détachement de manœuvre, et le 8^e bataillon de carabiniers, qui devait figurer l'ennemi, rétrograderaient sur leur place d'armes respective (Zurich et Bellinzona) ; le détachement du génie (3 sections de signaleurs) rentrait à Andermatt, pour être licencié dans quelques jours.

M^r Frédéric Krupp et son compagnon (officier à la suite dans l'armée allemande) étaient déjà arrivés à Andermatt. J'ai pu leur faire savoir, par une voie sûre et amie, que je connaissais leur présence dans la localité, que je n'ignorais pas qu'ils venaient suivre les manœuvres.

Je n'avais plus rien à faire à Andermatt et je partis un peu avant l'état-major du régiment 29 et le personnel de la direction des manœuvres. Le but principal de mon voyage était atteint.

Je rentre à Berne à temps pour recevoir M^r le colonel Altmayer et faire, avec lui, les visites officielles ; et ce soir, nous partons pour Fribourg pour assister, le 5, aux manœuvres de brigade de la 2^e division.

On me dit ici que M^r Krupp et son compagnon, leur suite et cinq chevaux vont s'installer à Romont (quartier général du commandant de la 1^{re} division, colonel Cérésolle) et qu'ils ont l'intention de suivre les troupes en manœuvres. J'ai lieu de tenir ce renseignement pour exact.

En outre, M^r le major Weber, de l'artillerie allemande, suit officiellement et en uniforme la batterie (N° 62) de montagne qui, de Sion, se rend à Bulle pour prendre part aux grandes manœuvres. Il est seul, l'attaché militaire allemand ne l'accompagne pas. Ce dernier doit se rendre, le 6, aux manœuvres de division.

A ce jour, sont annoncés comme devant assister aux grandes manœuvres, outre les attachés militaires : 1° la mission militaire française, 2° le lieutenant-colonel d'état-major Desgeorgis de l'armée italienne.

[d'Heilly]

SHD/T, 7 N 1581, 1890

D'Heilly au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 13 septembre 1890

N° 201

(Manœuvres des 1^{re} et 2^e divisions en 1890)

Monsieur le Ministre,

La revue d'inspection, passée le 11 septembre entre Dompierre et Prévonloup (canton de Vaud) auprès de Romont, par le chef du Département militaire fédéral, a terminé la période du rassemblement des troupes des 1^{re} et 2^e divisions d'armée (élite) et les grandes manœuvres de ces deux divisions.

Le temps superbe qui n'a cessé de régner pendant le cours des grandes manœuvres proprement dites avait attiré à cette revue et aux exercices des deux dernières journées une affluence considérable de population. Les troupes de toutes

armes ont défilé avec un ensemble et une régularité qui feraient honneur à une armée permanente.

M^r le colonel Altmayer, dans son rapport, vous rendra compte de nos observations et de nos remarques. Mais, je puis répéter ici que les troupes des 1^{re} et 2^e divisions (de langue française) ont fait preuve de grandes qualités : énergie, résistance à la marche et à la fatigue dans des terrains difficiles, accidentés, coupés, boisés, formés en maints endroits de prairies hautes marécageuses, dangereuses pour les cavaliers et souvent impraticables aux attelages, ordre et disciplines dans les formations, les engagements et les marches.

Les manœuvres de ces deux divisions témoignent du progrès continu que l'on doit constater dans l'instruction d'ensemble de l'armée suisse, grâce aux efforts des instructeurs et à la bonne volonté de tous, du haut en bas de la hiérarchie.

Un certain nombre d'officiers subalternes, des officiers supérieurs manquent de pratique. Mais il suffirait d'un effort budgétaire de la Confédération, qui se traduirait par de plus longs ou fréquents appels pour des exercices en terrains variés, pour leur donner le complément d'instruction pratique nécessaire ; au point de vue théorique, ils sont à hauteur de leurs obligations. Certainement, les deux divisions de langue romande n'ont pas l'apparence calme et un peu raide que l'on remarque dans les autres divisions de langue allemande ; mais, elles ont un certain « brio », un entrain qui rappelle beaucoup, à s'y méprendre souvent complètement, l'attitude de nos soldats et l'allure de nos troupes.

M^r Frédéric Krupp a suivi, à cheval, toutes les manœuvres. Il couchait à Ouchy – Lausanne et venait, chaque matin, à Romont où il avait installé cinq superbes purs-sangs, en monter un pour se rendre sur le terrain. Il était accompagné du Lt-colonel d'artillerie, disponible, J. Leydhecker, un des nombreux officiers allemands à la disposition, qu'il occupe dans ses établissements. L'un et l'autre se firent aussitôt présenter aux officiers des missions étrangères et furent particulièrement empressés auprès des officiers français.

M^r Krupp avait eu, paraît-il, l'intention de réunir dans un grand dîner, à Ouchy, et de nous y inviter, les officiers des missions étrangères et les officiers de grades élevés des troupes en manœuvre. L'attaché militaire allemand chercha à nous sonder, pour savoir si nous accepterions cette invitation ; mais, il n'insista pas devant la réserve avec laquelle nous avons accueilli ses ouvertures discrètes. M^r Krupp a compris qu'il valait mieux s'abstenir, car je n'ai pas entendu dire que le dîner ait eu lieu.

* Cf. *supra* SHD/T, 7 N 1582, 1893, N° 3, 5 janvier 1893, p. ?

¹⁰ Rapport du 8 mai 1893. Passage de l'Empereur et de l'Impératrice d'Allemagne par la Suisse, à leur retour d'Italie : impression produite dans les cercles militaires.

M^r le colonel-divisionnaire Wieland, directeur des manœuvres, a donné, le 7 septembre, à Fribourg, un grand dîner officiel aux officiers des missions étrangères. Le Ministre de la Guerre, les colonels-divisionnaires et chefs d'armes, moins le colonel Lecomte, commandant la 2^e division * empêché par une indisposition, un certain nombre d'officiers supérieurs y assistaient.

M^r le colonel Wieland a souhaité en termes excellents et courtois la bienvenue aux officiers étrangers et, dans son toast très court et d'allure toute militaire, il a nommé aussi M^r Krupp qui assistait au banquet avec le Lt-colonel Leydhecker « *ce chef d'un établissement si connu dans le monde entier qui a pu voir que les artilleurs suisses conduisaient convenablement les canons qu'il a fournis ** à la Confédération *** qui, fort heureusement, n'avaient pas encore fait de mal à personne* ». Cette allusion très finement dite a fait discrètement sourire



Les officiers étrangers
aux manœuvres 1907
(Souvenir 1907).

tous les officiers présents, dont certains se demandent ce que M^r Krupp venait faire aux manœuvres.

M^r le colonel Altmayer a pris alors la parole au nom des officiers des missions étrangères, pour remercier le colonel Wieland. Il l'a fait d'une façon charmante, émue, pleine de tact et de la connaissance du milieu où il se trouvait. Rarement, allocution a été plus goûtée et a fait meilleure impression. J'ai appris de différents côtés, et l'on m'a redit, maintes fois depuis plusieurs jours, que le colonel Altmayer avait produit la meilleure impression par son tact, son érudition militaire et générale et par la sympathie qu'il avait su imprimer aux personnalités militaires avec lesquelles sa mission et le hasard des rencontres sur le terrain, l'avaient mis en rapport. Quoique M^r le colonel Altmayer soit d'un grade plus élevé que le mien, j'ai pensé qu'il était de mon devoir de vous apporter les témoignages de la bonne impression qu'il a produite dans les milieux qu'il vient de traverser.

Un certain nombre d'officiers français en tenue bourgeoise, un grand nombre, aussi, d'officiers allemands suivaient les manœuvres en touristes. La direction des manœuvres avait distribué très largement aux personnes recommandées des cartes de libre parcours sur le terrain ; et c'est avec une grande satisfaction que les officiers suisses voient l'attention dont ils sont l'objet, ils en sont réellement flattés.

Parmi les officiers français que j'ai vus suivant assidûment les manœuvres, je me plais à citer avec M^r le colonel Altmayer, M^r le capitaine *de Laître* du 113^e régiment d'infanterie sur lequel, Monsieur le Ministre, je prends la liberté d'appeler votre attention. Cet officier nous a rendu de sérieux services et fournis d'utiles et judicieux renseignements. Pouvant aller partout, pourvu d'un « laissez-passer », il n'a pas ménagé sa peine. Il nous a paru actif, intelligent, d'un jugement sûr, expérimenté et prompt et des mieux élevé.

Je ne dois pas omettre *certaines ovations* dont la mission française a été l'objet, *fréquemment*, lorsqu'après la manœuvre, nous longions ou croisions les colonnes de troupes *rentrant dans leurs cantonnements*. Maintes fois, les cris discrets et parfois très bruyants de « *Vive la France* », « *Il n'y a que cela* » saluaient notre passage ; cette manifestation était gênante quand l'officier allemand chevauchait dans notre voisinage car, parfois aussi, on entendait sortir des rangs des troupes, au repos ou rentrant au cantonnement, des réflexions peu agréables pour sa nationalité.

[d'Heilly]

¹¹ Rapport N° 21, 26 juillet 1893. Cf. *supra* SHD/T, 7 N 1582, 1893, N° 21, 26 juillet 1893, pp. 237-238.

SHD/T, 7 N 1581, 1891

D'Heilly au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 21 septembre 1891

N° 278

(Manœuvres des 6^e et 7^e divisions en 1891)

Monsieur le Ministre,

A la suite des grandes manœuvres exécutées par les 6^e et 7^e divisions de l'armée suisse qui ont pris fin le 10 de ce mois, nous nous sommes rendus, M^r le général Zédé et moi, dans le massif du Saint-Gothard pour reconnaître les emplacements des différents ouvrages du camp retranché.

Un officier du génie avait été mis gracieusement, à titre officieux, à notre disposition pour nous accompagner ; il était en bourgeois et avait reçu du Département militaire fédéral des instructions sur les points qu'il pouvait nous laisser aborder.

Quels qu'aient été ses ordres, la reconnaissance que nous avons faite a été aussi complète que nous pouvions le souhaiter au sujet de l'inspection des emplacements des forts ou ouvrages terminés, commencés ou amorcés.

M^r le général Zédé vous adressera ultérieurement, avec son rapport de manœuvres, le compte-rendu de cette reconnaissance que nous avons établi ensemble. J'en garderai la copie pour vous tenir au courant, dans la mesure qu'il me sera possible, des modifications et des changements qui surviendraient dans l'état actuel de l'organisation défensive du massif du Saint-Gothard.

Il ne paraît pas que l'on puisse, cette année, apporter de changements à ce qui existe actuellement, car la saison est avancée, et le mauvais temps ne va pas tarder à rendre impossible, dans les hautes régions de l'Oberland et du Gothard, tout travail extérieur.

[d'Heilly]

* Cf. *supra* SHD/T, 7 N 1582, 1893, N° 27, 21 août 1893, pp. 239-240.

1893

SHD/T, 7 N 1582, 1893

Du Moriez au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 5 janvier 1893

N° 3

(Manœuvres du II^e corps d'armée en 1893)

Monsieur le Ministre,

D'après certains renseignements que j'ai tout lieu de croire exacts, il est décidé que l'armée suisse exécutera, en 1893, des manœuvres de division contre division. Les deux divisions désignées appartiennent à l'élite : ce sont celles qui

forment le II^e corps d'armée, c'est-à-dire la 3^e, Berne, et la 5^e, Aarau. L'effectif réuni sera d'environ 20 000 hommes. Le terrain choisi pour les manœuvres est la vallée de la Birse, entre Delémont et Münchenstein.

Le thème des manœuvres n'est pas encore complètement arrêté ; toutefois il est probable qu'il ne s'écartera guère de la donnée suivante : l'ennemi a franchi le Rhin, occupé Bâle et Liestal ; il a pour objectifs Delémont et la frontière française. Les troupes fédérales se portent, par Soleure, sur Delémont et repoussent l'ennemi au delà de Dornach. Dans ces conditions, les manœuvres de l'armée suisse en 1893 présenteraient à notre point de vue un intérêt exceptionnel.

Dès que d'autres renseignements sur ce sujet me seront fournis, j'aurai l'honneur de vous les faire parvenir sans retard.

[du Moriez]

SHD/T, 7 N 1582, 1893

Du Moriez au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 26 juillet 1893

N° 21

Manœuvres d'automne du II^e corps d'armée suisse en 1893

Monsieur le Ministre,

Le thème des manœuvres d'automne que doit exécuter cette année le II^e corps d'armée suisse a été arrêté, à la date d'hier, dans les conditions suivantes :

Une armée, de l'Ouest, a suivi la vallée du Doubs, et envahi le plateau suisse : l'une de ses divisions (la 3^e division) cherche à gagner Bâle par le Jura.

Une armée, de l'Est (Suisse), s'oppose à ce mouvement : l'une de ses divisions (la 5^e division) suit la vallée de la Birse.

C'est bien l'idée générale que j'ai eu l'honneur de vous signaler, le 5 janvier dernier*, comme devant probablement présider aux manœuvres suisses en 1893 ; mais c'est l'hypothèse renversée, puisque l'armée nationale devait alors être représentée par la 3^e division, repoussant un ennemi qui aurait franchi le Rhin. Il y a là un revirement auquel les circonstances relatées dans mon rapport N° 11¹⁰ ne sont peut-être pas étrangères. Toutefois, le terrain des manœuvres

* Cf. *supra* SHD/T, 7 N 1582, 1893, N° 27 et 28, 21 et 22 août 1893, pp. 239-242.

reste bien celui que j'avais indiqué, et ces exercices présenteront pour nous, à divers titres, un véritable intérêt.

Le programme des manœuvres est réglé comme il suit :

- les 5 et 6 septembre régiment contre régiment ;
- les 7 et 8 brigade contre brigade ;
- les 9, 10 et 12 division contre division ;
- le 13 corps d'armée contre un ennemi figuré ;
- le 14 revue ;
- le 15 dislocation.

Les troupes de la 3^e division manœuvreront d'abord entre le val [de] Saint-Imier et le Doubs ; celles de la 5^e entre Bâle et les monts Passwang et le Hauenstein.

Après m'avoir donné les renseignements qui précèdent, M^r le Conseiller fédéral Frey, chef du Département militaire fédéral, c'est-à-dire Ministre de la Guerre de la Confédération, m'a dit que *«Des officiers étrangers seront admis à suivre les manœuvres suisses en 1893 dans les mêmes conditions que par le passé. Ce sont probablement, a-t-il ajouté, le colonel-divisionnaire Fahrlander, commandant la 8^e division d'infanterie, et le lieutenant-colonel Blanc, chef d'état-major de la 1^{re} division d'infanterie, qui seront désignés pour assister cette année aux manœuvres d'automne de l'armée française. »*

Dès que des données certaines me seront fournies à ce sujet, j'aurai l'honneur, Monsieur le Ministre, de vous en rendre compte.

[du Moriez]

SHD/T, 7 N 1582, 1893

Du Moriez au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 21 août 1893

N^o 27

Mission française aux manœuvres d'automne de l'armée suisse

Monsieur le Ministre,

Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous en rendre compte ¹¹, les manœuvres d'automne de l'armée suisse vont avoir lieu prochainement, et le Conseil fédéral autorisera *volontiers* des missions militaires étrangères à suivre ces exercices.

J'ai même tout lieu de croire que le Gouvernement et le peuple suisses désirent vivement et considéreraient comme une attention courtoise à leur égard l'envoi de chefs de mission d'un grade assez élevé : ils y verraient une preuve d'intérêt pour leurs premières manœuvres de corps d'armée et d'estime pour leur armée en général, tandis qu'ils se trouveraient médiocrement flattés de voir un officier d'un grade relativement inférieur désigné pour suivre et, par le fait, juger des manœuvres exécutées sous les ordres de deux divisionnaires et d'un commandant de corps d'armée. Plus encore peut-être que les autres petites nations, la Suisse connaît ce genre d'amour-propre et de susceptibilité.

C'est une autre manifestation du même sentiment – la modestie helvétique vis-à-vis des grandes Puissances – qui vient cependant de décider le Conseil fédéral à ne pas adresser aux nations militaires l'invitation *formelle* d'envoyer une mission aux manœuvres de l'armée suisse. Mais les intentions, les désirs du Conseil ne sont en aucune façon modifiés, et je sais qu'il espère voir la France envoyer une mission de *deux* officiers, à laquelle je devrai me joindre. Je tiens ce renseignement de M^r le colonel Feiss, chef de l'arme de l'Infanterie, commandant du II^e corps d'armée et, par ce fait, directeur des manœuvres.

L'Allemagne enverra une mission de deux officiers, outre son attaché militaire ; le Ministre d'Italie à Berne demande aujourd'hui même à Rome l'envoi d'un colonel ; je n'ai aucune donnée jusqu'ici sur ce que feront les autres nations.

J'ai indiqué tout à l'heure les raisons d'ordre général qui pourraient conduire à désigner comme chef de la mission française un officier d'un grade élevé. Je vous demande la permission, Monsieur le Ministre, d'ajouter à ces motifs une considération qui me semble plus importante encore. Dans la lutte qui se poursuit en Suisse entre l'influence française et l'influence allemande, les circonstances ne nous ont pas favorisés depuis quelques temps ; je rappellerai seulement ici : l'incident de Berthoud, dont la conséquence sera peut-être le rachat de la gare de Genève, tandis que la gare de Bâle restera aux mains d'une administration allemande, la rupture économique et la substitution assez générale en Suisse de relations commerciales allemandes aux relations commerciales françaises de si vieille date cependant, enfin la visite à Lucerne de l'Empereur et de l'Impératrice d'Allemagne, qui a produit dans l'armée suisse une impression dont j'ai eu l'honneur de vous rendre compte.

¹² Voir mon rapport N° 11, du 8 mai 1893.

Or, les prochaines manœuvres me paraissent offrir une occasion favorable, peut-être unique, d'atténuer dans une certaine mesure le fâcheux effet qui résulte de ce concours de circonstances : je suis persuadé que, non seulement l'armée, mais aussi le Gouvernement et le peuple suisses seraient très sensibles à l'envoi d'un général français comme chef de la mission militaire ; il me paraîtrait au contraire regrettable que, dans le Jura, dans la vallée de la Birse, chemin direct entre les frontières françaises et allemande, l'armée suisse vît un officier allemand prendre le pas sur les officiers français. La France est la seule puissance qui entretienne à Berne une ambassade, les autres Etats n'y possédant que des légations : ne devons-nous pas conserver au point de vue militaire, sur le terrain surtout, la même supériorité ?

J'ai cru devoir, Monsieur le Ministre, soumettre à votre haute appréciation toute ma pensée sur une question aussi délicate. J'aurai l'honneur de vous tenir exactement au courant des renseignements nouveaux que je pourrai me procurer à ce sujet.

[du Moriez]

SHD/T, 7 N 1582, 1893

Du Moriez au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 22 août 1893

N° 28

Mission française aux manœuvres d'automne de l'armée suisse

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous adresser quelques nouveaux renseignements pour faire suite à mon rapport N° 27, en date d'hier *.

Le rendez-vous pour les missions étrangères est fixé, sauf nouvel avis, à Delémont, quartier général du commandant du II^e corps d'armée, le 8 septembre, après midi.

L'Empereur d'Allemagne avait désigné d'avance deux officiers « *pour le cas où les manœuvres suisses comporteraient l'envoi d'une mission militaire allemande* ». Ce sont, d'après un renseignement officieux « *le général Keller, commandant une brigade de la Garde (sic) et le colonel von Reichenau* ». Je suppose qu'il s'agit du général comte von Keller parent d'une dame d'honneur de

l'Impératrice, et qui, à ma connaissance, commandait récemment encore la 28^e brigade d'infanterie à Düsseldorf. Le colonel von Reichenau est, si je ne me trompe, chef de la section d'artillerie de campagne au ministère de la Guerre du Royaume de Prusse.

Ces choix me semblent indiquer que l'Empereur d'Allemagne s'efforce d'entretenir l'impression si favorable que son récent voyage à Lucerne a causé dans l'armée suisse. Ils me confirment dans le sentiment que je me suis permis de vous exposer hier au sujet de la désignation pour la mission française d'un chef en état de prendre, par son ancienneté ou plutôt même par son grade et à tous autres égards, la préséance incontestable sur la mission allemande.

L'attaché militaire russe me fait officieusement connaître que « *n'ayant pas reçu d'invitation officielle à transmettre à son Gouvernement, il ne croit devoir prendre aucune initiative, et juge inutile de le renseigner sur les simples dispositions du Conseil fédéral* ». Je ne partage nullement cette manière de voir : je ne pense pas que ce soit ici l'occasion de faire montre d'une telle susceptibilité ; et d'un autre côté, n'y aurait-il mauvaise grâce évidente, de la part de la Russie, à insister auprès du Conseil fédéral pour obtenir une invitation formelle, et le contraindre ainsi à en adresser à toutes les autres Puissances, ce que, pour plusieurs raisons faciles à apercevoir, il faut précisément éviter ?

Je dois ajouter que, tout en remplissant ses fonctions avec beaucoup de zèle, l'attaché militaire russe, baron de Rosen, colonel dans la Garde, les entend d'une façon toute spéciale : je n'ai d'ailleurs qu'à me louer des excellentes relations que j'entretiens avec lui.

Il me semble cependant désirable qu'outre le colonel de Rosen, une mission militaire russe figure aux manœuvres de l'armée suisse, à côté de la mission militaire française. J'espère un peu que le colonel de Rosen modifiera un peu de lui-même son premier mouvement.

[du Moriez]

SHD/T, 7 N 1582, 1893

Du Moriez au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 23 août 1893

N° 29

Mission française aux manœuvres d'automne de l'armée suisse

Monsieur le Ministre,



Manœuvres 1900:
L'infanterie combat en
une longue ligne de front,
épaule contre épaule.
(Kurz, *Cent ans d'armée
suisse*)

En apportant à l'ambassade, pour le départ de la valise – qui devait avoir lieu aujourd'hui, et se trouve, paraît-il, ajournée – les deux lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire aux dates des 21 et 22 août *, je reçois communication d'un télégramme de Monsieur le Ministre des Affaires étrangères, relatif à une démarche éventuelle à faire auprès du Gouvernement fédéral, pour obtenir de sa part, en faveur d'officiers français, une invitation officielle d'assister aux manœuvres d'automne de l'armée suisse.

D'après certains renseignements qui m'ont été donnés de diverses sources, et dont je n'ai jamais manqué de rendre compte à Monsieur l'Ambassadeur de France à Berne, je crois le Conseil fédéral peu désireux d'autoriser une démarche, ayant un caractère diplomatique quelconque, à l'effet de préciser une telle invitation.

Sans revenir sur le sentiment de « modestie helvétique » que j'ai précédemment indiqué et qui est le motif apparent de cette réserve, le Conseil fédéral craindrait, d'une part, de se voir contraint d'étendre ses invitations, même officielles, en entrant dans cette voie, et d'engager ainsi d'assez fortes dépenses. D'autre part, il lui répugnerait d'avoir à fixer, d'après des règles dont le bien-fondé peut toujours fournir matière à contestation, le nombre d'officiers que chaque Puissance aurait à envoyer en Suisse.

Ce sont ces raisons qui ont, paraît-il, prévalu dans une délibération toute récente du Conseil fédéral ; peut-être lui en coûterait-il de revenir sur sa décision.

Je ne saurais naturellement garantir l'exactitude des renseignements qui précèdent mais, par contre, je suis absolument sûr de ceux contenus dans mes deux lettres précitées, en ce qui concerne le nombre d'officiers français que le Gouvernement fédéral verra avec plaisir venir suivre officiellement les manœuvres de l'armée suisse.

[du Moriez]

SHD/T, 7 N 1582, 1893

Du Moriez au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 26 août 1893

N° 30

Mission allemande aux manœuvres d'automne de l'armée suisse

Monsieur le Ministre,

Je viens d'apprendre au Département militaire fédéral la composition exacte de la mission allemande aux manœuvres de l'armée suisse. J'ai l'honneur de vous en rendre compte immédiatement. Je porte les mêmes renseignements à la connaissance de M^r l'Ambassadeur de France à Berne.

La mission allemande aux manœuvres de l'armée suisse comprendra :

- le général comte von Keller, commandant la 2^e brigade d'infanterie de la Garde ;
- le colonel von Reichenau, chef de la section de l'artillerie de campagne au ministère prussien ;
- le lieutenant de Perrot, de l'infanterie de la Garde, officier d'ordonnance du général von Keller ;
- le lieutenant Muth, du bataillon de pionniers de la Garde, remplaçant l'attaché militaire, major von Bernhardt, spécialement commandé pour les manœuvres impériales.

Ces choix sont considérés au Département militaire fédéral comme « *un haut témoignage d'estime personnelle donné par l'Empereur d'Allemagne à l'armée* »



Manœuvres 1901:
Patrouille de cavalerie
près de Ifwil. (*Die Manö-
ver des II. Armeekorps
1901*)

suisse ». Le général von Keller est, on le sait, *personna grata* à la Cour. Le colonel von Reichenau occupe une situation importante au ministère de la Guerre prussien : on suppose que sa famille est originaire du village suisse dont il porte le nom. Le lieutenant de Perrot est de nationalité *suisse* : il a été autorisé par le Conseil fédéral à servir dans l'armée prussienne, *au titre prussien* ; son père est colonel d'artillerie dans l'armée fédérale, il appartient à l'une de ces familles neuchâteloises qui ont conservé pour leurs anciens suzerains les plus vives sympathies. Le lieutenant Muth a été, l'an dernier, envoyé en mission en Angleterre, en France et en Espagne ; il est même allé au Maroc.

Ainsi tous les détails, et dans les petits pays aucun détail ne passe inaperçu, semblent calculés avec la double intention de faire ressortir les liens étroits qui unissent l'armée allemande à l'armée fédérale et de flatter les Suisses dans leur amour-propre, qui est l'une de leurs deux cordes sensibles, l'autre étant leurs intérêts. Le fait même d'appeler aux manœuvres impériales l'attaché militaire à Berne et de lui donner ainsi un témoignage marqué de faveur est favorablement interprété. En somme, l'on considère généralement que la mission allemande *a le caractère d'une sorte d'ambassade extraordinaire* appelée à sceller la réconciliation entre l'armée allemande et l'armée fédérale. Les temps sont loin où le soldat suisse baptisait « fusil Wohlgemuth » l'arme de petit calibre que la Confédération fabriquait hâtivement, sans calculer devant les plus lourds sacrifices !¹²

S'il se trouve le plus élevé en grade ou le plus ancien des officiers étrangers assistant aux manœuvres, le général von Keller saura sans doute tirer parti de cette situation, *que la désignation d'un général de brigade de la Garde a eu pour but d'assurer à un officier prussien* ; il ne manquera pas d'accentuer la portée de sa mission par son attitude et par ses paroles, que tous les journaux suisses reproduiront et commenteront. J'ai été témoin d'un fait analogue aux grandes manœuvres suédoises en 1884.

Le seul moyen de déjouer ces calculs me paraît être l'envoi par la France aux manœuvres suisses d'une mission *ayant le même caractère* que la mission allemande. Nous ne pouvons sans doute vouloir prendre la première place dans toutes les missions militaires aux manœuvres d'automne des armées européennes. Mais, s'il est un terrain sur lequel nous devons tenir à nous trouver, par rapport aux Allemands, *égaux en nombre, supérieurs en qualité*, c'est bien, il me semble, en Suisse, c'est bien à deux pas de la frontière d'Alsace ! La revue finale des manœuvres aura lieu tout près de Bâle : beaucoup d'habitants des régions avoisinantes, de Mulhouse en particulier, viendront y assister. Si l'on voyait deux officiers français à la suite de la mission allemande, ne considérerait-on pas ce fait comme un symptôme, presque un aveu d'infériorité ?

Tel est, je crois, le sentiment de Monsieur l'Ambassadeur de France à Berne, qui vient de télégraphier dans ce sens à Monsieur le Ministre des Affaires étrangères.

[du Moriez]

SHD/T, 7 N 1582, 1893

Du Moriez au Ministre de la Guerre (EMA, 2 ° Bureau)

Berne, 28 août 1893

N° 31

Mission française aux manœuvres d'automne de l'armée suisse

Monsieur le Ministre,

La Chancellerie du Département militaire fédérale m'a fait demander ce matin si j'étais en mesure de lui faire connaître les noms des officiers français désignés par vous pour assister aux manœuvres de l'armée suisse.

J'ai saisi cette occasion d'aller voir le Lt-colonel Suter, secrétaire de la Chancellerie. Au cours de l'entretien que j'ai eu avec lui, cet officier supérieur m'a affirmé de la façon la plus positive que la mission française pourrait comporter *un troisième officier*, sans me compter, par analogie avec la mission allemande, à laquelle a été adjoint un troisième officier, le lieutenant de Perrot, sans parler du suppléant de l'attaché militaire. Le Lt-colonel Suter a ajouté qu'il était bien sûr de ne pas se tromper et qu'il serait superflu de ma part d'aller demander la confirmation de son dire au Conseiller fédéral chargé du Département militaire fédéral, en l'absence de M^r le colonel Frey.

J'ai l'honneur, Monsieur le Ministre, de vous rendre compte de cette conversation. Sans doute, les invitations d'officiers étrangers aux manœuvres d'automne se font généralement dans des conditions plus régulières, mais le Gouverne-

ment fédéral n'a jamais procédé autrement et paraît tenir à conserver cette tradition de grande simplicité.

Je n'ai pu obtenir aucun nouveau renseignement sur la date à laquelle la mission française et la mission allemande auront à se présenter au quartier général du commandant du II^e corps d'armée, directeur des manœuvres. Cette date reste donc, *sauf avis contraire*, fixée au 8 septembre, comme je l'ai précédemment indiqué.

Je vous serai reconnaissant, Monsieur le Ministre, de vouloir bien, quand vous le jugerez convenable, me mettre à même de répondre à la question qui m'a été adressée aujourd'hui par la Chancellerie du Département militaire fédéral.

[du Moriez]

SHD/T, 7 N 1582, 1893

Du Moriez au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 30 septembre 1893

N° 34

Manœuvres d'automne de l'armée suisse : impression d'ensemble

Monsieur le Ministre,

Quelques jours seulement se sont écoulés depuis la grande revue qui a suivi les manœuvres d'automne de l'armée suisse : cependant l'impression qu'ont laissée ces exercices dans l'esprit de tous ceux qui y ont assisté est tellement nette et unanime qu'il m'est déjà possible de vous en rendre compte.

Cette impression est excellente : les espérances de l'Etat-major fédéral ont certainement été dépassées et rien ne l'a flatté davantage que la surprise dissimulée de certains officiers étrangers : arrivés avec la pensée qu'ils allaient assister aux efforts honorables d'un rassemblement de milices, ils se sont trouvés en présence d'excellentes troupes, susceptibles d'être comparées avec une bonne armée permanente. M^r le général de Roince a noté cette surprise dans l'allocution officielle qu'il a dû prononcer comme chef des missions étrangères, et j'ai appris que sa discrète allusion a fait grand plaisir aux autorités militaires fédérales.

Ce sont les qualités naturelles, innées du soldat suisse qui sont surtout remarquables. Il convient d'attribuer à ces qualités, développées par l'éducation nationale, plus sans doute que par une instruction militaire singulièrement écourtée, l'attitude irréprochable que tous ont conservée depuis la première jusqu'à la dernière heure des manœuvres. Officiers et hommes de troupe n'ont cessé de rivaliser de sérieux, de zèle, de « conviction » dans l'accomplissement de la tâche quotidienne : on les sentait mus par un profond sentiment du devoir. S'il s'était agi d'une véritable campagne de guerre, il eût été difficile de leur demander davantage. Après les journées les plus dures, on n'entendait pas un commandement négligé, l'on ne voyait se manifester le moindre symptôme de mollesse, ni même de lassitude dans l'exécution des mouvements.

L'infanterie a toujours marché en ordre, soit sur les routes, soit au combat, avant l'attaque finale du moins. Elle a réellement fait preuve d'une grande endurance. Aux heures tardives, après une manœuvre fatigante dans un pays difficile, les colonnes cheminaient régulièrement pour rejoindre des cantonnements souvent lointains dans cette contrée peu habitée ; pas de traînants ; les unités ne perdaient pas leurs distances ; officiers, sous-officiers, soldats, chacun se tenait toujours à sa place réglementaire. Un régiment de recrues appelées sous les drapeaux depuis moins de six semaines, et dont les cadres étaient formés d'officiers instructeurs, ne s'est pas un instant départi de l'attitude la plus correcte dans les marches et les manœuvres, parfois difficiles et pénibles, qu'il a été appelé à exécuter.

La cavalerie a suppléé au petit nombre de ses escadrons en déployant beaucoup d'intelligence et d'activité pour tenir sans cesse le commandement exactement renseigné sur l'adversaire : elle a paru se faire un point d'honneur de bien remplir cette tâche essentielle, plutôt que de chercher des prétextes d'escadronner [*sic*] pendant le combat sur des terrains peu favorables aux charges, et même aux démonstrations de l'arme. Cependant, lorsqu'une occasion s'est offerte pour elle de paraître utilement sur le champ de bataille, elle a su la saisir avec décision et manœuvrer alors avec ensemble et vigueur. Ses chevaux, qui pour la plupart avaient quitté depuis quelques jours les travaux de l'agriculture

* Le document porte, en marge, la mention « 2 planches », indiquant les annexes.

ou le service du trait léger, étaient en fort bonne condition et se montraient pleins d'ardeur, mais soumis et très suffisamment dressés. Inutile d'ajouter qu'ils « se détachaient » beaucoup moins difficilement que dans certaines cavaleries plus instruites et mieux stylées.

L'artillerie s'est montrée très suffisamment manœuvrière et mobile : ses mises en batterie étaient prudentes et cependant assez rapides, les emplacements de ses pièces toujours soigneusement masqués ; elle s'appliquait surtout à ne pas laisser échapper une occasion de tirer sur l'infanterie ennemie pour désorganiser ses feux. Toutefois, la reconnaissance préalable de la position à occuper était parfois négligée. Les chevaux manquaient généralement d'élégance, « d'extérieur », mais ils tiraient régulièrement et vigoureusement, même aux allures vives. Il est à désirer que nos chevaux de réquisition se montrent, le cas échéant, d'aussi facile composition. Le caractère des chevaux employés en Suisse paraît singulièrement calme et soumis, ce qui tient peut-être à ce qu'ils ne sont jamais maltraités, ni même brusqués. Les conducteurs ont eu maintes fois l'occasion de montrer beaucoup de hardiesse et une habileté très suffisante. Je ne pense pas qu'un seul accident grave soit arrivé aux attelages pendant les manœuvres. Le matériel était d'ailleurs sinon minutieusement, du moins très soigneusement entretenu.

Les troupes du génie ont fait preuve d'une instruction remarquable. Elles sont en effet, à ce point de vue, l'objet de soins tout particuliers : la raison en est l'importance de leur rôle défensif.

Tous les services du corps d'armée ont fonctionné régulièrement, sans chercher à sortir de leur sphère légitime d'action. Aucun d'eux n'a paru oublier un seul instant qu'il est fait pour assister les troupes combattantes, et non ces troupes pour le servir.

Le haut commandement et l'état-major ont manié avec beaucoup d'aisance les excellents éléments qu'ils avaient à mettre en œuvre. La donnée générale des manœuvres était assez simple pour être à la portée de tous : aussi n'a-t-elle jamais été perdue de vue et chacun semblait-il parfaitement pénétré de son rôle. Les ordres étaient clairs et concis : la plus grande latitude était laissée pour leur exécution. Ce respect de l'initiative individuelle à tous les degrés de la hiérarchie a produit de très bons résultats.

Les manœuvres d'automne de l'armée suisse n'ont pas été aussi fécondes en enseignements tactiques qu'en exemples d'ordre moral. Il va sans dire que les fautes habituelles des manœuvres, inhérentes en quelque sorte à ce genre d'exercices, s'y sont produites : déploiements prématurés, flancs mal gardés,

* Cf. *supra* SHD/T, 7 N 1582, 1893, N° 29, 23 août 1893, p. 246.

avant-lignes inopportunes et dangereuses, etc. Ces fautes, dont le nombre a d'ailleurs été réellement assez restreint, ont sans doute largement porté leurs fruits, car elles ont été le plus souvent très judicieusement relevées dans les critiques. Mais aucune donnée pratique nouvelle ne paraît s'être fait jour en ce qui concerne les modifications de la tactique qu'imposera l'emploi des fusils de petit calibre, des nouveaux projectiles de l'artillerie et de la poudre sans fumée.

Une tendance qui s'est cependant assez nettement manifestée mérite toutefois d'être signalée. Les chefs de l'armée fédérale semble avoir voulu surtout éviter les lignes minces d'infanterie ; ils ont conservé le plus possible les hommes dans la main des officiers ; ils ont enfin tenu à donner à leurs forces une densité considérable pour l'action décisive. Ils sont évidemment préoccupés de la façon dont

se comporteront, sous le feu des nouvelles armes et surtout pendant la « phase de la mort », des troupes qui ne sont pas *rompues* par une solide instruction.

Ils pensent que le soldat ne saurait être trop soigneusement et trop longuement dressé en vue de ces instants terribles : ne faut-il pas en effet le doter d'une seconde nature, c'est-à-dire remplacer en lui l'instinct naturel par un instinct acquis assez puissant pour régler machinalement le moindre de ses mouvements ? L'assaut est pour une troupe une épreuve émouvante, même lorsqu'il ne s'agit que d'un simulacre : aussi c'est à cette épreuve que s'est laissé apercevoir le danger d'une instruction de durée insuffisante : deux fois au moins l'on a vu « le Heerdegeist – l'instinct du troupeau – s'emparer des groupes compacts donnant l'assaut final, et ces groupes former alors, en dépit de toutes recommandations et de tous les ordres, des agglomérations informes, des masses désordonnées et profondes, sans puissance et sans défense, infailliblement vouées au massacre. » Ce fâcheux spectacle ne s'est pas reproduit pendant les services des derniers jours, qui ont marqué des progrès assez sensibles.

Toutefois, il est impossible de ne pas reconnaître que, d'une manière générale, l'on a constamment manœuvré comme si la portée des armes et la tension des trajectoires ne se trouvaient pas, depuis quelques années, notablement modifiées. Quant à l'absence de fumée, elle a eu pour conséquence principale quelques fautes des plus choquantes : plusieurs fois des troupes des différentes armes sont restées immobiles, en butte à des tirs efficaces qu'elles ne soupçonnaient même pas. Il est vrai que, dans un véritable combat, elles eussent été bien averties : l'infanterie et la cavalerie eussent pu, le plus souvent, se soustraire par un mouvement rapide aux effets destructeurs du tir ; peut-être l'artillerie eût-elle, après quelques minutes, éprouvé de grandes difficultés à en faire autant, et le résultat en eût-il été plus désastreux pour elle.

En résumé, si les manœuvres de l'armée fédérale n'ont pas révélé le secret de la tactique de l'avenir, infériorité qu'elles paraissent partager avec celles de plusieurs autres armées, elles ont démontré que la Suisse possède des troupes solides, endurantes, disciplinées, animées d'un véritable esprit militaire, et l'on peut ajouter remarquablement instruites, si l'on songe aux conditions dans lesquelles elles reçoivent l'instruction. Si leur puissance offensive est peut-être,

* Cf. *supra* SHD/T, 7 N 1582, 1894, N° 85, 12 juillet 1894, pp. 254-255.

pour certaines causes, relativement limitée, elles semblent au moins douées d'une incontestable puissance défensive.

Parmi les officiers étrangers qui ont suivi les manœuvres, les uns ont eu à faire des comparaisons parfois défavorables à tout ou partie de l'armée permanente de leur pays ; les autres n'ont pu s'empêcher de souhaiter que leurs formations de réserve – officiers et soldats – arrivent à montrer aussi bonne figure, à présenter la même cohésion, à faire preuve d'autant de sérieuses qualités. Les uns et les autres ont dû convenir dans leur for intérieur que, si une grande Puissance militaire projetait de violer la neutralité helvétique, elle ne devrait nullement considérer l'armée fédérale comme une quantité négligeable.

Cette pensée, dont on évitait de s'entretenir, était dans tous les esprits ; elle a réellement dominé toutes ces manœuvres : l'on sentait que le haut commandement, les officiers et les soldats suisses ne la perdaient pas un instant de vue et qu'ils tenaient à faire particulièrement leurs preuves sur ce théâtre d'opérations qui comprend la grande route internationale Bâle – Porrentruy.

En ce qui nous concerne, la valeur défensive de l'armée fédérale, sur laquelle d'ailleurs l'on ne saurait être entièrement fixé tant qu'elle n'aura pas subi l'épreuve du feu, ne constitue nullement une raison suffisante pour que nous ayons le droit de changer en une sécurité absolue l'espérance de voir notre frontière du Jura couverte contre toute attaque de la Triple Alliance. Il faudrait



Manœuvres 1907:
Des grands chefs,
de gauche à droite,
le colonel Hebbel,
chef d'arme de
l'Artillerie ; le colonel de
Techtermann, commandant
du I^{er} corps ; le colonel
Pfund, chef
d'arme du Génie ;
le colonel Galiffe, chef
d'état-major du I^{er} corps.
(*Souvenir 1907*)

avoir en outre la certitude qu'au moment où éclatera une guerre européenne, le Gouvernement fédéral ne se montrera pas hésitant sous l'influence de sympathies allemandes plus ou moins accentuées ; qu'il ne se laissera pas intimider par une pression diplomatique franche ou occulte, si même, pendant la première période des hostilités, le sort des armes nous est défavorable ; mais qu'il usera au contraire instantanément de la faculté que possède l'armée fédérale de se mobiliser et de se concentrer rapidement et qu'il se décidera sans arrière-pensée à une action énergique ; qu'il ne prendra pas, en un mot, des mesures destinées plutôt à sauvegarder en apparence sa responsabilité vis-à-vis de l'Europe qu'à s'opposer par tous ses moyens et de toutes ses forces à la violation du territoire helvétique.

J'aurai l'honneur, Monsieur le Ministre, de vous adresser ultérieurement un rapport détaillé sur les manœuvres d'automne de l'armée suisse en 1893.

[du Moriez]

SHD/T, 7 N 1582, 1894

Du Moriez au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 5 juillet 1894

N° 83

(Manœuvres du IV^e corps d'armée en 1894)

Monsieur le Ministre,

Le Département militaire fédéral vient d'apporter quelques modifications aux dispositions concernant les manœuvres d'automne de l'armée suisse en 1894. C'est toujours, comme l'indiquait le livret des écoles militaires pour 1894, que j'ai eu l'honneur de vous faire parvenir, le IV^e corps d'armée qui exécutera ces manœuvres. Mais, tandis que la 4^e division d'infanterie se rassemblera vers Lucerne, la 8^e s'échelonnera entre Altdorf et Schwyz, au lieu de se réunir beaucoup plus près du Saint-Gothard, comme il en avait été question.

L'idée première des manœuvres du IV^e corps d'armée, telle que l'avait conçue M^r le colonel Wieland, prédécesseur du commandant actuel de ce corps, comportait même le rassemblement de la 8^e division au sud du Saint-Gothard et le passage du col par cette division constituée. Diverses raisons qu'il est facile d'apercevoir ont fait renoncer à ce projet et les manœuvres à double action se dérouleront entre Schwyz, Einsiedeln, Pfäffikon et Uznach, au sud du lac de

Zurich. Il est probable qu'un passage de la Linth sera effectué de vive force par l'un des deux partis en présence.

Le terrain ainsi choisi, voisin de ceux qui ont été, il y a près d'un siècle, le théâtre d'importantes opérations militaires, est lui-même à peu près vierge sous ce rapport. Il n'en est pas moins un terrain d'étude des plus intéressants.

Les rassemblements de troupes commenceront à la fin du mois d'août : les manœuvres proprement dites auront lieu du 6 au 14 septembre.

Ces exercices seront dirigés par M^r le colonel Künzli ; j'ai eu l'honneur, Monsieur le Ministre, de vous adresser quelques renseignements sur le nouveau commandant du IV^e corps d'armée, par mon rapport N° 68, en date du 12 avril dernier.

[du Moriez]

SHD/T, 7 N 1582, 1894

Du Moriez au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 8 juillet 1894

N° 84

La fortification de campagne aux manœuvres d'automne de l'armée suisse en 1893

Monsieur le Ministre,

Au cours des manœuvres d'automne effectuées l'année dernière par le II^e corps d'armée de l'armée suisse dans la vallée de la Birse, le génie a eu l'occasion d'exécuter certains travaux de fortification de campagne, dont la bonne entente a été très remarquée par les missions militaires assistant à ces manœuvres^{*}.

J'ai pu me procurer, et j'ai l'honneur de vous adresser ci-joint deux documents relatifs aux ouvrages construits pour assurer la défense de la ligne Therwil – Reinach, dont le but était de couvrir Bâle contre une attaque venant du Sud.

Sans présenter de traits bien saillants d'originalité, l'agencement, le tracé et le profil de ces ouvrages ne sont pas dépourvus d'un certain intérêt. Mais il est une autre raison pour laquelle je crois devoir vous faire parvenir ces documents : ils donnent en effet une idée précise des types que le génie de l'armée suisse em-

^{*} Du Moriez fait allusion à l'hostilité et à la crainte de l'opinion en Suisse romande face au Second Empire de Napoléon III.

plôierait pour les nombreux ouvrages de fortification de campagne qu'il se propose de faire construire, en cas de guerre, sur le territoire helvétique.

[du Moriez]

* Du Moriez écrit « de Keller ».

SHD/T, 7 N 1582, 1894

Du Moriez au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 12 juillet 1894

N° 85

(Mission militaire française aux manœuvres de 1894)

Monsieur le Ministre,

J'ai eu récemment un entretien avec M^r le colonel Frey, président de la Confédération et chef du Département militaire fédéral ; et j'ai acquis la certitude que le Conseil fédéral, fidèle à ses traditions, n'adressera pas plus cette année que les années précédentes, aux Gouvernements étrangers, l'invitation d'envoyer des missions militaires aux grandes manœuvres de l'armée suisse. J'ai indiqué dans mon rapport N° 29 *, en date du 23 août 1893, les raisons de cette attitude.

Mais, je m'empresse de l'ajouter, M^r le colonel Frey m'a répété de la façon la plus positive que le Gouvernement suisse serait très honoré si la France voulait bien envoyer cette année, comme d'habitude, une mission militaire aux manœuvres d'automne que doit exécuter le IV^e corps d'armée.

J'ai l'honneur, Monsieur le Ministre, de porter cet entretien à votre connaissance. Je sais que, dans la pensée des autorités militaires fédérales, la mission française, comme la mission allemande, doit comporter 2 ou 3 officiers. L'année dernière, notre mission était composée de M^r le général de Roince et de M^r le colonel Tournier, plus l'attaché militaire ; la mission allemande comprenait le général comte von Keller, commandant une brigade de la Garde prussienne, le colonel von Reichenau, chef de la section de l'artillerie de campagne au ministère prussien, plus l'attaché militaire et un lieutenant attaché à la légation d'Allemagne en Suisse. A un moment donné, la mission avait même dû comprendre un cinquième officier. Il est probable que cette année, la mission allemande comportera, comme l'année dernière, quatre officiers, y compris l'attaché militaire et le lieutenant attaché à la légation d'Allemagne en Suisse.

Outre les missions française et allemande, assistaient en 1893 aux manœuvres d'automne de l'armée suisse l'attaché militaire russe et un officier attaché à la

légation de Russie en Suisse, un colonel d'état-major italien et un officier chilien.

En somme, la présence d'officiers de diverses nationalités aux manœuvres de l'armée suisse dépend absolument de la façon dont les légations à Berne renseignent leurs Gouvernements respectifs sur les *intentions* que le Conseil fédéral laisse volontiers apercevoir, mais se refuse à exprimer explicitement. C'est ainsi qu'en 1893, l'armée italienne s'est trouvée représentée par une mission, tandis qu'il n'en a pas été de même pour l'Autriche, la Russie, les Etats scandinaves, etc. [...]

[du Moriez]

SHD/T, 7 N 1582, 1894

Du Moriez au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 19 juillet 1894

N° 87

Missions militaires étrangères aux manœuvres d'automne de l'armée suisse

Monsieur le Ministre,

Je viens d'apprendre que deux armées qui, l'année dernière, n'avaient pas envoyé de mission militaire aux grandes manœuvres de l'armée suisse, y seront représentées en 1894: ce sont l'armée austro-hongroise et l'armée espagnole.



Manœuvres 1907:
Des dragons à pied
appuyés par une
mitrailleuse.
(*Souvenir 1907*)

L'Autriche-Hongrie a déjà désigné pour assister aux manœuvres du IV^e corps d'armée :

1. le major Karl baron de Daublewsky von Sterneck zu Ehrenstein, du régiment des chasseurs tyroliens de l'Empereur ;

2. le major Johann Schirmbeck de l'Etat-major général.

L'Espagne compte faire suivre les manœuvres du IV^e corps d'armée par M^r le commandant marquis de Mendigorria.

J'ai l'honneur, Monsieur le Ministre, de porter ces désignations à votre connaissance pour faire suite aux renseignements contenus dans mon rapport N^o 85 *, du 12 juillet courant. Ce serait, paraît-il, à l'instigation de l'Allemagne que l'Autriche-Hongrie aurait décidé l'envoi d'une mission militaire aux manœuvres de l'armée suisse. Je ne sais s'il faut attribuer à la même cause l'intérêt nouveau que l'Espagne prend à ces manœuvres.

[du Moriez]

SHD/T, 7 N 1582, 1895

Du Moriez au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 2 février 1895

N° 128

(Manœuvres du I^{er} corps d'armée en 1895)

[...] Le document ci-joint fait connaître que le I^{er} corps d'armée de l'armée suisse exécutera cette année de grandes manœuvres d'automne, du 4 au 14 septembre. Le terrain choisi pour ces manœuvres est la région Yverdon – Nyon, c'est-à-dire la zone comprise entre le lac de Neuchâtel et le lac Léman. Cette zone étant évidemment l'une des voies d'invasion en France que pourrait emprunter l'une des armées de la Triple Alliance, les manœuvres du I^{er} corps d'armée suisse présenteront cette année un intérêt tout spécial au point de vue français. [...]

[du Moriez]

SHD/T, 7 N 1582, 1895

Du Moriez au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 28 juillet 1895

N° 160

(Mission française aux manœuvres de 1895)

Monsieur le Ministre,

Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous en rendre compte, c'est le 1^{er} corps de l'armée suisse qui exécutera cette année des manœuvres d'automne.

Le voisinage de la frontière française, le thème des manœuvres et les sentiments même de la population habitant la contrée, dans laquelle ces exercices se poursuivront, donnent une importance toute particulière à ce rassemblement de troupes fédérales. C'est en effet la défense de la Suisse contre une invasion française qui sera simulée :

Une division Ouest, concentrée au nord de Nyon, et formant l'aile droite d'une armée Ouest, cherche à pénétrer dans le Plateau suisse.

Une division Est, concentrée entre l'Aubonne et la Venoge et formant l'avant-garde d'une armée Est, s'y oppose.

L'armée Ouest doit avoir d'abord quelques succès ; puis son effort viendra se briser contre la résistance de l'armée Est réunie sur une position avoisinant Poliez-le-Grand.

Ainsi, en résumé, comme pendant les manœuvres de 1893, dans la vallée de la Birse, c'est une armée suisse qui finit par repousser une invasion française. Je n'ai pas manqué de faire remarquer à l'occasion combien ces hypothèses vont à l'encontre des probabilités et combien il serait plus intéressant de prendre comme point de départ des suppositions inverses.

Pour les manœuvres de cette année, en particulier, un grand effort d'imagination n'eût pas été nécessaire pour combiner des exercices susceptibles de devenir une utile préparation à des éventualités moins invraisemblables : par exemple, la défense de la ligne de la Venoge et de la trouée entre les deux lacs, Neuchâtel et Léman, par une armée suisse, soutenue au besoin par des troupes françaises, contre une armée de la Triple Alliance cherchant à forcer ce passage pour atteindre Champagnole et Mouchard.

Quoi qu'il en soit, le terrain reste le même, c'est-à-dire fort intéressant au point de vue français et notre mission militaire pourra l'étudier sous l'aspect qui présente, à ce point de vue, le plus d'importance.

Notre mission sera certainement très remarquée dans cette région française de langue et de mœurs, sinon d'esprit. Il ne faut pas oublier en effet que le secret du maintien de l'indépendance helvétique consiste surtout en cette opposition que la Suisse française est en majorité protestante et a toujours eu des affinités

avec l'Allemagne, tandis que la Suisse allemande est en partie catholique et se réclamait naguère de la France, au service de laquelle elle envoyait tous ses enfants. En outre, les habitants de la Suisse française ont été à diverses reprises hantés par la crainte d'une annexion à la France et n'ont jamais cessé, ne cessent pas encore actuellement de convoiter pour eux-mêmes les trois petites provinces du Genevois, du Chablais et du Faucigny. Pour être absolument exact, je dois ajouter d'ailleurs que leur secrète animosité contre la France a beaucoup diminué, surtout dans le canton de Vaud, depuis 1871, c'est-à-dire depuis que nous leur semblons moins à craindre *.

Ces considérations et celle du voisinage de notre frontière ont conduit Monsieur l'Ambassadeur de France en Suisse à souhaiter que le chef de la mission militaire française se trouve par son grade et son ancienneté le chef des missions militaires étrangères, afin que la population et les troupes suisses ne voient pas le chef de la mission militaire française marcher derrière un officier allemand ou même, comme le fait s'est produit en 1894, passer au cinquième rang, après un Allemand, un Italien, un Russe et un Autrichien.

Dans le même ordre d'idées, il est à désirer qu'aucune mission militaire étrangère n'arrive avec un personnel plus nombreux que la nôtre. Je me suis expliqué nettement sur ce point avec M. le colonel Frey, Conseiller fédéral, chef du Département militaire. Voici sa réponse :

« Outre les attachés militaires à Berne, je compte seulement sur deux officiers par puissance. Je ne puis cependant pas affirmer que ce nombre ne sera pas dépassé, puisque la Suisse a adopté en principe la règle de ne pas formuler d'invitations officielles et précises ; mais je vous promets de vous avertir immédiatement, dans le cas où une puissance étrangère annoncerait plus de deux officiers ; de cette manière, Monsieur le Ministre de la Guerre de France pourra, s'il le juge convenable, désigner un ou plusieurs officiers français en surnombre pour votre mission. »

Tels sont, Monsieur le Ministre, les renseignements que je puis avoir l'honneur de vous donner au sujet de la composition de la mission militaire française aux manœuvres d'automne de l'armée suisse.

Je voudrais pouvoir les compléter dès maintenant en vous donnant les noms et les grades des officiers désignés par les puissances étrangères, mais actuellement aucun choix n'est encore connu.

En ce qui concerne l'Allemagne, le général comte von Keller *, qui avait accompagné l'Empereur Guillaume à Lucerne et que l'Etat-major de Berlin a en-

¹³ Ces mots m'ont été dits par un officier de l'Etat-major fédéral. Des travaux à exécuter en cas de mobilisation par les *pionniers* du landsturm armé, aidés par les auxiliaires du *landsturm* non armé, sont prévus dans la région de Sursee.



Manœuvres 1900:
Critique. (*Kurz, Cent ans
d'armée suisse*)

voyé deux fois de suite en missions aux manœuvres suisses, n'existe plus. Je n'ai aucun indice sur l'officier qui le remplacera.

Pour l'Italie, d'après un propos tenu, l'année dernière, aux manœuvres d'automne de l'armée suisse par le colonel d'état-major italien Cerruti, aujourd'hui major général, il me paraît possible que cet officier soit de nouveau cette année chef de la mission militaire italienne.

Je n'ai aucune donnée sur la composition probable des missions militaires des autres puissances.

Dès que je recevrai à ce sujet de nouveaux renseignements, j'aurai, Monsieur le Ministre, l'honneur de vous en rendre compte.

C'est à Lausanne, le 6 ou le 7 septembre, que les missions militaires devront se présenter au commandant du I^{er} corps d'armée : cette date n'est pas encore absolument fixée.

[du Moriez]

Berne, le 7 août 1895. Au moment du départ de la valise, je n'ai encore rien appris sur la composition des missions militaires étrangères. Dans le cas où le choix du chef de notre mission ne pourrait être différé, je pense que la désigna-

tion d'un officier général, conformément au désir de Monsieur l'Ambassadeur de France à Berne, suffirait, quelle que soit son ancienneté, pour assurer une situation convenable au chef de la mission militaire française pendant les manœuvres d'automne de l'armée suisse en 1895.

[du Moriez]

SHD/T, 7 N 1582, 1896

Du Moriez au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 12 août 1896

N° 243

(Missions étrangères aux manœuvres d'automne du III^e corps d'armée en 1896)

Monsieur le Ministre,

Le programme général des manœuvres que doit exécuter prochainement le III^e corps d'armée de l'armée suisse vient d'être arrêté : il semble sagement conçu, dans la double pensée de laisser à l'imprévu, à l'initiative des chefs, une part aussi large que possible et de ménager les forces du soldat avec plus de prudence qu'aux manœuvres de l'an dernier. Le III^e corps sera mis sur pied en trois jours.

Dimanche, 30 août, « entrent au service » :

l'état-major	du corps d'armée à	Winterthour
l'état-major	de la 6 ^e division	Oerlikon
l'état-major	de la 7 ^e division	Gossau

Lundi, 31 août, entrent au service :

l'état-major	de la 11 ^e brigade d'infanterie à	Winterthour
l'état-major	de la 12 ^e brigade d'infanterie à	Zurich
l'état-major	de la 13 ^e brigade d'infanterie à	Bischoffszell
l'état-major	de la 14 ^e brigade d'infanterie à	Wil

Mardi, 1^{er} septembre, entrent au service :

l'état-major	du 21 ^e régiment d'infanterie à	Hittingen
l'état-major	du 22 ^e régiment d'infanterie à	Neftenbach

* Cf. *supra* SHD/T, 7 N 1582, 1898, N° 354, 21 mars 1898, pp. 266-267.

l'état-major du 23^e régiment d'infanterie à Engstringen

l'état-major du 24^e régiment d'infanterie à [Hängg?]

l'état-major du 25^e régiment d'infanterie à Bischoffszel

l'état-major du 26^e régiment d'infanterie à Saint-Gall

l'état-major du 27^e régiment d'infanterie à Wil

l'état-major du 28^e régiment d'infanterie à Flawil

Les bataillons entrent au service le même jour et, dès le lendemain, commencent les exercices et les manœuvres.

Du 2 au 5 septembre, école de compagnie, de bataillon et de régiment.

¹⁴ L'instructeur d'infanterie du 1^{er} arrondissement de division est en même temps chef d'état-major du corps d'armée.

Dimanche 6, repos.

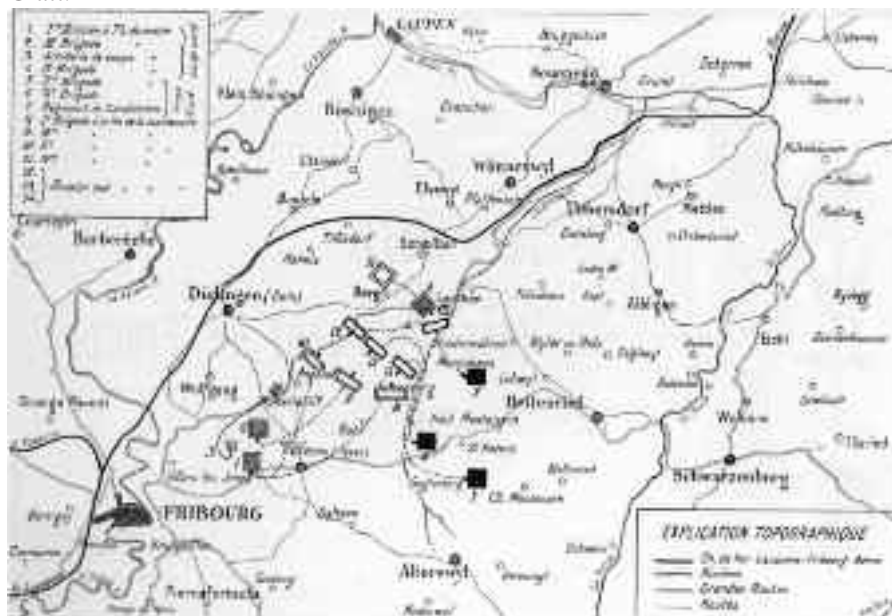
Le 7 et le 8, exercices de combat, et manœuvres de régiment contre régiment.

Le 9 et le 10, manœuvres de brigade contre brigade.

Le 11 et le 12, manœuvres de division contre division, entre Turbenthal et Wallisellen.

Dimanche 13, repos.

Le 14 et le 15, manœuvres de division contre division, dans la vallée de la Glatt.



Manœuvres 1899: position des troupes le 13 septembre. (Souvenir des manœuvres du 1^{er} corps d'armée 1899)

Le 16, manœuvre du corps d'armée contre un ennemi représenté par 3 bataillons de recrues, un régiment de cavalerie (dragons), une compagnie de guides, et 3 batteries d'artillerie. Ces troupes seront réparties entre les deux divisions pour les manœuvres du 14 et du 15.

Le 17, revue des troupes ayant pris part aux manœuvres, passée près de Bülach.

La cavalerie, l'artillerie divisionnaire, les demi-bataillons du génie, les ambulances divisionnaires entrèrent en ligne pour les manœuvres de brigade contre brigade ; l'artillerie de corps, la compagnie des télégraphes et celle des vélocipédistes [*sic*], pour les manœuvres de division contre division. Le parc de corps, les pontonniers et la compagnie des chemins de fer resteront jusqu'à nouvel ordre dans leurs cantonnements d'instruction préparatoire.

Les quatre colonnes du parc de corps prendront part cette année aux manœuvres, mais dans des conditions particulières : deux de ces colonnes seront chargées du ravitaillement en munitions ; les deux autres se constitueront, dès leur mobilisation, en batteries de campagne, qui seront adjointes à l'artillerie de corps. Cette artillerie comptera donc six batteries et le nombre de pièces que lui affecte le projet de réorganisation militaire présenté par le Conseil fédéral.

Avant d'entrer en ligne, les 14 batteries du III^e corps exécuteront plusieurs manœuvres d'artillerie et se réuniront, en particulier, le 5 septembre, près de Bülach, pour un tir de guerre comportant 60 shrapnells par batterie. C'est la première fois qu'en Suisse une masse d'artillerie aussi forte se trouvera réunie pour des manœuvres et des tirs.

Le Conseil fédéral a désigné comme « juges de camp » dix officiers d'un grade élevé, disposant chacun d'un « adjudant », c'est-à-dire d'un aide de camp.

Les manœuvres du III^e corps présenteront sans doute un véritable intérêt. Le terrain sur lequel elles se dérouleront est classique ; nos armées le foulaient il y a près d'un siècle. Le commandant du corps d'armée, le colonel Bleuler, directeur de l'Ecole polytechnique de Zurich, a la réputation d'un officier de grande valeur ; cependant, à la suite de certaines difficultés qui se sont produites entre lui et le colonel Frey, chef du Département militaire fédéral, le colonel Bleuler a annoncé son intention bien arrêtée de se démettre de son commandement après les manœuvres d'automne : en lui assurant d'ici là une plus grande liberté d'action, cette circonstance contribuera certainement à la bonne direction des manœuvres.

Il est probable que les officiers étrangers admis à suivre les manœuvres du III^e corps devront se présenter le 10 septembre à Winterthour. La France, comme vous l'avez décidé, Monsieur le Ministre, la Russie, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, l'Italie, l'Angleterre et probablement quelques autres puissances en-

verront des missions militaires : dès que la composition de ces missions sera connue, j'aurai l'honneur de vous en rendre compte.

Le seul officier étranger qui ait jusqu'ici fait connaître son intention d'assister aux manœuvres du III^e corps est mon collègue, le général baron Rosen, attaché militaire à la légation de Russie à Berne.

A défaut d'autres indications, je crois devoir ajouter ici quelques renseignements rétrospectifs, qui ne me paraissent pas sans intérêt au point de vue de la désignation de la mission militaire française aux manœuvres d'automne de l'armée suisse. Depuis que la Confédération fait exécuter annuellement des manœuvres de corps d'armée, l'Allemagne y a toujours envoyé, comme chef de mission, un officier général choisi avec soin et d'une certaine ancienneté : en 1893 et en 1894, c'était le général comte von Keller ; en 1895, le général de [Janson?].

En 1893, les manœuvres se passaient près de la frontière d'Alsace : il était facile de prévoir que des milliers d'Alsaciens viendraient assister au combat du corps d'armée contre un ennemi figuré, chargé de couvrir Bâle, ainsi qu'à la revue finale, passée tout près de cette ville. Aussi avais-je demandé et obtenu que la France envoyât comme chef de mission un général plus ancien que le comte von Keller ; ce fut M^r le général de Roince qui fut désigné. Dans ces conditions, la mission française n'eut pas à céder le pas à la mission allemande et cette circonstance produisit sur les nombreux spectateurs une excellente impression. Les années suivantes, l'ancienneté du chef de la mission militaire française lui assigna : en 1894, le cinquième rang, en 1895, le troisième rang dans les missions militaires.

Monsieur l'ambassadeur de France à Berne m'a répété, à plusieurs reprises, que cette situation, se reproduisant ainsi plusieurs années de suite, lui paraît regrettable au point de vue français, à cause de la lutte d'influence qui se poursuit en Suisse entre la France et l'Allemagne. Il en a fait l'objet d'une dépêche adressée au Département des Affaires étrangères, à Paris ; et il a exprimé le désir de voir désigner comme chef de la mission militaire française, en 1896, un général de brigade d'une certaine ancienneté, c'est-à-dire plus ancien, si possible, que le chef de la mission militaire allemande.

Dans ces conditions, je comprends tout l'intérêt que vous auriez, Monsieur le Ministre, à connaître le plus tôt possible le nom du chef de la mission militaire allemande : dès que je réussirai à l'apprendre, je m'empresserai de le porter à votre connaissance.

En tout état de cause, vous estimerez sans doute, Monsieur le Ministre, qu'il y a intérêt à ce que la désignation du chef de notre mission militaire reste, quelques jours encore, réservée, ou tout au moins strictement confidentielle,

afin de ne pas faciliter à l'Allemagne le choix d'un officier général plus ancien que celui désigné par votre ordre.

[du Moriez]

SHD/T, 7 N 1582, 1897

Du Moriez au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 10 juillet 1897



Les officiers étrangers aux manœuvres 1899. Premier rang : 1^{er} depuis la gauche, colonel York von Wartenburg (Allemagne) ; 2^e général Delanne (France) ; 4^e colonel-comte du Moriez (France). Second rang : 2^e depuis la gauche, capitaine-baron de Beaulieu-Marconnay attaché militaire à Berne (Allemagne) ; 3^e commandant Vittu de Keraoul (France) ; 5^e lieutenant-colonel von Owen (Allemagne). (*Souvenir des manœuvres du 1^{er} corps d'armée 1899*)

Manœuvres d'automne de l'armée suisse. Mission militaire française

Monsieur le Ministre,

M^r le colonel-brigadier Gutzwiller, « Premier secrétaire de la Chancellerie du Département militaire fédéral », c'est-à-dire chef du cabinet du Ministre, vient de me donner, au sujet des manœuvres d'automne de l'armée suisse, quelques renseignements que j'ai l'honneur de porter à votre connaissance.

Le terrain des manœuvres sera la région comprise entre le Bucheggberg, au sud de Soleure et le cours inférieur de la Bünz. C'est le II^e corps d'armée qui manœuvrera cette année. A cause de son très mauvais état de santé, le commandant du corps d'armée, colonel Berlinger, sera remplacé par le colonel-divisionnaire Keller, chef du Bureau d'Etat-major et commandant de la 5^e division d'infanterie. Les exercices d'ensemble commenceront le 7 septembre ; la revue finale aura lieu le 16.

Le colonel Gutzwiller m'a donné l'assurance positive que le Département fédéral militaire verra avec plaisir les armées étrangères se faire représenter à ces manœuvres. Toutefois, conformément à sa tradition, le Gouvernement suisse n'adressera *pas plus cette année que les années précédentes* aux Gouvernements étrangers d'invitation officielle d'envoyer des missions militaires aux manœuvres d'automne de l'armée suisse. La raison – toujours la même – en est cette « modestie *helvétique* » [sic] dont la Confédération tient à conserver toutes les apparences : elle ne veut pas *sembler* croire que ses manœuvres vaillent la peine d'être montrées à des officiers appartenant aux grandes armées permanentes.

Les missions militaires devront se présenter au quartier général du II^e corps, probablement à Soleure, vers le 10 septembre.

La mission militaire *allemande* aux manœuvres suisses ne sera désignée que dans la seconde quinzaine du mois prochain. Je tâcherai d'en connaître la composition afin de vous en rendre compte le plus tôt possible. Le chef de cette mission sera probablement un général major. Monsieur l'Ambassadeur de France en Suisse désire que le chef de la mission militaire française soit plus ancien que le chef de la mission allemande ou, au moins, du même grade. [...]

[du Moriez]

SHD/T, 7 N 1582, 1898

Du Moriez au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Bern, 21 mai 1898
Bureau des affaires militaires

N° 354

Manœuvres d'automne du IV^e corps de l'armée suisse

Monsieur le Ministre,

L'armée suisse exécutera en septembre prochain des manœuvres de corps d'armée. Dès le 29 août, l'état-major du IV^e corps (Lucerne, Grisons, etc.) se réunira à Zoug, l'état-major de la 4^e division d'infanterie à Sempach, et l'état-major de la 8^e division d'infanterie à Cham. Les manœuvres d'automne proprement dites commenceront le 6 septembre par des exercices de régiment contre régiment. La dislocation aura lieu le 16 et le 17 septembre.

Le terrain choisi pour les manœuvres de division et de corps d'armée est très voisin de celui de l'an dernier : c'est la région comprise entre Sursee et Baden. L'Etat-major fédéral tient à ce que ce pays soit très bien connu par l'armée suisse car, dans sa pensée, elle pourrait avoir à s'y concentrer, à en faire par des travaux de fortification improvisés « une sorte de camp retranché offensif »¹³, afin d'occuper une position de flanc menaçant, soit une armée allemande traversant la Suisse pour attaquer la France, soit une armée française traversant la Suisse pour attaquer l'Allemagne.

Cette région, que l'on nomme le Plateau suisse, est bien loin d'ailleurs de répondre exactement à cette qualification : elle est très coupée de vallées humides et de collines boisées, très favorables aux opérations d'une armée de milice aux prises avec une grande armée. Les débouchés vers le Nord-Ouest sont nombreux et faciles.

Le commandant du IV^e corps d'armée est le colonel Künzli. Comme j'ai eu déjà l'honneur de vous en rendre compte, c'est peut-être, sinon le militaire le plus consommé, du moins l'homme politique le plus influent de la Suisse allemande et le véritable chef de la majorité de l'Assemblée fédérale. On n'a rien à lui refuser. C'est ainsi qu'il va certainement obtenir de faire manœuvrer son corps d'armée, non plus contre un ennemi marqué par 3 bataillons de recrues d'infanterie et de faibles détachements de cavalerie et d'artillerie, mais contre un ennemi représenté par 14 bataillons d'infanterie de l'élite, avec une cavalerie et une artillerie beaucoup plus fortes que précédemment.

* Le document porte, en marge, la mention « 1 », indiquant le pain mis en annexe.

Cette innovation coûteuse est très discutée. On regrette de ne plus montrer ces recrues, qui faisaient réellement très bonne figure sur le terrain après quarante et quelques jours d'instruction militaire. Cependant, la participation des recrues aux manœuvres d'automne présentait l'inconvénient de faire croire à ces jeunes gens qu'ils étaient devenus des soldats accomplis : j'ai souvent entendu des instructeurs exprimer cette opinion.

Le colonel Künzli diffère de la plupart des radicaux, ses coreligionnaires politiques, en ce qu'il professe une certaine sympathie pour la France. Il m'a souvent exprimé ce sentiment que je crois assez sincère sinon très profond. Dans certaines circonstances critiques, si le Conseil fédéral semblait disposé à céder aux injonctions de l'Allemagne, c'est en particulier sur le colonel Künzli que je compterais pour l'arrêter, à condition toutefois que nous sachions d'ici là ménager ses susceptibilités qui sont égales au point de vue personnel et au point de vue militaire.

[du Moriez]

SHD/T, 7 N 1582, 1898

Du Moriez au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 22 août 1898

N° 384

(Manœuvres du IV^e corps d'armée en 1898)

Monsieur le Ministre,

Le Département militaire fédéral vient de me faire connaître que les officiers étrangers, désignés pour suivre les manœuvres d'automne de l'armée suisse, seront reçus le 8 septembre, à 10 heures du matin, par le commandant du IV^e corps d'armée, en son quartier général de Zoug.

La mission militaire française devra donc arriver à Berne le 5 septembre, au plus tard, afin de faire le 6 les visites officielles et de partir le 7 pour Zoug.

Les deux officiers suisses désignés pour accompagner les missions militaires sont MM. le colonel Albert de Tscharner et le capitaine Arthur de Bonstetten, appartenant tous deux au « corps d'Etat-major général ».

Les missions militaires seront logées à Baden (Argovie).

Je puis ajouter quelques renseignements aux détails que, par mon rapport N° 354 *, en date du 21 mars dernier, j'ai eu l'honneur de vous donner sur les manœuvres d'automne du IV^e corps de l'armée suisse.

L'idée générale – « *General-Idee* » – pour les manœuvres de division contre division est la suivante : « *Une armée du Nord (armée ennemie) est sur le point de franchir le Rhin vers Bâle et Waldshut. Une armée du Sud (armée nationale) est concentrée vers Berne, avec un gros détachement à Lucerne.* »

Je n'ai pas besoin de faire ressortir l'intérêt de cette hypothèse : elle confirme les indications que j'ai pu recueillir sur le plan de concentration de l'armée suisse, en cas de guerre européenne, dans la région Berne – Fribourg, avec des détachements, prêts à former une avant-garde, dans chacune des directions susceptibles d'être menacées.

Les deux derniers jours des manœuvres seront consacrés à des exercices de corps d'armée contre corps d'armée. Le IV^e corps aura devant lui un ennemi formé par une division d'infanterie fortement constituée, représentant un corps d'armée. L'action se déroulera entre le champ de bataille historique de Villmergen et Bremgarten sur la Reuss : elle figurera la lutte d'une armée nationale, accourant de Berne, pour repousser une armée ennemie venant du Nord-Est.



Les officiers étrangers aux manœuvres 1903. Premier rang : 1^{er} depuis la gauche, major von Kleist (Allemagne) ; 2^e général von Hausmann (Allemagne) ; 4^e général du Moriez (France). Second rang : 7^e depuis la gauche, lieutenant-colonel Palud (France) ; 8^e lieutenant-colonel-baron de La Villestreux. (*Souvenirs des manœuvres du I^{er} corps 1903*)

Conformément aux intéressantes dispositions arrêtées par le colonel Müller, chef du Département militaire fédéral, le I^{er} corps d'armée, qui doit manœuvrer en 1899, fournira les *arbitres*, à savoir :

- le commandant du I^{er} corps d'armée et les commandants des 2 divisions d'infanterie, chacun de ces 3 officiers généraux accompagné d'un aide de camp et de son chef d'état-major (9),
- les 4 commandants des brigades d'infanterie, le commandant de la brigade de cavalerie (5),
- le chef de l'artillerie, le chef du génie, le commissaire des guerres du I^{er} corps (3),
- les 3 commandants des régiments d'artillerie 9, 1 et 2, le commandant du régiment de cavalerie 1 (4),
- le médecin en chef de chacune des 2 divisions d'infanterie (2),
- l'instructeur d'infanterie du 2^e arrondissement de division¹⁴ et 1 officier de l'état-major du corps d'armée (2),

soit au total 25 officiers.

Tous ces officiers vont se préparer à remplir leurs fonctions d'arbitre en suivant, avec quelques autres officiers du même corps d'armée, un « cours tactique » sous les ordres de leur chef. Ce « cours » est une sorte de voyage d'état-major, qui se constituera le 22 août à Neuchâtel, en partira à cheval le 26, pour se rendre successivement à La Chaux-de-Fonds, à Porrentruy et à Soleure le 8 septembre, d'où les officiers désignés comme arbitres se rendront aux manœuvres du IV^e corps.

C'était le colonel *Cérésole*, commandant du I^{er} corps d'armée, Conseiller national, ex-Conseiller fédéral, ex-Président de la Confédération, qui devait diriger le « cours tactique », remplir les fonctions de chef des arbitres, puis prendre la haute direction des manœuvres de corps d'armée contre corps d'armée.

Le colonel Cérésole a dû, le mois dernier, faire connaître que sa santé ne lui permettrait pas de remplir ces lourdes tâches, d'accepter cet honneur : c'est malheureusement un homme fini. Certaines habitudes d'intempérance, qu'il n'a pu vaincre, ont ruiné la santé et attristent la fin de la carrière de cet officier si distingué comme intelligence, et resté malgré tout sympathique. C'est un méfait de plus à porter sur le compte du vin vaudois.

C'est le colonel P. *Isler*, instructeur en chef de l'infanterie, qui remplace le colonel Cérésole comme directeur du « cours tactique » et chef des arbitres.

^{*} Un lecteur du ministère de la Guerre ou du 2^e Bureau de l'Etat-major a corrigé l'erreur de calcul de l'auteur. Le système fonctionne, en effet, avec 8 marmites et permet donc de cuisiner le repas de 16 personnes.

Quant à la haute direction des manœuvres de corps d'armée contre corps d'armée, elle sera donnée au commandant du III^e corps d'armée, le colonel *Bleuler*, dans lequel l'armée suisse voit avec confiance son futur général en chef pour l'éventualité d'une mobilisation générale.

[du Moriez]

SHD/T, 7 N 1582, 1899

Du Moriez au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 26 avril 1899

N° 435

Mission militaire française aux manœuvres d'automne de l'armée suisse

Monsieur le Ministre,

Les manœuvres d'automne de l'armée suisse auront lieu cette année dans les mêmes conditions que l'année dernière. Les troupes d'un corps d'armée exécuteront d'abord des manœuvres des diverses unités isolées, puis de brigade contre brigade, et de division contre division ; le corps d'armée sera ensuite constitué et manœuvrera contre un ennemi représenté par une division combinée. L'effectif mobilisé variera entre 35 000 et 40 000 hommes.

Des officiers étrangers seront admis à suivre ces manœuvres. Comme les années précédentes, *il ne sera pas adressé d'invitations spéciales* aux puissances étrangères. Mais M. le Conseiller fédéral Ruffy, chef du Département militaire, c'est-à-dire Ministre de la Guerre, m'a dit positivement que « le Gouvernement suisse verrait avec plaisir les armées étrangères, et en particulier l'armée française, représentées aux manœuvres d'automne de l'armée suisse, cette année comme les années précédentes. » J'ai l'honneur, Monsieur le Ministre, de vous en rendre compte.

L'armée française, comme l'armée allemande et l'armée italienne, est ordinairement représentée par deux officiers, sans compter l'attaché militaire ; l'un des officiers allemands a toujours été, jusqu'ici, *du grade de général major*. Les autres armées délèguent le plus souvent un seul officier.

* De la Villestreux emploie le mot allemand Burgdorf.

L'état-major du I^{er} corps d'armée se constituera le 28 août à Morat. Le terrain choisi pour les manœuvres est la région située entre la Sarine et les lacs de Neuchâtel et de Bienne. La revue finale sera passée le 14 septembre près de Fribourg.

C'est le II^e corps d'armée qui fournira les troupes de la division combinée ; son infanterie exécutera des manœuvres de régiment contre régiment à partir du 15 août.

[du Moriez]

SHD/T, 7 N 1582, 1899

Du Moriez au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 1^{er} août 1899

N° 460

Mission militaire française aux manœuvres d'automne de l'armée suisse

Monsieur le Ministre,

Conformément à une tradition dont j'ai eu l'honneur de vous faire connaître les motifs assez peu plausibles, mais dont il n'entend pas se départir, le Conseil fédéral n'adressera pas plus cette année que les années précédentes d'invitation officielle pour les manœuvres d'automne de l'armée suisse.

Toutefois, le chef du Département militaire fédéral m'a donné l'assurance que le Gouvernement suisse verrait avec plaisir l'armée française se faire représenter comme d'ordinaire aux manœuvres de 1899. Le même avis officieux a certainement été donné aux autres attachés militaires accrédités en Suisse, et j'ai tout lieu de penser que les armées représentées jusqu'ici aux manœuvres de l'armée fédérale le seront cette année dans les mêmes conditions.

L'Allemagne, en particulier, enverra très probablement en Suisse un officier général et un capitaine. Les manœuvres devant s'exécuter dans le voisinage de notre frontière, dans le canton de Fribourg, celui des cantons romands resté le plus fidèle à l'influence française, les troupes appelées à manœuvrer étant celles de langue française, il est à désirer que le chef de la mission française soit un général *plus ancien de grade* que le chef de la mission allemande. L'intérêt que j'y vois repose sur des considérations que j'ai eu l'honneur, Monsieur le Ministre, de vous exposer à maintes reprises dans mes rapports, et qui ne sont pas sans analogie avec celles qui ont décidé la France à se faire représenter en

Suisse par une *ambassade*, tandis que les autres puissances n'entretiennent à Berne que des *légations*.

Dès que je pourrai me procurer quelques renseignements au sujet de la mission militaire allemande, je m'empresserai, Monsieur le Ministre, de les porter à votre connaissance.

Les manœuvres de grandes unités, auxquelles seront admis les officiers étrangers, commenceront le 8 septembre au nord et à l'est du lac de Morat.

Je sou mets le présent rapport à Monsieur l'Ambassadeur de France à Berne : il veut bien approuver le desideratum que je crois devoir y exprimer en ce qui concerne le grade et, si possible, l'ancienneté du chef de la mission militaire française.

[du Moriez]

SHD/T, 7 N 1582, 1899

Du Moriez au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 19 août 1899

N° 466

Mission militaire allemande aux manœuvres d'automne de l'armée suisse

Monsieur le Ministre,

Je viens d'apprendre confidentiellement les noms des deux officiers allemands désignés pour suivre, avec l'attaché militaire, les manœuvres d'automne de l'armée suisse. Ce sont :

Le colonel comte *York von Wartenburg*, « *Abteilungschef* » au Grand Etat-major à Berlin,

et le Lt-colonel *von Owen*^{*}, attaché au même service.

Depuis que l'armée suisse exécute, chaque année, des manœuvres de corps, c'est la première fois que le chef de la mission allemande n'est pas un officier général. En revanche, le Grand Etat-major reste fidèle à sa tradition d'envoyer *l'un des siens*, officier *prussien* et *protestant*. La question de religion a, en effet, une certaine importance, à cause des offices religieux du dimanche, pendant les manœuvres : c'est là l'un de ces détails que ne néglige pas, j'en ai la preuve, l'Etat-major de Berlin. Il n'oublie pas davantage les moyens à employer pour conserver, pour accroître son prestige aux yeux des Suisses ; et, sous ce rapport, la personnalité du comte York von Wartenburg, descendant du célèbre feld-maréchal des guerres du commencement du siècle, auteur lui-

^{*} Il s'agit de Colombier dans le canton de Neuchâtel, où se trouve le château-caserne.

même de l'ouvrage souvent cité : *Napoleon als Feldherr*, est, il faut le reconnaître, fort bien choisie.

Peut-être verriez-vous quelque utilité, Monsieur le Ministre, à ce que le 2^e Bureau de l'Etat-major de l'armée voulût bien me communiquer les renseignements qu'il doit posséder sur le compte des deux officiers allemands précités.

La Russie sera représentée aux manœuvres suisses par mon collègue, l'attaché militaire à Berne, le général major baron Rosen.

J'espère apprendre prochainement les noms des autres officiers étrangers qui seront désignés pour la même mission : j'aurai l'honneur, Monsieur le Ministre, de vous les faire connaître le plus tôt possible.

[du Moriez]

SHD/T, 7 N 1583

De La Villestreux au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 23 janvier 1903

—

Pain de conserve consommé aux manœuvres fédérales de 1902

Monsieur le Ministre,

Vous avez bien voulu me demander, par dépêche du 28 octobre dernier (N^o 1911, Etat-major de l'armée, 2^e Bureau), divers renseignements concernant un nouveau pain de conserve, qui aurait été distribué aux troupes suisses pendant les manœuvres fédérales de 1902 *.

Le colonel Keppler, commissaire en chef des guerres, m'a fait connaître, à ce sujet, que 25 000 rations d'un nouveau pain biscuité ont été, en effet, distribuées aux troupes appelées à participer aux manœuvres d'automne du IV^e corps d'armée en 1902.

Ce pain biscuité avait été fabriqué dans les fours en fer de campagne, un an avant sa consommation, c'est-à-dire pendant l'automne de 1901. La cuisson avait duré trois heures, au lieu d'une heure et quart pour le pain ordinaire.

Pour 400 grammes de pâte, on compte 250 grammes de farine de froment, 129 grammes d'eau, 4 grammes de levain, 4 grammes de sel, 4 grammes de surpoids. Cette pâte est cuite jusqu'à ce qu'elle produise 290 grammes de pain biscuité, correspondant à 375 grammes de pain ordinaire.

On doit éviter de surchauffer les fours, ce qui carboniserait la croûte. Ce mécompte s'est parfois produit pendant la dernière fabrication, car un tiers des miches a été carbonisée ou fendillé, ce qui nuit à la conservation.

Bien que la qualité de ce pain soit bonne et que les hommes l'apprécient généralement, les expériences continuent. J'aurai soin, Monsieur le Ministre, de me tenir au courant de leurs résultats, et l'honneur de vous en rendre compte.

Ci-joint une miche de pain comme échantillon.

[de La Villestreux]

SHD/T, 7 N 1583

De La Villestreux au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 25 avril 1903

N° 30

(Manœuvres du IV^e corps d'armée en 1902)

[...] IV. Manœuvres annuelles et tendances tactiques

Le IV^e corps d'armée a exécuté des manœuvres d'ensemble au mois de septembre dernier. Je n'y ai pas assisté, mais les observations suivantes résument celles des critiques les plus compétentes et des rapports officiels :

1^o *Infanterie*. L'attitude des troupes d'infanterie du IV^e corps a produit une bonne impression, leur discipline a été suffisante, mais l'instruction des hommes, celle des cadres subalternes surtout, ont paru d'autant plus médiocre que la période d'instruction préparatoire avait été supprimée ; cette période sera de huit jours, en 1903, pour les troupes du I^{er} corps appelées à prendre part aux manœuvres d'ensemble. Ce qui semble plus difficile à améliorer, c'est l'instruction des officiers supérieurs, qui manquent, en général, de l'expérience nécessaire.

2^o *Cavalerie*. On a remarqué que la cavalerie cherchait souvent à agir en masse ; cette tendance disproportionnée avec ses forces réelles et avec la nature du terrain paraît devoir être réprimée ; la cavalerie bornera ses services à ceux

qu'elle peut rendre, soit comme infanterie montée, soit dans l'exploration et le service de sûreté.

3° *Artillerie*. L'artillerie, bien que peu mobile, a cherché, plus que précédemment, à agir de concert avec les autres armes.

4° Le ravitaillement des troupes et les services auxiliaires ont bien fonctionné. [...]

[de La Villestreux]

* Un lecteur a écrit, en marge, le commentaire suivant : « Non, la forcer à se déployer ».

1903

SHD/T, 7 N 1583

De La Villestreux au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 22 septembre 1903

N° 57

(Manœuvres du I^{er} corps d'armée en 1903)

J'ai assisté, du 8 au 16 septembre courant, aux manœuvres du I^{er} corps de l'armée fédérale, comme membre de la mission militaire que dirigeait M^r le général Charpentier du Moriez. Il ne m'appartient donc pas d'en rendre compte dès maintenant. Mais les observations qu'elles m'ont suggérées feront l'objet, en fin d'année, d'un rapport d'ensemble, où je mentionnerai les impressions favorables que causent le fonctionnement de l'organisation, l'esprit militaire, l'attitude générale, sinon l'instruction de détail, de l'armée suisse.



Manœuvres 1907:
Deux mitrailleuses peu
camouflées en action.
(*Souvenir 1907*)

Ces manœuvres du I^{er} corps seront suivies d'exercices d'un caractère plus spécial qui se termineront le 3 octobre prochain, et qui auront pour but d'étudier la mise en état de défense, par le génie et l'artillerie de position, des terrains qui séparent les lacs de Bienne et de Neuchâtel. J'y assisterai et aurai l'honneur de vous en rendre compte dès qu'ils seront terminés.

[de La Villestreux]

SHD/T, 7 N 1583

De La Villegreux au Ministre de la Guerre (EMA, 2 ° Bureau)

Berne, 28 septembre 1903

N° 58

Essai d'un système pour la cuisson des aliments

Plusieurs bataillons du 1^{er} corps de l'armée suisse ont fait l'essai, pendant les dernières manœuvres, d'un système de chauffage pour les aliments, imaginé par le major Monnier, et qui mérite d'être signalé.

Il y a lieu de rappeler tout d'abord que chaque compagnie dispose pour cuire les aliments de 17 marmites transportées sur les voitures ; chaque soldat porte en outre une gamelle individuelle de forme ovale, avec un couvercle formant assiette ; les 17 marmites étant rarement utilisées, c'est dans la gamelle individuelle que se fait généralement la cuisson des aliments.

D'après le système du major Monnier, ces marmites individuelles sont placées jointivement sur deux lignes parallèles distantes d'un peu moins de 20 cm ; sur chaque marmite et sur celle qui lui fait face, on place deux tiges en fer de 20 cm de longueur, ayant un crochet à chaque bout ; ces crochets saisissent le bord supérieur des marmites ; on forme ainsi un support sur lequel on place deux autres rangées de marmites jointives, comme l'indique la figure ci-jointe ; au-dessous, est disposé le combustible qui produit en 10 ou 15 minutes, au plus, l'ébullition de l'eau des marmites. Ce système très simple n'a pas d'inconvénients et présente, au contraire, les avantages suivants :

1° Il donne une économie d'un tiers dans le combustible employé.

2° Il permet de supprimer les travaux pour l'installation des cuisines de bivouacs et, par conséquent, la remise en état du sol.

3° Le poids des tiges en fer est presque nul (40 grammes) et 2 de ces tiges suffisent pour 8 hommes*, puisque chaque marmite peut contenir un repas pour 2 hommes.

[de La Villestreux]

SHD/T, 7 N 1583

De La Villestreux au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 4 octobre 1903

N° 61

Manœuvres de l'armée suisse sur la Thièle

J'ai assisté du 1^{er} au 3 octobre courant à d'intéressantes manœuvres qui ont eu lieu sur la Thièle et le Jolimont, entre les lacs de Neuchâtel et de Bienne. Il s'agissait pour les troupes qui y prenaient part de simuler l'attaque et la défense d'une partie de cette zone de terrain de 6 kilomètres, que traverse la route Les Verrières – Neuchâtel – Berne, et qui ne pourrait être tournée que par des mouvements latéraux reportant l'assaillant, d'une part au nord du lac de Bienne, de l'autre au sud du lac de Neuchâtel.

La défense de cette région correspond au plan de concentration de l'armée fédérale, qui doit être réunie, on le sait, dans le cas d'une guerre franco-allemande, entre Berthoud* – Olten et Bienne, et qui se couvrirait à gauche, d'abord par la 2^e division concentrée entre Berne et le Jolimont, puis par la 1^{re}, concentrée aux environs de Lausanne, pour surveiller la direction de Genève.

Il faut ajouter qu'une armée d'invasion, qui chercherait à violer la neutralité suisse dans cette partie de la frontière, aurait intérêt à traverser le Jura non pas au centre, mais au Sud ou au Nord. L'Etat-major général suisse a considéré néanmoins qu'il y avait lieu de préparer la défense de la région qui sépare les lacs de Neuchâtel et de Bienne, et il a organisé, dans ce but, les manœuvres de cette année sur la Thièle.

Le canal de la Thièle, qui a une largeur de 50 à 60 m, réunit les deux lacs en traversant le centre d'une plaine que dominant, à deux kilomètres à l'Est, les premières crêtes du Jolimont et, à la même distance à l'Ouest, celles du Jura. Il marque le front d'une ligne de défense, dont le secteur central s'étend entre Gals et la route de Gampelen à Thièle. Dans ce secteur, le terrain remonte en



Manœuvres 1903:
Camions de la 1^{re}
division. (*Souvenirs des
manœuvres du 1^{er} corps
1903*)

pente douce des deux côtés du canal, pour former un glacis d'un kilomètre environ. Sur la rive gauche, ce glacis se termine à la crête des hauteurs de Wavre ; sur la rive droite, il est commandé par la forêt du Niederholz, qui domine le canal de 15 à 20 m, et dont la lisière court parallèlement aux rives du cours d'eau pendant un kilomètre. En arrière du Niederholz vient une dépression, large de 500 m environ, puis le Jolimont, boisé jusqu'au sommet.

On a supposé que les deux autres secteurs des positions de la Thièle, situés l'un au nord du précédent jusqu'au lac de Bienne, l'autre au sud jusqu'au lac de Neuchâtel, étaient occupés et fortifiés. Mais c'est le secteur du centre seul qu'il s'agissait de défendre et d'attaquer cette année. Des ouvrages de fortification y avaient été élevés, pendant le courant de l'année, par toutes les écoles de recrues et les cours de répétition du génie des 1^{re} et 2^e divisions et, pendant quelques jours avant les manœuvres, par une partie des troupes qui y ont pris part. L'énumération de ces troupes se trouve dans le document ci-joint.

* Le colonel Ulrich Wille, le futur Général en 1914, qui a réformé la cavalerie et a fait appliquer le principe du combat à pied chez les dragons.

Ces travaux consistent en cinq groupes de batteries situées sur les hauteurs boisées du Jolimont, et dont j'ai marqué les emplacements sur la carte. Dans chaque groupe, chaque batterie est pour 2 pièces ; ce sont des batteries enterées, avec revêtements en gabions ; il y a des niches pour les munitions, mais pas d'abris blindés ou bétonnés ; je parlerai plus loin de leur armement ; 10 autres emplacements de batteries ont été reconnus et déboisés. Bien que ces travaux soient sommaires, ils sont absolument dissimulés par les arbres, ils dominent la vallée de 180 m, et forment un ensemble difficile à réduire.

Devant la position d'artillerie est celle de l'infanterie constituée par la lisière du Niederholz. On y a élevé, soit à la lisière même, soit à quelques mètres en arrière, un retranchement de campagne formant ligne continue, sauf aux points indiqués sur la carte. Le parapet large de 3 ou 4 m a une plongée que prolonge le glacis formé par le terrain naturel ; il n'est pas précédé d'un fossé en avant et a été formé avec les terres prises en arrière, dans un fossé de 1,80 à 2 m de profondeur, sur 3 m de large, avec gradins de franchissement en avant ; ce fossé est coupé par des traverses de distance en distance ; on a aménagé des abris pour les hommes et les munitions ; quelques-uns sont bétonnés ou en rails, mais la plupart n'ont qu'un revêtement en tôle ou en planches ; tous sont sous le parapet ou sous les traverses ; ils doivent être complétés, paraît-il.

A l'ouest de Gals, un ouvrage de compagnie, ouvert à la gorge, et de même profil que celui qui vient d'être indiqué, flanque la lisière du bois. En avant, sur le bord du canal, plusieurs ouvrages de compagnie, du même type, serviront aux avant-postes.

Ces ouvrages d'infanterie, qui ont un beau champ de tir, sont destinés à être prolongés. Actuellement, leurs abris sont insuffisants et leurs défenseurs sont exposés à être pris d'enfilade par une artillerie ennemie qui parviendrait à prendre position sur les hauteurs au sud de Wavre.

Du 25 au 30 septembre, les ouvrages, commencés par les écoles du génie, furent complétés par les troupes qui prenaient part aux manœuvres. Ces troupes comprenaient :

1° *Pour l'attaque (parti blanc)* : la 6^e brigade d'infanterie, moins 1 bataillon ; le peloton de guides ; le 3^e groupe d'artillerie de position (2 compagnies de l'élite, 3 compagnies de landwehr), avec 12 pièces de 12 cm (dont 4 cédées par le 1^{er} groupe), 8 mortiers de 12 cm, 12 pièces de 8 cm ; un demi-bataillon de sapeurs, renforcé par une compagnie de retardataire ; un équipage de ponts ; un détachement de télégraphistes.

2° *Pour la défense (parti rouge)* : un bataillon de la 6^e brigade ; le 1^{er} groupe d'artillerie de position (2 compagnies de l'élite) avec 4 pièces de 12 cm, 8 mortiers de 12 cm, 8 pièces de 8 cm ; un demi-bataillon de sapeurs renforcé par

une compagnie formée avec le cours des mineurs ; un détachement de télégraphistes.

Le parti blanc était sous les ordres du colonel de Watteville, commandant la 6^e brigade, le parti rouge sous ceux du colonel Lutsdorf, chef du génie du II^e corps. Quant aux fonctions de directeurs de la manœuvre, elles étaient exercées avec beaucoup de calme et de compétence par le colonel Weber, chef d'arme du Génie.

C'est le 1^{er} octobre qu'ont commencé les manœuvres proprement dites ; elles ont consisté d'abord en un tir réel, exécuté sur quelques ouvrages, afin de perfectionner l'instruction des cadres et des hommes, afin, surtout, de constater les effets du tir.

Tir réel de l'artillerie

Artillerie de l'attaque

3 batteries de 12 avaient été établies dans des épaulements au nord de Le Roc et de Cornaux ; elles ont ouvert le feu à 2 heures de l'après-midi, le 1^{er} octobre, et ont tiré sans interruption, sauf pendant la nuit, jusqu'au 2 octobre à midi, sur une partie (50 m) du retranchement d'infanterie de Niederholz et sur la batterie d'Erlachweg. On a consommé 300 obus brisants, 120 obus ordinaires, et 50 shrapnells, dont 100 obus brisants, 60 obus ordinaires et 24 shrapnells sur la batterie d'Erlachweg, pour produire un effet très médiocre. J'ai constaté, en effet, que 3 projectiles avaient atteint le parapet d'infanterie, qu'un obus brisant avait défoncé un abri à revêtement en tôle, couvert de 0, 50 m de terre, que quelques cibles placées derrière le parapet avaient été atteintes, mais que l'ouvrage était intact et que seuls les arbres du bois avaient fortement souffert. A la batterie d'Erlachweg, 3 obus ordinaires étaient tombés dans un rayon de 10 m autour de l'emplacement présumé des pièces ; les effets des autres projectiles n'étaient pas visibles. On a généralement attribué ce fâcheux résultat à l'insuffisance des obus brisants et du matériel, dont l'usure nécessitera, en effet, le remplacement ; mais je crois qu'en réalité, c'est surtout l'instruction du personnel qui laisse à désirer. J'ai remarqué notamment que le tir indirect de la batterie de mortiers établie au nord de Bois-Rond, et qui avait pris pour objectif le retranchement d'infanterie de Niederholz, était absolument defectueux. Ces pièces ont tiré 76 shrapnells, dont 25 au moins ont éclaté avant d'arriver au sommet de la trajectoire. Les autres pièces de l'attaque (pièces de 8) n'ont pas tiré. On les supposaient établies aux bois Meuniers, et à l'est des roches de Chatollion.



Manœuvres 1901:
Position couverte
d'infanterie près de
Ifwil avant l'assaut.
(*Die Manöver
des II. Armeekorps
1901*)

Artillerie de la défense

Du côté de la défense, 2 batteries ont tiré en même temps que celles de l'attaque ; 4 pièces de 12, établies à la cote 580 sur le Jolimont, prenaient pour objectif la batterie de l'est des roches de Chatollion ; 4 pièces de 8, établies au nord de Gampelen, tiraient sur des ponts improvisés par le génie, au sud-est d'Epagnier. On supposait les autres batteries à Erlachweg (4 pièces de 12) ; dans le Niederholz (4 pièces de 8) ; au nord et au sud du Niederholz (mortiers). Les résultats du tir réel ont aussi, paraît-il, été très médiocres du côté de la défense, mais il faut critiquer surtout l'établissement des batteries de l'attaque qui ont ouvert simultanément le feu sur les retranchements d'infanterie et sur l'artillerie, dissimulée dans les bois distants de 3800 m. En réalité, la hauteur de Au Roc n'aurait été qu'une deuxième position d'artillerie pour l'attaque, qui se serait établie d'abord sur les hauteurs à l'ouest pour engager la lutte avec l'artillerie adverse.

Attaque et défense de la position du Jolimont

C'est le 2 octobre à 4 heures de l'après-midi que commençait l'attaque de l'infanterie. Le colonel de Watteville, commandant la 6^e brigade, massait ses troupes (parti blanc) à l'ouest de Bois-Rond et détachait un bataillon au sud de Wavre, puis sur Thièle, d'où il chassait les avant-postes de l'ennemi (parti rouge). Celui-ci avait été renforcé par une compagnie (école des sous-officiers) venue de Colombier *. L'attaque brusquée sur Thièle aurait probablement réussi, car

le village n'était occupé que par de faibles détachements et l'attaque avait progressé jusqu'aux Motteresses, dans des terrains abrités.

Maître de Thièle, dont le pont était détruit, le commandant de la 6^e brigade déployait 2 autres bataillons à gauche du 1^{er} et bordait la rive gauche du canal sur tout le front du secteur d'attaque. Cette opération prit fin à minuit. De puissants réflecteurs éclairaient le terrain de l'action, et les troupes bivouaquèrent de part et d'autre sur leurs positions.

Pendant la nuit, le colonel de Watteville rassemblait sa réserve (3 bataillons et 1 bataillon du génie) à Cornaux, y faisait construire, par les sapeurs, 2 passerelles avec des matériaux pris sur place (tonneaux, madriers, etc.), et faisait avancer tous ces moyens de passage, par la Ronde Fin jusqu'à la cote 435, au bord du canal. Ces dispositions préparatoires étaient terminées à 4 heures du matin ; mais ce ne fut malheureusement qu'après le lever du soleil, vers 6 h, le 3 octobre, que le directeur de la manœuvre fit connaître que l'artillerie de l'attaque avait désorganisé la défense et que le passage du canal pouvait être tenté. Les passerelles furent alors lancées, avec une grande rapidité, il faut le reconnaître, mais en face d'un ouvrage d'infanterie encore occupé. Trois bataillons franchirent aussitôt le cours d'eau, soit sur ces ponts improvisés, soit sur les pontons du génie, et se déployèrent sur la rive droite.

Restait à traverser la plaine de 800 m qui séparait les assaillants des ouvrages du Niederholz. On avait supposé, il est vrai, que tous les mortiers de l'attaque s'étaient établis au sud-est de Wavre, et y mettaient un terme aux dernières résistances du parti rouge ; mais en réalité, les ouvrages du Niederholz n'auraient pas été évacués si rapidement ; ils auraient été occupés, tout au moins, par quelques compagnies de réserve, dont le feu aurait probablement suffi pour rendre incertain le succès d'une attaque brusquée.

Sans même tenir compte des observations que j'ai faites précédemment, l'attaque d'une position aussi forte que le Niederholz et le Jolimont aurait nécessité plusieurs jours. Ce n'est pas en 24 heures, avec un personnel et un matériel imparfaits, que le parti blanc aurait triomphé. De plus, en admettant même qu'il eût pris le dessus, après une longue lutte d'artillerie, c'est par Thièle que l'attaque décisive d'infanterie aurait dû se prononcer dans le secteur central, en profitant des abris que le terrain offre de ce côté pour foncer sur Betlehem et prendre à revers les retranchements d'infanterie. C'est de ce côté, d'ailleurs, qu'agissait, d'après le thème général, une division dans le secteur Sud d'attaque, tandis qu'à la gauche, jusqu'à [Le] Landeron, une seule brigade prolongeait les efforts de la brigade Watteville. Les documents ci-joints donneront quelques détails complémentaires des dispositions prises pour l'attaque et la défense des positions de la Thièle.

SHD/T, 7 N 1583

De La Villestreux au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 18 octobre 1903

N° 63

Appréciation générale sur l'armée suisse

Lorsqu'on assiste aux manœuvres de l'armée suisse, elle apparaît disciplinée, active et vivace, on l'admire, on la sent capable de tenir tête momentanément à n'importe quelle armée permanente de même force numérique, et l'on se demande aussitôt comment de pareils résultats peuvent être obtenus, malgré l'instruction sommaire des cadres et de la troupe. C'est que cette instruction se donne à des éléments préparés pour la recevoir.

Contrairement à ce qu'on croit, il n'y a pas, en effet, de peuple plus militaire que le peuple suisse ; tous, officiers, sous-officiers, et soldats, s'intéressent à leurs obligations, y pensent, en causent et s'y préparent, non pas dans un but spéculatif, dans l'espoir d'un avancement, qui ne donne guère d'avantages, ou de distinctions honorifiques qui n'existent pas, mais par devoir et par goût.

Les institutions militaires de ce pays-ci ne sont viables que parce qu'elles se basent sur ces dispositions et sur le sentiment de la discipline, inhérent au ca-

ractère national. Ces institutions s'adaptent, en outre, aux mœurs démocratiques, tout en respectant l'esprit de corps que donnent, à la plupart des unités, la cocarde, le drapeau et le recrutement cantonaux. Ces institutions, enfin, ne sont pas calquées sur celles d'un Etat voisin, elles ne sont ni l'œuvre d'une imagination personnelle, ni le résultat des combinaisons ingénieuses d'une commission spéciale, mais la conséquence, sauf pour certains détails, des expériences faites avec les anciennes milices, qui existaient dans tous les cantons.

L'armée suisse, c'est bien la nation elle-même, avec tout son développement moral, avec toutes ses qualités de discipline, de force, et de résistance ; elle manquerait peut-être de cohésion, au début d'une guerre, par suite du fonctionnement insuffisant des organes qui seuls permettent de manœuvrer, mais elle constituerait, après quelques semaines de préparation, une force assez redoutable pour faire respecter la neutralité qu'elle est appelée à défendre.

Le haut commandement des troupes que j'ai vues manœuvrer est en bonnes mains. Le commandement du I^{er} corps est exercé d'une façon supérieure par le colonel de Techtermann qui, par son sang-froid, son jugement, sa connaissance de la tactique générale, serait au premier rang dans toute armée permanente. Son chef d'état-major, le colonel Audéoud, directeur des écoles centrales, est un praticien, doublé d'un savant ; je l'ai entendu dicter ses ordres, à la fin d'une journée de manœuvres, avec une clarté et une précision qui suffiraient pour le juger. L'un des divisionnaire, le colonel Isler, instructeur en chef de l'Infanterie, réalise le type de l'officier supérieur de tempérament allemand, calme, méthodique, pratique ; l'autre divisionnaire, le colonel Secrétan, est un orateur, un écrivain, un homme politique et un journaliste, en même temps qu'un chef brillant et instruit.

Sans aller plus loin dans cette énumération, je résumerai en disant qu'aucun des commandants supérieurs de l'armée suisse que j'ai vus à l'œuvre, soit au I^{er} corps, soit pendant les opérations sur la Thièle, ne m'a paru être inférieur à sa mission ; tous semblent obéir à une doctrine uniforme basée sur des principes rationnels et contribuent à fortifier la première impression d'ensemble.

Les critiques, suggérées par un examen plus approfondi doivent être attribuées, en effet, au manque d'instruction des officiers, des cadres subalternes et de la troupe, plutôt qu'à l'insuffisance du commandement supérieur. Je les résumerai successivement pour chaque arme.

Infanterie. Dans l'infanterie, comme dans toutes les armes, la qualité des hommes est parfaite ; la discipline y est attestée par l'ordre dans les colonnes et sur

* Dans la guerre de Mandchourie (1904-1905), le Japon inflige une retentissante défaite aux armées et à la flotte russes.

les routes ; il n'en est plus de même au moment des déploiements ; on remarque alors le flottement des unités, leur tassement, leur direction incertaine. Ce qui est fâcheux aussi, c'est que l'infanterie suisse ne semble pas se préoccuper de la nécessité de profiter de tous les couverts, de tous les abris ; elle chemine constamment en terrain découvert, dans les formations les plus vulnérables ; dans la défensive, elle attache trop d'importance aux travaux de campagne, qu'elle fait avec soin, mais sur des lignes continues, sans tenir compte des propriétés et des accidents du terrain ; la position principale est rarement précédée de postes avancés, qui seuls peuvent user * l'attaque ; dans la défense, comme dans l'attaque, les formations sont rarement en profondeur ; ce sont des lignes denses et continues, faiblement soutenues en arrière, dont le spectateur bien placé regrette de pouvoir suivre les évolutions, puisqu'une manœuvre est d'autant mieux conduite, qu'on en voit moins les péripéties.

Tout ce qui relève du commandement supérieur, notamment la formation des réserves générales, les attaques décisives et les contre-attaques, se fait avec à-propos et, parfois, après un choix judicieux du terrain.

Artillerie. Bien que l'artillerie ait de bons attelages, elle est peu mobile. Ses mises en batterie sont très lentes ; le choix de ses positions est souvent défectueux. Comme l'infanterie, l'artillerie s'abrite peu ; quand elle le fait, c'est par des épaulements, qui rappellent la perfection des travaux d'école, mais qui causent des pertes de temps et de forces, alors que les formes du terrain suffiraient souvent.

Cavalerie. Les chevaux sont bons, mais leur entraînement est insuffisant, ou du moins inégal, puisqu'ils sont toute l'année à la disposition de leurs cavaliers qui les attellent plus qu'ils ne les montent ; comme d'autre part, on demande des efforts considérables à ces animaux dès le début des opérations, ils seraient incapables de fournir de longs services ; je citerai, par exemple, la brigade de cavalerie du I^{er} corps, qui, dès le lendemain du rassemblement, a fourni deux

* Il s'agit du major Fernand Feyler, rédacteur en chef de la *Revue militaire suisse* entre 1896 et 1919.

étapes successives de 40 km. Aussi, à la fin des manœuvres, les chevaux paraissaient-ils très éprouvés. Il faut toutefois reconnaître que tous les officiers sont jeunes et ardents, que les reconnaissances et le service de sûreté se font bien, que la cavalerie est très mobile, et qu'elle cherche toutes les occasions d'intervenir dans le combat, surtout par le feu.

Il faut également signaler les services rendus par les compagnies de mitrailleurs. En coopération avec des petits détachements d'infanterie, ou avec un régiment de cavalerie dont une partie combat à pied, elles suffisent souvent, dans ce pays accidenté, sinon pour interdire le passage des défilés, du moins pour y retarder des troupes d'un effectif considérable. C'est ainsi que pendant l'une des journées de manœuvres, deux bataillons d'infanterie et une compagnie de mitrailleurs ont forcé toute une division à se déployer, et l'ont retardée pendant deux heures, en occupant et en défendant la forte position de Romont. Ce résultat, que les arbitres ont déclaré inadmissible, eût, au contraire, très probablement été obtenu dans la réalité.

Ce qui fait honneur à la cavalerie, c'est sa tendance à travailler, non pas pour son propre compte, mais dans l'intérêt général ; cette observation ne lui est pas particulière, car l'accord entre toutes les armes s'exerce d'une façon constante.

On sait que les troupes suisses se mobilisent pour prendre part aux manœuvres à peu près comme elles le feraient en cas de guerre et dans les mêmes places de rassemblement. La seule différence sérieuse est que, pour les manœuvres, les chevaux d'artillerie ne sont pas réquisitionnés sur le territoire du corps d'ar-

* De La Villestreux emploie le nom allemand Zofingen.

mée, mais sont loués sur toute l'étendue de la Confédération ; cet état de chose serait modifié d'après un projet qui est actuellement à l'étude au Département militaire, et qui sera mis à l'essai, paraît-il, l'an prochain, aux manœuvres des III^e et IV^e corps. La particularité que je viens d'indiquer pour les chevaux d'artillerie s'applique également aux chevaux destinés à atteler les convois. Tous ces animaux sont en parfait état ; les convois marchent dans le plus grand ordre, malgré un service assez éprouvant, car les troupes reçoivent le pain et la viande par les soins de l'administration, ce qui nécessite un va-et-vient constant pour une partie des équipages. C'est une constatation qu'il importe de signaler, car la régularité dans les services de l'arrière est une garantie d'ordre pour ceux de l'avant.

En résumé, les critiques qui résultent d'un examen détaillé des troupes suisses nuisent peu à la première admiration causée par une vue d'ensemble. Plusieurs de ces critiques s'appliquent, en effet, aux meilleures armées européennes, elles peuvent d'ailleurs s'atténuer, elles n'altèrent pas enfin la vigueur morale de l'armée fédérale, qui est appropriée à son rôle, et dont la devise est à juste titre : « *Nemo me impune lacescit* ».

[de La Villestreux]

SHD/T, 7 N 1583

De La Villestreux au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 24 janvier 1904

N° 75

(Manœuvres du I^{er} corps d'armée en 1903)

[...] IV. Manœuvres annuelles et tendances tactiques

Le 1^{er} corps d'armée (cantons de Genève, Vaud, Fribourg, Neuchâtel, Jura bernois, partie du Valais) a exécuté des manœuvres d'ensemble pendant la première quinzaine de septembre. D'autres manœuvres, auxquelles participaient une brigade d'infanterie, des troupes du génie et de l'artillerie de position, ont eu lieu au commencement du mois d'octobre, entre les lacs de Neuchâtel et de Biennne. Des rapports spéciaux en ayant rendu compte, il n'est intéressant de revenir sur ce sujet que pour résumer les tendances tactiques de l'armée suisse.

Les officiers supérieurs sont généralement travailleurs, ils lisent, ils cherchent à s'instruire ; ils n'innovent pas, mais ils adoptent les idées des armées voisines, sans les appliquer toujours avec à-propos ; c'est ainsi que dans les mouvements offensifs qu'ils emploient volontiers, ils ne prennent guère les précautions qu'exigent les effets des armes à feu actuelles. Or, s'il est un pays où l'offensive ne doit être employée qu'avec discernement, c'est bien celui-ci avec sa topographie spéciale qui favorise la défense, avec son armée de milices, peu manœuvrière et sans cohésion. Car l'admiration qu'un observateur impartial peut avoir pour l'armée suisse, n'est que relative ; elle n'a rien d'absolu ; elle est basée sur les qualités des hommes et sur les bons résultats obtenus malgré la faiblesse des moyens ; mais elle ne va pas jusqu'au paradoxe qui consisterait à comparer une milice à une armée permanente. Or, le grand défaut des Suisses est de croire qu'ils peuvent faire manœuvrer leurs milices en adoptant les procédés des voisins.

Dans la défense, comme dans l'attaque, ils conservent une grande partie de leurs forces en réserve générale, pour les contre-attaques, les retours offensifs, les attaques décisives, etc. Ce sont d'excellents principes, mais d'une applica-

* De La Villestreux emploie le nom allemand Burgdorf.

tion difficile et même dangereuse, pour des troupes insuffisamment instruites et encadrées pour pouvoir manœuvrer avec régularité.

Ces mêmes défauts font que, dans l'attaque, on voit constamment de grosses unités cheminer en masses profondes sous le feu de l'ennemi et s'exposer à la destruction.

En résumé, l'armée suisse, qui a de grandes qualités, serait parfaitement capable de se défendre avec succès si elle adoptait une manière de combattre appropriée à son organisation et à la topographie du pays ; elle imite les procédés des voisins, sans pouvoir les réaliser par suite de sa composition.

La cavalerie seule a une tactique, qui est indiquée dans un ouvrage spécial de l'instructeur en chef de la Cavalerie *, et qui consiste à agir par petits groupes, avec la rapidité des chevaux et le feu des mitrailleuses et des carabines. Elle rendrait des services. [...]

[de La Villestreux]

SHD/T, 7 N 1583

De La Villestreux au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 25 septembre 1904

N° 106

Manœuvres de l'armée fédérale sur la Linth

Les troupes de deux corps d'armée, les III^e et IV^e, ont pris part, en 1904, à des manœuvres d'ensemble, après des expériences de mobilisation dont les résultats ne sont pas encore complètement connus.

Les manœuvres du III^e corps d'armée, auxquelles assistaient les missions militaires étrangères, ont pris fin la semaine dernière. Quant au IV^e corps d'armée, il a fourni sa 7^e brigade d'infanterie, son 4^e bataillon de carabiniers et diverses autres unités aux manœuvres du III^e corps ; sa 8^e brigade d'infanterie a opéré isolément dans la Suisse centrale ; sa 16^e brigade d'infanterie a détaché un régiment aux manœuvres du Gothard, tandis que les trois autres bataillons de cette brigade avaient été exercés successivement au printemps sur la place d'armes de Bellinzzone. La 15^e brigade, du IV^e corps, a également détaché un bataillon aux manœuvres du Gothard; restaient donc les cinq autres bataillons de

* Guerre russo-japonaise (1904-1905).

cette dernière brigade ; ils ont pris part, les 23 et 24 septembre dernier, à des manœuvres dirigées par le colonel Hebbel, chef d'arme de l'Artillerie, et qui consistaient à attaquer et à défendre une partie des positions dont le front est marqué par le canal de la Linth, entre les lacs de Zurich et de Walenstadt. Le colonel Hebbel disposait, en plus de la 15^e brigade, des troupes suivantes : 1 compagnie de guides, le 5^e groupe d'artillerie de position, 2 demi-bataillons du génie, 1 équipage de ponts, 1 compagnie de télégraphistes, les retardataires de 4 demi-bataillons du génie.

Les premières manœuvres de ce genre, qui ont eu lieu il y a deux ans dans la même région, avaient permis de constater : d'une part, que les effectifs étant très faibles, ils ne pouvaient être employés que sur une partie des fronts envisagés ; d'autre part, que le tir réel de l'artillerie de position de l'attaque n'avait pas produit de résultats suffisants, par suite de la faute commise en ne concentrant pas ses coups sur un point spécial de la ligne de défense. En 1903, des opérations analogues eurent lieu entre les lacs de Bienne et de Neuchâtel ; les effectifs de l'infanterie ne furent pas plus élevés et le tir réel de l'artillerie de position, contre des ouvrages de fortification semi-permanente, n'ayant donné que de médiocres résultats, bien qu'il eût été dirigé sur quelques points favorables, on dut reconnaître que, non seulement l'instruction du personnel chargé du tir était insuffisante, mais encore que le matériel et les explosifs employés ne permettaient pas de désorganiser, dans un espace de temps aussi court, les ouvrages pris comme objectif.

Cette année, les effectifs de l'attaque et de la défense étant encore très faibles, ils ne pouvaient être employés que sur une partie restreinte des positions de la Linth, qui s'étendent, sur un espace de 15 km, entre les lacs de Zurich et de Walenstadt. Enfin, l'artillerie de position ne devant effectuer son tir réel sur les ouvrages de la défense qu'après l'issue des manœuvres, il n'était pas possible de tenir compte des résultats du tir pour l'attaque et la défense.

Ces opérations sur la Linth n'ont donc eu pour but que la construction d'ouvrages de campagne renforcés par le génie et l'infanterie, et l'exercice du passage de la Linth sur des ponts de circonstance.

Il est intéressant de rappeler que c'était dans cette même région, sur la rive gauche de la Linth, que la division du général Soult couvrait la droite de l'armée d'Helvétie, rassemblée par le général Masséna à l'ouest du lac de Zurich et faisant face aux Austro-Russes concentrés sur la rive droite de la Linth et de la Limmat. Le général Masséna prit l'offensive dans la nuit du 24 au 25 septembre. Il fit franchir la Limmat au gros de son armée en aval de Zurich, pendant que le général Soult passait sur la rive droite de la Linth, entre les lacs de Zurich et de Walenstadt et que la division Molitor restait à Wesen et à Glaris. Bien que les circonstances fussent bien moins favorables qu'aujourd'hui, que la Linth ne fût pas canalisée et que ses dérivations formassent des marécages infranchissables ailleurs que sur deux ponts et par deux gués, la division Soult surmonta, par son ardeur et par des préparatifs restés secrets, ces divers obstacles, à gauche à Grinau, près du lac de Zurich, à droite à Schännis ; une réserve restait en arrière du centre. Surpris, les Autrichiens furent culbutés et détruits à Schännis, à Uznach, à Kaltbrunn, pendant que le général Masséna dispersait l'armée russe à Zurich et au Nord.

Aux manœuvres de cette année, l'offensive devait se produire en sens inverse. Les troupes de la défense (1 bataillon de la 15^e brigade, 4 pièces de 12 cm, 4 mortiers de 12 cm, 6 pièces de 8 [cm] , 3 compagnies de sapeurs) étaient supposées faire partie d'une division détachée par une armée rassemblée sur la rive gauche de la Limmat. Cette division devait défendre les positions de la Linth, sur la rive gauche, entre les lacs de Zurich et de Walenstadt. Les troupes de l'attaque (la 15^e brigade d'infanterie, moins 1 bataillon qui ne participait pas aux manœuvres, et 1 bataillon affecté à la défense, 1 compagnie de guides, 2 compagnies de sapeurs, l'équipage de ponts, 3 compagnies d'artillerie de position) faisaient partie d'une division détachée par une armée qui, venant du nord, se proposait de franchir la Limmat, pendant que la division détachée forcerait les passages de la Linth entre les lacs.

Par suite de l'insuffisance des effectifs disponibles, la défense n'avait pas occupé le massif de l'Untere Buchberg ; elle s'était formée à défendre le secteur

Schübelbach – Reichenburg. Derrière ce dernier village se tenaient 2 compagnies en réserve ; à droite et à gauche du chemin de Reichenburg à Giessen, on avait élevé 2 redoutes d'infanterie qu'occupait le génie ; en avant, 2 compagnies d'infanterie formaient les avant-postes, sur le bord du canal. Au Sud de Reichenburg, l'artillerie construisait 5 emplacements de batterie.

De son côté, l'assaillant devait faire 2 attaques supposée, l'une sur Grinau, l'autre, la principale, sur Schännis ; la 3^e attaque, la seule réelle, serait celle du centre, en prenant l'Obere Buchberg comme point d'appui. L'artillerie de l'attaque se déployait sur les pentes de ce mouvement de terrain ; l'infanterie formait 2 régiments à 2 bataillons, 2 bataillons, avec un peloton du génie, s'avançaient sur Giessen, 2 autres bataillons se tenaient en réserve avec le génie.

Après une assez courte lutte d'artillerie, dans la journée du 23 septembre, les troupes d'infanterie en première ligne échangèrent une fusillade assez vive sur les deux rives de la Linth, jusqu'à la tombée de la nuit. Dès l'aube du 24, la réserve du parti nord franchit la Linth, au sud-est de Giessen sur des ponts de circonstance, tandis que l'attaque décisive se serait produite par Schännis.

En réalité, cette petite manœuvre, basée sur les opérations de 1799, n'a eu d'autre intérêt que le souvenir des combinaisons des généraux français, auquel le commandement de l'armée suisse a rendu hommage en les imitant.

[de La Villestreux]

SHD/T, 7 N 1583

De La Villestreux au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 7 janvier 1905

N° 114

Essais de mobilisation en 1904

Conformément aux prescriptions de la circulaire du Département militaire fédéral, du 10 novembre 1903 (insérée au N° 8 de la *Feuille militaire fédérale*), toutes les unités appelées à prendre part, en 1904, aux manœuvres et aux cours de répétition des III^e et IV^e corps d'armée, devaient se mobiliser, non pas en suivant les errements du temps de paix, mais en se conformant strictement aux conditions exigées pour une mobilisation réelle et, par conséquent, à l'ordonnance de mobilisation du 4 mars 1898.

Aussi, contrairement à ce qui se passait généralement en temps de paix, on a convoqué au mois de septembre dernier, dans toutes les places de rassemblement des III^e et IV^e corps, les commissions de visite sanitaire, celles qui sont nécessaires pour la fourniture et la nourriture des chevaux, pour l'estimation des voitures et des vélocipèdes ; on a fait appeler, par les autorités militaires cantonales, les hommes de la landsturm affectés aux places d'estimation des chevaux et des voitures, à la préparation des aliments, aux commissions de visite sanitaire, etc. Le premier jour de la mobilisation a été uniquement employé à pourvoir les hommes et les corps de troupes de tout le complément nécessaire, et les unités n'étaient autorisées qu'à se rendre le 2^e jour dans les localités désignées, au plus tôt le soir du 1^{er} jour, et où devaient commencer les exercices préparatoires prescrits pendant cinq jours, avant le commencement des manœuvres proprement dites.

Les quartiers-maîtres, les médecins, les officiers, sous-officiers et soldats, chargés de fonctions spéciales, ont été convoqués, non pas, comme cela se faisait généralement, la veille de l'entrée en service des troupes, mais le jour même, c'est-à-dire le premier jour de la mobilisation. Les hommes des unités fédérales n'ont pas été formés en détachements, mais ont dû rejoindre leurs corps isolé-

ment. Le logement et la nourriture ont été assurés, pour chaque place, dans les conditions prévues par le règlement, c'est-à-dire par les soins du commandant d'armes, à la charge des autorités cantonales ou communales, et après entente entre ces autorités.

Je n'ai pas obtenu de renseignements officiels sur l'exécution de ces prescriptions, car le Département militaire se refuse à en donner avant la publication probable d'un compte-rendu qui paraîtrait avec le compte annuel de gestion. Cette discrétion paraît excessive, car plusieurs facteurs, essentiels en cas de mobilisation réelle, ont fait défaut pendant les essais du mois de septembre dernier ; c'est ainsi que les chevaux et les voitures n'ont pas été fournis par réquisition dans la région du lieu de mobilisation mais, comme d'habitude en temps de paix, par des locations et par des intermédiaires civils, répartis dans les trois zones qui divisent, à cet effet, le territoire fédéral. De plus, les ordres spéciaux pour les places frontière n'ont pas été observés. Enfin, tout ce qui a été fait a déjà été dit et répété par les nombreux officiers qui ont participé à ces essais.

On sait, ainsi, que les prescriptions du Département militaire ont été, en général, observées et que la mobilisation s'est effectuée avec ordre et régularité ; mais que, dans telle place, les troupes, au lieu d'être réparties dans les écoles et les bâtiments communaux, ont été logées dans les casernes, qui doivent rester disponibles pour les recrues du dernier appel, en cas de mobilisation ; on sait encore que, dans telle autre place, le commandant d'armes a rencontré des difficultés pour assurer la nourriture des hommes et des chevaux, en temps voulu ; qu'ailleurs, enfin, un corps de troupe a été mis en route avant d'avoir reçu le chargement de certaines voitures régimentaires, qui ne l'ont rejoint que le 2^e jour. Toutes ces erreurs, d'autres encore, permettront de préciser les instructions et la mise en route de tel ou tel fonctionnaire, de réviser certaines mesures de détails, mais aucune d'elles ne constitue un fait assez capital pour motiver une critique d'ensemble, pour amener la refonte générale des instructions en vigueur, ni pour justifier, par conséquent, le voile que les autorités fédérales cherchent à jeter momentanément sur des essais qui ont été trop publics pour ne pas être connus et commentés.

[de La Villestreux]

SHD/T, 7 N 1583

De La Villestreux au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 20 janvier 1905

N° 119

(Manœuvres de 1904)**[...] IV. Manœuvres annuelles et tendances tactiques**

En Suisse, comme ailleurs, on attend les enseignements que doit donner la guerre actuelle *, pour modifier, s'il y a lieu, les idées et les règlements. Mais d'après ce qu'on sait déjà, par les lettres des officiers et des journalistes présents aux armées russe et japonaise, les résultats acquis donnent raison aux théories qui ne considèrent la défensive que comme un moyen pour préparer les attaques ; l'offensive, comme toujours, donne seule la décision ; l'offensive, échelonnée en profondeur, constamment alimentée par des réserves, prudente, abritée si possible, mais vigoureuse jusqu'au sacrifice ; l'offensive, pour laquelle, autant que la puissance des armes à feu et que l'instruction, le moral et la discipline sont des facteurs essentiels. Bien que ces idées aient prévalu dans l'armée suisse, elles ne pourraient y être appliquées comme dans une armée permanente, par suite des lacunes dans l'instruction de la troupe et, surtout, des cadres. Tous les officiers étrangers, qui ont assisté aux manœuvres de l'armée fédérale, ont pu constater, en effet, que l'infanterie y est pleine de vitalité, qu'elle est animée du meilleur esprit, mais qu'elle se déploie toujours, dès le début de l'action, en grandes bandes, que le jeu des échelons pour renforcer la ligne de feu s'y fait mal ou pas du tout, que, par ignorance et manque de pratique, elle néglige absolument les abris et les couverts. Ce sont là des défauts inhérents à l'organisation même de l'armée, inguérissables par conséquent, puisque l'armée fédérale, malgré ses excellentes qualités, n'est qu'une milice.

La tactique de l'artillerie est en voie de transformation, par suite de l'adoption du nouveau matériel ; aucun règlement n'est encore en vigueur, mais des études sont entreprises et les règlements qui les suivront ne seront que les paraphrases des règlements français et allemands.

On s'attache à développer les manœuvres dans la haute montagne car, cette année pour la première fois, 6 bataillons, 2 batteries de montagne, 2 compagnies de mitrailleuses, 11 compagnie et demie du génie, des détachements divers ont pris part à des manœuvres d'ensemble dans la région du Lukmanier et dans le val de Piora, du 4 au 8 septembre. Les exercices ayant coïncidé avec le début des manœuvres de corps d'armée, je n'ai pas pu y assister ; mais, d'après les

* Le document porte la remarque suivante du chef de cabinet du Ministre de la Guerre, remarque qui a été faite « pour le ministre et par son ordre » : « L'attention du Ministre a été retenue par ce rapport en ce qui concerne la préparation [de] ces arbitres ainsi que les arguments donnés pour leur créer l'autorité absolue de leurs décisions. Examiner s'il n'y aurait pas lieu d'en faire l'application. »

renseignements qui me sont parvenus, ils ont porté principalement sur l'utilisation des voies de communication.

On a constaté, en outre *«qu'il est plus important d'entraîner dans le milieu alpin les compagnies et les bataillons, que d'y former les soldats individuellement, quand ces soldats sont des montagnards. Si bien, qu'au cas où il serait nécessaire de donner à ceux-ci une partie de leur instruction conjointement avec les troupes de plaine, mieux vaudrait que ce fût leur école de soldat. Le maniement de l'arme, l'adresse au tir, les conversions individuelles s'enseigneront partout indifféremment ; tandis que la marche collective, le cheminement, et le déploiement des unités ne seront enseignés utilement que sur le terrain qui leur imprime leur caractère. »* (major Feyler)*.

Ces manœuvres dans la haute montagne prendront, probablement, de plus en plus d'extension.

Quant aux petites manœuvres pour l'attaque et la défense d'une position, qui ont eu lieu sur la Linth et qui avaient surtout pour but l'instruction de l'artillerie de position, elles ont été sans intérêt et ne seront probablement pas renouvelées, par suite de l'impossibilité de réunir des effectifs suffisants qui, seuls, permettraient de leur donner un caractère de vraisemblance, par suite aussi de la transformation imminente du matériel d'artillerie de position. [...]

[de La Villestreux]

SHD/T, 7 N 1583

De La Villestreux au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 22 juillet 1905

N° 138

Manœuvres de l'armée suisse en 1905

Les officiers français qui seront désignés pour assister aux manœuvres du II^e corps d'armée suisse, en 1905, devront probablement se trouver à Berne le 5 septembre prochain.

Ils assisteront, d'abord, aux manœuvres de division contre division, les 7, 8 et 9 septembre, au sud de Soleure, vers Zofingue* et Langenthal, puis, les 11 et 12 septembre, aux manœuvres du II^e corps contre une division de manœuvre

* Le document porte, en marge, la mention « 5 dont une carte », indiquant les annexes.

rassemblée à Berne. La revue finale et la dislocation des grandes unités aura lieu le 13 septembre.

Les officiers étrangers seront probablement logés à Soleure, puis à Berne pour la fin des opérations.

[de La Villestreux]

SHD/T, 7 N 1583

De La Villestreux au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 22 juillet 1905

N° 139

Mission du capitaine Dollfus

Par dépêche du 19 juillet courant, vous avez bien voulu me faire connaître votre intention d'envoyer en mission en Suisse, du 1^{er} au 15 septembre prochain, le capitaine d'artillerie territoriale Dollfus, afin de lui permettre : 1° de visiter divers établissements et écoles militaires, 2° d'assister en civil et à titre privé aux manœuvres du II^e corps de l'armée fédérale.

J'ai l'honneur de vous rendre compte, en réponse à cette communication, que l'Ambassadeur de la République, à Berne, a adressé une demande officielle au Département militaire fédéral, pour que Monsieur le capitaine Dollfus puisse visiter, en tenue militaire, les établissements et écoles indiqués dans la dépêche précitée. Bien que la réponse à cette demande ne soit pas encore parvenue à l'ambassade, elle sera, sans aucun doute, favorable, d'après les renseignements verbaux qui m'ont été donnés, à ce sujet, par le chef du Département militaire.

En ce qui concerne l'autorisation, pour Monsieur le capitaine Dollfus, d'assister, en civil et à titre privé, aux manœuvres du II^e corps d'armée, elle sera constatée par une carte, dite « de légitimation », que je lui ferai parvenir en temps opportun.

[de La Villestreux]

SHD/T, 7 N 1583

De La Villestreux au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 21 août 1905

N° 141



Les officiers étrangers aux manœuvres 1911, une affluence impressionnante révélatrice des tensions en Europe. Au premier rang cinquième depuis la gauche, le général français Mercier-Milon, commandant le XV^e corps d'armée, à sa gauche le général Freiherr von und zu Egloffstein, gouverneur de Strasbourg. (*Souvenirs des manœuvres du I^{er} corps 1911*)

Mission militaire française aux manœuvres de l'armée suisse en 1905

Les missions militaires, désignées pour assister aux manœuvres du II^e corps de l'armée suisse en 1905, devront se trouver à Berne le 5 septembre prochain, dans la matinée, afin de pouvoir commencer les visites officielles dans l'après-midi du même jour.

Le départ des officiers étrangers pour les manœuvres aura lieu le 6 septembre. Ils seront successivement logés : à Langenthal, les 6, 7, 8 et 9 septembre ; à Berthoud *, les 10 et 11 septembre ; à Berne le 12 et 13 septembre.

Les journées des 7, 8 et 9 septembre seront consacrées aux manœuvres de division contre division ; le 10 septembre sera jour de repos ; les opérations du II^e corps d'armée, contre une division de manœuvre, auront lieu les 11 et 12 septembre, et se termineront, le 13, par une revue des troupes à proximité de Berne.

J'aurai l'honneur de faire parvenir les renseignements de détails à Monsieur le général chef de la mission militaire française.

[de La Villestreux]

SHD/T, 7 N 1583

De La Villestreux au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 20 janvier 1906

N° 157

(Manœuvres du II^e corps d'armée en 1905)

[...] IV. Manœuvres annuelles et tendances tactiques

Le II^e corps d'armée a pris part, en 1905, à des manœuvres d'ensemble comprenant trois journées d'opérations de division contre division, et deux journées, pendant lesquelles le corps d'armée concentré manœuvrait contre une division combinée. Il ne semble pas que ces manœuvres aient différé de celles des années précédentes.

Je me bornerai donc à constater que, dans l'infanterie, on abandonne progressivement la colonne par pelotons, comme formation intermédiaire entre la formation de marche et celle de combat. On s'applique à passer directement, pour combattre, de la colonne de marche à la ligne ouverte de sections. Il faut espérer, pour l'armée suisse, que la pratique de marcher par petites unités lui fera renoncer à la densité extraordinaire de ses lignes de tirailleurs, dès le début de l'action. Cette pratique est d'autant plus dangereuse que le défaut d'instruction des cadres subalternes rend très incertain le jeu des échelons.

On cherche à réagir ; le règlement d'infanterie, que révisé actuellement une commission d'instructeurs réunie à Bâle, s'inspirera autant du nouveau règlement français, qu'on admire généralement, que des expériences de la guerre de Mandchourie^{*}. Celles-ci sont, il est vrai, parfois contradictoires. Le Lt-colonel Gertsch, qui a suivi ces opérations, m'a dit à ce propos que les Japonais variaient, à l'infini, leurs formations d'après les circonstances, d'après le terrain ; le Lt-colonel Gertsch a ajouté qu'il lui serait d'autant plus difficile de proscrire le mode de combattre de l'infanterie suisse, qu'il l'a vu appliquer avec succès plus d'une fois.

L'artillerie de campagne, formée spécialement pour la durée des manœuvres, avec des éléments divers, par suite de la réorganisation de l'arme, ne présentait aucun intérêt.

^{*} Le document porte, en marge, la mention « 9 », indiquant les annexes. Le chiffre a été corrigé ultérieurement par un lecteur qui a écrit « 10 ».

La seule innovation a été la présence de deux compagnies cyclistes. Elles ont été affectées respectivement aux deux groupes de cavalerie qui opéraient l'un contre l'autre, pendant les manœuvres de division contre division, et à chacun des deux partis pendant les deux derniers jours d'opération. Les enseignements que donne l'emploi de ces unités fera l'objet d'une étude spéciale, mais on peut dire, dès maintenant, que la tendance en Suisse n'est pas de les grouper par corps d'armée et par armée ; on les affecte, soit à chaque division d'infanterie pour compléter le service de sûreté, soit à la brigade de cavalerie du corps, pourvue déjà d'une compagnie de mitrailleurs. Il est certain que ces trois éléments groupés, agissant dans un pays comme la Suisse, rendraient d'appréciables services.

Il aurait suffi, pour s'en convaincre, d'assister aux intéressantes manœuvres qui ont mis en présence, dans le Jura bernois, du 25 au 26 septembre dernier, la 4^e brigade d'infanterie et 13 escadrons. Ces manœuvres consistaient pour l'infanterie à déboucher par le val de Tramelan, malgré la cavalerie adverse. Si l'infanterie n'a pas montré tout le sang-froid nécessaire pour répondre aux attaques de la cavalerie, celle-ci, avec ses mitrailleurs, a fait preuve d'une grande mobilité, malgré de sérieux obstacles.

Je l'ai déjà dit, la cavalerie suisse, contrairement aux autres armes, a une tactique appropriée à son organisation et à la nature du pays. Son instructeur en chef pense, à juste titre, que les évolutions doivent être réduites au strict nécessaire, que toutes les cavaleries européennes perdent leur temps et leurs forces en attachant trop d'importance aux formations du terrain de manœuvres, et que la réussite d'une attaque à cheval dépend moins de l'adoption de lignes théoriques, que de la vigueur et de la surprise sur un terrain favorable. La mobilité de la cavalerie doit être enfin utilisée pour faire intervenir, en des points déterminés, la puissance de son feu fortifiée par celle de l'artillerie spéciale qui l'accompagne. [...]

[de La Villestreux]

SHD/T, 7 N 1583

De La Villestreux au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 18 février 1906

N° 160

Manœuvres de l'armée suisse en 1906

[...] Le tableau des écoles énumère aussi les troupes des III^e et IV^e corps d'armée qui prendront part aux manœuvres d'ensemble en 1906.

Les manœuvres de corps d'armée seront exécutées du 27 août au 13 septembre, dans la région montagneuse de l'Appenzell, par le IV^e corps, qui manœuvrera les deux derniers jours contre une division combinée comprenant 2 brigades d'infanterie du III^e corps, 2 bataillons du Gothard, 1 régiment d'artillerie de campagne, 2 batteries de montagne, 2 compagnies de mitrailleuses et 1 bataillon du génie.

Des manœuvres auront, en outre, lieu du 23 au 25 septembre, dans les Franches-Montagnes, entre 1 brigade d'infanterie du III^e corps et 2 brigades de cavalerie, dont 1 de guides.

Enfin, les exercices contre des positions de campagne fortifiées, qui n'avaient pas eu lieu en 1905, seront repris en 1906, dans la vallée de la Linth. Elles seront dirigées par le colonel Wille, commandant le III^e corps, qui est une des personnalités les plus en vue de l'armée suisse. Le parti de l'attaque sera sous les ordres du colonel Schiess, qui vient d'être appelé au commandement de la 7^e division, en remplacement du colonel Schlatter, démissionnaire. Le colonel Schiess, qui a fait toute sa carrière dans l'infanterie, est âgé de 49 ans.

Toutes les batteries de campagne qui prendront part aux opérations en 1906 seront formées pour les manœuvres seulement, comme en 1905, avec 4 pièces de l'ancien matériel et le personnel des deux classes les plus anciennes de l'élite.

[de La Villestreux]

SHD/T, 7 N 1583

De La Villestreux au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 23 juin 1906

N° 183

Manœuvres de l'armée suisse en 1906

Les manœuvres du IV^e corps (4^e et 8^e divisions) de l'armée fédérale auront lieu du 6 au 12 septembre prochain dans la région montagneuse qui s'étend au nord du lac de Walenstadt.

Elles comprendront, du 6 au 8 septembre inclus, des manœuvres de division contre division, et, du 9 au 11 septembre inclus, celles du IV^e corps d'armée contre une division combinée, concentrée au nord du lac de Zurich, vers Uster, où toutes les troupes seront passées en revue, le 12 septembre par le chef du Département militaire.

Au début des opérations, la 8^e division sera concentrée dans la vallée du Rhin, aux environs de Gams, tandis que la 4^e division sera réunie à Uznach.

La première partie de ces manœuvres aura donc lieu, non pas dans une région moyennement accidentée, comme les années précédentes, mais dans un pays montagneux, où les sommets principaux dépassent 2000 m. Il en résulte que les opérations auront l'intérêt exceptionnel que leur donnera l'emploi des troupes suisses sur un terrain où leurs aptitudes naturelles pourront se déployer.

[de La Villestreux]

1907

SHD/T, 7 N 1583

De La Villestreux au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 20 août 1906

N° 191

Mission militaire française aux manœuvres de l'armée suisse

J'ai l'honneur de vous rendre compte que les officiers désignés pour assister aux manœuvres de l'armée fédérales, en 1906, devront se trouver à Berne le mardi 4 septembre prochain, dans la matinée.

Tous les officiers étrangers partiront de Berne le mercredi 5 septembre dans la matinée, pour Zurich, où aura lieu leur présentation aux autorités militaires de la Confédération. Ils se rendront le même jour à Wil, où ils seront logés les 6, 7 et 8 septembre, pendant les manœuvres des deux divisions du IV^e corps d'armée.

Le 9 septembre, jour de repos, les officiers étrangers seront à Rapperswil et ils y rentreront chaque soir, les 10 et 11 septembre, après les manœuvres du corps d'armée, contre une division combinée.

La revue et la dislocation des troupes auront lieu le 12 septembre.

J'adresserai directement, comme les années précédentes, aux officiers que vous aurez bien voulu désigner pour assister à ces manœuvres, tous les renseignements de détail qui seront utiles à l'accomplissement de leur mission.

[de La Villestreux]

SHD/T, 7 N 1583

De La Villestreux au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 15 septembre 1906

N° 192

Nouvelles instructions données aux arbitres pendant les manœuvres de 1906

Les manœuvres du IV^e corps de l'armée fédérale, qui ont commencé à la fin d'août, à proximité du lac des Quatre-Cantons et sur le cours supérieur du Rhin, se sont terminées le 11 septembre courant, au nord de Zurich.

M^r le général Cremer, chef de la mission militaire française, qui y assistait et que j'étais chargé d'accompagner, est seul qualifié pour apprécier, dans ces circonstances, la valeur des troupes suisses et de leurs chefs. Mais il est une pratique, observée chaque année pendant les grandes manœuvres en Suisse, dont les bons effets ont été plus sensibles en 1906, par suite de l'extension qui lui a été donnée et que je me permets de signaler, parce qu'elle n'a pas été mentionnée dans mes rapports antérieurs.

C'est le fonctionnement du service des arbitres. Il est d'usage dans l'armée fédérale que, chaque année, pendant les manœuvres de corps d'armée, tous les commandants des divisions, des brigades, une partie des chefs de corps et des officiers d'état-major du corps d'armée qui manœuvrera l'année suivante, fonctionnent seuls comme arbitres sous la direction du commandant de ce corps d'armée.

Tous ces officiers assistent, en outre, avant le début des opérations, et pendant huit jours, à des exercices de cadres considérés comme cours préparatoire aux fonctions d'arbitre, et que dirige ce même commandant de corps d'armée, dans la région où les manœuvres auront lieu. Il en résulte que les arbitres reçoivent une instruction uniforme et que cette instruction leur sert de préparation aux manœuvres de l'année suivante.

Le commandant du corps d'armée, qui doit manœuvrer l'année suivante, est non seulement le chef des arbitres, mais il est aussi le directeur de la manœuvre et il influe, à ce titre, sur le cours des opérations par l'intermédiaire de ses subordonnés.

Cette influence devait se faire sentir d'autant plus cette année que le nombre des arbitres avait été augmenté, moins par suite du terrain accidenté et difficile où devaient se dérouler les opérations du IV^e corps, que pour réaliser les idées personnelles du chef des arbitres, le colonel de Techtermann, commandant le I^{er} corps d'armée. Cet officier supérieur réunissait, en effet, cette année, sous

ses ordres, pour la mission spéciale qui lui était confiée, tous les officiers d'état-major, tous les commandants des divisions et des brigades, tous les chefs de corps et de service de son corps d'armée.

Dans le cours préparatoire aux manœuvres, le colonel de Techtermann a rappelé que les décisions des arbitres doivent être certainement justifiées par l'aptitude de ceux qui les prennent, mais qu'elles doivent surtout être respectées d'une façon absolue et immédiate. *«Elles représentent, a-t-il ajouté, dans les manœuvres du temps de paix, la chance, l'aléa du combat. Il importe relativement peu qu'elles soient plus ou moins discutables au point de vue des forces respectives engagées, de leur groupement, des positions occupées, etc. En guerre, tous ces facteurs peuvent se rencontrer et, malgré cela, par un hasard imprévu, une circonstance fortuite, ne pas donner le succès. L'important est que ces décisions, créant une situation nouvelle, soient promptement exécutées, sans tergiversation et sans récrimination. Cette adaptation rapide constitue, en outre, un exercice des plus utiles à l'instruction des troupes et des chefs dans le service de guerre, but final des manœuvres » etc.*

Par ces nouvelles instructions données aux arbitres, par ses développements verbaux, le colonel de Techtermann espère perfectionner l'instruction des troupes et des chefs ; il considère, à juste titre, que le combat étant la mise en œuvre de deux volontés opposées, doit présenter des phases inattendues ; que ces phases, en temps de paix, ne peuvent se produire que par l'intervention des arbitres et qu'elles permettent seules de mettre en valeur l'aptitude, le coup d'œil, la résolution des chefs.

De pareilles idées, qui visent à former une école de commandement, ne peuvent être aussitôt comprises et pratiquées. Il m'a semblé que les arbitres, ceux du moins qui étaient attachés aux grosses unités, s'occupaient moins cette année de détails sans importance pour l'évolution du combat, mais qu'ils obéissaient encore avant tout à des idées préconçues pour diriger les opérations vers telle ou telle région déterminée par le programme des manœuvres.

Les efforts, qui se sont produits pour donner plus d'unité, plus d'ampleur aux fonctions des arbitres, sont toutefois une des caractéristiques des manœuvres de l'armée suisse en 1906. Ils indiquent qu'ici, comme ailleurs, on a le souci de former, ou de trouver, des chefs capables de commander sur le terrain et que le fonctionnement mieux compris du service des arbitres est considéré, à juste titre, comme une école pour ceux qui aspirent au commandement, comme un critérium [*sic*] pour ceux qui l'exercent *.

[de La Villestreux]

SHD/T, 7 N 1583

De La Villestreux au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 28 septembre 1906



Eduard Müller,
chef du Département militaire
fédéral. 1900-1906/1908-1911.
(*Hist EMG, t. V*)

N° 194

Manœuvres de cavalerie

Des manœuvres de cavalerie ont eu lieu, du 20 au 25 septembre courant, au nord de Zurich *. Pendant les journées des 20, 21 et 22 septembre, 6 régiments à 3 escadrons ont été opposés isolément les uns aux autres, puis groupés en brigades et préparés à constituer une division à laquelle étaient adjointes 1 compagnie de cyclistes et 3 compagnies de mitrailleuses. Cette division a manœuvré, les 24 et 25 septembre courant, contre 1 brigade d'infanterie et 2 escadrons de guides.

J'ai assisté à ces dernières opérations ; elles m'ont un peu déçu. La cavalerie suisse, en coopérant avec ses compagnies de mitrailleuses, agit généralement comme une infanterie montée, ou à cheval par petites unités, et donne ainsi de très bons résultats, grâce à ses excellents éléments en hommes et en chevaux, grâce à l'instruction spéciale qui lui est donnée, grâce à la configuration du pays.

On a cédé cette année à la mégalomanie ; on a voulu constituer une division de cavalerie, lui trouver un terrain d'évolutions, ce qui n'est pas facile dans ces régions, et l'opposer à une brigade d'infanterie, sous prétexte de préparer la cavalerie, et aussi l'infanterie, à combattre les masses de cavalerie des puissances voisines. Mais en admettant que ces puissances envahissent la Suisse, quelle est celle qui songerait à y utiliser de grandes masses de cavalerie ?

Le parti rouge (1 brigade d'infanterie, 2 escadrons de guides) avait pour mission, comme avant-garde d'une armée, de se porter, le 24 septembre au matin, de Dietikon, etc., à l'ouest de Zurich, où se trouvaient ses cantonnements, vers les ponts du Rhin à Eglisau et Kaiserstuhl, de ralentir la marche d'une division de cavalerie signalée de ce côté et de la rejeter sur la rive droite du Rhin.

Le parti bleu (18 escadrons, 3 compagnies de mitrailleuses, 1 compagnie de cyclistes) devait franchir le Rhin à Eglisau, le 24 septembre, éclairer dans la direction de Zurich, occuper les passages de la Glatt, et même de la Limmat, pour faciliter la marche d'une armée qui la suivait.

Conformément à ces instructions, la division de cavalerie, sous les ordres du colonel Wildbolz, instructeur en chef de l'arme, franchissait le Rhin à Eglisau, le 24 septembre, à 7 h du matin, en une seule colonne. Cette opération s'exécutait avec beaucoup d'ordre et de méthode. Arrivé à Bülach, la division se déployait, derrière le rideau que forme le bois de Höhragen, et formait trois colonnes, d'une brigade chacune, dirigées respectivement sur Höri, Niederglatt et Oberglatt.

Au moment où ces trois colonnes débouchaient au sud du bois précité, apparaissaient sur la rive droite de la Glatt, au nord d'Hofstetten et d'Oberglatt, les têtes des deux régiments du parti rouge.

Les deux brigades de cavalerie de gauche se déployaient alors et chargeaient de front, sans résultat, une infanterie intacte et en partie abritée. Quant à la brigade de cavalerie de droite, elle intervenait surtout par ses mitrailleuses. La compagnie cycliste restait inutilisée.

* Le document porte, en marge, la mention « 1 dossier : 10 pièces », indiquant les annexes.

¹⁵ Les ressources de l'armée suisse en officiers sont considérables : on n'a donc pas l'occasion de faire appel aux sous-officiers pour remplacer des lieutenants. Aux manœuvres de cette année, la 3^e division comptait 50 officiers en surnombre.

Opposée de front à l'infanterie, dans un pays découvert, la cavalerie ne pouvait remplir sa mission de découverte et de couverture qu'en occupant d'abord les passages de la Glatt, puis les lignes des hauteurs parallèles au Sud, où se trouvent des défilés, puis les passages de la Limmat. C'étaient donc trois bonds successifs, qui lui auraient permis de manœuvrer en utilisant ses cyclistes et les mitrailleuses, après s'être assurée des points d'appui et de retraite.

Pour faciliter le premier bond, le colonel Wildbolz pouvait faire franchir la Glatt à sa cavalerie à l'ouest de Bülach, vers Hochfelden, et se jeter ensuite sur les derrières de ses adversaires ; il aurait pu même n'avoir recours à ce procédé qu'après avoir rencontré l'ennemi au sud du bois de Höhragen et l'y avoir fixé par une partie de ses mitrailleuses et par le combat à pied.

Telle qu'elle avait été engagée, l'insuccès de la cavalerie n'était pas douteux. Aussi le colonel Wille, directeur de la manœuvre, décidait-il qu'elle se retirerait le lendemain vers le Nord, en ralentissant l'ennemi et en prenant ses dispositions pour conserver le pont d'Eglisau (le pont de Kaiserstuhl est en Allemagne). Elle était renforcée d'un bataillon.

Dans la soirée du 24 septembre, la division de cavalerie cantonnait à Hochfelden, Bülach, Bachenbülach, son bataillon d'infanterie à Eglisau ; disposition vicieuse, car ne pas profiter du bataillon pour couvrir la cavalerie pendant la nuit, c'était la laisser au contact d'une infanterie victorieuse ; c'était la priver d'un repos nécessaire ; c'était la priver surtout de la zone de manœuvre dont elle aurait besoin pour reprendre l'offensive.

Aussi le 25 septembre, à 4 h du matin, les cantonnements de la cavalerie étaient-ils assaillis par la brigade d'infanterie formant deux colonnes. Grâce aux mitrailleuses, établies au nord de Bülach, la division Wildbolz, qui se préparait à monter à cheval au moment où elle avait été attaquée, put se rallier au nord de Kreuzstrasse, l'une des brigades s'étant repliée sur le même point en passant par Hochfelden et Glattfelden. En utilisant son bataillon d'infanterie et les mitrailleuses, le colonel Wildbolz put alors arrêter l'ennemi en avant du défilé de Tössriederen, et le faire charger au moment où il tentait de déboucher de la lisière nord du bois de Hard. Ces charges exécutées par une grande partie des escadrons, déployés dans trois directions, sur un rang, et se suivant à 150 m, donnaient l'impression d'un spectacle plus que d'une réalité pratique.

Le commandement fait donc défaut à la cavalerie suisse lorsqu'il renonce à ses procédés tactiques habituels, à la combinaison du combat à cheval, par petites unités, avec le combat à pied, et avec le feu des mitrailleuses. Quant au service de reconnaissance et d'exploration, il était forcément limité, pendant ces manœuvres, par le peu d'éloignement initial des partis adverses.

J'ai constaté, en outre, que les chevaux se sont présentés en bonne apparence, mais sans muscles, c'est-à-dire sans entraînement ; qu'ils auraient donc été in-

capables de prolonger les efforts que leur demande l'ardeur, parfois irréfléchie, de leurs cavaliers.

Il est néanmoins juste de reconnaître que ces manœuvres ont été utiles, en exaltant le moral de tous les cavaliers et, en particulier de leurs instructeurs, qui voyaient, pour la première fois en Suisse, une masse d'escadrons aussi importante.

[de La Villestreux]

SHD/T, 7 N 1583

De La Villestreux au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 28 septembre 1906

N° 195

Manœuvres sur la Linth

Le 25 septembre, jour où se terminaient les manœuvres de cavalerie, commençait à 5 h du soir, l'attaque et la défense des positions de la Linth *. Aussi le colonel Müller, chef du Département militaire, le colonel Wille, directeur de ces manœuvres, etc. ont-ils dû prendre un train spécial, dès que les derniers escadrons eurent défilé près d'Eglisau, pour débarquer sur la Linth au début des opérations.

Celles-ci ont consisté à attaquer et à défendre une partie des positions qui barrent la route principale entre les lacs de Walenstadt et de Zurich, entre la vallée du Rhin supérieur et la Suisse centrale. Ces positions s'étendent de Niederurnen à Schübelbach. Mais il ne s'agissait, cette année, que d'attaquer et de défendre le secteur central compris entre Reichenburg et Ussbühl, où des terrains ont été loués, à long bail, pour servir de polygone au génie, et où quelques ouvrages, qui seront énumérés ultérieurement, ont été construits. En avant de ce secteur central se trouve le mamelon appelé Obere Buchberg, dont l'occupation, bien que discutée, s'imposerait, dans la réalité, en la conjuguant avec celle de l'Untere Buchberg.

Cette année, les avant-postes de la défense (parti bleu), soit 3 compagnies de carabiniers, se trouvaient seuls, sans artillerie, sur l'Obere Buchberg. Le colonel de Tscharnier, chef du parti bleu, disposait, en outre, de 5 compagnies de carabiniers, de 2 compagnies d'artillerie de position (8 pièces de 12 cm, 6 mortiers, 6 pièces de 8 cm), de 2 demi-bataillons du génie, d'une compagnie de mineurs, etc.

La position principale de défense, de Reichenburg à Ussbühl, comprend (voir la carte au 1/25 000) d'abord 4 ouvrages d'infanterie. Celui de Spettlinth est une redoute pour 2 compagnies qui flanque le front Reichenburg – Ussbühl. C'est un ouvrage très complet de fortification semi-permanente. Il est fermé à la gorge, avec fossé flanqué par une caponnière. Un fossé et des réseaux de fils de fer l'entourent sur les faces et les flancs. En arrière du parapet se trouvent des traverses avec des abris blindés. Cette redoute, dont la construction demanderait, paraît-il, un travail d'au moins 4 heures à un régiment d'infanterie et à une compagnie du génie, a été établie et complétée successivement depuis un an par les écoles du génie et par la main-d'œuvre civile. Elle a servi dernièrement d'objectif pour le tir réel d'une batterie de 12 cm établie sur l'Obere Buchberg, et qui a tiré plus de 400 coups. Presque tous ont frappé sur le parapet et le terre-plein sans causer de grands dégâts ; un seul projectile a défoncé un abri.

Le deuxième ouvrage d'infanterie, aussi pour 2 compagnies, est celui de Hirschlen. Il n'est pas fermé à la gorge. C'est un parapet de même profil que celui de Spettlinth, avec traverses, abris, etc. et qui épouse les formes du terrain qu'il domine.

Puis viennent les ouvrages de Duneten et d'Ussbühl, construits d'après les mêmes principes que le précédent et de mêmes dimensions. Entre tous ces ouvrages se trouvent des fossés pour tirailleurs. La digue du canal sur la Linth, rive gauche, a été convertie en parapet d'infanterie. Tous ces ouvrages sont très complets et admirablement établis.

L'artillerie était répartie de la façon suivante : une batterie de mortiers en arrière de la redoute d'Hirschlen, une autre à Hof, au sud d'Ussbühl ; deux batteries de 8 cm au sud de Reichenburg ; trois batteries de 12 cm à Bürgeli, Lediwald et Linardsberg. Les batteries de 8 cm et de 12 cm étaient établies dans des épaulements enterrés.

Le colonel Schiess, chef du parti rouge, disposait pour l'attaque, entre Gauen et Kaltbrunn, d'une brigade d'infanterie, d'une compagnie d'artillerie de position (8 pièces de 12 cm, 6 mortiers, 6 pièces de 8 cm), de deux demi-bataillons du génie, d'un détachement de pontonniers avec équipage de ponts, etc.

A 3 h de l'après-midi, le 25 septembre, les dispositions du colonel Schiess sont prises, (voir les documents ci-joint pour les détails), son artillerie, disposée comme l'indique le croquis N°1, ouvre le feu. A la tombée de la nuit, les 2 régiments d'infanterie accolés descendent les pentes vers Kaltbrunn, repoussent sans grand effort les 3 compagnies qui occupent l'Obere Buchberg et poussent jusqu'à la Linth. Pendant la nuit, l'artillerie de l'attaque s'établit sur l'Obere Buchberg dans les positions que donne le croquis N° 2, et où des épaulements avait été construits. Tel est le premier acte.

Dans la matinée du 26 septembre, à la pointe du jour, la brigade d'infanterie rouge franchit le canal sur des ponts de bateaux et de circonstance et s'établit, par ses avant-postes, derrière la digue de la rive gauche. Elle attend la nuit pour entreprendre une marche d'approche vers les redoutes.

Le directeur de la manœuvre a profité de cette suspension des opérations pour faire exécuter un tir réel sur la redoute de Spettlinth par un bataillon parti de Giessen, en formation de combat, et qui ouvrit le feu à 1000 m ; 200 cibles ayant la dimension d'une tête d'homme étaient disposées en arrière du parapet. On constata, à la cessation du feu, que sur 1200 coups tirés, 166 avaient atteint les cibles, dont 106 étaient abattues. C'est un résultat très satisfaisant, à cause de la faible dimension des cibles.

Vers 4 h de l'après-midi commençait le troisième acte des opérations, la marche d'approche du parti rouge. Il est probable que, dans la réalité, le passage du canal n'aurait eu lieu qu'après la tombée de la nuit, et aurait été suivi sans interruption par la marche d'approche, car franchir un obstacle comme celui que forme le canal de la Linth, et y établir des avant-postes sous le feu des défenseurs, semble être une opération bien audacieuse, en admettant même que le feu de l'artillerie de la défense fût en partie éteint.

La même observation peut s'appliquer à la construction des tranchées qui devaient permettre à l'infanterie de s'approcher des redoutes à distance d'assaut. Quoi qu'il en soit, ce travail d'approche commencé à 4 h de l'après-midi, sans tenir compte de la redoute de Spettlinth que l'on supposait évacuée, était interrompu à 8 h du soir pour faire reposer les troupes. Aussi, lorsque le feu reprit à 5 h du matin, le 27 septembre, les tranchées les plus avancées étaient-elles encore à 500 m environ de la redoute d'Hirschlen, point d'attaque principal. L'assaut fut donné vers 5 h 30, simultanément à tous les ouvrages, par les deux régiments accolés de la brigade rouge, et l'ouvrage d'Hirschlen fut enlevé, malgré le retour offensif de deux compagnies de carabiniers, gardées en réserve. Ce fut un spectacle où le pittoresque impressionnait plus que la vraisemblance.

Ces manœuvres ont été néanmoins intéressantes par le résultat du tir d'infanterie contre la redoute d'Hirschlen, par le choix judicieux et l'utilisation des formes du terrain dans la construction des ouvrages d'infanterie, par le soin minutieux apporté à leur organisation et aussi par leur caractère en quelque sorte permanent qui justifie l'indication précise que j'ai donnée de leur emplacement.

[de La Villestreux]

SHD/T, 7 N 1583

De La Villestreux au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 2 février 1907

(Manœuvres du IV^e corps d'armée et de diverses formations en 1906)

[...] IV. Manœuvres annuelles et tendances tactiques

Trois périodes de manœuvres ont eu lieu en Suisse pendant le mois de septembre. Les manœuvres du IV^e corps d'armée, celles de la cavalerie et les opérations pour l'attaque et la défense des positions de la Linth.

Les deux divisions du IV^e corps ont d'abord manœuvré l'une contre l'autre, pendant trois jours, dans la région montagneuse qui se trouve au nord du lac de Walenstadt. Le thème général voulait qu'après chacune de ces trois journées, des résultats précis et presque décisifs fussent obtenus par l'un des partis opposés. En pays de montagne, tout se passe moins vite. Mais, si la durée limitée des opérations a donc influé défavorablement sur les décisions de la direction supérieure, elle a permis, en revanche, de faire ressortir l'endurance, l'aptitude remarquable à la marche, des contingents engagés. A côté de ces qualités, plus naturelles qu'acquises, on remarquait l'insuffisance de la préparation spéciale des troupes au combat en pays de montagne, l'insuffisance aussi de l'équipement et des moyens de transport dans ces conditions particulières. Il en est résulté, notamment, de grandes difficultés pour faire parvenir les vivres aux troupes sur les hauteurs. L'armée suisse, je l'ai déjà dit, n'est pas assez préparée aux opérations en montagne ; ses chefs sacrifient trop au désir de faire grand, dans la plaine suisse.

Pendant les deux derniers jours, le IV^e corps réuni a manœuvré, comme les années précédentes, contre une division combinée, dont l'initiative était limitée par le peu de temps et d'espace dont elle disposait, et dont les effectifs n'étaient pas suffisants pour s'opposer à ces manœuvres enveloppantes, faites à l'instar de celles des Allemands, et qui sont chères à l'Etat-major général suisse.

Malgré ces critiques, cette année, comme les précédentes, le commandement supérieur de l'armée suisse ne m'a guère paru inférieur à celui des armées permanentes. Les colonels suisses qui commandent une brigade, une division, ou un corps d'armée, ne sont évidemment pas des spécialistes militaires ; mais les

* Morier emploie les deux noms allemands Biel et Solothurn.

** Il s'agit de Romont dans le canton de Berne (Rothmund) et non de Romont dans le canton de Fribourg.

professions qu'ils exercent dans la vie civile ne les privent pas du caractère et de la rectitude du jugement qui, basés sur des aptitudes, sur quelques principes et connaissances essentielles, suffisent, en définitive, pour commander des troupes. Ils peuvent se préparer à l'exercice de leurs fonctions par des travaux sur la carte, comme leurs camarades des armées permanentes et, quant au commandement administratif qu'ils n'exercent pas pendant le courant de l'année, il est inutile pour augmenter leur aptitude à la guerre.

Les officiers, qui exercent le haut commandement dans l'armée suisse, ont même une supériorité sur ceux des armées permanentes, c'est qu'ils sont plus jeunes et que leur horizon n'a pas été borné pendant la presque totalité de leur vie par le détail des occupations subalternes.

Ce sont les cadres inférieurs de l'armée suisse qui sont plutôt faibles. Dans l'infanterie, notamment, il suffit pour s'en convaincre de voir la lenteur et parfois la confusion des déploiements et des ralliements, les hésitations, le désordre, qui se produisent lorsque les troupes doivent traverser des bois, des régions difficiles ; la rigidité des lignes de tirailleurs ; l'intervention inopportune des réserves partielles, etc. Tous ces indices, bien d'autres encore, montrent l'insuffisance des cadres subalternes. Les Suisses eux-mêmes le reconnaissent. Il semble donc excessif de prétendre que l'armée suisse nous donne des modèles pour l'instruction de nos officiers de réserve. Avec le service de deux ans, avec l'appel bisannuel des officiers de réserve, nous disposons de moyens bien supérieurs pour créer des cadres de réserve ; à la condition toutefois que les instructions ministérielles soient observées et que nos officiers de réserve soient astreints à commander une unité avant d'être promus, et pendant leurs périodes de convocation.

La force de l'armée suisse est ailleurs : elle est dans l'esprit de patriotisme inculqué par la famille et par l'école ; elle est dans les sociétés de tir et de gymnastique. Au contraire, la préparation militaire de la jeunesse, qui n'est pas obligatoire, est encore insuffisante ; nulle dans certains cantons, elle se développe lentement dans d'autres. Les chiffres officiels que j'ai donnés, à ce sujet, et qu'il n'y a pas lieu de reproduire ici, le prouvent avec évidence. [...]

[de La Villestreux]

SHD/T, 7 N 1583

De La Villestreux au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 5 août 1907

N° 242

(Manœuvres du 1^{er} corps d'armée en 1907)

Les manœuvres du 1^{er} corps de l'armée suisse, auxquelles assisteront les officiers étrangers, auront lieu entre Romont et Fribourg, du 5 au 11 septembre inclus.

Tous ces officiers devront arriver à Berne le 2 septembre prochain dans la soirée, ou le 3 septembre dans la matinée, afin de pouvoir faire leurs visites officielles dans la journée du 3 septembre. Ils partiront, dans la journée du 4, pour le théâtre des opérations et seront probablement logés à Lausanne ou à Moudon, au début, et à Fribourg où aura lieu la revue finale des troupes, dans la matinée du 11 septembre.

Pendant les journées du 5, 6 et 7 septembre, les 1^{re} et 2^e divisions du 1^{er} corps opéreront l'une contre l'autre au nord de Moudon ; les cantonnements de départ seront au sud d'Yverdon, pour la 1^{re} division, et au nord de Romont, sur les deux rives de la Glâne, pour les troupes de la 2^e division.

Le 8 septembre sera journée de repos.

Le 9 et le 10 septembre, le 1^{er} corps d'armées (26 bataillons, 8 escadrons, 1 compagnie de mitrailleuses, 18 batteries) manœuvrera contre une division combinée (17 bataillons, 9 escadrons, 3 compagnies de mitrailleuses, 12 batteries) venant des environs de Fribourg.

Je compléterai ces indications par les renseignements que j'adresserai directement aux officiers désignés pour représenter l'armée française à ces manœuvres.

[de La Villestreux]

SHD/T, 7 N 1583

De La Villestreux au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 14 septembre 1907

N° 246

Observations sur les grandes manœuvres

Les manœuvres de l'armée suisse se sont terminées, le 11 septembre courant, aux environs de Fribourg, après cinq journées d'opérations auxquelles a pris part la mission militaire que vous aviez désignée pour y assister. M^r le général

Faurie, chef de cette mission, vous en rendra compte ; mais il m'appartient, peut-être, de faire suite à mes rapports antérieurs en signalant l'attitude observée, pendant ces manœuvres, par les autorités militaires suisses, pour faire aboutir la nouvelle loi de réorganisation qui sera soumise aux suffrages du peuple, le 3 novembre prochain.

C'est une question capitale pour le développement des institutions militaires de ce pays, qui ont constamment progressé, depuis 37 ans, dans le sens indiqué par le général Herzog, après la guerre de 1870-71. Les desiderata exprimés alors sont près d'être réalisés ; car si le peuple approuve, le 3 novembre pro-



Le colonel Ulrich Wille,
futur commandant en chef.
(*Kurz, Cent ans d'armée
suisse*)

chain, les dispositions votées par le Parlement, l'armée suisse, avec des périodes d'instruction plus longues pour les recrues, avec des appels annuels pour tous les hommes de l'élite, réalisera un type d'organisation dont il serait impossible de méconnaître l'excellence, et dont tous les peuples devront se rapprocher, tôt ou tard, si leur moralité les en rend dignes.

On pouvait donc s'attendre à ce que, pendant ce dernier rassemblement de troupes, qui comprenait près de 40 000 hommes, le vote du 3 novembre serait préparé, que des mesures seraient prises et des paroles prononcées. Elles l'ont été ; mais toutes font appel aux devoirs des citoyens. Comme par le passé, on a distribué des sursis ; certains bataillons ont eu des effectifs plus complets que d'autres ; mais la totalité des hommes présents n'a pas été réduite. Comme les années précédentes, les troupes se mettaient en route entre 3 h et 5 h du matin, et rentraient aux cantonnements entre 3 h et 5 h du soir. A la fin des opérations, les trois colonels-divisionnaires, membres du Parlement, publiaient des ordres où ils insistaient sur le devoir, pour leurs hommes, de voter la nouvelle loi.

Quelques heures auparavant, le Conseiller fédéral Forrer, chef du Département militaire, parlait ainsi devant les officiers supérieurs réunis en cercle pour la dernière critique : *« Le poison de l'antimilitarisme n'a pas de prise sur notre organisme ; les guêpes vénéneuses qui le portent n'ont pas encore osé se montrer de jour ; elles ont bien fait, car nous les aurions broyées (zerrieben). Messieurs, je puis vous assurer que le Conseil fédéral est décidé à prendre l'offensive avec toutes ses forces contre l'antimilitarisme. »*

Ces paroles prononcées par un vieux démocrate, type vénérable du magistrat républicain, faisaient suite au langage tenu, à Zurich, par le colonel Müller, Président de la Confédération, et que j'ai rapporté. Elles indiquent l'attitude prise par le Gouvernement fédéral pour obtenir les suffrages du peuple, et sans tenir compte de la fâcheuse posture où le placerait un vote contraire à la nouvelle loi.

[de La Villestreux]

SHD/T, 7 N 1583

Morier au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 15 octobre 1908

N^o 59

Manœuvres d'automne

J'ai rendu compte, en temps voulu, à M^r le général de Castelli, chef de la mission militaire désignée pour assister aux manœuvres du III^e corps d'armée suisse, des observations que j'avais pu faire au cours de ces manœuvres *. Depuis cette époque, j'ai eu l'occasion de suivre les manœuvres de la 1^{re} brigade

de cavalerie et celles de la 3^e division et de compléter ou même de modifier un certain nombre de mes observations. J'ai donc l'honneur de vous adresser le rapport ci-dessous.

I. Personnel

Soldats. Bien vigoureux, très bon marcheur, très discipliné, rempli d'une bonne volonté qui se manifeste dans toutes les circonstances, pénétré au plus haut degré du sentiment du devoir, le soldat suisse est excellent. J'ai pu l'apprécier dans les manœuvres de la 3^e division que j'ai suivies à pied, en civil, en vivant un peu de la vie des régiments ; je me suis rendu compte combien, non seulement le patriotisme, mais encore l'amour du métier militaire sont développés chez tout citoyen suisse. Il aime son pays, mais il aime aussi le service pour le service, il est très cocardier, il a « la joie de servir » mais, par contre, il lui manque « cette joie de vivre » qu'on rencontre à un si haut degré chez le troupier français.

Sous-officiers. Le sous-officier joue un rôle des plus effacés, car toutes les subdivisions, sections ou pelotons, sont commandées par des officiers¹⁵ ; j'ai pourtant vu, aux manœuvres de la 3^e division et dans les tirs des mitrailleuses de la 1^{re} brigade de cavalerie, des sous-officiers faire preuve de qualités de commandement et de coup d'œil, mais on peut dire que ce sont des exceptions.

Officiers. Très jeune, très vigoureux, payant toujours d'exemple, sac au dos dans l'infanterie, le lieutenant est bien réellement le guide de ses hommes, il est le premier partout. S'intéressant vivement à la manœuvre, il saisit, en général, toutes les occasions de se mettre au courant de la situation et d'y mettre ses hommes. Y réussit-il toujours ? Non certainement et, dans nombre de circonstances, on a pu voir officiers et soldats perdre complètement de vue la situation.

Les capitaines et les officiers supérieurs sont, eux aussi, très vigoureux et très jeunes. Leur qualité maîtresse est également la même : une bonne volonté, un désir de bien faire qu'on ne peut qu'admirer sans restriction. Mais leur instruction n'est pas toujours à hauteur de cette bonne volonté. Si certains capitaines, dans les *Vorkurs* qui ont précédé les manœuvres de la 3^e division, ont montré de réelles qualités manœuvrières, et cela dans toutes les armes, pour d'autres – et ils sont nombreux – il n'en est pas ainsi. Leur instruction est loin d'être uniforme. On sent qu'on est dans une période de transition motivée par la nouvelle

organisation militaire, le nouveau règlement d'infanterie et le nouveau matériel d'artillerie.

Il en est de même en ce qui concerne les commandants de régiment.

Haut commandement. Quant aux titulaires des hauts commandements, commandant de corps d'armée, divisionnaires et brigadiers, ils possèdent des qualités de sang-froid et d'autorité des plus appréciables. Ils commandent et ils sont obéis. La personnalité des trois directeurs de manœuvres auxquelles j'ai assisté (colonel Wille, commandant le III^e corps, colonel Will, commandant la 3^e division, colonel de Loys, commandant la 1^{re} brigade de cavalerie) est suffisamment connue. Comme leurs subordonnés immédiats, au point de vue théorique, ils savent beaucoup de choses, car ils travaillent – on peut dire constamment – en dehors de leurs périodes d'instruction. Au point de vue pratique, on doit faire des restrictions.

[II.] Matériel

Les expériences qui ont été faites au sujet de certains effets ou objets donneront lieu à l'établissement de rapports spéciaux, aussitôt que j'aurai pu avoir connaissance du résultat de ces expériences.

[III.] Les armes

Infanterie. On ne peut juger actuellement l'infanterie au point de vue de ses procédés de combat, car elle est dans une période de transition, le nouveau règlement n'est pas suffisamment connu ou plutôt il n'est pas suffisamment « digéré ». Il faudra que les régiments aient accompli au moins un cours de répétition par régiment pour qu'on puisse juger des résultats obtenus. Cette année,

* Cf. *supra* SHD/T, 7 N 1583, N° 100, 18 juin 1909, p. 328.

les manœuvres ont offert un curieux mélange de procédés différents. On a vu, en général, de longues lignes de tirailleurs séparés par un ou deux pas, comme le recommande le règlement, se porter par section ou même par compagnie, en avant, sans préparation par le feu. Dans certains cas, au contraire, ces lignes ont progressé par échelons de force variable, sous la protection du feu par rafales d'échelons en position. Dans les *Vorkurs*, quelques compagnies ont appliqué la marche en rampant. Quant à la marche en petites colonnes, je ne l'ai vu employer que bien rarement. Généralement, dans les dispositifs en profondeur, les échelons, quel que soit leur nombre, se sont toujours présentés en lignes de tirailleurs plus ou moins denses.

La discipline de feu et la discipline de marche sont parfaites. Le service de sûreté en station est généralement très bien fait. Les liaisons par le téléphone entre les compagnies de grand'gardes et les troupes qu'elles couvrent sont parfaitement établies. Généralement, les troupes aux avant-postes sont restées toute la nuit en position. Dans certains cas, elles sont rentrées à 11 h du soir, pour être de nouveau rendues à 5 h du matin sur leurs emplacements, en laissant, pendant la nuit, des postes de surveillance d'officier sur les routes.

Dans la brigade du colonel Gertsch, on a pu constater, à de nombreuses reprises, l'influence de la guerre russo-japonaise : établissement de fausses tranchées creusées pour tromper l'ennemi, avec des pierres blanches simulant les manchons blancs des képis espacés de mètre en mètre sur la terre fraîchement remuée ; postes d'observation avec chaises-suppôts dissimulés dans des haies artificielles ; emploi fréquent de feux étagés. D'ailleurs, il convient d'ajouter que, plusieurs fois, le tracé de ces fausses tranchées était tellement mal compris que le feu de l'ennemi dirigé sur elles aurait été des plus meurtriers pour les hommes placés dans les véritables tranchées ; d'autre part, on a fait un réel abus des feux étagés, on n'a pas tenu compte de ce que les hommes, au combat, ne peuvent pas avoir assez de sang-froid pour être maîtres de leurs coups de fusil ; enfin, dans la marche en avant, les hommes remuant la terre aussitôt qu'ils s'arrêtaient l'ont fait parfois avec plus de zèle que d'à-propos.

Cavalerie. Comme exploration et sûreté, les critiques ont toujours fait l'éloge des excellents résultats qui auraient été obtenus. Il convient d'apporter quelques restrictions à ces appréciations, lorsqu'on se rend compte des erreurs et des lacunes qu'ont présentées certains ordres d'opération établis à la suite des reconnaissances de cavalerie (3^e journée des manœuvres du III^e corps, 1^{re} journée des manœuvres de la 1^{re} division). Mais, d'autre part, j'ai pu constater, à diverses reprises, combien, dans le service de sûreté, la liaison entre la cava-

* Le document porte, en marge, la mention « 1 carte », indiquant l'annexe.

lerie et l'infanterie était établie d'une façon étroite. Toute cette partie de l'instruction paraît avoir été l'objet d'une attention particulière.

Les marches sur les routes s'effectuent dans d'excellentes conditions. Comme dispositif de marche à travers champ, la cavalerie emploie de préférence la ligne de colonnes de peloton par trois.

Dans le combat à pied, les escadrons couvrent le plus grand front possible, chaque peloton restant groupé et les pelotons étant séparés par de larges intervalles, de manière qu'au moment de la retraite les hommes de chaque peloton retrouvent rapidement leurs chevaux et le peloton disparaît aussi vivement que possible.

Quant au rôle de la cavalerie sur le champ de bataille, il a été assez faible. La presse militaire lui a vivement reproché son inaction, qui aurait formé un contraste frappant avec ce qui s'était passé aux manœuvres des années précédentes.

Artillerie. Les batteries qui ont pris part aux cours de répétition et aux manœuvres n'étaient pas munies du goniomètre qui a été employé aux écoles de recrues et les méthodes de tir sont restées ce qu'elles étaient. Un certain progrès a été constaté dans les mises en batterie. A plusieurs reprises, les pièces ont été tirées à bras en arrière des crêtes sur des pentes fort raides. Chaque pièce étant munie d'une prolonge, l'infanterie a fourni le nombre d'hommes nécessaires et l'opération a été lestement effectuée. Cette camaraderie de combat m'a vraiment frappé, car elle s'est produite d'une façon en quelque sorte automatique. A plusieurs reprises, les sapeurs ont aidé les artilleurs à enterrer leurs pièces et leur ont servi ensuite de troupe de soutien.

Au point de vue de la mobilité, l'artillerie ne laisse rien à désirer. Comme les autres armes, elle a une tendance à toujours marcher de l'avant. Dès que l'ennemi est signalé, elle déboîte, prend les devants et se met en batterie, sans être réellement soutenue par l'infanterie ; dans plusieurs rencontres, un certain nombre de batteries ont, par suite, été prises par l'ennemi. Le groupe se sépare volontiers.

L'instruction des officiers, au point de vue tactique, n'est pas encore suffisante pour leur permettre de se rendre compte des conditions dans lesquelles l'artillerie doit s'associer au mouvement de l'infanterie. D'une manière générale, les attaques décisives n'étaient ni préparées, ni accompagnées.

Mitrailleuses. Contrairement aux idées admises en Allemagne, les mitrailleuses ne sont pas employées « en batterie » ; les 8 mitrailleuses de chaque compagnie réparties en 4 sections sont généralement accouplées 2 par 2, la section ne se séparant pas, chacune des 2 mitrailleuses tirant à son tour (cette règle comporte d'ailleurs des exceptions). L'instruction des hommes est bonne, le tir est bien exécuté et les pour cent obtenus (tirs de la 1^{re} compagnie de mitrailleurs) sont

très satisfaisants. D'autre part, les mises en batterie ne sont pas toujours suffisamment défilées, les tirs auxquels j'ai assisté étaient de véritables tirs à la cible encadrés dans une hypothèse tactique assez vague. Je n'ai pas vu les chefs de section obligés de se poser les questions : faut-il tirer ? Quel genre de feux ? etc.

Génie. Aux manœuvres de la 3^e division, le génie a travaillé d'une manière absolument remarquable, qui lui a valu les éloges de la direction des manœuvres. Des tranchées pour tireur debout avec abris pour les hommes et les munitions, des ouvrages de campagne ont été établis avec un soin et une perfection qui ont vivement frappé tous ceux qui les ont visités. De gros efforts ont été demandés aux hommes : le 3^e jour des manœuvres de la 3^e division, le travail a été poursuivi jusqu'à une heure du matin. Je joins au présent rapport l'ordre du commandant du 3^e bataillon du génie pour l'organisation d'une position défensive le 9 octobre.

Les services. Les services sont organisés pour une armée destinée à se battre sur son territoire. Toutefois, on a laissé, à titre d'expérience, un régiment pourvoir à son alimentation. Je rendrai compte ultérieurement.

D'une manière générale, toutes les unités sont très largement dotées en personnels, médecins, vétérinaires, quartiers-maîtres, etc., et en matériel (cuisines, caisses à bagages, voitures...) de toutes sortes, au détriment, bien entendu, de leur mobilité.

[IV.] La doctrine – Les ordres

La doctrine. La doctrine est toujours allemande. Elle peut se résumer en quelques mots : faibles avant-gardes, déploiement immédiat, très faibles réserves, idées préconçues sur la manœuvre qui comporte toujours un front étendu supposé inviolable, avec un mouvement tournant ou enveloppant. A la 3^e division plus encore qu'au III^e corps, j'ai pu me rendre compte combien systématiquement ces principes sont toujours appliqués, en raison de la grande influence exercé par le colonel Gertsch, officier instructeur, commandant de la 6^e brigade, détaché à l'armée japonaise pendant la guerre de Mandchourie.

Il convient toutefois de signaler qu'un certain revirement d'opinion commence à se manifester, surtout dans la Suisse française : les jeunes officiers, principalement, n'hésitent pas à critiquer la doctrine du haut commandement, soit dans la presse, soit dans des conférences ou des conversations particulières.

Les ordres. Je crois devoir vous adresser un dossier contenant les ordres donnés par la direction des manœuvres de la 3^e division. Leur étude est intéressante et on peut en dégager les conclusions suivantes :

1) La situation générale (hypothèse stratégique) change chaque jour, de manière à habituer « les officiers à faire travailler leur intelligence et à se plier rapidement aux situations nouvelles .»

2) Les ordres, quoique rédigés clairement, sont d'une lecture difficile, compliquée, en raison du désir du haut commandement de mettre ses subordonnés au courant de la situation générale d'une façon aussi détaillée que possible. En outre, le fait de vouloir conserver aux unités leur numéro et leur encadrement complique encore la lecture.

3) Au point de vue stratégique, comme au point de vue tactique, la théorie des grands fronts et des attaques enveloppantes est en honneur dans l'armée suisse.

[V.] Les opérations

Sans vouloir entrer dans le détail des manœuvres que le cadre de ce rapport ne me paraît pas comporter, je crois devoir donner un résumé de chacune des 4 journées de manœuvres de la 3^e division.

Journée du 6 octobre

Le thème peut se résumer ainsi qu'il suit : un parti rouge et un parti bleu doivent chercher à gagner le plus rapidement possible les hauteurs d'*Allerheiligen* (entre *Bienne* et *Soleure* *, l'un partant de l'Est, l'autre de l'Ouest. La brigade rouge, cantonnée à *Frinvillier* et environs a envoyé son bataillon de carabiniers à *Romont* ** pour tenir le débouché, et ce bataillon s'est couvert par des avant-postes (une compagnie) sur la ligne *Lengnau – Allerheiligen*, avec des postes détachés à *Granges*.

Le parti bleu, marchant en trois colonnes, utilise un épais brouillard pour arriver rapidement au pied des pentes d'*Allerheiligen* : il n'y trouve que la compagnie aux avant-postes, le bataillon de *Romont* étant resté rassemblé dans son cantonnement. Les avant-postes bleus sont par suite bousculés assez vivement ; l'artillerie qui s'est mise en batterie sous la seule protection de la compagnie aux avant-postes est assez malmenée et perd une de ses batteries, et la manœuvre est interrompue, avant que le parti rouge ait eu le temps de se déployer. Il aurait été certainement intéressant de savoir ce que seraient devenus les deux partis, mais l'enchevêtrement des unités était tel qu'il était bien difficile de continuer la manœuvre.

Journée du 7 octobre

¹⁶ Il s'agit de Colombier dans le canton de Vaud.

Les deux brigades toujours encadrées marchent l'une contre l'autre. La brigade rouge, marchant du Nord au Sud, met son artillerie en batterie au nord de *Bibern*, avec le bataillon du génie comme soutien, le bataillon de carabiniers devant attaquer de front, les deux régiments devant attaquer l'un à droite, l'autre à gauche, de manière à envelopper l'ennemi.

Le parti bleu, portant tous ses efforts sur la droite, enfonce le seul régiment qu'il trouve devant lui, s'empare de l'artillerie rouge, mal gardée par les sapeurs, et le combat sur ce point reste suspendu. Pendant ce temps, le régiment rouge de droite, continuant son mouvement, s'empare de l'artillerie bleue et, à ce moment, les unités étaient tellement mêlées que la manœuvre était interrompue.

Journée du 8 octobre

Cette journée fut de beaucoup la plus intéressante. La brigade bleue a pour mission de s'établir à *Ifwil* (5 km au nord de *Münchenbuchsee*), formant en quelque sorte flanc-garde pour son corps d'armée qui s'avance sur *Schalunen*, *Aetingen*, l'ennemi étant établi sur la rive nord du *Limpach*.

La brigade rouge marche au contraire de *Mülchi* sur *Ifwil*, pour protéger le flanc gauche des troupes qui marchent sur *Berne*.

Au point de vue stratégique, la situation de ces deux partis qui s'avancent ainsi parallèlement l'un à l'autre, en sens inverse, est assez curieuse. Au point de vue tactique, la mission des deux brigades est simple, toutes deux doivent couvrir le flanc de leur parti, l'une, la bleue, doit s'établir à *Ifwil*, l'autre doit passer par cette localité.

Le parti bleu, venant de *Jegenstorf*, envoie son avant-garde (1 bataillon) sur *Ifwil* et dirige tout le gros de ses forces sur *Buchhöfe*. Le parti rouge engage son avant-garde (2 bataillons) devant *Ifwil* puis, apprenant que l'ennemi se trouve à *Buchhöfe*, il entreprend de le tourner par la droite... et dirige le gros de ses forces sur *Grafenried*. Le parti bleu, à son tour, s'étend vers l'Est, de telle sorte que les deux brigades se battent, à un moment donné sur le front ouest d'*Ifwil*, cote 533, à l'est de *Grafenried*. Le parti bleu reçoit alors l'ordre de se retirer.

Les ordres pour la retraite sont clairement donnés, mais l'exécution laisse à désirer. L'artillerie se retire la première assez lentement et va s'établir tout entière à la cote 560 au sud de *Jegenstorf* ; dans l'infanterie, beaucoup de flottement à tous les échelons. Il en est de même pour le parti rouge. On sent que, durant cette retraite, il y a un peu de désarroi : pas d'unités reconstituées, chargées de talonner vivement l'ennemi dans la retraite, inaction de la cavalerie, immobilité de l'artillerie qui reste sur ses positions... simplement de longues lignes de tirailleurs traversant lentement bois et prairies. Il y a là des lenteurs que, seul un

défaut d'instruction peut expliquer, car on ne peut méconnaître que l'esprit d'offensive (*Offensivegeist*) est des plus développés dans l'armée suisse.

Plus tard, bien plus tard, le commandant de la brigade rouge exécute une attaque sur *Jegenstorf*, entre *Hambühl* et *Holzmühle*, mais cette attaque n'est que très imparfaitement préparée par l'artillerie qui s'est portée à l'est d'*Ifwil* : elle-même n'est accompagnée, ni par la cavalerie, ni par l'artillerie, le parti bleu a pu voir les préparatifs de l'attaque, ses batteries ont eu tout le loisir de régler leur tir, enfin les troupes rouges, chargées de l'attaque sur le front, sont restées complètement immobiles. On peut donc admettre que la contre-attaque exécutée par le parti bleu au nord-est de *Jegenstorf* aurait réussi à arrêter l'ennemi.

A signaler encore le front considérable (plus de 4 km.) occupé par la brigade rouge, le dispositif adopté par les troupes d'attaque (5 ou 6 lignes de tirailleurs plus ou moins denses, marchant à des distances variables et se poussant les unes les autres).

Journée du 9 octobre

Pour cette dernière journée, les troupes sont, comme pour les journées précédentes, placées dans une nouvelle hypothèse stratégique. Il faut d'ailleurs les rapprocher du terrain de l'inspection, près de Berne, et les ramener à proximité des positions qui doivent être organisées défensivement par le génie. Il s'agit en effet de l'attaque d'une position, sur laquelle une arrière-garde tente d'arrêter un ennemi victorieux. La composition des partis a été modifiée, de manière à donner une supériorité marquée à l'attaque.

La brigade rouge est donc installée sur la position *Hirzenfeld – Diemerswil* (à l'est de *Münchenbuchsee*) organisée défensivement. La position n'est occupée que par le bataillon du génie et les élèves de l'école d'officiers de Berne, l'artillerie est à la cote 596 ; le gros des forces est massé en deux fractions à droite et à gauche pour des contre-attaques. L'assaillant, après avoir établi ses 4 batteries sur la hauteur de *Wiggiswil*, déploie 4 bataillons à l'ouest d'*Hofwil*, 2 bataillons entre *Hofwil* et *Moosseedorf*, un dernier bataillon restant en réserve générale au centre et, profitant d'un épais brouillard, toute la brigade se lance à l'attaque.

Des erreurs de direction se produisent, les unités se mélangent. A ce moment, les deux réserves de la défense se lancent en avant, la mêlée devient telle que la direction des manœuvres, malgré le peu de temps dont on dispose en raison de l'inspection et de la démobilisation, juge bon de faire recommencer la manœuvre. Les troupes reprennent donc leurs positions de début, l'attaque de la position a lieu une seconde fois et se termine par « un véritable tableau » devant une foule immense.

Quelques instants plus tard a eu lieu l'inspection. La nouvelle formation de revue a produit une excellente impression. L'immobilité des troupes, leur attitude, leur maniement d'arme, leur défilé (l'arme sur l'épaule gauche) ne méritent que des éloges. Le spectacle de ces troupes suisses, dans lesquelles on sent, chez tous, une si entière bonne volonté, un tel désir de faire son devoir, est profondément impressionnant. Les Suisses viennent en foule y chercher une leçon de choses, une évocation du passé, un encouragement pour l'avenir. Je n'en veux comme preuve que l'émotion profonde remarquée chez ce lieutenant-colonel de l'Etat-major général qui, au moment où les bataillons ont défilé aux sons de la marche bernoise, s'est penché vers moi pour me dire : « *Nos ancêtres jouaient cette marche pour la première fois, lorsque vous les avez battus à Marignan.* »

Conclusion

Les critiques faites chaque jour ont été des plus bienveillantes, elles ont même été des plus élogieuses. Néanmoins, elles ont insisté sur le danger des fronts trop étendus et d'une préparation par le feu insuffisante. Je ne crois pas devoir les résumer : les articles du *Bund* suffisent.

A mon point de vue personnel, ces manœuvres n'ont fait que confirmer l'opinion que j'ai pu me former sur l'armée suisse depuis que je vis au milieu d'elle. La première impression produite est extrêmement favorable : on sent qu'on est en présence de gens qui « ne jouent pas au soldat » mais qui veulent être soldats et qui le sont réellement. Aucun étranger appelé à voir pour la première fois l'armée suisse n'échappe à cette impression. Puis, quand on étudie cette armée d'un peu plus près, on perçoit les défauts de l'organisation.

Très travailleur, très instruit, très au courant des armées étrangères et des expériences faites dans les dernières guerres, le haut commandement n'a pas pu « mettre au point ses idées », il n'a pas pu faire comprendre l'esprit de la doctrine qu'il a cru devoir adopter ; en outre, il faut tenir compte de cette tournure d'esprit particulière au peuple suisse qui veut « faire grand ».

L'instruction de l'armée est d'ailleurs en pleine évolution ; les fantassins apprennent leur nouveau règlement, les cavaliers cherchent à grouper leurs régiments, de manière à constituer une division au moment de la mobilisation et à augmenter « l'allant » de l'arme, les artilleurs s'efforcent de transformer leur méthode de tir. D'autre part, la nouvelle organisation militaire aura les plus heureuses conséquences :

1) L'instruction professionnelle des hommes sera bien meilleure (prolongation des écoles de recrues) .

2) Elle sera bien mieux entretenue, ainsi d'ailleurs que la cohésion et l'esprit de corps des diverses unités (cours de répétition annuels au lieu d'être bisannuels) .

3) L'instruction des officiers sera perfectionnée (création d'écoles) .

4) La mobilité de l'armée sera sensiblement améliorée (diminution du temps de service dans l'élite). Déjà cette année, on a constaté combien le nombre des traînards avait diminué dans les marches un peu pénibles, dans les patrouilles, dans les parcours au pas [de] gymnastique.

Telle qu'elle est, l'armée suisse est d'ailleurs une armée des plus respectables, redoutable même, pour employer l'expression dont on s'est servi à son égard : il n'est guère possible de demander davantage à une armée de milice, mais il faut tenir compte des conditions particulières dans lesquelles se trouve un peuple chez lequel on trouve un sentiment du devoir poussé à l'extrême, une bonne volonté absolument remarquable, un « amour du militaire » – pour employer une expression suisse – des plus vifs, soutenus, étayés par une des armatures des plus puissantes qu'on puisse imaginer : un ardent patriotisme, prêt à tous les sacrifices aussi bien en temps de paix qu'en temps de guerre.

[Morier]

SHD/T, 7 N 1583

Morier au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 18 juin 1909

N° 100

Manœuvres d'automne

J'ai l'honneur de vous rendre compte des dispositions suivantes qui ont été arrêtées par le Département militaire relativement aux manœuvres d'automne de l'armée suisse.

1) Le Conseil fédéral ne recevra pas officiellement de missions militaires étrangères.

2) Les officiers étrangers qui le désireront pourront suivre les différentes manœuvres de division, de brigade et de régiment. Ils devront être annoncés par leurs Gouvernements respectifs au Conseil fédéral ou au Département militaire.

3) Ce dernier fera parvenir tous renseignements nécessaires aux officiers étrangers relativement aux lieux et dates auxquels ils devront rejoindre les corps de

troupes. La régie fournira un cheval de selle et une ordonnance montée à chaque officier étranger.

4) Les officiers étrangers auront à pourvoir eux-mêmes à leur logement et à leur entretien, ainsi qu'à ceux de leurs ordonnances et de leurs chevaux.

5) Les ordres des commandants de troupe seront communiqués en temps utile aux officiers étrangers, ainsi d'ailleurs que toutes les indications pouvant les intéresser.

Le tableau des cours d'instruction annexé à la *Feuille officielle militaire* a fait connaître les dates des différentes manœuvres. Aussitôt que les terrains des manœuvres de division (1^{re}, 2^e, 4^e divisions) auront été fixés, je m'empresserai de vous en rendre compte.

[Morier]



Manœuvres 1911:
Cuisines roulantes.
(*Souvenirs des manœuvres
du 1^{er} corps 1911*)

SHD/T, 7 N 1583

Morier au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 10 août 1909

N° 114

Officiers étrangers aux manœuvres suisses

J'ai eu l'honneur de vous rendre compte, dans mon rapport N° 100 *, du 18 juin, des conditions dans lesquelles les armées étrangères étaient invitées à se faire représenter aux manœuvres d'automne de l'armée suisse.

J'apprends que l'Autriche et l'Italie se proposeraient de n'envoyer à ces manœuvres que leurs attachés militaires à Berne. L'Allemagne ferait de même.

Dans le cas où il en serait ainsi pour la France, j'aurais l'intention – à moins d'ordre contraire de votre part – de suivre les manœuvres de la 1^{re} division, dont le commandant, le colonel Audéoud, est considéré comme un des chefs les plus remarquables de l'armée suisse, et ensuite de suivre une partie des manœuvres de la 2^e division et de celles de la 4^e division, qui ont lieu à la même époque.

J'aurai soin de vous rendre compte, aussitôt que je les connaîtrai d'une façon certaine, des dispositions prises par les Gouvernements étrangers.

[Morier]

* Les volts et les ampères ne sont pas normalisés sur les différents réseaux qui existent en Suisse.

SHD/T, 7 N 1583

Morier au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 26 septembre 1909

N° 122

Manœuvres de la 1^{re} division

J'ai l'honneur de vous adresser le rapport ci-dessous au sujet des manœuvres de la 1^{re} division*.

I.

Les troupes qui ont pris part aux manœuvres de la 1^{re} division sont :

- la 1^{re} division au complet, sauf une compagnie de chacun des 3^e et 11^e bataillons, désignés pour un service spécial ;
- le régiment de cavalerie N° 1 ;
- la compagnie de mitrailleurs N° 1 ;
- la compagnie de guides N° 9 ;
- le groupe d'artillerie de campagne N° 1 du 3^e régiment ;
- un détachement de la compagnie de télégraphistes N° 1 ;
- la compagnie de subsistances N° 1 ;
- la section N° 1 du train des subsistances N° 1.

Les effectifs variaient de 90 à 130 hommes par compagnie et de 90 à 120 hommes par escadron. Les batteries comprenaient 4 pièces attelées à 6 chevaux et 4 caissons attelés à 4 chevaux.

Les manœuvres ont duré 5 jours : du 12 septembre (soir) au 17 septembre au matin.

Ont suivi les manœuvres :

- le colonel Müller, chef du Département militaire ;
- le colonel de Techtermann, commandant du I^{er} corps ;
- le colonel Müller, inspecteur de la police marocaine ;
- les attachés militaires russe et français.

II.

* Le document porte le chiffre III. Nous corrigeons.

1^{re} journée

Les deux brigades, supposées encadrées, ont l'ordre : la 1^{re}, dont l'avant-garde a atteint, le 11 au soir, la ligne Signy – Chésereux – Bonmont, de marcher sur Longirod – Saint-Georges et de s'emparer des débouchés de la route du Marchairuz, dans la haute vallée de l'Aubonne ; la 2^e, dont l'avant-garde a atteint, le 11 au soir, la ligne Gimel – Saint-Oyens – Châtel, de marcher sur Gex, pour se mettre en possession des débouchés du col de la Faucille.

Retenu dans l'Engadine par le cours de répétition du 31^e régiment, je n'ai pas assisté à cette première journée de manœuvres, dont je n'ai eu connaissance que par les ordres des chefs de parti.

La 1^{re} brigade a suivi, en une colonne, l'itinéraire Crassier – La Rippe – Chésereux – Gingins – Givrins – Genolier – Le Muids – Bassins – Marchissy.

La 2^e brigade a été rassemblée de bonne heure, le 13, entre Gimel et Saint-Oyens, puis mise en marche sur le même itinéraire assigné à l'autre brigade. Les deux partis devaient donc nécessairement se rencontrer.

Chaque brigade avait été renforcée par 1 compagnie de guides, 1 compagnie du génie, 1 groupe d'artillerie. Le directeur des manœuvres avait conservé à sa disposition le bataillon de carabiniers, le régiment de cavalerie, la compagnie de mitrailleurs et un groupe d'artillerie.

La rencontre des deux partis s'est produite vers Le Muids ; tous deux ont cherché à s'emparer des hauteurs d'Arzier. La 1^{re} brigade, retardée dans sa marche par le régiment de cavalerie et les mitrailleurs attribués à la 2^e brigade en cours de manœuvre, est à son tour renforcée sur sa droite par un détachement composé du bataillon de carabiniers et du groupe d'artillerie, maintenus à la disposition du directeur des manœuvres, et la 2^e brigade doit battre en retraite. Elle vient s'établir sur la position de Longirod. Les troupes reçoivent alors l'ordre de gagner leurs cantonnements sous la protection de leurs avant-postes qui s'installent, ceux de la 1^{re} brigade sur la rive gauche de la Combaz, ceux de la 2^e sur la ligne Saint-Georges – Longirod, cote 814.

2^e journée

Le thème général reste le même. La 1^{re} brigade sait que l'ennemi est en retraite : elle reprendra donc l'offensive. La 2^e brigade, renforcée par une batterie enlevée à son adversaire, décide également de reprendre l'offensive. Toutes deux se rassemblent avant de reprendre leur mouvement en avant.

La 1^{re} brigade forme 3 colonnes : 4 bataillons à gauche, le long des pentes boisées du Jura, dans la direction de La Gouverne et de Saint-Georges, 2 bataillons au centre par Marchissy sur Longirod, 1 bataillon (carabiniers) à droite.

Le 4^e bataillon de la colonne de gauche reste à la disposition du commandant de la brigade. L'artillerie s'établit au sud-ouest de Marchissy.

La 2^e brigade lance 2 bataillons au nord de la route Longirod – Marchissy, 2 bataillons au sud de cette route et le régiment de cavalerie sur Burtigny. 2 bataillons restent en réserve. L'artillerie s'établit à la cote 897.

Au centre, la 2^e brigade progresse facilement mais, à droite, elle est tournée par les 3 bataillons de la colonne de gauche ennemie ; à gauche, son régiment de cavalerie doit se replier devant les carabiniers et elle reçoit l'ordre de battre en retraite. Cette retraite s'effectue sur Saint-Oyens, Essertines, direction que prend également la 1^{re} brigade.

Les critiques du colonel-divisionnaire ont porté sur les points suivants :

- 1) Les dispositions générales des deux commandants de parti sont rationnelles, sauf les formations de rassemblement, puisque tous deux prenaient l'offensive.
- 2) La 2^e brigade a effectué correctement son mouvement de retraite ; toutefois, elle s'est retirée dans une direction divergente de celle du gros des forces de son parti.
- 3) Les déploiements et les marches à travers champs permettent de constater de réels progrès dans l'instruction des hommes et des officiers ; il existe encore des inégalités frappantes entre les unités : on voit des subdivisions flotter, indécises, les hommes n'étant jamais repris en main. La faute en est aux officiers qui donnent des marques de lassitude et n'ont pas la force morale de réagir.
- 4) Les lignes de tirailleurs sont encore trop denses et, trop souvent, les officiers ignorent complètement ce qui se passe à leur droite et à leur gauche.

J'ajouterai que le combat m'a donné personnellement – comme toujours d'ailleurs dans l'armée suisse – l'impression de se développer sur un front beaucoup trop vaste, au moins pour la 1^{re} brigade (4 km). On sentait que, derrière ces lignes minces, il n'y avait aucune profondeur et qu'une attaque sur le centre de cette brigade l'aurait coupée en deux en prenant à revers les bataillons de la colonne de gauche.

D'autre part, si la 2^e brigade s'est retirée dans une direction opposée à celle de son parti, il convient d'ajouter que la 1^{re} brigade l'a poursuivie, au lieu de se porter sur les débouchés de la route du Marchairuz, comme elle en avait reçu l'ordre.

3^e journée

* Le document porte, en marge, la mention « 1 carte », indiquant l'annexe.

Le thème général est changé. Une armée de l'ouest s'avance entre le Jura et le lac de Genève, refoulant devant elle une armée de l'Est. Les deux brigades sont passées respectivement de l'est à l'ouest et de l'ouest à l'Est, de manière à intervertir les rôles des deux chefs de parti. Chacune d'elles se compose, outre ses deux régiments d'infanterie, d'une compagnie de guides, d'une compagnie du génie et d'un groupe d'artillerie.

La 1^{re} brigade a stationné, dans la nuit du 14 au 15 septembre, dans le secteur Aubonne – Saint-Livres – Lavigny – Yens, etc., avec ses avant-postes sur la rive droite de l'Aubonne ; elle reçoit l'ordre d'évacuer la rive droite avant le jour et de tenir sur les hauteurs de la rive gauche jusqu'à 9 h 30 matin. A cette heure, elle devra se replier sur la position Bussy – Denens – Le Château, avec mission de s'y maintenir jusqu'au lendemain. La brigade est supposée à l'aile gauche de son armée et couverte elle-même sur sa gauche par un détachement.

La 2^e brigade – supposée également à l'aile droite de son armée et couverte sur sa droite par un détachement – doit franchir l'Aubonne à Aubonne et marcher sur Saint-Saphorin – Colombier ¹⁶.

La 1^{re} brigade avait divisée sa position en deux secteurs occupés chacun par 2 bataillons, 2 bataillons restant en réserve à la disposition du brigadier ; l'artillerie était en position sur les hauteurs de Saint-Livres (2 batteries) et à l'est de Lavigny (1 batterie).

La 2^e brigade, mal renseignée au début de la journée, envoie une compagnie « tâter » le pont d'Aubonne puis, en apprenant que l'ennemi paraît vouloir défendre le passage, le brigadier lance 4 bataillons sur sa gauche entre La Vauguigne – Saint-Livres, un bataillon restant chargé d'une attaque démonstrative sur Aubonne, le 6^e bataillon étant gardé en réserve. L'artillerie se met en batterie sur les hauteurs de Bougy – Saint-Martin.

Les 4 bataillons de gauche, formant 2 détachements, descendent dans le ravin de l'Aubonne, très escarpé, et remontent les pentes Est ; les premières compagnies qui débouchent sont reçues par une contre-attaque exécutée par un des bataillons de réserve de la 1^{re} brigade mais, à ce moment, il est 9 h 30, la 1^{re} brigade entame son mouvement de retraite, les deux bataillons de réserve effectuant leur mouvement en premier lieu, et la 2^e brigade commence la poursuite. Malheureusement, les ponts d'Aubonne ont été rompus, il faut un certain temps pour les rétablir et l'artillerie ne peut guère effectuer son passage que vers 1 heure. C'est donc seulement entre 2 et 3 heures que la 2^e brigade aborde la position Bussy – Denens.

La 1^{re} brigade avait le temps de s'y établir très solidement. Le génie avait creusé de longues tranchées, l'infanterie de nombreux trous de tirailleurs et des réseaux de fil de fer avaient été effectivement établis en avant de ces tranchées. 2 bataillons sont au nord de Denens, 2 bataillons au sud, 2 bataillons en

réserve. Derrière le centre de la position et, lorsque la 2^e brigade exécute une attaque décisive sur sa gauche, une contre-attaque des deux bataillons de réserve et d'un autre bataillon que le commandant de la 1^{re} brigade avait pu retirer de sa ligne, accompagnée par une batterie, la reçoit dans d'excellentes conditions, d'autant plus que l'artillerie de la 2^e brigade, établie vers la cote 516 (est de Lavigny), était restée sur place et n'avait détaché aucune batterie d'accompagnement.

Les troupes à la disposition du directeur des manœuvres avaient servi à former un détachement de l'est (bataillon de carabiniers, deux batteries et les mitrailleurs) et un détachement de l'ouest (régiment de cavalerie et une batterie) qui avaient pris la place des détachements d'ailes supposés. Les opérations de ces détachements ont été assez confuses et surtout quelque peu indépendantes de celles de leurs partis ; le terrain se prêtait assez mal aux opérations du régiment de cavalerie, retardé d'ailleurs dans sa marche par sa batterie, et, en définitive, le détachement de l'est se replie sur son parti.

Les critiques du directeur des manœuvres furent les suivantes :

- 1) Le 14 au soir, les avant-postes étaient d'un effectif insuffisant ; on était au contact, au soir et à la veille d'un combat.
- 2) Les rapports fournis par les avant-postes n'ont nullement renseigné les chefs de parti. Le commandant de la 2^e brigade était, le 15 au matin, dans l'ignorance complète de la situation de l'ennemi.
- 3) Le directeur a constaté personnellement que les officiers et les hommes étaient trop bien reçus par les habitants. Les avant-postes du parti de l'est comportaient 1 bataillon, soutenu par 1 bataillon cantonné dans Aubonne. Le directeur a voulu « alarmer » le bataillon d'Aubonne ; il a fallu 40 minutes pour le rassembler.
- 4) D'autre part, on a constaté un défaut de surveillance dans les cantonnements, des irrégularités de tenue, du désordre dans les convois, de la mollesse chez un certain nombre d'officiers qui se trouvaient à la queue de leur section.
- 5) Le bataillon chargé de maintenir l'ennemi dans Aubonne a si peu rempli sa mission que l'ennemi a disparu sans qu'il s'en aperçoive ; c'est seulement trois quarts d'heure après son départ qu'il s'est rendu compte de l'évacuation de la position.
- 6) Un certain nombre de subdivisions se sont avancées en colonne par un, à moins de 300 m de la position.
- 7) Le génie a creusé d'immenses tranchées ébauchées sur toute leur étendue, qui n'ont été occupées que par quelques hommes. Il aurait mieux valu creuser seulement quelques éléments de tranchées en leur donnant leur profil normal et en les occupant complètement.

Ces critiques furent faites sur un ton bienveillant, mais en termes très catégoriques devant les nombreux civils présents. J'ajouterai les observations suivantes :

a) Le mouvement des 4 bataillons destinés à agir sur la droite de l'ennemi entre La Vauguigne et Saint-Livres, n'a été couvert par aucune avant-garde, aucune patrouille... Si la contre-attaque de la 1^{re} brigade avait été exécutée avec plus de vigueur, les 2 bataillons sur lesquels elle s'est produite auraient été complètement rejetés dans le ravin.

b) Deux bataillons chargés de l'attaque décisive sur la 2^e position ont fait une véritable marche de flanc sous le feu de la défense. Leur mouvement n'a été, ni accompagné, ni même suffisamment appuyé par l'artillerie restée tout entière sur sa position de Saint-Livres.

c) L'étendu des fronts reste toujours considérable (4,5 km/1 brigade).

d) Les mises en batterie se sont faites dans des conditions peu satisfaisantes : l'artillerie établie à Bougy a été prise d'écharpe pendant tout le temps de sa marche d'approche.

e) La constitution dans le courant de la manœuvre, au moyen des troupes disponibles, des détachements supposés dans l'ordre d'opérations est une excellente mesure qui a donné à ces chefs de détachement l'occasion de chercher le contact avec leurs chefs de parti, en se conformant au mouvement général, et aux chefs de parti l'occasion de « faire état » rapidement de la présence sur un point donné de forces amies ou ennemies primitivement supposées. Mais, encore faut-il préciser les situations d'une manière absolue, sans quoi on arrive à des invraisemblances et à une certaine tension dans les rapports entre les chefs de parti et de détachement.

4^e journée

Le thème général reste le même. Le parti de l'est continuant sa retraite dans la direction de La Sarraz, la 1^{re} brigade vient s'établir sur la position de Colombier entre la Morges et la Senoge, 4 bataillons en 1^{re} ligne, 2 en réserve au nord de Colombier, avec l'artillerie, 2 bataillons ont passé la nuit aux avant-postes et d'importants travaux de fortification ont été faits sur tout le front. La brigade a [l'ordre] de tenir, jusque dans l'après-midi du 16, le secteur du Moulin de Colombier à la Senoge (à l'est de Colombier) et de se replier ensuite sur Vullierens et Senarclens.

La 2^e brigade, qui a l'ordre de pousser le 16 au matin sur Colombier en appuyant sa gauche à la route Bussy – Clarmont – Cottens, se rassemble au nord de Denens ; elle s'est couverte pendant la nuit par 3 compagnies aux avant-postes.

Les brigades ont la composition suivante :

- 1^{re} brigade : 2 régiments d'infanterie, 1 régiment de cavalerie, 1 compagnie de guides, 1 compagnie du génie, 1 groupe d'artillerie.
- 2^e brigade : 2 régiments d'infanterie, 1 bataillon de carabiniers, 1 compagnie de guides, 1 compagnie du génie, 2 groupes d'artillerie, 1 compagnie de mitrailleurs.

Les deux détachements d'ailes des deux partis resteront supposés.

La 2^e brigade cherche d'abord à envelopper la droite ennemie, sur laquelle elle dirige 4 bataillons, dont 2 en réserve, 1 $\frac{1}{2}$ batterie de mitrailleurs, laissant sur sa propre droite et au centre 3 bataillons, 2 $\frac{1}{2}$ batteries de mitrailleurs ; mais, très bien renseignée par sa cavalerie, la 1^{re} brigade lance 2 bataillons en avant, pour dégager sa droite et, en voyant cette aile plus vigoureusement défendue qu'elle ne le supposait, la 2^e brigade fait passer ses réserves de la gauche à la droite. La manœuvre traîne un peu, car il faut naturellement un certain temps à l'attaque pour opérer ce déplacement de troupes. La défense se contente de renforcer sa gauche déjà très fortifiée et, au moment où toute l'attaque s'ébranle au centre et sur sa droite (les 2 bataillons de réserve jetés l'un au nord de Colombier, l'autre sur Colombier), une contre-attaque de 2 bataillons et d'un régiment de cavalerie se porte en avant et la manœuvre est arrêtée.

Critiques du directeur

- 1) On a tenu compte des observations faites la veille ; les avant-postes ont parfaitement rempli leur mission.
- 2) De même pour les travaux de fortification ; les tranchées ont eu un profil normal et ont été occupées comme elles devaient l'être.
- 3) Les marches d'approche se sont correctement effectuées.
- 4) Le parti de l'ouest a montré peu d'allant dans ses attaques. Il aurait dû d'ailleurs, dès le commencement, chercher la décision sur la gauche de l'adversaire, qu'il savait encadré à droite.
- 5) Les mitrailleurs étaient pour la première fois attachés à l'infanterie qui n'a pas su s'en servir ; ils ne doivent pas être en avant et employés comme un organe d'exploration, mais former une réserve de feu.

Personnellement, j'ai eu l'impression que la manœuvre était bien meilleure que celles des journées précédentes, mais les fautes sont toujours considérables et, devant ces lignes minces qui n'ont rien derrière elles, le défenseur, s'il cherche à se dégager par des contre-attaques bien effectuées d'ailleurs, lorsqu'il est trop pressé, n'essaie nullement de profiter des trouées qu'il aperçoit, des déplacements de troupes qu'il voit s'effectuer. Colombier, solidement tenu comme il

l'était, rien n'empêchait la 1^{re} brigade de marcher sur la croupe sud-ouest du village facilement occupée et de couper en deux la ligne ennemie.

5^e journée

Dès la fin de la 4^e journée, le thème change. La 5^e journée doit être consacrée à une manœuvre « formelle » de division contre un ennemi figuré, suivie de l'inspection.

Manœuvres

Un parti Sud a été refoulé sur la ligne Saint-Saphorin – Lussy. Son aile droite, forte de 8 bataillons (représentés par le bataillon de carabiniers), 1 compagnie de guides, 1 compagnie de mitrailleurs, 1 groupe d'artillerie (représenté par une batterie), 1/2 bataillon du génie, a pour mission de tenir le 17 septembre les hauteurs de Saint-Saphorin, pour permettre à l'aile gauche de son parti de se replier par Morges sur Renens.

La 1^{re} division, renforcée d'un régiment de cavalerie, mais privée de son bataillon de carabiniers et d'une compagnie du génie, forme l'aile gauche d'un parti nord et a gagné la ligne Clarmont – Colombier – Vullierens. Elle a [l'ordre] de s'emparer des hauteurs de Saint-Saphorin à l'aube et de chercher à rejeter l'adversaire sur Morges et le lac.

La division a passé la nuit en cantonnements-bivouacs sur la ligne ci-dessus, ses avant-postes au contact de ceux de l'ennemi au sud-est de Clarmont et le long de la Venoge ; le régiment de cavalerie est à Gollion sur la gauche.

Le 17, avant le jour, les 2 brigades accolées, 2^e à droite, 1^{re} à gauche, se portent en avant dans le secteur la Morges – route Vullierens – Romanel. Les lignes de tirailleurs descendent dans le fond de la vallée avant le jour et à l'aube, ouvrent le feu contre la 1^{re} ligne de défense pendant que les bataillons de 2^e ligne de l'attaque descendent les pentes à leur tour. L'artillerie, établie au nord et au sud de Colombier, appuie le mouvement.

La défense a organisé 3 points d'appui : à droite, à la cote 511 ; au centre, à cheval sur la route Saint-Saphorin – Colombier ; à gauche, au bois situé au nord de Vaux. Les guides explorent les flancs ; les mitrailleurs sont à la droite.

Un brouillard intense ne tarde pas à s'élever et couvre absolument tout le terrain de manœuvres. Je renonce à suivre l'ensemble de la manœuvre des hauteurs de Colombier et je suis la manœuvre des deux bataillons de réserve et du régiment de cavalerie, qui sont chargés d'une attaque décisive sur le flanc droit de l'ennemi. Ces troupes franchissent la Senoge sur le pont de la route Vullierens – Aclens, puis tournent à droite. Quelques erreurs d'exécution se produisent dans le brouillard mais, d'une façon générale, le mouvement s'effectue dans des conditions satisfaisantes. La défense, qui avait poussé ses troupes



Manœuvres 1903:
Construction d'un pont
sur l'Aar. (*Souvenirs
des manœuvres du
1^{er} corps 1903*)

jusqu'au pont de la route d'Aclens sur la Senoge, est obligée d'abandonner le pont et bat en retraite.

Les deux bataillons, formant plusieurs lignes de tirailleurs successives, se rabattent dans la direction de Saint-Saphorin, le régiment de cavalerie, passant par les intervalles de la ligne d'infanterie, charge par escadrons successifs. Son galop n'est pas très vite, mais il ne se laisse pas arrêter par les premières troupes qu'il rencontre, il dépasse successivement des lignes d'infanterie et des batteries qu'il prend à revers et arrive jusqu'aux premières maisons de Saint-Saphorin, au moment même où la 1^{re} ligne des bataillons du centre arrivait sur la crête.

Le colonel-divisionnaire ne fait aucune critique, ayant dirigé lui-même la manœuvre. Le colonel commandant le corps d'armée constate avec satisfaction les progrès accomplis ; il trouve que les procédés de déploiement varient trop d'un régiment à l'autre, que les ordres sont transmis trop lentement, que certaines attaques ont manqué de décision. Le chef du Département militaire remercie tout le monde, constate les progrès accomplis et félicite la division.

Inspection

Le colonel de Techtermann, ne pouvant à la suite d'une maladie récente, se déplacer à cheval, l'inspection n'a pas eu lieu et les troupes ont simplement défilé devant le commandant de corps d'armée et le chef du Département militaire.

Les troupes se sont formées très rapidement pour le défilé qui a eu lieu l'arme sur l'épaule gauche et en colonne de compagnies pour l'infanterie, en colonne

* Morier écrit de Steiger.

** Morier écrit Kinder.

de pelotons et au trot pour la cavalerie, en bataille et au trot pour l'artillerie. Le défilé a été bon et même très bon pour certains bataillons et pour la cavalerie. Les hommes tournaient la tête à droite au commandement, ce qui facilitait l'alignement. Seuls quelques officiers et quelques hommes ont défilé au pas de parade ; les autres se contentaient de tendre plus ou moins le jarret, en penchant légèrement le haut du corps en avant. La cadence est notablement plus vive que la nôtre ; elle varie d'ailleurs suivant les régiments, chaque régiment défilant avec sa musique formée des fanfares de ses trois bataillons. Les distances étaient également des plus variables. Dans la cavalerie et l'artillerie, le trot est très sensiblement plus vite que chez nous ; les hommes ont défilé au trot enlevé.

D'une manière générale, l'impression produite a été très bonne, pour une armée de milice. Aussi les nombreux spectateurs n'ont-ils pas ménagé leurs applaudissements. Chaque drapeau en particulier a été salué par des bravos enthousiastes, et la population, accourue de toute part des cantons de Vaud et de Genève, a manifesté hautement ses sentiments de patriotisme, de profonde affection et d'admiration – peut-on dire – pour son armée.

III.

Je crois devoir signaler les trois points suivants sur lesquels j'ai eu l'occasion de porter mon attention au courant des manœuvres.

a) Ravitaillement

D'une manière générale, les dispositions prises ont eu pour but de simplifier, autant que possible, la besogne des corps de troupe. Les quartiers-maîtres n'avaient qu'à prendre livraison des quantités de vivres qui leur étaient remises au centre de ravitaillement par les soins du commissaire des guerres de la 1^{re} division. Le ravitaillement se faisait d'ailleurs avec ordre et assez de rapidité. Tous les trains des corps [de troupes] (chevaux de main, fourgons à bagages, etc.) se rendaient au ravitaillement, compliquant la besogne et encombrant inutilement la route et le centre de ravitaillement.

b) Pétrisseuses mécaniques

Le pétrin mécanique expérimenté l'année dernière aux manœuvres du III^e corps n'avait pas donné toute satisfaction à l'administration militaire. Cette année, deux nouveaux modèles, dont l'un fourni par MM. Kustner de Genève, ont été essayés. Mis en marche par un moteur électrique, pouvant utiliser les nombreux courants * dont dispose la Suisse, ces appareils seraient susceptibles

* Le document porte, en marge, la mention « 2 dont une carte », indiquant les annexes.

** Morier écrit de Waldersee

de rendre d'excellents services. Leur fonctionnement rappelle le travail du boulanger ; un bras mécanique dans l'un de ces appareils, deux bras dans l'autre, sont animés d'un mouvement analogue à celui des bras du mitron. Je n'ai, pour le moment, pas de renseignements suffisamment précis sur leur prix de revient, leur rendement, l'emploi de la main-d'œuvre, l'économie qu'ils procurent, etc.

c) Ambulance

Enfin, j'ai pu visiter en détail une ambulance qui avait installé une place principale de pansement et j'ai pu faire les observations suivantes :

- 1) Tout leur matériel chirurgical est composé d'instruments absolument neufs et des modèles les plus récents.
- 2) Les voitures d'ambulance, garnies de coussins capitonnés, parfaitement suspendues, permettent de transporter, soit 4 blessés couchés, soit 2 couchés et 6 assis, soit 12 assis. Un peu lourdes, ces voitures n'en sont pas moins bien comprises.
- 3) Chaque ambulance est munie de 80 fournitures de couchage, draps, couvertures, traversins, serviettes ; les 10 ambulances du corps d'armée peuvent donc hospitaliser, sur place, 800 blessés non transportables. Tout le matériel du service de santé de 1^{re} ligne est interchangeable ; les ambulances de corps d'armée, en relevant les ambulances divisionnaires, leur passent, nombre pour nombre, les quantités de matériel restant sur place.
- 4) Le service sanitaire a actuellement en expérience des tables de pansement et d'opération démontables, des brancards démontables et des brancards à roues, dont il se déclare satisfait.

IV.*

En résumé, il semble qu'on peut traduire de la manière suivante l'impression qui se dégage des manœuvres de la 1^{re} division.

L'instruction et la valeur militaire de cette division ne diffèrent pas sensiblement de celles des 3^e, 6^e et 7^e divisions que j'ai vues l'année dernière. Je n'ai donc rien à modifier aux conclusions des rapports que j'ai adressés à cette époque. La 1^{re} division a peut-être une allure générale moins militaire : on devine un peu plus de laisser-aller dans les marches, au combat et dans les cantonnements, moins de résistance également et plus de traînants. Par contre, elle est moins lourde, il y a plus de gaieté, plus d'entrain dans tout le personnel, officiers et soldats, la différence de races se fait sentir ; parfois même, on a l'illusion d'être en présence d'unités de l'armée française.

La personnalité des colonels-commandants de corps d'armée et divisionnaires est trop connue pour que je m'y arrête. Les deux colonels-brigadiers (colonel

Bornand, 1^{re} brigade), (colonel Galiffe, 2^e brigade), magistrats tous deux, le 1^{er} à Lausanne, le 2^e à Genève, présentent de grandes qualités de commandement, de sang-froid, de décision et de bienveillance. Très rigoureux, pleins d'allant, ils sont bien réellement les chefs de leur brigade.

Le fonctionnement des états-majors paraît un peu laborieux. Pendant toutes les manœuvres, l'état-major de la division (5 officiers) s'est couché fort tard, trop tard pour de simples opérations de brigade contre brigade, dans lesquelles toutes ou presque toutes les dispositions étaient arrêtées d'avance. On sent que chacun veut, non seulement faire son devoir, mais plus que son devoir, « donner tout ce qu'il peut ». C'est là d'ailleurs une des caractéristiques de l'armée suisse. En raison du peu de durée du service militaire, on demande le maximum d'efforts. Aussi les préoccupations de fatigue et de nourriture n'interviennent-elles que bien rarement. Il n'y a pas d'autre repos dans la manœuvre que ceux qui découlent du développement du combat. Officiers et soldats mangent quand bon leur semble ce qu'ils portent sur eux. Les cantines n'existent pas et les voitures des mercantiles ne suivent que bien rarement.

D'autre part, les chefs, quel que soit leur grade, laissent rarement échapper les occasions qui peuvent se présenter de « remettre tout leur monde en main », et cette « remise en main » a lieu simplement, facilement, sans à-coup, acceptée par tous de bonne grâce, joyeusement, peut-on dire. A la critique, par exemple, lorsque tous les officiers, jugulaire sous le menton, gantés de blanc, sabre au côté, mettent les talons sur la même ligne en prenant strictement la position militaire, au commandement de « garde à vous » du plus élevé en grade, on se rend compte de cette bonne volonté avec laquelle l'armée suisse se soumet au principe suivant : plus le temps de service est réduit, plus « le drill » doit être employé rigoureusement pour tous, officiers et soldats.

Enfin, en ce qui concerne la doctrine en vigueur, elle peut être résumée de la façon suivante. Dès la rencontre de l'ennemi, on se déploie immédiatement sur un large front, qu'on occupe d'une façon plus ou moins dense, en cherchant la décision sur une ou sur les deux ailes. Les réserves particulières n'existent pas ou, si elles existent, se fondent presque immédiatement dans la ligne de combat qui n'est, pour ainsi dire, plus alimentée pendant que la réserve générale cherche la décision.

Le parti qui est amené à garder une attitude défensive, soit en raison du thème, soit en raison des circonstances du combat, se borne à résister directement à la tentative d'enveloppement ; jamais il ne cherche à prendre les devants en déterminant et en attaquant le point faible de son adversaire ; jamais de solution imprévue, originale, risquée peut-être, mais sortant du cliché habituel : développement sur un large front et enveloppement d'une aile ou des deux ailes de l'adversaire et, pour ce dernier, résistance directe à cet enveloppement.

Situation le 27 septembre

Une armée rouge, venant de l'Ouest, est arrivée le 27 septembre à Berthoud et environs ; une brigade mixte stationne sur son flanc droit, à Hasle et environs. Une armée bleue, venant de l'Est, est arrivée le même jour à Altishofen, Langnau, Reiden, ayant sur son flanc gauche une brigade mixte à Wolhusen – Menznau. Une brigade de cavalerie bleue se trouve en arrière à Sursee. Ordres donnés :

a) *Au parti rouge* : Marchez par Affoltern – Huttwil sur Zell, l'armée continuant sa marche vers le Nord-Est. Reliez-vous avec la colonne de droite qui doit

passer par Rohrbach et Gondiswil. Faites reconnaître les directions de Sursee et Lucerne.

b) *Au parti bleu* : L'armée doit pousser demain jusqu'à la vallée du Langeten. La brigade de cavalerie marchera sur Dürrenroth et, de là, explorera dans la direction de Berthoud – Lützelflüh ; elle a l'ordre de se relier avec vous, de vous renseigner sur les résultats de son exploration et de vous soutenir en cas de rencontre avec l'ennemi. Marchez par Willisau, Ufhusen sur Huttwil, en vous reliant avec la colonne de gauche de l'armée qui passera par Leimbütz – Gondiswil.

Opérations

La 4^e brigade de cavalerie envoie dès le 27 au soir un escadron sur Huttwil, où il passe la nuit en cantonnement d'alerte, les chevaux restant sellés, avec mission d'explorer le lendemain matin dans la direction de Berthoud et de reconnaître la droite des colonnes ennemies et les cantonnements occupés le 27.

De son côté, la 7^e brigade a envoyé de bonne heure ses guides et ses cyclistes tenir les hauteurs d'Affoltern, en poussant même sur Dürrenroth le cours des patrouilleurs de la division (mis à sa disposition par le colonel-divisionnaire).

Vers 9 heures, la brigade de cavalerie vient tomber sur les cyclistes et les guides ennemis au sud de Schweinbrunnen (3 km à l'est de Dürrenroth) et les force à se replier. Continuant son mouvement vers l'Est, elle rencontre un peu en avant de Dürrenroth l'avant-garde ennemie. Un combat assez violent s'engage entre les cavaliers pied à terre, soutenus par leurs mitrailleurs, et le bataillon d'avant-garde, successivement renforcé par les 3 batteries et les 2 premiers bataillons du gros de la colonne. Devant un pareil déploiement de forces, la brigade de cavalerie se retire dans la direction de Wissachen – Graben, entraînant à sa suite tout un

régiment de la brigade, qui vient se déployer entre Eriswil au Sud et Tschäppel au Nord, pendant que les carabiniers, le 2^e régiment de la brigade et l'artillerie suivaient la grande route et prenaient position au sud d'Huttwil.

C'est à ce moment seulement que le contact fut réellement pris avec la brigade bleue établie sur les crêtes au nord d'Ebnat et à l'ouest d'Uffhusen. Les deux chefs de parti avaient alors l'intention de prononcer chacun une attaque sur le flanc de son adversaire, celui du parti rouge par sa droite, celui du parti bleu par sa gauche. Mais le directeur de la manœuvre, en raison de la longueur de l'étape à parcourir par certaines unités pour gagner leurs cantonnements, fit cesser la manœuvre.

A 4 h 15, après une longue critique, elle fut reprise sur une nouvelle hypothèse. Le parti bleu, apprenant que l'ennemi avait reçu des renforts considérables, dut battre en retraite sur Schötz et la brigade rouge vint s'établir sur la rive droite de la Luthern (Gondiswil). Les cantonnements furent occupés et la soupe mangée très tard par certaines unités (9, 10 et même 11 h) après une journée assez fatigante. Les avant-postes établis immédiatement, restèrent en position toute la nuit.

Observations

Le directeur loua les dispositions prises par les deux chefs de parti, l'action de la cavalerie et fit un certain nombre de critiques de détail. Personnellement, je crois devoir formuler les observations suivantes :



Manœuvres 1912:
Le *Kaiser* Guillaume II salue
la fille du colonel von Sprecher,
chef de l'Etat-major général.
(*Das Illustrierte Programm*
Nr 36 8-15 septembre 1912)

a) La brigade de cavalerie que j'ai suivie pendant toute la première partie de la manœuvre aurait certainement pu se porter en avant plus rapidement qu'elle ne l'a fait et saisir Dürrenroth avant l'arrivée de l'ennemi. D'autre part, devant les 50 cyclistes et les guides du parti rouge, elle a lancé ses 6 escadrons dans un terrain extrêmement difficile ; elle aurait certainement pu « exciter » ces cyclistes au lieu de mettre pied à terre, de charger et de continuer à « piétonner ». Un peu plus tard, elle a réussi à retarder et à entraîner l'ennemi en dehors de sa direction de marche, mais au prix de fatigues considérables et, dans la réalité, la brigade aurait perdu énormément de monde.

b) Les cyclistes se contentent de se déployer en tirailleurs et de marcher à travers champs, en poussant leurs machines. Ils auraient pu sauter sur les points d'appui qu'ils rencontraient, en procédant par bonds successifs effectués au fur et à mesure que les renseignements envoyés par leurs patrouilles leur parvenaient.

c) L'avant-garde du parti rouge s'est laissé entraîner par la cavalerie qu'elle aurait pu masquer par une faible flanc-garde.

d) La 7^e brigade est arrivée à être déployée sur un front énorme en présence d'un ennemi rassemblé.

e) Cet ennemi est d'ailleurs resté immobile, au lieu de « foncer » droit devant lui, pour aller à Huttwil et se relier à son parti, ce qui était conforme à l'ordre reçu. Les deux partis, en ayant l'intention de manœuvrer tous deux par le Sud, s'écartaient de leur mission.

* Cf. *supra* SHD/T, 7N 1583, N° 131, 3 novembre 1909, p. 354.

2^e journée de manœuvres

Composition des partis

La 1^{re} journée avait été un combat de rencontre ; la 2^e fut l'attaque et la défense d'une position. La composition des partis était la même, sauf la différence suivante : les mitrailleurs furent attribués à la brigade rouge, pendant que la brigade de cavalerie était mise directement sous les ordres du commandement du parti bleu.

Situation et ordres donnés

Le gros de l'armée bleue se retire sur Reiden – Dagmersellen (10 à 12 km au nord de Willisau). La brigade doit protéger cette retraite en s'établissant sur la position Büttenberg – Castelen (3 km au nord de Willisau).

L'armée rouge est parvenue sur les hauteurs de Gondiswil – Reisiswil et doit poursuivre l'ennemi. Direction : Bodenberg – Ohmstal et au Nord. La brigade rouge, qui se trouve le matin entre Schachen et Rufswil, doit se conformer au mouvement général de l'armée en attaquant l'ennemi qu'elle rencontrera.

Opérations

La brigade bleue met ses deux régiments en ligne, l'un à Büttenberg, l'autre à Castelen. Le régiment de Büttenberg laisse un bataillon à la disposition du brigadier au hameau de Büttenberg ; l'artillerie est au Büttenberg, les pièces couvertes par des épaulements, les sapeurs sur la position d'artillerie ; la brigade de cavalerie est à Ettiswil, couvrant le flanc gauche. Des travaux de fortification considérables avaient été exécutés : tranchées étagées et renforcées, épaulements pour pièces, etc. Commencés dès le 28 au soir, continués très tard dans la nuit, ils avaient été repris le 29 au matin de bonne heure.

La brigade rouge envoya d'abord ses mitrailleuses avec un détachement d'infanterie sur le Bodenberg, qu'elles durent évacuer sur un ordre du directeur de la manœuvre, puisque cette position se trouvait dans le secteur du gros du parti rouge.

Les deux régiments se mirent en marche, l'un par le fond de la vallée, l'autre sur Oberwil, Stocki, Olisrüti. Une batterie s'établit à Stocki, les deux autres à la cote 736 (ouest de Willisau).

L'intention des deux chefs de parti était, paraît-il, pour le parti rouge, de déborder la droite de la position ennemie, pour le parti bleu, de lancer une contre-attaque forte de deux bataillons et du régiment de cavalerie sur la droite ennemie. Dans la réalité, aucun de ces deux projets ne fut mis à exécution. Les deux

artilleries tirèrent l'une contre l'autre, puis sur les fractions d'infanterie qu'elles aperçurent...

Le parti bleu reçut assez rapidement du directeur de la manœuvre [l'ordre] de battre en retraite, l'artillerie se retira d'abord, puis l'infanterie et les longues lignes de tirailleurs du parti rouge se développaient dans la vallée et au sud de Stalden, marchant directement à l'attaque de la position, à peu près entièrement évacuée. La retraite et la poursuite s'effectuaient fort lestement et, à 10 h 30, sonnait la cessation de la manœuvre. A 1 h 45, la critique était terminée et les hostilités étaient suspendues jusqu'au lendemain 4 h 30, pour permettre aux troupes de se reposer.

Observations

Cette 2^e journée de manœuvres – la dernière à laquelle j'ai assisté – a donné lieu à de nombreuses et sérieuses observations. La presse suisse, si élogieuse pour tout ce qui concerne les manœuvres, n'a pas cru pouvoir se dispenser – même l'officieux *Bund* – de formuler certaines critiques.

a) La position fut fortifiée très sérieusement, mais dans des conditions défec-tueuses. L'artillerie mise en batterie sur la 1^{re} crête, de manière à battre le fond de la vallée, derrière des épaulements qui se profilaient d'une façon absolument nette, aurait été très éprouvée dans le combat. D'autre part, au moment où elle dut battre en retraite, ses attelages ont eu à franchir un large espace découvert. Dans la réalité, il lui aurait été impossible de se retirer. La position était d'autant plus mal choisie qu'en arrière de la 2^e crête, les pièces auraient pu être installées facilement sur des emplacements défilés ou demi-défilés, ayant les mêmes vues sur les positions de l'artillerie ennemie – voire sur le fond de la vallée – d'où elles auraient pu se retirer facilement. Le cas échéant, il aurait suffi de pousser à bras quelques pièces en avant pour battre les pentes.

b) Les tranchées pour l'infanterie étaient remarquablement organisées, mais à peu près inutiles. Mal placées, elles auraient pu être avantageusement remplacées par des éléments de tranchées enfilant la vallée et donnant des feux rasants au lieu de feux fichants. La retraite de leurs défenseurs aurait en outre été singulièrement difficile.

c) Les régiments de l'attaque ont essayé de manœuvrer... Celui de droite, après avoir gagné dans de très bonnes conditions les bois au sud de Stalden (nord de Willisau), est descendu le long de pentes complètement découvertes, au lieu de

* Morier écrit Conrad de Hötzen-dorf.

** Morier écrit de Sprecher.

*** Morier écrit de Schlieffen.

s'étendre encore sur la droite et de gagner la gauche ennemie. Le mouvement, tel qu'il a été effectué, aurait été impossible. Le régiment de gauche – d'ailleurs commandé par un excellent officier – s'est avancé dans la vallée en faisant une véritable marche de flanc, homme par homme, derrière la haie qui borde la voie ferrée. Le mouvement était ininterrompu et, pendant plusieurs centaines de mètres, cette file indienne d'hommes se suivant à un pas de distance, s'est trouvée exposée au feu de l'infanterie ennemie, à moins de 800 mètres.

d) Au point de vue de la direction des opérations, il convient de reproduire l'observation faite déjà plusieurs fois dans les manœuvres suisses, lorsqu'il s'agit d'unités supposées encadrées. Les relations existant entre les opérations du gros des troupes supposées et du détachement qui manœuvre ne sont pas suffisamment précisées : elles sont interprétées de façons différentes par les officiers d'où résultent des invraisemblances de manœuvre extraordinaires.

e) A signaler également l'absence complète de manœuvre de la part de la défense. Si l'ennemi commet une faute, si une occasion se présente de lui infliger un échec, on n'en profite pas.

f) Les attaques manquent de mordant... La position occupée par la défense a été évacuée, non pas sous la menace de l'ennemi, mais parce que l'ordre a été donné de l'évacuer et, sur nombre de points, l'attaque ne s'est pas aperçue de la retraite du défenseur.

g) Enfin, l'artillerie reste trop longtemps sur sa position ; elle ne détache aucune batterie d'accompagnement et, lorsque l'infanterie arrive sur l'emplacement occupée primitivement par l'ennemi, elle reste pendant longtemps privée du concours de son artillerie.

Appréciation d'ensemble

Il n'existe pas de différence appréciable entre la 4^e division et les autres au point de vue de la résistance des hommes et de la conduite des unités subalternes. Toutefois, il m'a semblé rencontrer en arrière des colonnes plus de traînards et d'éclopés que d'habitude. Par contre, le plus grand ordre n'a cessé de régner dans la marche des troupes et des convois. D'autre part, la bonne volonté des hommes et de leurs cadres est absolument remarquable. Au point de vue commandement, il est manifestement plus faible, au moins en ce qui concerne le commandement de la division et une de ses brigades.

Le colonel Heller, avocat, président du Conseil d'Etat de Lucerne, Conseiller national, commande sa division avec autorité et avec calme ; ses critiques sont extrêmement consciencieuses et durent fort longtemps, mais elles sont théo-

* Morier écrit Goertsch.



Manœuvres 1907: Boulangerie du détachement des subsistances du 1^{er} corps à Payerne.
(*Souvenir 1907*)

riques et on n'a pas l'impression « d'un homme du métier ». Ce serait lui qui aurait donné l'ordre d'occuper et de fortifier la position du Büttenberg, telle qu'elle l'a été ; il a du moins approuvé à la critique les dispositions prises, dispositions si défectueuses qu'elles ont été relevées dans la presse par les correspondants militaires, d'habitude très réservés en matière de critique. Le colonel Heller doit d'ailleurs, paraît-il, se retirer l'année prochaine.

Le colonel von Steiger * qui commandait sa brigade pour la première fois, est sous-directeur du Service topographique fédéral : il possède les qualités habituelles des officiers suisses allemands, applique consciencieusement la doctrine en vigueur (attaque démonstrative sur le front, attaque enveloppante sur une aile). Le 1^{er} jour, il a laissé son avant-garde s'immobiliser devant la cavalerie ennemie et un de ses régiments suivre cette cavalerie ; le 2^e jour, il commandait le parti de l'attaque.

Le colonel Kindler **, directeur d'assurances, a fait preuve de qualités de décision et de commandement très appréciables : le 1^{er} jour notamment, il a donné ses ordres pour la rupture du combat avec beaucoup de calme et de décision. Le 2^e jour, il aurait eu sa liberté de commandement entravée par le divisionnaire et ne serait qu'en partie responsable des dispositions prises.

En ce qui concerne la doctrine générale, les manœuvres de la 4^e division ne comportent aucune observation spéciale. Il convient toutefois de signaler l'emploi qui a été fait de la cavalerie. On demande trop à cette arme : quel que soit le terrain, on veut l'utiliser à pied et à cheval. Il en résulte une fatigue extrême des chevaux et, en campagne, cette cavalerie serait rapidement hors d'état de servir. On comprend en outre les récriminations qui se sont fait entendre, il y a quelques mois, au sujet du grand nombre de réformes qui ont dû être faites dans la cavalerie suisse.

[Morier]

SHD/T, 7 N 1583

Morier au Ministre de la Guerre (EMA, 2 ° Bureau)

Berne, 9 octobre 1909

N° 128

Manœuvres de la 2 ° division

Les manœuvres de la 2 ° division ont duré 4 jours. Le présent rapport donne le récit des opérations de la dernière journée, la plus intéressante.

I. Généralités

La 2 ° division est commandée depuis quelques mois par le colonel Wildbolz, chef d'arme de la Cavalerie *. Je joins à ce rapport un article du colonel Bonnard, de la *Gazette de Lausanne*, donnant d'une façon exacte, la physionomie de la division et de ses principaux chefs.

Ont assisté à tout ou partie de ces manœuvres, le général major von Gündel, *Oberquartiermeister* au Grand Etat-major allemand, le major Wachs, du même Grand Etat-major, les attachés militaires d'Allemagne, d'Angleterre, d'Espagne, de France et de Russie. Les deux officiers allemands doivent être suffisamment connus pour qu'il [ne] soit nécessaire de s'étendre longuement sur eux. Le général major von Gündel a été chef d'état-major du maréchal von

Waldersee** pendant la campagne de Chine. Jouissant d'une belle santé, d'aspect jeune, montant vigoureusement à cheval, d'abord très simple, il a été, ainsi que son adjoint, très aimable pour tous les autres officiers étrangers, y compris l'attaché militaire français. Le major Wachs a suivi les manœuvres danoises l'année dernière et a paru saisir avec empressement l'occasion de me dire l'excellent souvenir qu'il avait conservé de ses relations pendant les manœuvres avec le Lt-colonel de Lallemand du Marais.

Les troupes suivantes ont été adjointes à la 2^e division pendant les manœuvres :

- 1 section de cyclistes,
- 1 régiment de cavalerie,
- 1 compagnie de guides,
- 1 groupe d'artillerie,
- 1 détachement de télégraphistes,
- 1 compagnie de subsistances et 1 section du train des subsistances.

* Le document porte, en marge, la mention « 5 », indiquant les annexes.

II. Opérations de la dernière journée

Situation

Une brigade mixte rouge est établie, le 29 au soir, sur la position lac de Morat – Avenches et doit y tenir jusqu'à la dernière extrémité. La brigade comprend : 2 régiments d'infanterie, 1 bataillon de carabiniers, 1 compagnie de guides, 1 régiment de cavalerie, 1 groupe d'artillerie, 1 compagnie du génie.

Une brigade mixte bleue (2 régiments d'infanterie, 1 compagnie de guides, 2 groupes d'artillerie, 1 compagnie du génie), stationnée le 29 au soir sur la rive gauche de la Broye, s'empare, le 30 au matin, des hauteurs d'Avenches – Le Russalet.

Ordres donnés

Le commandant du parti rouge divise sa position en deux secteurs : du lac au Russalet inclus – du Russalet à Avenches inclus, occupés chacun par 2 bataillons. 3 bataillons sont en réserve générale au nord de Villarepos. 2 batteries sont au centre de la ligne, une à Avenches. Le génie est réparti dans les secteurs. Le régiment de cavalerie est sur la gauche et fait explorer la rive gauche de la Broye. Les guides sont à Avenches.

Le commandant du parti bleu fractionne sa brigade en deux : 1 $\frac{1}{2}$ bataillon, disposant d'un groupe d'artillerie, doit passer la Broye à Salavaux. 4 $\frac{1}{2}$ bataillons, 1 groupe d'artillerie et la compagnie du génie doivent passer la rivière dans le secteur cote 437 – chemin de Missy et chercher à envelopper le flanc droit de l'adversaire. La colonne de gauche attendra pour prononcer son mouvement en avant que la colonne de droite ait fait sentir son action.

Opérations

Pendant toute la nuit, les avant-postes n'ont pas cessé de tirailler. A 1 h 30, deux bataillons, avec de l'artillerie, attaquent le pont de la cote 440 – supposé détruit – mais c'est seulement au jour que l'assaillant réussit à passer (toute cette action a été conduite avec un véritable acharnement de part et d'autre : des bottes de paille, imbibées de pétrole, ont été allumées sur la route pour barrer le passage, etc.).

Une fois le passage de la Broye effectué, les 6 $\frac{1}{2}$ bataillons du détachement de droite prennent leur direction entre Coppet et Pré Mermoud, puis gagnent les

pententes de Châtel, ne laissant que de très faibles lignes de tirailleurs sur tout le front depuis le chemin Le Russalet – Salavaux jusqu’au sud-ouest d’Avenches. C’est en vain que le régiment de cavalerie, placé à l’aile gauche de la défense, essaie d’arrêter le mouvement : il ne réussit à faire déployer que les deux premiers bataillons qui déblaient rapidement la route. Au moment où le parti bleu arrive entre Pré Mermoud et la cote 621, les 3 bataillons de la réserve générale du parti rouge commencent à entrer en ligne, mais le directeur de la manœuvre fait alors cesser le feu en raison de la pluie diluvienne qui tombe depuis la veille au soir.

Critiques et observations

a) Au point de vue de la manœuvre du jour, le colonel-divisionnaire n’a formulé que fort peu de critiques et beaucoup d’éloges sur la résistance des troupes et leur bonne volonté. Il a exprimé l’avis que le commandant de la brigade bleue n’aurait pas dû séparer ses forces en deux détachements ayant chacun un commandant particulier, lui-même ne conservant plus aucun commandement. Le colonel-brigadier aurait dû se réserver la direction de la troupe de manœuvre qui aurait comporté une ou plusieurs batteries.

b) Le colonel Wildbolz s’est étendu ensuite longuement sur des observations d’ordre général qui s’appliquent à toute la durée des manœuvres et qui peuvent se résumer de la manière suivante :

1° On doit s’efforcer de saisir tous les moments disponibles pour « remettre la troupe en main ». Au signal de la cessation de la manœuvre notamment, les chefs doivent reformer rapidement leurs unités et leur commander quelques mouvements de maniements d’armes.

2° Ne se déployer qu’au dernier moment et user le plus longtemps possible des formations en petites colonnes, aisément maniables, faciles à dissimuler et propres à diminuer l’effort demandé à la troupe.

3° Tout officier doit conserver un calme et une sérénité imperturbables, surtout aux moments critiques : *« Travaillez sur votre figure, comme les Japonais, de façon à avoir toujours l’air content et à donner confiance... La troupe doit s’exciter, montrer qu’elle s’intéresse à la manœuvre, qu’elle désire le succès, qu’elle en est fière. Mais il ne faut pas laisser se prolonger l’exaltation : il faut que des commandements énergiques et tranchants empoignent les hommes et les obligent à une subordination immédiate. »*

4° L’initiative doit être pratiquée à tous les degrés de la hiérarchie. *« Je ne veux entendre dire par personne : « Je n’ai pas d’ordre » pour justifier son inaction.*

* Il s’agit du programme des services militaires pour l’année 1911.



Le colonel Arthur de
Techtermann, commandant
du 1^{er} corps d'armée.
(*Souvenir des manœuvres
du 1^{er} corps d'armée 1899*)

Si on n'a pas [d'ordres], il faut agir de sa propre initiative, au mieux de ses lumières, suivant ce que commande la situation et rendre compte. Avec votre tempérament et votre intelligence, ce doit vous être plus facile qu'à d'autres », a dit le colonel en termes flatteurs pour les officiers de la 2^e division, qui appartiennent presque tous à la Suisse romande.

5° Le défilement doit être l'objet de la préoccupation constante de la part de tous ; de grands progrès ont été faits depuis le commencement du cours ; il en reste encore de grands à faire.

6° Pendant les manœuvres, l'état de guerre ne doit, pour ainsi dire, jamais être interrompu. C'est ainsi que pratiquement, tous les jours, après la critique, le colonel a fait reprendre les opérations.

7° Enfin, il faut être optimiste, avoir confiance dans la valeur de l'armée suisse et faire partager cette confiance, non seulement à l'armée, mais à la population tout entière.

Je crois devoir ajouter à ce propos qu'en prenant congé des officiers étrangers, le colonel Wildbolz a cru devoir modifier un peu cette dernière appréciation :
« *Je ne me dissimule pas, a-t-il ajouté, les imperfections de notre armée de mi-*

lice, nous restons très loin en arrière des armées permanentes, mais je crois que, pour maintenir la belle humeur, la bonne volonté, l'esprit de dévouement et même de sacrifice, il est indispensable de manifester hautement sa confiance et de la faire partager par tout le pays. »

c) Il convient également de mentionner, toujours dans cet ordre d'idée, l'opinion du colonel de Techtermann, le commandant du 1^{er} corps d'armée. Présent à la critique, le colonel s'est plu à constater que de grands progrès avaient été réalisés au 1^{er} corps, tant au point de vue du service intérieur qu'à celui du service de sûreté en station, qui constituaient les deux points faibles du corps d'armée ; mais il reste encore beaucoup à faire, a ajouté le colonel. Il s'est étendu ensuite longuement sur les mouvements d'un excès d'optimisme, faisant ainsi allusion à l'opinion émise par son divisionnaire. *« C'est un danger qu'être trop facilement content de soi. Le métier des armes exige une tension d'esprit continue, il ne faut pas s'en laisser distraire. »*

d) Aux observations formulées par le colonel-divisionnaire au sujet de la dernière manœuvre, je dois ajouter les observations personnelles suivantes :

- 1) Grande étendue du front de l'attaque qui atteignit 5 km. Ce point a paru vivement frapper le général von Gündel.
- 2) Passivité de la défense en dehors de la troupe destinée à la contre-attaque.
- 3) Eloignement trop considérable de cette dernière troupe.

III. Appréciation d'ensemble

On peut caractériser les manœuvres de la 2^e division, en quelques lignes, en disant qu'elles ont porté l'empreinte personnelle du colonel-divisionnaire. Très vaillant, très énergique, très optimiste, très bienveillant (certains lui reprochent même de pécher par un excès de ces deux dernières qualités), partisan convaincu des méthodes allemandes de dressage de l'homme et de l'officier, mais sachant en même temps les approprier aux contingents de races différentes dont se composent les régiments suisses, le colonel Wildbolz *« s'est attaché à l'étude du détail, poursuivant le perfectionnement des sous-unités, régiments, bataillons, compagnies, auxquelles la brigade servait de cadre »*. Ces manœuvres ont été pour lui l'occasion de faire connaître, non seulement à la division, mais à l'opinion publique, quelles étaient ses idées, tant au point de vue de l'instruction et de l'éducation militaires qu'à celui de la valeur de l'armée suisse.

¹⁷ Les ambulances utilisaient la cuisine roulante d'artillerie vieux modèle.

¹⁸ *Rapport de gestion* (Deuxième partie. Instruction - III Cours de répétition).

En ce qui concerne les troupes, la 2^e division paraît plus souple, plus manœuvrière que les autres ; d'autre part, elle possède les mêmes qualités morales que ces dernières. Il semblerait même que les hommes font preuve de plus d'entraînement, plus d'ardeur, plus de « brutalité » – pourrait-on dire si le mot n'était pas trop fort – dans la manœuvre. J'ai dit plus haut l'acharnement du combat livré au passage du pont de l'ancienne Broye. Je peux ajouter dans le même ordre d'idée : le soin extrême avec lequel ont été creusés 2500 mètres de tranchées ; le travail considérable effectué sur la droite de la position (fils de fer, abatis...) ; la capture de certain vélocipédiste [*sic*], porteur d'ordres, qui fut minutieusement fouillé et parvint néanmoins à dissimuler dans une de ses chaussures [l'ordre] qu'il portait ; l'entrée du 13^e bataillon, la nuit, dans le village de Rueyres-les-Prés, où il chasse des écuries dans la campagne les chevaux du bataillon qui y était cantonné, chevaux qui ne furent repris qu'avec la plus grande difficulté ; l'invasion par un détachement de ce même bataillon 13 du logement du commandant du bataillon ennemi pour enlever le drapeau qui dut être caché au grenier, etc.

Ces excès de zèle ont été blâmés par le directeur des manœuvres, mais ils témoignent de l'ardeur absolument remarquable de la troupe ; on sent que ces gens-là donnent tout ce qu'ils peuvent, et ils peuvent donner beaucoup. Les manœuvres ont été dures : néanmoins, le dernier jour, en voyant défiler, dans les rues d'Avenches et de Morat, les bataillons couverts de boue qui étaient restés, pendant de longues heures sous la pluie, couchés dans les tranchées, il était impossible de surprendre la moindre trace de fatigue, l'allure était réellement très belle, l'ordre et la discipline de marche ne laissant absolument rien à désirer.

[Morie]

SHD/T, 7 N 1583

Morie au Ministre de la Guerre (EMA, 2^e Bureau)

Berne, 3 novembre 1909

N° 131

¹⁹ L'achat d'instruments de pointage décidé à la fin de l'année 1910 va permettre à l'artillerie de campagne de réaliser de grands progrès par le pointage indirect.

Liste des attachés militaires français en Suisse (1874-1914)*

(ordre chronologique)

Pierron

- chef de bataillon au 139 ° d’infanterie de ligne
- chargé d’une mission spéciale en Suisse par décision du 27 février 1874, mais n’a pas rejoint son poste

Frayermouth (2 juillet 1874 - 28 septembre 1875)

- chef de bataillon au 79 ° d’infanterie de ligne

Ferron de la Feronnays (28 septembre 1875 - 4 juillet 1876)

- capitaine au 15 ° dragons

D’Aiguy (31 juillet 1876 - 30 novembre 1879)

- capitaine, adjudant-major au 29 ° chasseurs

Patry (30 novembre 1879 - 21 avril 1883)

- major au 13 ° d’infanterie de ligne

Sever (21 avril 1883 - 4 juin 1887)

- commandant d’un bataillon du génie
- membre de la mission française aux manœuvres suisses d’automne (1882)

* Lacher, Adolf: *Die Schweiz und Frankreich vor dem Ersten Weltkrieg. Diplomatische und politische Beziehungen im Zeichen des deutsch-französischen Gegensatzes 1883-1914*. Bâle, Stuttgart, Helbing & Lichtenhahn, 1967, pp. 448-449; SHD/T, 7 N 1612 et 1619, *passim*.

D’Heilly (4 juin 1887 - 29 août 1892)

- commandant d’un bataillon de chasseurs à pied, lieutenant-colonel (1888) et colonel (1892)
- chef de la mission française aux manœuvres suisses d’automne (1885)

Charpentier du Moriez (29 août 1892 - 27 janvier 1900)

- major d’infanterie, breveté d’état-major, lieutenant-colonel (1893) et colonel (1898)
- chef de la mission française aux manœuvres suisses d’automne (1903)

Vittu de Kerraoul (9 décembre 1899 - 30 septembre 1902)

- major d’artillerie, breveté d’état-major
- chef de la mission française aux manœuvres suisses d’automne (1899)

De la Villestreux (20 décembre 1902 - 7 novembre 1907)

- commandant d’escadron de chasseurs à cheval, lieutenant-colonel (1903) et colonel (1907)

Morier (7 novembre 1907 - 11 août 1910)

- commandant d’un bataillon d’infanterie

Becker (11 août 1910 - 1913)

- capitaine d’infanterie, breveté d’état-major

Pageot (dès le 7 juillet 1913)

- commandant d’un bataillon d’infanterie

Index des noms de personnes

A

Aiguy, capitaine d' (France)
26, 29
Altmayer, colonel (France)
224, 228, 231, 232, 233, 234
Am Rhyn, colonel
38, 42, 43, 45
Audéoud, colonel
285, 329

B

Backosen, lieutenant-colonel
80
Barrère, ambassadeur (France)
18, 19
Bartels, attaché militaire (Russie)
143
Bäumlin, major
173
Bihourd, ambassadeur (France)
19
Birago
208
Bischoff, lieutenant-colonel
83, 85
Bismarck
11, 12, 18
Björnberg, capitaine (Finlande/Russie)
206
Blanc, lieutenant-colonel
238
Bleuler, colonel
263, 270
Bomsdorff von, lieutenant-colonel (Allemagne)
201
Bonnard, colonel
132, 139, 349
Bonstetten, capitaine de
268
Bornand, colonel
340
Bottéon (marmite)
51
Boulanger, général (France)
15
Brechbühl (masque d'abattage)
110
Brun, lieutenant-colonel
38, 45

Brune, général (France)
106
Buchwald, capitaine de (Allemagne)
342
Burnier, colonel
144

C

Castelli, général de (France)
318
Charpentier du Moriez, général (France)
18, 20, 273, 277
Céréssole, colonel
124, 135, 154, 220, 231, 269, 270
Cerruti, colonel (Italie)
260
Colombi, capitaine
40
Colombi, major
61, 62, 72
Comtesse, conseiller fédéral
23
Conrad von Hötzendorf, général (Autriche)
13, 357, 358
Coutau, colonel
217
Cremer, général (France)
305
Crousaz, major
40
Crousaz, lieutenant-colonel de
105

D

Debatisse, général (France)
155
Delanne, général (France)
273
Delcassé, Théophile, ministre des Affaires étrangères (France)
18, 19
Desgeorgis, lieutenant-colonel (Italie)
231
Des Gouttes, colonel et secrétaire du DMF
144, 227, 228
Diethelm, colonel
45
Dimoff, colonel (France)
142, 144, 145, 153

Dollfus, capitaine (France)
298

Döttinger, capitaine (Wurtemberg)
37

Droz, Numa, conseiller fédéral
12, 17

Dufour, général
48

Dumur, colonel
130

E

Egli, colonel
361

Egloff, colonel
154, 189

Egloffstein von und zu, général (Allemagne)
309

Elisabeth, impératrice d'Autriche
13

Erlach, lieutenant d'
201

Erlach, lieutenant-colonel d'
45

F

Fahrländer, colonel
238

Fallières, président de la République (France)
22, 23

Faurie, général (France)
316

Fayol, docteur
361

Feiss, colonel et conseiller fédéral
60, 154, 218, 239

Feyler, major
296

Fisch, colonel
21

Fix (France)
189

Forrer, conseiller fédéral
23, 316

Frank, capitaine (Allemagne)
143

Frey, colonel et conseiller fédéral
19, 20, 74, 80, 83, 84, 85, 86, 87, 90,
238, 246, 254, 259, 263

Freycinet, ministre de la Guerre (France)
16, 17

G

Gallati, colonel
230

Galiffe, colonel
257, 340

Gaulis, commandant
58

Gertsch, colonel
300, 320, 322, 358

Glutz-Blotzheim, colonel
40

Gossler von, major (Allemagne)
201

Gossler von, général (Allemagne)
357

Grand, colonel
58

Grant, général (Etats-Unis)
106

Greyerz, colonel de
74

Guillaume II, empereur d'Allemagne
12, 13, 23, 260, 354

Guimps, colonel de
58, 206

Gündel von, général major (Allemagne)
349, 352

Gutzwiller, colonel
265

H

Hauser, conseiller fédéral
223, 227, 228

Hausmann von, général von (Allemagne)
277

Havelock, général major (Angleterre)
143

Hebbel, colonel
257, 290

Heilly, commandant d' (France)
17, 227

Heller, colonel
27, 347

Herzog, général
37, 130, 145, 154, 211, 316

Heumann, capitaine (France)
142

Hug, lieutenant-colonel
40, 43, 49

Hugo, Victor
207

Humbert I^{er}, roi d'Italie
13

I

Iselin, colonel
362
Isler, capitaine
61
Isler, Pierre, colonel
37, 190, 213, 270, 285, 357, 364

J

[Janson?], général de (Allemagne)
263

K

Kaiser, Simon
19
Karl, major-baron de Daublewsky von Sterneck
zu Ehrenstein (Autriche)
256
Keller, colonel et chef de l'Etat-major général
17, 20, 265
Keller von, général (Allemagne)
241, 244, 245, 254, 260, 263
Keppler, colonel
275
Kindler, colonel
348
Kleist von, major (Allemagne)
277
Krupp (canon)
176
Krupp, Frédéric
222, 223, 228, 231, 233
Künzli, Arnold, colonel
20, 252, 266, 267
Kustner (pétrin)
339

L

Laître, capitaine de (France)
234
Lallemand du Marais, lieutenant-colonel
(France)
349
Langlois, général (France)
31
Lardy, ministre de Suisse à Paris
17
La Veuve, colonel (France)
104, 112
La Villestreux, lieutenant-colonel de (France)
27, 277

Lecomte, colonel
26, 27, 101, 102, 104, 105, 106, 107,
109, 124, 125, 206, 213, 220, 233
Leydhecker, lieutenant-colonel (Allemagne)
233
Linnemann (pelle)
108, 150
Lochmann, colonel
208
Loys, colonel de
319, 359
Lutsdorf, colonel
281
Lutz von, major (Bavière)
198, 201
Luzeux, colonel (France)
207

M

Marti, lieutenant-colonel
66, 83, 87
Masséna, général (France)
291
Massini, lieutenant
40
Mazade, Charles de (France)
16
Mechel, major von
48
Mendigorría, commandant de (Espagne)
256
Mercier-Milon, général (France)
309
Meyer, colonel
130, 132, 134, 135, 136, 202
Mola, colonel de
38
Molitor, général (France)
291
Monnier, major
278
Morier, commandant (France)
13, 22, 27, 28
Müller, conseiller fédéral
23, 269, 309, 317, 330, 361, 362, 363
Müller, inspecteur de la police marocaine
330
Muth, lieutenant (Allemagne)
244
Muzac, commandant (France)
112

N

Napoléon III

259

Naville, capitaine de

189

Nudant, capitaine (France)

155

O

Owen von, lieutenant-colonel (Allemagne)

273, 274

P

Palud, lieutenant-colonel (France)

277

Patry, commandant (France)

18, 29, 200

Peabody (fusil)

174

Pedevilla, major

40

Perret, officier d'état-major

15

Perrot, lieutenant de

244, 246

Pfund, capitaine

117, 257

Pfyffer, colonel et chef de l'Etat-major général

16, 17, 207

Picot, commandant (France)

15, 16

Poincarré, président du Conseil (France)

23

R

Radcliffe, attaché militaire (Grande-Bretagne)

22

Régnier, major

64

Reichenau von, colonel (Allemagne)

241, 244, 254

Rheinhaben von, attaché militaire (Allemagne)

204

Roince, général de (France)

247, 254, 263

Rosen, général major de (Russie)

242, 263, 274

Rossi, colonel (Italie)

129

Rothpletz, colonel

53, 61, 68, 72, 74, 85, 86, 87, 89, 90, 91,
93, 97, 105, 106, 107, 125

Rousseau, lieutenant (France)

224

Rubin (chargeur)

190

Ruchet, président de la Confédération

364

Ruffy, conseiller fédéral

271

S

Sacc, colonel

206

Salis, de

107

Samuel, lieutenant-colonel

114

Saxer, colonel

61, 63, 67, 80, 83, 85, 87, 90

Schiess, colonel

302, 311

Schirmbeck, major (Autriche)

256

Schlatter, colonel

302

Schlieffen von, général (Allemagne)

357

Sprecher von, colonel et chef de

l'Etat-major général

21, 190, 354, 357

Steiger von, colonel

348

Schumacher, colonel

202, 203

Secrétan, colonel

285

Sever, commandant (France)

15, 26, 27, 189

Siegfried, colonel

53, 90, 93, 111

Silvestrelli, Giulio

13, 20, 20

Soult, général (France)

291

Spencer, capitaine (Angleterre)

143

Steinhäusslin, colonel

105

Stocker, colonel

45

Strübin, major

111

Sulzer (usines)

176

Suter, lieutenant-colonel

246

T

Tanner, lieutenant-colonel
66
Techtermann, colonel de
130, 257, 284, 305, 306, 330, 338,
352, 364
Torcy, général de (France)
361, 362
Tournier, colonel (France)
254
Tramond, colonel (France)
201
Troxler, colonel
72, 74, 82, 90
Tscharner, capitaine de
143, 144
Tscharner, lieutenant-colonel de
222
Tscharner, colonel de
310

V

Valdrôme (France)
23
Vetterli (fusil)
51, 145
Vistinghof von, général (Allemagne)
155
Vittu de Kerraoul (France)
20, 155, 273
Voegeli, colonel
130

W

Wachs, major (Allemagne)
349
Waldersee, maréchal de (Allemagne)
349
Wangenheim, colonel (Allemagne)
37
Watteville, colonel de
281, 282, 283

Weber, capitaine
361
Weber, major (Allemagne)
231
Weber, colonel
281
Weber, Robert
19
Welti, conseiller fédéral
37, 48
Werthern, lieutenant de (Allemagne)
37
Wieland, colonel
37, 38, 40, 42, 45, 107, 219, 220,
233, 252
Wildbolz, colonel
308, 309, 349, 351, 352, 353
Wildenbruch von, attaché militaire
(Allemagne)
143
Will, colonel
319
Wille, Ulrich, colonel
18, 23, 289, 302, 308, 309, 319, 326,
357, 358, 363
Woelwardt von, capitaine (Allemagne)
143
Wohlgemuth
12, 13, 16, 17, 245

Y

York von Wartenburg, colonel (Allemagne)
273, 274

Z

Zédé, général (France)
19, 235
Zehnder, colonel
37, 145

Index des noms de lieux

A

Aa	66
Aar	61, 65, 70, 72, 74, 75, 76, 78, 79, 92, 102, 127, 130, 138, 152, 220, 348
Aarau	53, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 68, 70, 71, 72, 76, 77, 78, 79, 80, 145, 176, 225, 236
Aarberg	127, 133, 138, 139
Aarbourg	76, 80
Aclens	115, 116, 124, 139, 337, 338
Aerchens	166
Aeschi	203
Aetingen	324
Affoltern	343
Airolo	41, 42, 223, 225, 227, 228, 229
Allaman	54
Allemagne	12, 13, 15, 16, 17, 18, 19, 21, 22, 23, 24, 129, 141, 142, 144, 148, 154, 186, 201, 212, 237, 239, 240, 241, 254, 256, 259, 260, 263, 264, 266, 267, 272, 308, 321, 329, 354, 355, 356, 357, 360
Allerheiligen	323
Alpbach	156
Alpe Cadonighino	43, 44, 46
Alpe di Chièra	43
Alpes	40
Alsace	245, 263, 363
Altanca	43
Altbrugg	157
Altdorf	37, 40, 41, 230, 252
Alt-Feld	66
Altishofen	343
Ambri	41, 42
Ammerswil	75
Amsteg	41, 42
Andermatt	41, 42, 129, 222, 223, 225, 228, 229, 230, 231
Anet	220
Angleterre	15, 129, 142, 186, 244, 263
Appenzell	148, 171, 175, 302
Apple	54
Arbedo	47
Argovie	268, 363
Arth	199
Arve	115
Arzier	331
Aubonne (localité)	333, 334
Aubonne (rivière)	258, 331, 333
Autriche-Hongrie	12, 13, 21, 141, 209, 212, 255, 256, 263, 329, 357, 360
Avenches	103, 350, 353

B

Bachenbülach	308
Bad	79
Bad Bruchenthal	165
Baden	66, 266, 268
Baldegg, lac de	199
Bâle	23, 89, 115, 236, 237, 240, 245, 251, 263, 268, 300, 361
Ballens	55, 57
Baselaugst	88
Bassersdorf	191, 192, 197
Bassins	331
Bavière	198, 201, 212
Bazenheid	142, 157
Bazenheid, Ober	158, 159
Bazenheid, Unter	157, 158, 179
Belfort	15, 23
Bellinzone	37, 40, 41, 47, 48, 49, 50, 231, 290
Berg	105, 159, 180
Bergholz	167
Berlin	12, 16, 19, 22, 37, 140, 260
Berne	13, 15, 16, 18, 19, 20, 21, 22, 25, 26, 28, 35, 37, 101, 102, 103, 107, 109, 127, 128, 129, 130, 131, 137, 140, 144, 145, 152, 189, 200, 201, 204, 205, 207, 211, 218, 220, 221, 223, 224, 225, 226, 227, 230, 236, 239, 240, 243, 244, 245, 255, 259, 260, 263, 264, 268, 272, 273, 279, 297, 298, 299, 304, 315, 324, 325, 329, 342, 355, 362, 363
Bernhalden	86
Berthoud	279, 299, 343
Betlehem	283
Bettenau, lac de	167
Beuchille	207
Biasca	41, 43, 46, 47
Bibern	323
Biberstein	79
Bichwil	150, 166, 167, 183
Bienne	36, 127, 271, 277, 279, 280, 288, 290, 323
Bière	54, 55, 57, 58, 114
Bironico	49, 50
Birr	70, 71
Birrfeld	71
Birrhard	70, 71
Birse, vallée de la	23, 236, 237, 240, 253, 258
Bischoffszell	173, 174, 261
Blenio, val	42, 46
Bodenberg	345
Bois Meuniers, les	282

Bois-Rond	281, 282
Bönigen	111
Bonmont	331
Bougy	333, 335
Bozon	57
Brägerfeld	180
Braunberg, Ober	157
Breitenloo	192
Bremgarten	269
Brenno	46, 47
Brestenegg	76
Brienzen	110
Broye	350, 353
Brübach	182
Brugg	53, 61, 68, 70, 96, 97, 98, 145, 174
Brugnasco	43
Brunegg	70, 71
Bubendorf	87, 88
Büblikon	70, 71
Buch	159
Buchberg, Obere	292, 310, 311
Buchberg, Untere	292, 310
Bucheggberg	265
Buchenholdi	166
Buchhöfe	324
Buchs	74, 76, 77, 79
Buckten	83
Bühl	164, 165
Bülach	262, 263, 308
Bulle	220, 223, 231
Bümplitz	103
Bünz	66, 265
Bürenwald	164, 165
Bürgeli	311
Burtigny	332
Büttenberg	345, 347
Bussy	333, 335
Buzza di Biasca	46, 47

C

Cadenazzo	49
Camorino	48, 49
Castelen	345
Catto	43, 44
Chablais genevois	259
Cham	266
Champagnole	258
Château, Le	333
Châtel	331, 350
Châtel-St-Denis	219, 220
Chatollion	282
Chaux-de-Fonds, La	269
Chavannes	234
Chésérax	331
Chine	349
Cholberg	156, 157, 160, 179, 181

Chreienberg	166
Clarmont	335, 337
Coire	128, 129, 131, 205, 222, 223, 225, 228, 230, 231
Colombier (NE)	282
Colombier (VD)	333, 335, 336, 337
Combaz,	331
Contone	49
Coppet	350
Cornaux	281, 282
Cornone	43, 44, 46
Cossonay	56, 57
Cottens	335
Crassier	331
Cugy	217

D

Dagmersellen	345
Dalpe	42
Däniken	64
Därliken	62, 111
Dazio Grande	42, 43, 44, 45, 46
Delémont	206, 207, 236, 241
Denens	333, 335
Diegten	83, 84, 85
Diemerswil	325
Dietelsberg	166, 167, 183
Dietikon	185, 307
Dietlikon	101
Disentis	225, 227
Distelberg	63, 76, 77, 78
Dompierre	108, 232
Dornach	236
Dottenberg	81
Dottikon	70
Doubs	237
Düdingen	127
Duneten	311
Dürberg	80, 81
Dürrenroth	343, 344
Düsseldorf	241

E

Ebersol	164, 166, 182, 183
Ebnet	343
Echallens	119, 120, 121
Eglisau	307, 308, 310
Eglisgraben	88
Egliswil	75
Egypte	15
Eich	64
Eichbühl	158, 160, 180, 181
Einsiedeln	252
Embrach	191, 197
Embrach, Ober	193, 197

Engadine	331
Engi	157, 179
Engstringen	261
Entfelden	63, 64, 79
Entfelden, Ober	64
Epagnier	282
Eppenberg	79
Eptingen	83
Ergolz, vallée de l'	82, 84, 86
Eriswil	343
Erlachweg	281, 282
Erlenfeld	179
Erlisbach	79
Erlisbach, Unter	62, 79
Ertsfeld	41
Espagne	244, 256
Essen	222
Essertines	332
Etrembloz	58
Ettiswil	345
Europe	11, 19, 91, 105, 309

F

Faido	37, 42, 44
Faucigny	259
Faucille, col de la	57, 331
Fetzwald	157, 179
Fiesso	42, 44, 46
Flamatt	120
Flawil	182, 183, 261
Fondo-del-Bosco (fort)	229
Franches-Montagnes	302
Frauenfeld	55, 145, 171, 172, 174, 179, 185, 218
Freggio	43, 44
Frenken	85
Frenkendorf	87, 88
Fribourg	101, 102, 103, 115, 118, 120, 130, 205, 207, 220, 221, 223, 224, 225, 226, 228, 231, 268, 271, 272, 288, 315, 316, 363
Frinvilier	323
Frozburg	80, 81, 82, 83, 84
Furka, col de la	129, 131, 225

G

Gaête	220
Galms	86, 303
Gals	279, 280
Gampelen	279, 282
Gams	303
Gauen	311
Geerlisberg	191, 192, 193, 197
Gegenbühl	161
Gempen	88

Genève	13, 54, 114, 118, 122, 125, 145, 240, 279, 288, 332, 338, 339, 340
Genevois, province du	259
Genolier	331
Gex	331
Giessen	292, 312
Gillhof	152, 162, 163, 182
Gimel	331
Gingins	331
Giubiasco	48, 49
Givrins	331
Glâne	315
Glaris	291
Glatt	147, 152, 161, 163, 164, 166, 182, 185, 189, 262, 307, 308
Glattfelden	309
Gollie, moulin de la	57, 58
Gollion	337
Gondiswil	343, 344, 345
Gönhard	76
Gonzenbach	147, 158, 159, 180
Göschenen	42, 223, 225, 230
Gösgen	78, 79
Gösgen, Ober	62, 79, 80, 82
Gösgen, Nieder	79
Gossau	142, 261
Goumoëns-la-Ville	121
Gouverne, La	331
Graben	343
Grafenried	324
Grande-Bretagne	12, 13, 22
Granges	323
Gränichen	74, 76
Gretzenbach	64, 65, 78, 79
Grinau	291, 292
Grisons	205, 229, 266
Grod	64
Grolley	102, 120
Gstalden, Unter	164
Guardia, la	49
Gumpersloh	159

H

Häfelfingen	83
Hägglingen	70
[Häng?]	261
Haldenberg	195
Hambühl	325
Hänisberg	159
Hard	309
Hard Fabrik	193, 194, 195
Hardtwald	87, 88, 89
Hasle	343
Hasliberg	175
Hau	86
Hauenstein	78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 237

Hausen	70, 71
Häusligswald	180
Helvétie	291
Henau	152, 161, 162, 163, 181, 182
Hendschikon	70, 75
Herisau	172, 173, 175
Hirschlen	311, 312
Hirzenfeld	325
Hittingen	261
Hochfelden	308, 309
Hof	311
Hofstetten	308
Hofwil	325
Höhragen	308
Hohrenbach	65
Holderbank	71, 75
Hölstein	82, 83, 84, 85
Holziken	78
Hölzliacker	161
Holzmühle	325
Homberg	65
Höri	308
Hospenthal	42
Humelberg	157
Hunzenswil	72, 74, 75, 76, 77, 79
Huttwil	343, 344

I

Ifenthal	80, 81
Ifwil	249, 292, 324, 325
Ilanz	230
Im Kolb	164, 165
Interlaken	111
Ischlag	159
Iselberg	165, 182
Isle, l'	56, 57, 58
Islikon	185
Isone	49, 50
Italie	12, 13, 15, 16, 17, 18, 19, 21, 24, 129, 141, 142, 154, 186, 212, 237, 239, 260, 263, 329
Itingen	84, 85, 88

J

Japon	295
Jegenstorf	324, 325
Jolimont	279, 280, 282, 283
Jonswil	167
Junkertrüti	164
Jura (montagne)	23, 57, 66, 78, 130, 237, 240, 251, 331, 332
Jura bernois	288, 301, 363, 364, 365

K

Kaiserstuhl	307, 308
Kaltbrunn	291, 311

Känerkinden	83
Kilchberg	83, 85
Kloten	191, 197
Kölliken	76, 78
Köniz	103, 105, 106
Kreuzstrasse	309
Küttigen	65, 79

L

Lago Tremorgio	44, 46
Lampertswil	156, 157, 179
Landeron, Le	283
Langenrain	159
Langenthal	78, 80, 297, 299
Langeten, vallée du	343
Langnau	343
Läufelfingen	83, 85, 98
Laupen	130, 137
Lausanne	54, 114, 121, 125, 207, 233, 260, 279, 315, 340, 349, 362
Lausen	86
Lavaux	145
Lavigny	333, 334
Lediwald	311
Lehmgrub	158
Leimbütz	343
Léman, lac	117, 220, 257, 258
Lengnau	323
Lenzbourg	61, 66, 68, 70, 71, 72, 74, 75, 76
Lenzhard	67, 72
Lenzhardfeld	67
Leuengrund	89
Léventine, vallée de la	222
Lichtensteig	142
Liestal	87, 88, 236
Limmat	291, 307, 308
Limpach	324
Linardsberg	311
Lindberg	85, 86
Lindberghöhe	86
Lindwald	66, 67, 70
Linth	252, 290, 291, 292, 302, 310, 311, 312, 313
Loch	74
Lombardie	48
Longirod	331, 332
Lören	165
Lostorf	62, 79, 80, 81
Lucerne	18, 39, 142, 199, 200, 241, 252, 260, 266, 268, 434, 347
Lugano	50
Lukmanier, col du	48, 296
Lupfig	70
Lussy	337
Luthern	344
Lützelflüh	343
Lyon	20

M

Mägenwil	70, 71
Mahren	79, 80
Mahrenacher	80
Maienfels	88
Majeur, lac	49
Malagne, La	58, 59
Mandchourie	295, 300, 322
Marchairuz, col du	331, 332
Marchissy	331, 332
Maria, val	43
Marignan	326
Maroc	244
Mascengo	46
Matzenried	106
Mayence	37
Mellingen	66, 70, 71
Menznau	343
Milan	17
Missy	350
Moesa	47
Mollens	55, 57, 58
Monnod	58, 59
Montagny	217
Monte Carasso	48
Monte Ceneri	41, 48, 49
Monte da Cuna	48
Monte Erlo	47
Monte Piottino	43, 46
Monte [Regiuna?]	47
Montricher	55, 56, 59
Moosseedorf	325
Morasco	44
Morat	101, 102, 127, 220, 271, 272, 350, 353
Morgenthal	78
Morges (localité)	54, 95, 121, 123, 337, 363
Morges (rivière)	335
Möriken	70, 75
Motteresses, Les	282
Mouchard	258
Moudon	121, 220, 315
Muids, Le	331
Mülchi	324
Mulhouse	17, 245
Müllingen	70
Münchenbuchsee	324, 325
Münchenstein	236
Münsingen	127, 130
Muttenz	88

N

Neftenbach	185, 193, 194, 196, 197, 261
Neubourg	195
Neuchâtel	104, 220, 257, 258, 269, 271, 277, 279, 280, 282, 288
Neu Gonzenbach	180

Neu Schauenburg	89
Niederbüren	182
Niederdiegten	86
Niederglatt	308
Niederholz	279, 280, 281, 282, 283
Niederlenz	66, 75
Niederurnen	310
Niederwil	183
Nigéria	15
Nouvelle-Guinée	15
Nuglar	87, 88
Nyon	257, 258

O

Oberalp, col de l'	129, 131, 228, 230
Oberbüren	183
Oberglatt	308
Oberhasle	111
Oberholz	76
Oberland	220, 229, 235
Oberwil	191, 192, 193, 345
Oerlikon	261
Ohmstal	345
Olisrüti	345
Olivone	43, 50
Olten	64, 78, 79, 80, 83, 97, 98, 211, 279
Oltingen	83
Oristahl	87
Ormont	219
Osogna	47
Othmarsingen	70, 71, 75
Ouchy	233

P

Palézieux	220
Pampigny	55, 56
Paris	16, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 26, 38, 189, 264
Passwang	237
Payerne	123, 359
Penthalaz	121
Pfäffikon	252
Pfungen	191, 193, 195, 197
Pilate	199
Piora, val	43, 296
Piotta	42, 43
Plateau suisse	258, 266
Poliez-le-Grand	258
Porrentruy	205, 251, 269, 361, 364
Prato	43, 44, 46
Pratteln	88, 89
Pré Mermoud	350, 351
Prévonloup	232
Prilly	122
Progero	49
Prusse	105, 241

Q

Quartino	49
Quatre-Cantons, lac des	305

R

Ragaz	207, 230
Rapperswil	173, 175, 304
Reichenburg	292, 310, 311
Reiden	343, 345
Reinach	253
Reisiswil	345
Renens	337
Reuss	41, 42, 269
Rhin	13, 41, 208, 230, 236, 237, 268, 303, 305, 307, 308, 310
Rhône	42, 115, 117, 118
Rickenbach	84
Riggenswil	166, 183
Rigi	199
Rinthal	81
Rippe, La	331
Rissenholden	85
Ritom, lac	43
Rivera	49, 50
Robasacco	49
Roc, Le	281, 282
Roches de Chatollion, les	282
Rodi	43
Rohr	74, 75
Rohrbach	343
Romanel	337
Rome	19, 22, 239
Romont (FR)	219, 220, 231, 232, 233, 315
Romont (Rothmund, BE)	323
Ronde Fin, La	283
Rousses, col des	57
Rue	220
Rueyres-les-Prés	353
Rufswil	345
Rümlingen	83, 84
Runenberg	83
Rünsberg	101
Rupperswil	72, 73, 74, 76
Russalet, Le	350
Russie	12, 16, 144, 186, 241, 255, 263

S

Safenwil	65
Salavaux	350
San Bernardino, col du	48
Sant'Antonio	49
Sarraz, La	335
Sarine	28, 109, 127
Savoie	18, 19, 21, 23
Schachen	345

Schaffhouse	23, 145, 185
Schafisheim	72, 73, 75, 76
Schafmatt	80
Schalunen	324
Schännis	291, 292
Schattdorf	41
Schauenburg	87
Scherz	71
Scherzligen	111
Schinznach	71
Schleswig	37
Schmitten	120
Schönenwerd	65, 78, 79, 81
Schoren	75
Schötz	344
Schübelbach	292, 310
Schützenmatt	67
Schwarzenbach	161, 162, 167, 181
Schweinbrunnen	343
Schwyz	39, 48, 185, 252
Seedorf	150
Sempach	199, 266
Senarclens	335
Senoge	335, 337, 338
Seon	75, 76
Signy	331
Simplon	12, 14, 17, 18, 21
Sion	128, 129, 131, 223, 231
Sissach	84, 85, 86, 87, 98
Sissachflüli	86
Soleure	211, 220, 236, 265, 269, 297, 323
Somalie	15
Sonnenberg	152, 162
Sonnenhof	162, 182
Soudan	15
Spettlinth	310, 311, 312
Splügen, col du	358
Spitzrüti	165
Staffellegg, col de	65
Stalden	346
Staufberg	72, 73
Staufen	75
Stetten, Nieder	163, 181
St-Gall	145, 148, 161, 171, 172, 173, 174, 175, 178, 179
St-Georges	331
St-Gothard	12, 16, 22, 37, 42, 48, 199, 222, 223, 224, 225, 227, 228, 229, 230, 235, 252, 261, 290, 302
St-Imier, val de	237
St-Livres	333, 335
St-Martin	333
St-Niklaus	138, 150
Stocken	165
Stocketen	165
Stocki	345
Stollen	88

St-Oyens	331, 332
Strasbourg	309
Stüsslingen	62, 79, 80
St-Saphorin	333, 337, 338
Suède	186
Sugnens	122
Suhr	61, 64, 70, 71, 74, 75, 76, 77
Suhrerkopf	76, 77
Suhrhard	74
Suisse alémanique	29, 99, 104,
ou allemande	106, 107, 117, 125, 126,
	259, 266, 356, 358, 362
Suisse romande	22, 28, 60, 106, 259,
ou française	322, 351, 362
Sursee	266, 343

T

Tafers	187
Taggenberg	194
Tägerig	70, 71
Tenniken	85, 86
Tessin (canton)	37, 39, 40
Tessin (rivière)	41, 42, 43, 44, 46, 47, 48, 49
Therwil	253
Thièle	279, 280, 272, 283, 285
Thoune	110, 111, 119, 144, 175, 202,
	207, 225, 227
Thur	142, 147, 152, 156, 161, 162,
	164, 181, 182, 183, 185
Thurgovie	148, 171, 174, 178
Thurhof	162
Tiogiorno	50
Totenweg	71
Töss	185, 189, 193, 194, 195, 196, 197
Tössriederen	309
Tramelan	301
Tranchechiens	115, 116
Tremola, val	42
Trentechiens	115
Trimbach	80, 82, 83
Tschäppel	343
Tunisie	12
Turbenthal	262
Turquie	12

U

Ufhusen	343, 344
Unterwald	39, 48
Uri	39, 48
Uster	303
Ussbühl	310, 311
Uznach	252, 291, 303
Uzwil, Nieder	162, 163, 164
Uzwil, Ober	166, 183

V

Valais	114, 129, 220, 223, 229, 288
Vaud	114, 145, 223, 232, 259, 288, 333, 338
Vaux	337
Vaughigne, La	333, 335
Vaulruz	219
Venoge	115, 118, 258, 337
Verrières, Les	279
Vevey	220
Veyron	57, 58
Vienne	38, 208
Villarepos	350
Villars	57
Villmergen	268, 269
Vincennes	25, 35
Vogelsberg	167
Vuadens	220
Vullierens	335, 337

W

Wald	105
Waldshut	268
Walenstadt	129, 131, 145, 207, 225, 290, 291, 303,
	310, 313
Wallisellen	262
Wangen, Nieder	106
Wavre	279, 280, 282, 283
Weid	62, 78
Weitemi[?]	164
Wesen	291
Wiggiswil	325
Wil	142, 145, 148, 152, 153, 160, 161,
	162, 172, 173, 174, 175, 179, 181,
	218, 261, 304
Wildeggen	70, 71, 72, 75, 76
Wilen	164, 179, 182
Wilerfeld	160
Willisau	343, 345, 346
Wina	76, 78
Wintersingen	84, 86
Wintherthour	128, 143, 152, 173, 174, 175,
	176, 185, 189, 218, 261, 263
Winznau	79, 81
Wisen	80
Wissachen	343
Wittinsburg	83
Wohlenswil	70, 71
Wolfikon	159, 160, 179
Wolhusen	343
Woolwich	141
Wöschnau	79
Wülflingen	193, 194, 195, 196

Y

Yens	333
[Yrun?]	49
Yverdon	56, 257, 315

Z

Zeglingen	80, 83
Zell	434
Zofingue	66, 297
Zoug	39, 199, 230, 268
Zunzgen	85
Zunzgerberg	85
Zunzgerhöhe	85
Zurich	39, 128, 171, 172, 173, 174, 175, 185, 188, 189, 191, 193, 225, 231, 252, 261, 263, 290, 291, 303, 304, 305, 310, 317

*La conception graphique et la mise en page
ont été réalisées par
DEMOTEC SA – Microédition, CH-2900 Porrentruy.*

*L'impression est l'œuvre de l'imprimerie
du DÉMOCRATE SA, CH-2800 Delémont.*

Achevé d'imprimer en octobre 2006